

SCIENCE FICTION



GREG EGAN ISOLATION



Je jette un coup d'œil au ciel noir et vide et me retrouve en extase, inexplicablement. Il n'y a pas de lune ce soir, pas de nuages, pas de planètes, et l'obscurité, sans aucun repère, refuse de fournir, en réconfort, la moindre illusion d'échelle ; je pourrais être en train de contempler l'infini, aussi bien que l'envers de mes propres paupières. Une vague de nausée m'envahit, mélange contradictoire de claustrophobie et de sensation vertigineuse face aux dimensions inhumaines de la Bulle. Je frémis – un spasme unique et violent – et puis la sensation disparaît.

Debout à côté de moi sur le balcon, une apparition générée par *mod* de Karen, mon épouse décédée, glisse un bras autour de ma taille et dit : « Nick ? Qu'y a-t-il ? » Son toucher est frais et elle étend largement les doigts autour de mon abdomen, comme des antennes. Je suis sur le point de lui demander, en guise d'explication, s'il lui arrive de regretter les étoiles, quand je me rends compte de la sentimentalité saugrenue que cela exprimerait, et je m'arrête à temps.

Je secoue la tête. « Rien. »

Collection dirigée par Gérard Klein

GREG EGAN

Isolation

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)
PAR FRANCIS LUSTMAN ET QUARANTE-DEUX



DENOËL

Titre original :
QUARANTINE

© Greg Egan, 1992.
© Éditions Denoël, 2000, pour la traduction française.

PREMIÈRE PARTIE

1

Seuls mes clients les plus paranoïaques me téléphonent en plein sommeil.

Bien évidemment, personne ne désire qu'un appel sensible soit décodé et affiché sur l'écran d'un vidéophone ordinaire ; même si la pièce n'est pas sous écoute, on peut capter dans tout le voisinage le bruit radioélectrique engendré par l'affichage du message décrypté. La plupart des gens se contentent néanmoins de la solution habituelle : une modification neurale permettant au cerveau d'effectuer lui-même le décodage et de transmettre directement le résultat aux centres visuels et auditifs. Le *mod* que j'utilise, **Maître-Chiffre** (NeuroComm, 5 999 \$), fournit également un larynx virtuel en option pour une sécurité bidirectionnelle totale...

... ou presque. Même le cerveau laisse échapper des champs électriques et magnétiques minimes. Un capteur supraconducteur planté dans le cuir chevelu, pas plus gros qu'une pellicule, peut intercepter les données neuronales engendrées par ce pseudo-acte de perception, et les traduire presque instantanément en sons et en images.

D'où **Standard de Nuit** (Axon, 17 999 \$). Il faut de quatre à six semaines aux nanomachines qui effectuent la modification pour cartographier les schémas idiosyncratiques de l'utilisateur – les règles d'encodage du signifié dans les connexions neuronales – mais une fois le travail accompli, on peut complètement passer outre au langage intermédiaire des sens. Pas besoin d'évoquer une fantasmatique tête parlante : ce que votre interlocuteur veut vous apprendre, vous le *savez*, et la signature électromagnétique au niveau du cerveau est, en pratique, indiscernable. Le seul problème, c'est qu'à l'état d'éveil la plupart des gens sont désorientés – voire traumatisés – quand de l'information se cristallise dans leur

tête sans les préliminaires conventionnels. De sorte qu'il leur faut être endormis pour prendre l'appel.

Pas de rêves ; je me réveille tout simplement, en *sachant* que :

Laura Andrews a trente-deux ans, mesure un mètre cinquante-six et pèse quarante-cinq kilos. Des cheveux bruns, courts et raides ; des yeux bleu pâle ; un nez long et mince. Des traits anglo-irlandais et une peau d'un noir profond : née comme la plupart des Australiens avec une protection insuffisante contre les U.V., elle a été pourvue *a posteriori* de gènes provoquant une amplification de la production de mélanine et un épaississement de l'épiderme.

Laura Andrews a des lésions cérébrales congénitales graves. Elle peut marcher et se nourrir, maladroitement, mais ne peut absolument pas communiquer et, selon les experts, elle ne comprend guère mieux le monde qu'un enfant de six mois. Depuis l'âge de cinq ans, elle est pensionnaire à l'Institut Hilgemann de la région.

Quatre semaines plus tôt, lorsqu'un aide-soignant avait ouvert la porte de sa chambre pour lui servir le petit déjeuner, il n'avait tout simplement trouvé personne. Après avoir fouillé le bâtiment et le terrain, on avait appelé la police, qui avait renouvelé et étendu la recherche, puis frappé à toutes les portes des environs, le tout sans résultat. La chambre de Laura ne portait pas de signes d'effraction, et les enregistrements des caméras de sécurité n'apportèrent aucun indice. La police avait interrogé longuement le personnel, mais personne n'avait craqué et avoué avoir enlevé la femme.

Après quatre semaines, on n'a toujours rien. Personne ne l'a aperçue. Pas de cadavre. Pas de demande de rançon. La police n'a pas officiellement abandonné le dossier – elle l'a seulement passé en *non prioritaire*, dans l'attente de développements ultérieurs.

On ne prévoit pas de développements ultérieurs.

Ma tâche est de trouver Laura Andrews et de la ramener en sécurité à l'Institut Hilgemann – ou de localiser son corps si elle est morte – et de récolter des preuves suffisantes pour poursuivre les responsables de son enlèvement.

Mon client anonyme suppose que Laura a été kidnappée, mais refuse de suggérer un motif. Pour le moment, je réserve mon jugement. Je ne suis pas en état de formuler une opinion ; les renseignements reçus m’emplissent la tête, biaisés par le point de vue de mon client et peut-être même entachés de mensonges.

J’ouvre les yeux puis m’arrache du lit pour me transporter vers la console, dans le coin de la pièce ; je me suis fait une règle de ne jamais traiter les aspects financiers mentalement. Quelques frappes sur le clavier me confirment que mon compte a été précrédité d’un acompte satisfaisant ; l’acceptation du versement indiquera au client que j’ai pris l’affaire en charge. Je fais une pause, le temps de me remémorer les détails de la mission, et tente de m’assurer que je comprends bien tout – il y a toujours un soupçon de logique onirique dans ces appels, un doute léger mais inexorable qu’au matin rien de ce que j’ai appris n’aura plus de sens – puis j’autorise la transaction.

La nuit est chaude. Je vais sur le balcon et baisse les yeux, en direction de la rivière. Même à trois heures du matin, l’eau est encombrée d’embarcations de plaisance de toutes tailles, des voiliers fluo, luisant doucement d’une couleur orangée ou jaune citron, aux yachts de douze mètres, sillonnés de faisceaux plus éblouissants que la lumière du jour. Les trois principaux ponts sont encombrés de cyclistes et de piétons. À l’est, des hologrammes géants de cartes, de dés et de verres de champagne effectuent pirouettes et effets stroboscopiques au-dessus du casino. *Plus personne ne dort-il donc, maintenant ?*

Je jette un coup d’œil au ciel noir et vide et me retrouve en extase, inexplicablement. Il n’y a pas de lune ce soir, pas de nuages, pas de planètes, et l’obscurité, sans aucun repère, refuse de fournir, en réconfort, la moindre illusion d’échelle ; je pourrais être en train de contempler l’infini, aussi bien que l’envers de mes propres paupières. Une vague de nausée m’envahit, mélange contradictoire de claustrophobie et de sensation vertigineuse face aux dimensions inhumaines de la Bulle. Je frémis – un spasme unique et violent – et puis la sensation disparaît.

Debout à côté de moi sur le balcon, une apparition générée par *mod* de Karen, mon épouse décédée, glisse un bras autour de ma taille et dit : « Nick ? Qu'y a-t-il ? » Son toucher est frais et elle étend, largement les doigts autour de mon abdomen, comme des antennes. Je suis sur le point de lui demander, en guise d'explication, s'il lui arrive de regretter les étoiles, quand je me rends compte de la sentimentalité saugrenue que cela exprimerait, et je m'arrête à temps.

Je secoue la tête. « Rien. »

Les terrains de l'Institut Hilgemann, qui devraient être désertiques et roussis en plein cœur de l'été, sont aussi luxueusement verts que l'ingénierie génétique – et la réticulation forcenée – le permet. La pelouse resplendit, dans la chaleur de ce milieu de matinée, comme si elle était fraîche de rosée ; elle est sans doute constamment irriguée juste sous la surface, et je descends d'un pas lent la route d'accès principale dans l'ombre de ce qui ressemble à un érable. Une image coûteuse à entretenir ; les tarifs de l'eau pour utilisation à des fins futiles, déjà dissuasifs, sont censés doubler dans les prochains mois. Le troisième aqueduc Kimberley, qui apporte l'eau de barrages situés à deux mille cinq cents kilomètres au nord, dépasse pour le moment son budget de quatre cents pour cent, et les plans d'une, usine de désalinisation ont été ajournés, une fois de plus – il semble qu'un excédent sur le marché des minéraux marins ait ébranlé la viabilité du projet.

La route se termine sur une allée circulaire qui entoure un somptueux parterre de fleurs écloses en une polychromie spectaculaire. Les colibris génétiquement modifiés sous licence I.S. planent et virevoltent autour des fleurs ; je m'arrête un instant pour les observer, dans l'espoir (vain) d'en voir ne serait-ce qu'un seul contrevenir à sa programmation et s'écarter du cercle.

Le bâtiment lui-même est en faux bois de charpente ; la disposition rappelle celle d'un motel. Il y a des Instituts Hilgemann partout dans le monde, sans qu'aucun Hilgemann y soit pour rien ; tout le monde sait qu'International Services a

payé ses consultants en marketing une petite fortune pour arriver à une dénomination « optimale » de sa division « hôpitaux psychiatriques ». (J'ignore si le fait que l'origine du nom soit connue en gâche l'optimisation ou constitue en fait son plus puissant support.) I.S. gère aussi des hôpitaux classiques, des crèches, des écoles, des universités, des prisons et, depuis peu, plusieurs monastères et des couvents. Pour moi, toutes ces constructions ressemblent à des motels.

Je me dirige vers la réception, mais ce n'est pas la peine.

« Monsieur Stavrianos ? »

Le Dr Cheng – le directeur médical adjoint, avec qui j'ai parlé brièvement au téléphone – m'attend déjà dans le hall, une courtoisie inhabituelle qui me prive avec délicatesse de toute possibilité de fouiner tranquillement. Ici, pas de blouses blanches ; sa robe porte un motif enchevêtré à la Escher, fait d'une imbrication de fleurs et d'oiseaux. Elle me guide jusqu'à son bureau, par une porte marquée RÉSERVÉ AU PERSONNEL et suivie d'un étroit labyrinthe de couloirs. Nous nous asseyons dans des fauteuils rembourrés, un peu à l'écart de son bureau à l'allure Spartiate.

« Merci de m'avoir reçu aussi vite.

— Ce n'est rien. Nous sommes ravis de pouvoir vous aider ; nous tenons autant que quiconque à retrouver Laura. Mais je dois dire que je n'ai aucune idée de ce que sa sœur espère obtenir en nous attaquant. Ce n'est pas cela qui va aider Laura, me semble-t-il...»

J'émetts un bruit d'approbation non compromettant. Il se peut que la sœur, ou son cabinet d'avocats, soit ma cliente – mais si c'est le cas, pourquoi tous ces secrets qui ne riment à rien ? Même si je n'avais pas fait irruption ici et ne m'étais pas dévoilé à la partie adverse – et je n'avais reçu aucune instruction en ce sens –, les avocats de l'Institut Hilgemann avaient dû considérer comme allant de soi qu'elle engagerait tôt ou tard un enquêteur. Ils avaient sans doute embauché le leur depuis longtemps.

« Dites-moi ce qui est arrivé à Laura, selon vous. »

Le Dr Cheng fronce les sourcils. « Je ne suis sûre que d'une chose : elle ne peut pas s'être enfuie d'ici toute seule. Laura ne

savait même pas tourner une poignée de porte. Quelqu'un l'a emmenée. Même si, ici, ce n'est pas une prison que nous gérons, la sécurité est néanmoins prise très au sérieux. Seul un professionnel très compétent et très bien équipé pourrait l'avoir fait disparaître – mais pour le compte de qui, et dans quel but, je n'en ai pas la moindre idée. Il s'est écoulé un peu trop de temps pour une demande de rançon et, de toute manière, sa sœur n'est pas très riche.

— Est-ce qu'ils auraient pu se tromper de personne ? Peut-être voulaient-ils kidnapper un autre patient – quelqu'un dont les proches pouvaient réunir une rançon qui en vaille la peine – et ne se sont-ils rendu compte de leur erreur que lorsqu'il était trop tard pour faire quoi que ce soit.

— Je suppose que c'est possible.

— Pas de cible évidente ? Des patients avec de la famille particulièrement...

— Je ne peux vraiment pas...

— Non, bien sûr. Pardonnez-moi. » À son air, je dirais qu'elle a plusieurs candidats à l'esprit – et la dernière des choses qu'elle désire, c'est que je contacte leurs familles. « Je suppose que vous avez renforcé la sécurité ?

— J'ai bien peur de ne pouvoir discuter de cela non plus.

— Bien. Alors parlez-moi de Laura. Pourquoi est-elle née avec des lésions cérébrales ? Quelle en était la cause ?

— Nous ne pouvons avoir de certitude.

— Non, mais vous devez bien avoir une idée. Quelles sont les possibilités ? Rubéole ? Syphilis ? Sida ? Abus de drogues par la mère ? Effets secondaires d'un médicament, d'un pesticide, d'un additif alimentaire... ? »

Elle secoue la tête dédaigneusement. « Presque certainement rien de tout cela. Sa mère a subi les tests prénataux habituels ; elle n'avait pas de maladie grave, et elle ne se droguait pas. Quant à un produit chimique tératogène ou mutagène, ça ne cadre pas vraiment avec l'état de Laura. Elle n'a pas de malformation, pas de déséquilibre biochimique, pas de protéines défectueuses, pas d'anomalies histologiques...

— Alors pourquoi a-t-elle un retard aussi profond ?

— Il semble que certains chemins fondamentaux, certains systèmes de connexions neuronales qui auraient dû se former à un âge très précoce, ne sont pas apparus dans le cerveau de Laura – et leur absence a rendu impossible un développement normal ultérieur. La question est de savoir *pourquoi* ces chemins initiaux ne se sont pas formés. Comme je vous l’ai dit, nous ne pouvons avoir de certitude – mais je suppose qu’il s’agit d’un effet génétique complexe, quelque chose d’assez subtil mettant en œuvre une interaction entre un certain nombre de gènes différents, *in utero*.

— Ne pourriez-vous pas le savoir, dans ce cas, si c’était génétique ? En testant son A.D.N. ?

— Elle n’a pas de défaut génétique reconnu, catalogué, si c’est ce que vous voulez dire – ce qui prouve seulement qu’on ne connaît pas encore tous les gènes essentiels au développement du cerveau.

— Pas d’antécédents familiaux du même genre ?

— Non, mais si plusieurs gènes sont impliqués, ce n’est pas nécessairement surprenant – les chances qu’un proche présente la même anomalie pourraient être assez faibles. » Elle fronce les sourcils. « Je suis désolée, mais comment tout ceci va-t-il vous aider à la retrouver ?

— Eh bien, si un médicament ou un produit de grande consommation *était* en cause, les fabricants pourraient chercher à sauvegarder leurs intérêts. Cela fait longtemps, je sais, mais peut-être qu’une obscure équipe de recherche sur les malformations congénitales est sur le point de publier une déclaration selon laquelle la drogue miracle X, la merveille des antidépresseurs dans les années trente, produit une fois sur cent mille des cas comme celui de Laura. Vous devez avoir entendu parler de Holistic Health Products, aux États-Unis ; six cents personnes ont souffert d’insuffisance rénale parce qu’ils avaient pris leur « supplément énergétique », alors ils ont engagé une douzaine de tueurs à gages pour faire disparaître peu à peu les victimes en simulant des morts accidentelles. Les... cadavres reçoivent beaucoup moins de dommages et intérêts... On ne comprend pas très bien le kidnapping, d’accord, mais qui sait ?

Peut-être qu'ils avaient besoin d'étudier Laura, pour trouver une information susceptible de les aider au tribunal.

— Tout cela me semble assez paranoïaque. »

Je hausse les épaules. « Les risques du métier. »

Elle rit. « Du vôtre, ou du mien ? De toute façon, je vous l'ai dit, je pense que la cause était génétique.

— Mais vous ne pouvez pas en être certaine.

— Non. »

Je pose les questions habituelles concernant le personnel : y a-t-il eu des recrutements ou des renvois dans les derniers mois, a-t-elle connaissance de quelqu'un qui aurait des dettes, des problèmes, une rancune particulière ? Les flics devaient avoir passé tout ça en revue mais, après quatre semaines à remâcher la disparition, il est possible qu'un détail anodin, jugé initialement trop insignifiant pour être mentionné, en soit arrivé à revêtir une importance plus grande.

Je n'ai malheureusement pas cette chance.

« Puis-je voir sa chambre ?

— Certainement. »

Les couloirs par lesquels nous passons sont équipés de caméras montées au plafond, espacées de dix mètres ; je dirais que tout chemin d'accès à la chambre de Laura est couvert par au moins sept d'entre elles. N'importe quel kidnappeur sérieux aurait néanmoins disposé du budget nécessaire à sept info-caméléons ; chaque robot, de la taille d'une tête d'épingle, aurait intercepté le signal d'une caméra, aurait mémorisé la séquence de bits correspondant à l'image du couloir vide, puis l'aurait recrachée en continu à la place de l'image réelle. L'introduction et le retrait des données truquées avaient pu engendrer de légères plages de bruit dans les hautes fréquences – mais pas suffisamment pour laisser des imperfections révélatrices sur un enregistrement numérique tolérant au bruit. À moins de passer le moindre mètre de fibre optique au microscope électronique, pour traquer les minuscules cicatrices trahissant l'intervention des caméléons, il était impossible de détecter une telle falsification.

Quant à la porte – verrouillée et déverrouillée à distance – elle aurait été tout aussi facile à trafiquer.

La chambre elle-même est petite et contient peu de mobilier. L'un des murs est orné d'une peinture murale brillante et pleine d'optimisme représentant des fleurs et des oiseaux ; ce n'est pas vraiment ce que j'aimerais voir en me réveillant, personnellement, mais je peux difficilement imaginer ce que Laura elle-même pouvait ressentir. Il n'y a qu'une seule grande fenêtre près du lit, solidement fixée dans le mur, et elle ne cherche pas à donner l'impression d'avoir été conçue pour s'ouvrir. La vitre est faite de plastique renforcé contre les impacts ; même une balle ne la briserait pas, mais avec l'équipement adéquat elle pourrait être découpée et rescellée sans laisser de soudure visible. Je saisis mon appareil photo de poche et prends une vue de la fenêtre à la lumière polarisée d'un flash laser, puis je traite l'image pour obtenir une carte en fausses couleurs des tensions subies par le matériau, mais les contours, lisses et bien ordonnés, ne trahissent aucun défaut.

La vérité, c'est que je ne peux rien faire ici qui n'ait déjà été fait, en mieux, par l'équipe médico-légale. Le tapis a sans doute été holographié pour détecter les empreintes de pas, puis aspiré à la recherche de fibres et de débris biologiques ; les draps emportés pour être analysés ; la terre sous la fenêtre raclée en quête d'indices microscopiques. Mais au moins la chambre elle-même est-elle maintenant fixée dans mon esprit ; un arrière-plan solide à toute spéculation sur les événements de la nuit.

Le Dr Cheng me ramène au hall d'entrée.

« Puis-je vous poser une question sans rapport avec Laura ?

— Par exemple ?

— Avez-vous beaucoup de patients, ici, qui ont la fièvre de la Bulle ? »

Elle rit et secoue la tête. « Pas un seul. La fièvre de la Bulle est complètement passée de mode. »

Comme je suis dans les affaires et que je pourrais – en théorie – faire crédit à mes clients, il y a certaines choses que je peux apprendre sans effort sur n'importe qui.

Martha Andrews a trente-neuf ans et travaille comme analyste système pour WestRail. Divorcée, elle a la garde de ses

deux fils. Son revenu et son taux d'endettement sont dans la moyenne, et elle possède quarante-deux pour cent d'un appartement de trois pièces sans standing. Elle paie l'Institut Hilgemann à partir d'un fonds laissé par ses parents ; son père est mort il y a trois ans, sa mère l'année suivante. Il n'y a rien à lui extorquer.

À ce stade, l'hypothèse la plus plausible semble être une erreur d'identité ; ça ne cadre pas bien avec le professionnalisme de l'enlèvement, mais personne n'est parfait. Ce dont j'ai besoin, pour creuser cette idée, c'est de la liste des patients de l'Institut Hilgemann. Des renseignements sur le personnel pourraient également se révéler utiles.

J'appelle mon service habituel d'investigation informatique.

La sonnerie semble résonner profondément dans mon crâne. Bien que les psychologues des équipes produits de NeuroComm aient certainement choisi cette acoustique bizarre pour donner une forte impression d'intimité, je ne trouve pas ça très réussi ; ça me donne juste une sensation de claustrophobie. En même temps, ma vision externe passe au noir et blanc, prétendument pour diminuer la distraction – en fait un gadget de plus dont on se lasse vite.

Bella répond à la quatrième sonnerie, comme toujours. Son visage semble planer à environ un mètre. Étincelant dans la grisaille du réel, il disparaît au niveau du cou, comme révélé par un coup de projecteur magique. Elle sourit fraîchement. « Andrew, cela me fait plaisir de te voir. Que puis-je faire pour toi ? » « Andrew » est le nom que j'emploie pour l'un des masques que me procure **Maître-Chiffre**. Le visage synthétique de Bella n'est d'ailleurs peut-être, lui aussi, rien d'autre qu'un masque, mimant mot à mot les intentions discursives d'une personne réelle. Voire même un pur artefact, l'interface d'un répondeur téléphonique amélioré tout aussi bien que celle du système d'investigation proprement dit, le programme qui effectue quatre-vingt-dix-neuf pour cent du travail de recherche. Je ne me soucie pas vraiment de savoir qui est ou ce qu'est Bella ; il/elle/ça obtient des résultats et c'est tout ce qui m'importe.

« L'Institut Hilgemann, agence de Perth. Je veux le dossier de tous les patients, et du personnel.

— Avec quelle antériorité ?

— Eh bien... trente ans, si c'est en ligne. Si les vieux trucs sont archivés et que ça coûterait une fortune pour mettre la main dessus, laisse tomber. »

Elle hoche la tête. « Deux mille dollars. »

Je me garde bien d'essayer de marchander. « Très bien.

— Rappelle dans quatre heures. Mot de passe : « paradigme. » »

Comme la pièce retrouve ses teintes normales, il me vient brutalement à l'esprit que deux mille dollars constitueraient une somme importante pour Martha Andrews – sans mentionner les quinze mille d'avance que j'ai déjà reçus. Bien sûr, si ses avocats entrevoyaient un arrangement fructueux assorti d'un pourcentage conséquent, quinze mille dollars ne représenteraient rien pour eux. Leur désir d'anonymat n'était peut-être pas plus menaçant que ma propre utilisation d'un pseudonyme dans mes rapports avec Bella ; quand on viole les lois, il est préférable d'ériger des cloisons pour éviter toute accusation d'association de malfaiteurs.

Est-ce que je contacte Martha ? Je ne vois pas pourquoi cela dérangerait ses avocats, et même si c'est elle qui m'a embauché – ce qui ne peut pas encore être totalement exclu, ses finances pouvant receler des profondeurs cachées – alors elle a préféré l'anonymat au fait de me dire explicitement de tenir mes distances.

Je n'ai pas réellement d'autre choix que d'agir comme si je n'avais pas accordé la moindre pensée à l'identité de mon client – même si, jusqu'ici, rien ne m'intrigue plus en vérité dans cette affaire.

Martha ressemble beaucoup à sa sœur, avec un peu plus de volume et beaucoup plus de soucis. Au téléphone, elle m'a demandé : « Pour qui travaillez-vous ? L'hôpital ? » Quand je lui ai dit que je n'étais pas libre de révéler le nom de mon client, elle a semblé prendre ça pour un oui. (En fait, c'est

inconcevable : I.S. possède un gros paquet d'actions Pinkerton's Investigations, de sorte que jamais l'Institut Hilgemann n'embaucherait de collaborateur indépendant.) Maintenant, face à elle, je suis presque certain que ce n'était pas une feinte de sa part.

« Je suis vraiment la dernière personne qui puisse vous aider à trouver Laura. Elle était sous leur garde, pas la mienne. Je n'arrive pas à imaginer comment ils ont pu laisser une telle chose arriver.

— Effectivement... mais oubliez leur incompétence juste un instant. Avez-vous la moindre idée de la *raison* pour laquelle on pourrait vouloir enlever Laura ? »

Elle secoue la tête. « À quoi pourrait-elle bien servir à qui que ce soit ? » La cuisine, où nous sommes assis, est minuscule et impeccable. Dans la pièce d'à côté, ses garçons jouent à la folie de l'été, *Démons tibétains zen sous acide contre dieux haïtiens vaudous sur glace* – et pas dans leurs têtes comme les gosses de riches ; elle grimace au son d'un cri théâtral à vous figer le sang, suivi d'une bruyante explosion liquide et de rires en voix off. « Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas mieux placée pour répondre à cette question. Peut-être n'a-t-elle pas été enlevée. Peut-être que l'Institut Hilgemann lui a d'une façon ou d'une autre fait du mal – ils l'ont peut-être maltraitée, ou ont fait un test qui a mal tourné avec un nouveau type de médicament – et toute leur histoire de disparition n'est en fait qu'une tentative pour étouffer l'affaire. Je ne fais que des suppositions, bien sûr, mais vous devez garder cette possibilité à l'esprit. En supposant que vous désiriez effectivement découvrir la vérité.

— Étiez-vous proche de Laura ? »

Elle fronce les sourcils. « Proche ? Ils ne vous ont pas dit ? Comment elle est ?

— Attachée à elle, alors ? Lui rendiez-vous souvent visite ?

— Non. Jamais. Il n'y avait aucune raison de lui *rendre visite* – elle n'aurait pas su ce que cela signifiait. Elle ne se serait rendu compte de rien.

— Est-ce que vos parents pensaient comme vous ? »

Elle hausse les épaules. « Ma mère avait l'habitude d'aller la voir, environ une fois par mois. Elle ne se racontait pas d'histoires – elle savait que ça ne faisait aucune différence pour Laura – mais elle pensait que c'était néanmoins ce qu'il fallait faire. Je veux dire qu'elle savait qu'elle se sentirait coupable si elle n'y allait pas, et quand ils ont eu des mods qui pouvaient traiter son problème, elle était trop engoncée dans ses habitudes pour vouloir en changer. Mais moi, je n'ai jamais eu de problème ; Laura n'est pas une personne, pour autant que je sois concernée, et je ne ferais que me sentir hypocrite si j'essayais de prétendre autre chose.

— Je suppose que vous avez l'intention d'être un peu plus sentimentale devant la cour ? »

Elle rit, sans s'offenser. « Non. Nous demandons des dommages et intérêts sur le plan délictuel, pas la compensation d'une « souffrance émotionnelle ». La question sera celle de la négligence de l'hôpital, et non celle de mes sentiments. Je suis peut-être opportuniste, mais je ne vais pas me parjurer. »

Dans le train qui me ramène en ville, je me demande si Martha aurait pu arranger l'enlèvement de sa sœur dans l'espoir de toucher des dommages et intérêts. Sa réticence à exploiter à fond le procès pouvait n'être qu'un stratagème réfléchi, une façon de s'assurer la sympathie du jury en paraissant renoncer au profit. Il y a au moins un défaut dans cette théorie, cependant : pourquoi ne pas exiger une rançon – qui pourrait être récupérée, via le tribunal, auprès de l'Institut Hilgemann ? Pourquoi laisser le motif de l'enlèvement à son mystère, qui réclame une explication et reste propice aux soupçons de fraude ?

J'émerge de l'étouffante cohue du métro pour retrouver des rues presque aussi encombrées, pleines d'une clientèle nocturne croulant sous les soldes de l'après-Noël et de musiciens ambulants si dénués de talent – naturel ou non – que j'ai envie de me baisser et de commuter leurs machines de crédit en mode remboursement.

« Tu es un immonde salaud », dit Karen. J'acquiesce.

En m'approchant de l'homme-sandwich, je me dis que je vais passer comme si je ne l'avais même pas remarqué mais, après quelques pas, je m'arrête et me retourne pour le dévisager. Sa tête, humblement tournée vers le bas, est aussi pâle qu'une limace – Dieu ne veut pas que nous touchions à notre pigmentation ! – et ce doit être un purgatoire que de porter ce costume noir dans une telle chaleur. Au milieu de cette foule aux membres nus et dont les vêtements respirent la joie, il ressemble à un missionnaire du dix-neuvième siècle échoué dans un marché africain. J'ai déjà vu cet homme auparavant, qui portait le même message des plus originaux, répété des deux côtés :

PÉCHEURS
REPENTEZ-VOUS !
LE JUGEMENT EST PROCHE !

Proche ! Après trente-trois ans, *proche !* Pas étonnant qu'il regarde fixement le sol. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans sa putain de cervelle depuis trois décennies ? Se réveille-t-il chaque matin en pensant – pour la dix millième fois – « Voici venu le jour » ? Ce n'est pas de la foi, c'est de la paralysie.

Je reste là un moment, à l'observer. Il retrace lentement le même chemin dans un sens puis dans l'autre, s'arrête quand le flot des acheteurs en sens inverse est trop fort. La plupart des gens l'ignorent, mais quand je remarque un adolescent qui le heurte volontairement et l'écarte violemment de son chemin, je ressens, à ma grande honte, un élan de plaisir.

Je n'ai aucune raison valable de détester cet homme. Des millénaristes, il en existe de toutes sortes, idiots dociles ou profiteurs rusés, Aquariens béats ou terroristes adeptes du génocide. Les Enfants de l'Abîme n'errent pas dans les rues avec des panneaux publicitaires ; reprocher la mort de **Karen** à ce pathétique jouet à ressort n'a absolument aucun sens.

Je continue à marcher, sans pouvoir cependant m'empêcher de me laisser aller à la douce vision de son visage réduit en une bouillie sanglante et écarlate.

J'avais huit ans quand les étoiles se sont éteintes.

Le quinze novembre 2034, de huit heures onze minutes et cinq secondes à huit heures vingt-sept minutes et quarante-deux secondes G.M.T.

Je n'ai pas assisté à la progression du cercle d'obscurité, croissant du point opposé au soleil telle la gueule d'un ver cosmique noir comme du charbon, les mâchoires grandes ouvertes pour avaler le monde. À la télé, oui, une centaine de fois, à partir d'une dizaine de points d'observation différents – mais ça ne ressemblait sur l'écran qu'à des effets spéciaux vraiment minables (les vues satellites plus particulièrement ; une fois filtrée la luminosité aveuglante, on pouvait voir la « gueule » se refermer précisément derrière le soleil, en une symétrie invraisemblable, respirant à plein nez l'artifice humain).

Je n'avais pas pu y assister en direct ; c'était la fin de l'après-midi à Perth – mais les informations nous avaient atteints avant le coucher du soleil et j'étais debout sur le balcon avec mes parents, dans le crépuscule, à attendre. Quand Vénus est apparue, et que je l'ai montrée du doigt, mon père s'est emporté et m'a renvoyé à l'intérieur. Je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai dit ; je suis sûr que je connaissais la différence entre les étoiles et les planètes, mais peut-être que j'ai fait une plaisanterie enfantine quelconque. Quand j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre à coucher – verre sale ou moustiquaire poussiéreuse, au choix – et que ce que j'ai vu se résumait en fait à... *rien*, je n'ai pas vraiment trouvé ça bouleversant. Plus tard, quand j'ai finalement réussi à avoir une vue dégagée du ciel vide, j'ai consciencieusement essayé de me sentir impressionné, mais rien n'y fit. La vue était aussi peu spectaculaire qu'une nuit nuageuse. Ça m'a pris des années avant de comprendre la panique que mes parents avaient dû ressentir.

Il y eut des émeutes partout sur la planète, en ce Jour de la Bulle, mais les pires déchaînements de violence eurent lieu là où les gens avaient pu voir l'événement de leurs propres yeux – ce qui avait dépendu d'une combinaison de la longitude et des conditions météo. La nuit s'étendait du Pacifique ouest au

Brésil, mais les nuages recouvraient la majeure partie des Amériques. Les cieux étaient clairs au Pérou, en Colombie, au Mexique et en Californie du Sud – et c’est ainsi que Lima, Bogota, Mexico et Los Angeles souffrirent en conséquence. À New York, à trois heures onze du matin, il faisait un temps couvert et un froid cinglant – et la ville fut presque épargnée. Brasilia et São Paulo furent sauvées par la lumière de l’aube.

Chez nous, les perturbations furent mineures ; même sur la côte est, le coucher du soleil était venu trop tard et la plupart des Australiens restèrent apparemment collés à leurs télévisions toute la nuit, à observer d’autres gens piller et incendier. La Fin du Monde était bien trop importante pour arriver ailleurs qu’à l’étranger. Il y eut moins de morts à Sydney que durant le dernier réveillon du nouvel an.

Dans ma mémoire, il n’y a aucun hiatus entre l’événement lui-même et l’annonce d’une explication (si l’on peut dire). L’analyse du déroulement des occultations avait révélé, presque immédiatement, la *géométrie* de ce qui s’était passé ; peut-être ai-je considéré que c’était une réponse suffisante. C’est presque six mois plus tard que les premières sondes avaient rencontré la Bulle, mais on avait utilisé le terme depuis le début pour nommer ce qu’elles trouveraient, quoi que cela puisse être.

La Bulle est une sphère parfaite, d’un rayon de douze milliards de kilomètres (environ deux fois l’orbite de Pluton) et centrée sur le soleil. Elle a surgi en entier d’un seul coup, en un instant – mais parce que la Terre était à huit minutes-lumière de son centre, le temps mis par le dernier rayon de lumière stellaire pour nous parvenir a varié en fonction de sa position dans le ciel, provoquant le cercle croissant d’obscurité. Les étoiles ont d’abord disparu dans la direction dans laquelle la Bulle était la plus proche et en dernier là où elle était la plus éloignée – précisément derrière le soleil.

La Bulle présente une surface immatérielle qui se comporte, sous de nombreux aspects, comme une version concave de l’horizon événementiel d’un trou noir. Elle absorbe parfaitement la lumière du soleil et n’émet rien d’autre qu’un filet de radiation thermique sans caractéristique (beaucoup plus froid que les micro-ondes du bruit de fond cosmique, qui ne

nous atteignent plus). Les sondes qui approchent la surface subissent le décalage vers le rouge et la dilatation temporelle – mais ne subissent aucune force gravitationnelle mesurable pour expliquer ces effets. Celles dont les orbites croisent la sphère semblent tendre asymptotiquement vers l’immobilité et se fondre dans l’obscurité ; la plupart des physiciens pensent que, dans son temps propre, la sonde dépasse rapidement la Bulle, sans entrave – mais ils sont également certains que cela se passe dans un avenir infiniment éloigné. On ne sait pas s’il y a d’autres barrières au-delà – et même, dans le cas contraire, si un astronaute qui entreprendrait le voyage à sens unique trouverait un univers extérieur qui n’aurait pas vieilli, ou bien émergerait juste à temps pour être témoin de son extinction.

En entendant des rapports qui ne comportaient qu’une seule expression à leur portée, les médias (qu’on avait alimentés pendant six mois avec des théories bien plus folles que la vérité) avaient immédiatement déclaré que le système solaire était « tombé » dans un grand trou noir, ce qui déclencha une résurgence de panique mondiale avant que l’explication ne puisse être corrigée. L’horizon événementiel nous englobait, nous devions donc être à *l’intérieur* – une erreur parfaitement compréhensible. Il s’agissait cependant exactement du contraire : l’horizon événementiel *ne nous englobe pas* ; il « englobe » tout le reste.

Malgré le vaillant combat d’une poignée de théoriciens qui concoctaient un modèle de Bulle fondé sur l’hypothèse d’un phénomène naturel et spontané, il n’y eut jamais vraiment qu’une seule explication plausible : une race extraterrestre immensément supérieure avait construit une barrière pour isoler le système solaire du reste de l’univers.

La question se résumait à : et pourquoi donc ?

Si c’était dans le but de nous décourager de foncer vers l’extérieur pour conquérir la galaxie, ils auraient pu tout aussi bien éviter de se fatiguer. En 2034, aucun humain n’avait voyagé plus loin que Mars. La base lunaire américaine avait été fermée six ans auparavant, après une occupation de dix-huit mois. Les seuls vaisseaux spatiaux à avoir quitté le système solaire étaient des sondes envoyées en direction des planètes

extérieures vers la fin du vingtième siècle, qui s'éloignaient poussivement du soleil le long de leurs trajectoires devenues inutiles. On avait repoussé de 2050 à 2069 les projets de lancement d'une mission sans équipage vers Alpha du Centaure, dans l'espoir que le centenaire d'Apollo XI rendrait le financement plus facile.

Bien sûr, une civilisation spatiale extraterrestre avait pu adopter une vision à long terme. Pour eux, les mille ans nécessaires, à peu de chose près, à ce que des humains aient une chance de s'embarquer pour quelque chose ressemblant vaguement à une conquête interstellaire n'étaient peut-être rien de plus qu'une marge de sécurité judicieuse. Néanmoins, l'idée qu'une culture capable de manipuler l'espace-temps selon des procédés que nous pouvions à peine concevoir pourrait nous *craindre* était lisible.

Peut-être que les Constructeurs de la Bulle étaient nos bienfaiteurs, et qu'ils nous épargnaient ainsi un destin infiniment plus funeste que d'être confinés dans une région d'espace où nous pourrions – en faisant attention – prospérer pendant des centaines de millions d'années. Peut-être que le cœur galactique était en train d'exploser et que la Bulle constituait le seul bouclier possible contre les radiations. Peut-être que d'autres extraterrestres, hostiles, étaient en pleine crise de folie meurtrière dans le voisinage, et que la Bulle était la seule façon de les tenir à distance. Les variations moins mélodramatiques sur ce thème furent légion : peut-être que la Bulle se trouvait là pour protéger notre culture fragile et primitive des dures réalités du commerce interstellaire. Peut-être que le système solaire avait été déclaré Zone de Protection du patrimoine galactique.

Quelques rabat-joie intellectuellement rigoureux avaient argumenté que toute explication compréhensible par les humains n'était probablement qu'une ineptie entachée d'anthropomorphisme, mais personne ne les avait invités à en discuter à l'antenne.

À l'autre extrême, la plupart des sectes religieuses n'avaient eu aucune peine à extraire quelques réponses faciles de leur propre mythologie dérisoire. Des fondamentalistes de diverses

religions avaient refusé de reconnaître l'existence même de la Bulle ; tous avaient proclamé que les étoiles disparues étaient un signe de la disgrâce divine, prévue – avec divers degrés de licence prophétique – dans leurs propres écritures sacrées.

Mes parents étaient résolument athées, mon éducation laïque, mes amis d'enfance soit non religieux, soit petits-enfants marginalement bouddhistes de réfugiés indochinois – mais les médias de langue anglaise, dans le monde entier, avaient été inondés d'articles relayant les vues des chrétiens fondamentalistes, de sorte que c'est leur démente que j'ai fini par connaître le mieux, et par mépriser le plus. *Les étoiles avaient disparu !* Si cela ne signifiait pas l'Apocalypse, quoi d'autre ? (En fait, l'Apocalypse de saint Jean fait mention d'étoiles tombant sur la terre – mais il ne faut pas être *trop* littéral.) Même les fanatiques du millénarisme purent reprendre espoir ; malgré la déception des années 2000 et 2001, qui s'étaient déroulées sans le moindre augure cosmique, il se pouvait facilement, étant donné les incertitudes des registres historiques, que 2034 fût exactement – à ce qu'ils prétendaient – le deux millième anniversaire, non pas de la naissance du Christ, mais de sa mort et de sa résurrection. (Pâques le 15 novembre ? Des explications obscures avaient été concoctées sur ce thème – y compris une certaine « Dérive de la Pâque juive » – mais je n'avais jamais été suffisamment masochiste pour essayer de les suivre.)

C'était le jour du Jugement dernier récrit par une chambre de commerce d'un de ces États profondément protestants du sud des États-Unis. La télé fonctionnait toujours, et personne n'avait besoin de la marque de la bête pour acheter ou vendre, sans parler de faire ou de recevoir des donations fiscalement déductibles. Les Églises classiques avaient publié des déclarations prudentes disant, avec force périphrases, que les scientifiques avaient probablement raison, mais leurs bancs s'étaient vidés et le commerce du sauvetage des âmes avait prospéré.

En plus des dissidents post-Bulle des religions établies, des milliers de sectes toutes nouvelles étaient apparues – la plupart d'entre elles organisées selon les saines règles commerciales

inaugurées par les entrepreneurs religieux du vingtième siècle. Mais tandis que les opportunistes prospéraient, les vrais psychotiques mijotaient dans leur jus. Il fallut vingt ans aux Enfants de l'Abîme pour se faire connaître, mais il faut dire que la condition préalable d'admission était d'être né *de l'Abîme* – le Jour de la Bulle ou après. Ils se sont lancés en 2054, en empoisonnant l'alimentation en eau d'une petite ville du Maine, tuant plus de trois mille personnes. Aujourd'hui, ils sont actifs dans quarante-sept pays et ont revendiqué presque cent mille victimes. Marcus Duprey, leur fondateur et principal prophète autoproclamé, vomit un flot incohérent de charabia ésotérique mal digéré et d'eschatologie de bandes dessinées mais il se trouve, apparemment, des milliers de gens timbrés juste ce qu'il faut pour trouver que chacune de ses paroles vibre de vérité.

Ils étaient déjà suffisamment nuisibles quand ils faisaient sauter des bâtiments au hasard, parce que « voici venu l'âge du Chaos », mais depuis que Duprey et dix-sept autres Enfants sont en prison, nombreux sont ceux de ses disciples qui ont fait de sa sortie leur but suprême – et avec un objectif concret (même s'il est inaccessible) pour canaliser leurs efforts, c'est l'escalade. Ce que je pense n'a aucune importance, mais certaines nuits je reste des heures à retourner la question dans ma tête : je ne regrette pas qu'on le garde en prison, je regrette en fait qu'on l'ait attrapé.

Les maladies mentales n'étaient pas restées le privilège des millénaristes : pour les laïques, il y eut la fièvre de la Bulle, une réaction hystérique et incapacitante de claustrophobie à la pensée d'être « pris au piège » dans un volume huit mille milliards de fois plus important que celui de la Terre. Aujourd'hui, cela semble presque risible – aussi amusant qu'une de ces maladies imaginaires de la haute société du dix-neuvième siècle – mais des millions des gens y avaient succombé la première année. Elle avait frappé dans presque tous les pays et des représentants des autorités sanitaires avaient prédit que le coût en serait supérieur à celui du sida. En cinq ans, cependant, le nombre de cas avait chuté de manière drastique.

Partout dans le monde, on avait rendu la Bulle responsable des guerres, des révolutions. Je me demande d'ailleurs toujours comment on peut oser prétendre démêler ses effets déstabilisants de ceux de la pauvreté, de la dette, des changements climatiques, de la famine, de la pollution... et du fanatisme religieux qui aurait de toute façon existé. J'ai lu que durant les premiers jours, les gens avaient parlé sérieusement de l'« effondrement » de la civilisation, de l'arrivée d'un nouvel âge de Ténèbres. De tels propos avaient rapidement disparu – mais même maintenant, je ne sais pas si je dois trouver miraculeux ou inévitable que l'onde de choc culturelle ait été si modérée. *La Bulle change tout* : elle prouve l'existence d'extraterrestres aux pouvoirs divins, des extraterrestres qui nous ont emprisonnés sans avertissement ni explication – et nous ont frustrés de notre destinée dans l'univers. *La Bulle ne change rien* : les extraterrestres se tiennent à l'écart, ils n'ont aucune importance ; les étoiles n'ont aucun rapport avec les besoins humains, le soleil brille toujours, les récoltes poussent toujours, la vie sur notre planète continue comme avant – et il y a des mondes explorables pour nous occuper pendant des millénaires :

Au début des années cinquante, il était de notoriété publique – allez savoir pourquoi – que les Constructeurs de la Bulle étaient sur le point d'établir le contact et de tout expliquer ; les cultes dédiés au contact extraterrestre avaient fleuri, les arnaques aux ovnis avaient atteint des niveaux insensés, mais au fur et à mesure que les années s'étaient écoulées dans le silence, l'espoir d'une explication de notre quarantaine, même sommaire, finit par disparaître.

Je ne me demande même plus *pourquoi*. Après trente-trois ans à écouter les gens déclamer sentencieusement leurs hypothèses invraisemblables, cela m'est totalement indifférent. (D'accord, c'est ce qui a indirectement tué ma femme – mais à vrai dire, indirectement, c'est aussi de ma faute.)

Quant aux étoiles, pour les perdre il aurait encore fallu qu'elles nous appartiennent ; la vérité, c'est que nous n'avons perdu que l'illusion de leur proximité.

Bella remet son travail à l'heure, comme toujours. Je télécharge les rapports dans les larges mémoires tampons intracrâniennes de **Maître-Chiffre** et je suis sur le point de les transférer sur mon terminal de bureau quand, dans un moment de prudence, ou de paranoïa, je me ravise et décide de garder pour le moment les données dans ma tête.

Je suis fatigué, mais il est à peine plus de neuf heures. Je n'ai pas sommeil, mais la perspective de me plonger dans les rapports de l'Institut Hilgemann m'apparaît comme insupportablement ennuyeuse.

J'invoque **En Coulisse** (Axon, 499 \$) et lui explique ce que je veux qu'il fasse pour chaque nom : d'abord, chercher des associations dans ma propre mémoire naturelle (il y a après tout de bonnes chances pour qu'un proche d'une personne valant la peine d'être enlevée soit une personnalité à un niveau ou à un autre) ; puis entrer en contact avec la Base de données centrale des crédits, obtenir des renseignements financiers à jour et les annexer au rapport. J'envisage de déclencher une notification si les actifs dépassent un certain seuil, mais je n'arrive pas à choisir un montant et de toute façon, quand le travail sera terminé, je pourrai classer tout le monde par ordre de richesse. Je demande au mod de ne m'interrompre que s'il rencontre par hasard un nom que je connais.

Je m'affale sur mon lit et allume le système audio de la pièce. La ROM de contrôle que je passe ces derniers temps, *Paradis* d'Angela Renfield, est une copie parmi des centaines de milliers toutes identiques, mais chaque morceau qu'elle crée est garanti unique. Renfield a fixé certains paramètres de la musique, mais des fonctions pseudo-aléatoires en fournissent d'autres, engendrés à partir de la date, de l'heure et du numéro de série du système audio.

Ce soir, il semble que je sois tombé sur une pondération excessive de l'influence minimaliste. Après plusieurs minutes du même accord (d'une harmonie impressionnante, il faut l'avouer) répété à intervalles de cinq secondes, j'enfonce le bouton RECOMPOSITION. La musique s'arrête, puis une nouvelle

variation, sans conteste meilleure, commence après une brève pause.

J'ai écouté *Paradis* une centaine de fois. Au début, j'avais peine à croire que les différentes interprétations avaient quoi que ce soit en commun, mais au fil des mois j'ai commencé à percevoir la structure sous-jacente. Je me la représente comme un arbre généalogique, ou une classification phylogénétique des espèces. La métaphore est cependant inexacte ; on peut estimer que deux morceaux sont des cousins proches ou éloignés, mais le concept de descendance n'a pas vraiment de correspondance. Je pense aux pièces les plus simples comme étant primitives, comme « déterminant » des variations plus complexes, mais au-delà d'un certain point, savoir quoi a engendré ou a évolué vers quoi relève de l'arbitraire.

J'ai entendu certains critiques affirmer qu'après une douzaine d'écoutes quelqu'un possédant une éducation musicale comprenait entièrement les règles que Renfield avait choisies, ce qui rendait les interprétations additionnelles odieusement redondantes. Si c'est le cas, je suis heureux de mon ignorance. Le deuxième morceau de ce soir est comme une lame de scalpel brillante arrachant une couche de peau morte après l'autre. Je ferme les yeux pendant que la trompette fait entendre sa voix, hausse le ton, puis se transforme, d'une façon impossible, sans le moindre effort, en métaharpe au son liquide. Les flûtes s'y joignent avec un thème maniéré, ornementé – mais déjà je pense que je peux y discerner, caché sous la surcharge et la parure, les prémices de l'aiguillon d'argent fatal qui reviendra sous cent masques ; qui sera affûté, émoussé puis réaffûté ; qui sera réexposé pour que je puisse l'admirer, une dernière fois, avant qu'il me soit plongé dans le cœur.

Soudain, quatre lignes de texte apparaissent en bordure de mon champ visuel :

[En Coulisse :

Association en mémoire naturelle.

Casey, Joseph Patrick.

Chef de la Sécurité depuis le 12 juin 2066.]

J'avais oublié que j'avais également demandé des rapports sur le personnel – sinon je les aurais exclus. J'hésite à attendre la fin de la musique, mais ce n'est pas la peine ; je sais parfaitement que je serai incapable de l'apprécier. Je pousse le bouton ARRÊT et c'est encore une incarnation unique de *Paradis* qui disparaît à tout jamais.

Casey a cinq ans de plus que moi ; sa retraite, peu de temps après la mienne, n'était donc pas si prématurée. Il est assis dans un coin encombré du bar, à boire de la bière, et je le rejoins dans ce rituel. C'est une curieuse manière de passer le temps, quand on sait que pas un microgramme d'éthanol ne se déversera dans nos systèmes sanguins respectifs – tandis que des mods calculent notre consommation et produisent un bourdonnement purement neural en lieu et place de l'impression réelle, par trop toxique – mais ce ne sera pas le seul fossile culturel à perdurer un millier d'années et à se perpétuer par-delà la mémoire de ses origines.

« On ne te voit jamais, Nick. Où te caches-tu ? »

On ? Cela me prend un moment pour comprendre que ce n'est pas à lui-même ou à sa femme absente qu'il fait référence, mais au bar plein de flics et d'ex-flics ; la « communauté des représentants de la loi », ainsi diraient les politiciens – de la même manière qu'ils parlent de la communauté chinoise, italienne ou grecque – comme si les modifications neurales et physiques que nous partageons avaient fait de nous une cible démographique homogène.

Je jette un coup d'œil autour de la pièce et constate heureusement que je ne reconnais presque personne.

« Tu sais comment c'est.

— Les affaires vont bien ?

— Je gagne ma vie. Tu travaillais chez RehabCorp, la dernière fois que j'ai entendu parler de toi. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— I.S. les a rachetés.

— Ah oui, je m'en souviens. Pas mal de réductions d'effectifs, non ?

— J'ai eu de la chance. J'avais des relations, je me suis fait muter. Certains de ceux qui ont été jetés avaient trente ans d'ancienneté chez RehabCorp.

— Et alors, comment c'est à l'Institut Hilgemann ? »

Il rit. « Qu'est-ce que tu crois ? Ceux qui finissent dans un endroit comme ça – ceux qu'on ne peut pas soigner avec un mod, même de nos jours – sont dans tous les cas des zombis absolus. La sécurité n'est pas un problème.

— Non ? Et pour Laura Andrews ?

— T'es sur ce coup ? » Il n'est pas plus étonné que ne l'exige la politesse ; Cheng a dû lui demander son feu vert avant même de me rappeler.

« Oui.

— Pour qui ?

— À ton avis ?

— Pas la moindre putain d'idée. Pas pour la sœur, en tout cas ; c'est Winters qui travaille pour elle. Tu me diras, le travail de Winters n'est pas de trouver Laura Andrews, c'est de me faire passer, *moi*, pour une merde. Cette salope passe probablement tout son temps assise devant un ordinateur quelque part, à fabriquer des preuves.

— Probablement. » *Pas pour la sœur*. Pour qui, alors ? Un parent d'un autre patient ? Quelqu'un qui croit qu'il serait en train de casquer une rançon si l'enlèvement n'avait pas été raté – et qui veut s'assurer qu'il n'y aura pas une seconde tentative plus réussie ?

« Toute cette affaire est une plaisanterie, tu sais. Nous n'avons pas été négligents. Rappelle-toi ce type qui a poursuivi en justice les propriétaires du Hilton de Sydney quand sa fille a été enlevée dans une de leurs chambres ? Il a été *pulvérisé*. C'est ce qui va se passer ici.

— Peut-être. »

Il rit d'un ton amer. « Dans tous les cas tu t'en fous, non ?

— Absolument. Et tu ne devrais pas te biler non plus. I.S. ne va pas te virer, même s'ils perdent le procès. Ce ne sont pas des imbéciles ; ils allouent un certain budget à la sécurité, suffisant

pour maintenir les patients à *l'intérieur*. S'ils veulent une forteresse, ils savent qu'ils doivent en payer le prix. Ils gèrent des prisons depuis assez longtemps pour en comprendre les coûts. »

Il hésite, puis reprend : « Suffisant pour maintenir les patients à *l'intérieur* ? Ah oui ? Sauf que Laura Andrews avait déjà réussi à sortir deux fois auparavant. » Il me lance un regard furieux. « Et si cette information parvient jamais aux oreilles de la sœur, je te brise ton putain de cou. »

Je le regarde fixement, avec un sourire sceptique, j'attends qu'il explique sa plaisanterie. Il se contente de me rendre mon regard, d'un œil morne. « Que veux-tu dire par « elle a réussi à sortir » ? dis-je. Comment ?

— *Comment* ? Mais enfin merde ! Je ne sais pas, moi, *comment*. Si je savais *comment*, on ne lui aurait pas permis de recommencer, pas vrai ?

— Mais... je pensais qu'elle ne pouvait pas même tourner une poignée de porte.

— C'est ce que disent les médecins. En fait, personne ne l'a vue tourner une putain de poignée de porte. Personne ne l'a *vue* faire quoi que ce soit de suffisamment intelligent pour faire honte à un cafard. Mais quelqu'un qui arrive à franchir des portes verrouillées, des caméras et des détecteurs de mouvement, *par trois fois*, n'est pas exactement ce qu'il paraît être, non ? »

Je grogne. « À quoi veux-tu en venir ? Tu penses qu'elle a simulé l'idiotie totale pendant plus de trente ans ? Elle n'a même pas appris à parler ! Tu penses qu'elle a commencé à feindre des lésions cérébrales dès l'âge de douze mois ? »

Il hausse les épaules. « Qui sait ce qui s'est passé il y a trente ans ? Les rapports disent ce qu'ils veulent, je n'étais pas là. Tout ce que je sais, c'est ce qu'elle a fait pendant les dix-huit derniers mois. Comment tu l'expliquerais, *toi* ?

— Peut-être que c'est un *génie débile*. Ou une idiote virtuose de l'évasion. » Casey roule les yeux. « D'accord. Je n'en ai aucune idée. Mais... qu'est-ce qui s'est passé ? Les deux premières fois ? Jusqu'où est-elle allée ?

— La première fois, à l'intérieur du terrain. La seconde, un ou deux kilomètres à l'extérieur. Nous l'avons trouvée au matin, en train d'errer, avec sa mine habituelle, inexpressive, stupide et ingénue. J'ai voulu mettre une caméra à l'intérieur de sa chambre, mais l'Institut Hilgemann n'a rien voulu entendre — une quelconque convention de l'ONU sur les droits des malades mentaux. I.S. s'est suffisamment fait éreinter lors de l'affaire de leur prison texane, ils sont ultraprudents maintenant. » Il rit. « Et comment aurais-je pu prétendre que j'avais besoin de plus de matériel ? Les patients sont des légumes. Les pièces ont une porte et une fenêtre, toutes deux contrôlées vingt-quatre heures sur vingt-quatre — comment pourrais-je justifier d'un besoin supplémentaire ? Je ne pouvais quand même pas déclarer à ce connard de directeur : « Si vous êtes si génial, *dites-moi* comment elle fait. *Dites-moi* comment l'arrêter. » »

Je secoue la tête. « Elle na rien *fait* de tout cela. C'est impossible. Quelqu'un l'a transportée. Les trois fois.

— Ah oui ? Et qui ? *Pourquoi* ? Qu'est-ce que c'était, les deux premières fois — des répétitions ? »

J'hésite. « De la désinformation ? Quelqu'un qui essayait de vous convaincre qu'elle pouvait s'échapper toute seule pour que, lorsqu'ils l'ont finalement emmenée, vous pensiez... » Casey mime l'incrédulité la plus totale, à la limite de la douleur physique. « D'accord, dis-je, à moi aussi ça me semble un tas de conneries. Mais je n'arrive pas à croire qu'elle est tout simplement partie, et toute seule. »

Ça me prend toujours des heures pour m'endormir. **Contrôle** (Human Dignity, 999 \$) a beau en avoir fait un choix plus ou moins volontaire, je réussis je ne sais pas comment à rester insomniaque ; j'ai toujours une bonne raison pour retarder la décision, j'ai toujours un problème auquel je veux réfléchir — comme si tous les problèmes obsédants qui auraient pu dans le temps me tenir éveillé devaient malgré tout être traités à l'ancienne manière.

Ou peut-être que j'ai simplement contracté ce qu'on appelle la léthargie de Zénon. Maintenant que le choix domine tant

d'aspects de la vie, le cerveau des gens se grippe. Maintenant qu'on peut avoir tant de choses en ne faisant littéralement rien d'autre que les désirer, les gens construisent de nouvelles couches dans leurs processus de pensée pour les protéger de toute cette puissance, de toute cette liberté ; des régressions presque infinies consistant à vouloir décider de vouloir décider de vouloir décider de ce qu'ils peuvent bien vouloir pour de vrai.

Ce que je veux, en ce moment, c'est comprendre l'affaire Andrews, mais il n'y a aucun mod dans ma tête qui puisse m'accorder Cela.

« Bien, dit **Karen**, tu n'as donc pas la moindre idée des raisons de l'enlèvement de Laura. Parfait. Alors accroche-toi aux faits. Où qu'elle ait été emmenée, *quelqu'un* a bien dû la voir à un moment du trajet. Laisse tomber le mobile, pour le moment, contente-toi de découvrir où elle est. »

Je hoche la tête. « Tu as raison. Comme toujours. Je vais mettre une annonce dans les news...

— Demain matin. »

Je ris. « Oui, d'accord, demain matin. »

Sa chaleur familière à mes côtés, je ferme les yeux. « Nick ?

— Oui ? »

Elle m'embrasse légèrement. « Rêve de moi. »

C'est ce que je fais.

2

« Alléluia ! Je les vois ! *Je vois les étoiles !* »

Je me retourne en sursautant vers une jeune femme à genoux au milieu de la foule, bras écartés, qui regarde avec extase le ciel d'un bleu éblouissant. Pendant un instant, elle semble figée – clouée sur place, radieuse – puis elle hurle de nouveau : « Je les vois ! Je les vois ! » Elle se frappe ensuite la poitrine, en se balançant d'avant en arrière sur les genoux tout en haletant et en sanglotant.

Mais cette secte a disparu depuis vingt ans.

La femme vocifère et tressaute. Deux amis se tiennent à ses côtés, embarrassés, tandis que le flot de la circulation contourne sans effort la scène. J'observe avec une consternation grandissante, tandis qu'affluent des souvenirs d'enfance où des mystiques déclament et se convulsent dans la rue.

« Toutes ces belles étoiles ! Toutes les constellations glorieuses ! Le Scorpion ! La Balance ! Le Centaure ! » Des larmes coulent sur son visage.

Je réprime un sentiment de panique et de dégoût disproportionné par rapport à la situation. Il ne s'agit après tout que d'une seule femme, une dingue isolée. Le fait même qu'elle constitue un tel spectacle prouve à quel point la chose est rare, que la plupart des gens se sont adaptés, ont accepté la Bulle et sont passés à autre chose. De quoi ai-je peur ? Que la moindre forme d'hystérie de la Bulle, la plus obscure des sectes religieuses, la plus bizarre des psychoses de masse soit nécessairement vouée à renaître ?

Au moment où je me détourne, les compagnons de la femme éclatent soudain de rire. Un moment après, elle fait de même – et, avec un peu de retard, je pense comprendre. **Sphère Astrale** est de nouveau à la mode, c'est tout. Un planétarium dans le crâne. Un gadget, pas une révélation divine. J'ai lu les critiques : le mod offre une variété de réglages, allant de la

vision réaliste des étoiles « exactement comme elles devraient être » – avec prise en compte précise des mouvements quotidiens et saisonniers, de l’occultation par les nuages ou les bâtiments, et avec des fondus convaincants au crépuscule et à l’aube – à la suppression de tous les obstacles (y compris l’atmosphère ensoleillée et la Terre sous vos pieds) avec l’option de changer de point d’observation, des millénaires dans le passé, dans l’avenir, ou au milieu de la galaxie.

Les membres du trio tombent maintenant dans les bras les uns des autres et s’étreignent en riant. Ce n’est pas un retour de la secte, c’est une parodie ; ces adolescents ont dû en voir une description dans un vieux documentaire. Je repars, me sentant un peu bête – et très soulagé.

Quand j’atteins mon immeuble, je monte l’escalier lentement, appréhendant de n’avoir toujours pas le moindre message sur mon répondeur. J’ai mis des annonces dans tous les systèmes de news, quatre jours de suite, et elles n’ont même pas attiré un mauvais plaisant. Le nouvel an aurait dû aider ; le lectorat des news augmente les jours fériés, quand les gens n’ont rien de mieux à faire. Peut-être que dix mille dollars ne constituent pas une récompense suffisante, mais je ne pense pas que mon client apprécierait que je double la somme. Non pas que j’aie plus d’indices sur son *identité*. Le fichier des patients de l’Institut Hilgemann ne recelait personne qui aurait un lien familial quelconque avec quelqu’un de particulièrement riche ou célèbre – et rétrospectivement, ça ne m’étonne pas. Des gens très riches auraient fait en sorte, à tout le moins, que les dossiers soient méticuleusement falsifiés ; quant à ceux dont la richesse est indécente, ils garderaient leurs parents déséquilibrés en lieu sûr, dans les ailes insonorisées de leurs hôtels particuliers impénétrables. Je suis tenté de creuser plus profond, mais je n’en ferai rien. Je souffre peut-être d’une pulsion (purement esthétique) qui me pousse à incorporer mon client dans le tableau, mais pour le moment je n’ai pas de raison valable de penser que cela m’aiderait à trouver Laura.

Aucun appel.

Je me retiens de bourrer le sofa de coups de poing ; la garniture est déjà déchirée au point où la satisfaction que cela

me procurerait serait plus que contrebalancée par les dégâts supplémentaires occasionnés. C'est presque l'heure limite pour remettre l'annonce une journée supplémentaire ; je l'affiche sur mon terminal et la regarde fixement d'un air triste, en me demandant ce que je pourrais modifier qui changerait quelque chose, à part ajouter un zéro ou deux à la récompense. J'ai employé une image de Laura en provenance directe des dossiers des patients de l'Institut Hilgemann ; elle correspond étroitement à l'image mentale que j'en ai reçue, ce qui suggère que la connaissance que mon client a de l'apparence de Laura est fondée sur le même cliché. Son visage est caractéristique mais qui sait à quoi elle ressemble aujourd'hui ? Pas besoin de chirurgie esthétique ; il suffit d'un bon masque en peau synthétique.

Je repasse l'annonce, sans en attendre beaucoup. Si Laura a été enlevée par erreur, elle est morte depuis longtemps – et je doute de jamais trouver le corps, sans parler des responsables. Mon seul espoir réel est que non seulement ses kidnappeurs aient une raison obscure de l'avoir délibérément enlevée, mais qu'en outre celle-ci implique de prendre plus de risques que de la garder simplement sous clef ou de l'abattre.

Comme de la faire sortir clandestinement du pays.

Mettre Laura dans un avion ne serait pas difficile. Son imbécillité serait presque aussi facile à cacher que son visage ; il y a des douzaines de mods illégaux qui pourraient la métamorphoser en marionnette ambulante pour son compagnon de voyage, ou même en « robot » semi-autonome, capable de tâches rudimentaires comme de rire et de pleurer au bon moment pendant le film projeté en cabine.

La falsification de l'enregistrement d'un visa de sortie dans la base de données des Affaires étrangères n'est pas très difficile. Elle disparaîtrait une heure ou deux plus tard et les fichiers de la ligne aérienne seraient de même convenablement rectifiés. Les Affaires étrangères, les douanes et les lignes aériennes subissent en permanence les intrusions de tout un tas de pirates informatiques – et, ironiquement, c'est ça qui permet, si vous avez de la chance, de retrouver la trace d'un voyageur illégal. Les pirates enfoncent aisément les sécurités archaïques des

systèmes visés, mais ils ne peuvent en effet pas éviter de se faire repérer les uns par les autres. Lorsqu'ils s'emparent des données qui les intéressent, ils récupèrent en même temps le détail des autres violations en cours et, comme toute information, celle-ci est à vendre.

Bella agit pour moi en tant que courtier, en même temps qu'elle me fournit quelques-unes de ses données propres. Je l'appelle et télécharge un autre lot. La pertinence d'une masse particulière de données brutes est question de chance ; plus vous en achetez, plus grande est la probabilité, mais il n'y a aucune garantie de succès quand l'événement que vous essayez de retrouver s'est passé (s'il a jamais eu lieu) dans un aéroport inconnu, à un moment indéterminé durant les cinq dernières semaines.

La découverte des faux visas de sortie est facile ; le fait même qu'ils doivent être effacés pour éviter une inspection officielle (des plus lentes) trahit leur existence dans n'importe quelle série temporelle de clichés illicites de la base de données. Le problème, c'est de trouver Laura dans la masse ; il y a plus de cent sorties illégales par semaine, à travers tout le pays. Par l'Institut Hilgemann, j'ai sa signature A.D.N., ses empreintes digitales et rétiniennes, et les dimensions de son squelette. L'A.D.N. n'est pas employé par la douane (il y a trop de complications, légales et culturelles, à effectuer des prélèvements de masse sur des voyageurs internationaux), mais les trois autres sont toujours vérifiés et doivent correspondre pour obtenir l'autorisation préalable au départ. Par la suite, cependant, la pratique commune est de changer ces détails dans le faux dossier de visa, précisément pour rendre les choses plus difficiles aux gens comme moi. Bien que le dossier lui-même doive persister pendant la durée du vol, avec le nom et la photo inchangés (pour éviter de déclencher divers contrôles antiterroristes effectués par les lignes aériennes), on n'accède plus aux données d'identité biologiques avant que le passager ne passe la douane à l'arrivée. Ainsi, il y a seulement deux brèves périodes pendant lesquelles le dossier de visa doit contenir quelque chose de véridique ; en théorie, ces périodes pourraient être mesurées en millisecondes, mais en pratique on ne peut pas

les régler aussi finement, de sorte que les fenêtres de stabilité doivent durer plusieurs minutes. Cependant, les empreintes digitales et rétiniennes étant relativement faciles à modifier par nanochirurgie, on ne peut plus se fier qu'à la longueur des os. Elles peuvent être modifiées aussi, si vous êtes prêt à tout, mais personne, marionnette ou pas, n'est capable de marcher jusqu'à l'avion si peu de temps après cette sorte de reconstruction. Or voyager de façon évidente en tant qu'invalides reviendrait à arborer un insigne autour du cou.

J'analyse la dernière série de clichés ; en un rien de temps, ils se révèlent aussi peu intéressants que le reste.

Je parcours distraitemment les gigaoctets de cochonneries que j'ai accumulées sur tous les vols en partance des dix aéroports internationaux du pays ; tout, des menus au placement des passagers en passant par... les manifestes de fret. Bien sûr, Laura pourrait avoir été envoyée sous forme de cargaison, mais cela n'aurait pas été un choix très intelligent. Toutes les marchandises sont soit passées aux rayons X soit inspectées manuellement, de sorte qu'il n'y a qu'une sorte de fret qu'un être humain puisse imiter : un cadavre. Ce n'est pas que ce soit difficile à faire ; les médicaments qui suspendent le métabolisme pendant une heure ou deux, sans provoquer de dégâts au cerveau ou aux autres organes, sont disponibles depuis des décennies. Mais c'est le rapport signal/bruit qui rend la méthode peu attrayante ; par sa simple importance, le nombre des passagers clandestins vivants est un camouflage en soi, alors qu'on ne compte qu'un ou deux cadavres par semaine en sortie aérienne du pays.

Néanmoins, comme je n'ai rien de mieux à faire, j'inspecte les dossiers de marchandises dans les données que j'ai rassemblées jusqu'ici et trouve sept cadavres.

Les contrôles de routine aux rayons X effectués sur chaque passager permettent aussi un calcul des dimensions du squelette employées pour les vérifications d'identité. La biométrie des cadavres, cependant, n'est pas vérifiée ; comme pour le reste du fret, les radiographies (une paire stéréo) sont simplement inspectées visuellement, puis stockées dans le manifeste. Il me faut une demi-heure pour repérer une copie de

l'algorithme utilisé par les aéroports dans leur calcul de la longueur des os ; il fait partie du microprogramme des appareils à rayons X, séparé des systèmes principaux des passagers, et ne figure donc dans aucun de mes vidages mémoire volés. Je n'aurais pas voulu avoir à bricoler une version de mon cru ; les mathématiques nécessaires pour convertir les données des paires stéréo en coordonnées tridimensionnelles sont peut-être triviales, mais l'automatisation de l'identification des divers os ne l'est pas.

Je fais tourner le programme sur mes sept cadavres, à la recherche d'une correspondance avec les données de Laura... et obtiens sept résultats négatifs de suite – juste au moment où, par esprit de contradiction, je trouve une raison pour laquelle les kidnappeurs auraient pu, après tout, choisir cette méthode. Les dégâts cérébraux de Laura pourraient les avoir empêchés d'employer un mod pour la transformer en marionnette ; beaucoup de mods du commerce s'appuient explicitement sur l'existence de certaines structures neurales que « tout le monde » est censé posséder, mais que Laura n'avait peut-être pas. Sans doute un tel problème pouvait-il être contourné, avec du temps – mais cartographier le cerveau non standard de Laura, et reprogrammer les nanomachines en conséquence, ne serait pas une mince affaire. Il aurait été tentant de choisir une autre solution.

L'absence de résultat positif n'élimine aucune possibilité ; les radiographies du dossier de fret peuvent avoir été truquées quelques minutes après avoir été prises. L'information numérique est aussi évanescence que le vide quantique, avec des vérités et des contrevérités virtuelles qui apparaissent et disparaissent continuellement. Il n'y a pas de limites aux trucages possibles, sur une échelle de temps assez courte ; les lois ne s'appliquent qu'aux données qui persistent suffisamment longtemps pour être interceptées.

Je survole le programme d'analyse des radiographies, curieux de voir comment il fonctionne, mais le code de reconnaissance des particularités anatomiques est passablement fastidieux, une liste interminable de règles et d'exceptions, et le reste se résume à quelques lignes de

formules. Un léger doute me taraude : les différences de géométrie entre les systèmes de radiographie des marchandises et des passagers avaient pu me donner des résultats sans valeur, mais en fait toutes les dimensions pertinentes sont stockées avec les paires d'images elles-mêmes, soigneusement étiquetées avec des descripteurs standards, et le programme n'a donc aucun présumé.

Une fois la longueur des os calculée, il effectue un appariement dès que la disparité tombe en dessous d'une tolérance limite, fonction de l'âge, ce qui laisse une possibilité de modifications mineures depuis la délivrance du visa. Cette tolérance est maximale, bien sûr, pour les enfants et les adolescents, et il ne reste plus beaucoup de latitude à l'âge de Laura – peut-être dois-je l'augmenter ? Il est possible que les douanes préfèrent pécher par excès de faux négatifs, alors que je préférerais le contraire.

Avec un choc, je comprends ma stupidité : je pense toujours en termes de passagers. Un faux cadavre n'a pas besoin de marcher. On ne peut en rien exclure une reconstruction du squelette, même la plus invalidante – ce qui me laisse sans aucune donnée fiable.

Non, ce n'est pas tout à fait exact. La plupart des os peuvent être changés – si on a le temps pour une période de convalescence – mais il est presque impossible de trafiquer certaines parties du crâne sans que l'altération soit aussi dangereuse que visible.

Je modifie les critères d'appariement, éliminant toutes les autres comparaisons. Quand je fais tourner cette nouvelle version, un dossier conforme apparaît immédiatement :

Réf. cargaison	: 184309547
Vol	: QANTAS 295
Départ	: Perth, 13 :06, le 23 décembre 2067
Arrivée	: New Hong Kong, 14 :22, le 23 décembre 2067
Contenu	: restes humains [Han, Hsiu-lien]
Expéditeur	: consulat général de New Hong Kong 16 St. George's Terrace Perth 6000-

0030016 Australie
Destinataire : pompes funèbres Wan Chei 132 Lee
Tung Street Wan Chei 1135-0940132
New Hong Kong

Un appariement sur la base de cinq mesures crâniennes pourrait n'être qu'une coïncidence. Cela *pourrait* être de la désinformation délibérée. Pourquoi les kidnappeurs n'auraient-ils pas modifié les clichés, effaçant par là même cet indice ?

Je vérifie l'heure à laquelle le cliché a été pris. Douze heures cinquante-trois. La cargaison avait dû être passée aux rayons X à peine deux ou trois minutes auparavant ; on ne prend pas le risque d'altérer les données au moment où un douanier peut justement être en train de les observer. Dix minutes de plus, cependant, et toute trace de Laura Andrews avait disparu.

Je secoue la tête, toujours soupçonneux. Je n'ai pas autant de chance, d'habitude.

Karen se penche par-dessus mon épaule et dit : « C'est la définition de la chance, espèce d'idiot. Dépêche-toi de faire tes bagages. »

New Hong Kong a été fondée le 1^{er} janvier 2029. Dix-huit mois auparavant – lors du trentième anniversaire de la fusion de Hong Kong avec la République populaire de Chine –, les manifestations contre la suspension de la Loi fondamentale avaient donné lieu à une répression violente, à des actions contre les dissidents, et à une augmentation massive du taux d'émigration illégale. Tandis que tout le monde dans la région offrait aux émigrants des camps de réfugiés sordides entourés de barbelés et la perspective de passer la moitié de leurs vies dans des limbes apatrides, la Confédération tribale de la Terre d'Arnhem leur avait offert deux mille kilomètres carrés sur une péninsule infestée de palétuviers, en Australie du Nord. Pas de bail de quatre-vingt-dix-neuf ans, cette fois-ci ; une souveraineté à perpétuité, en échange d'une participation aux résultats.

La Terre d'Arnhem, où les restes d'une demi-douzaine de tribus aborigènes essayaient de rétablir leur culture presque anéantie, n'était elle-même devenue indépendante que depuis 2026, et on avait parlé en Australie de couper l'aide qui la maintenait à flot – en partie en réponse aux menaces chinoises de sanctions commerciales, mais aussi par le simple effet de la rancœur infantile que la nation novice avait engendrée en osant prendre au sérieux son autonomie. (La proposition du gouvernement australien, d'une créativité stupéfiante, avait été d'héberger soixante mille réfugiés dans une colonie de lépreux désaffectée sur la côte nord-ouest, pendant les dizaines d'années qu'il faudrait pour les sous-traiter au reste du monde à un taux politiquement acceptable.) L'aide avait été maintenue, mais le projet avait été copieusement tourné en ridicule par les médias australiens et leurs économistes favoris, qui en parlaient comme d'une « sous-location de la nation », et prédisaient un désastre social et financier.

Les investisseurs internationaux avaient vu les choses autrement ; l'argent avait afflué. Cela n'avait rien d'humanitaire, mais reflétait simplement la situation économique mondiale de l'époque. Les Coréens, particulièrement, se démenaient comme de beaux diables pour trouver des projets à même d'absorber leur excédent de richesses. Partir de rien pour créer une infrastructure avait dû ressembler à un travail de titan, mais le site était raisonnablement proche des centres industriels en plein essor de l'Asie du Sud-Est, où l'on trouvait un surplus de capacités de production et d'expertise en ingénierie. En utilisant pleinement les nouvelles techniques de construction, il n'avait fallu que sept ans pour que le cœur de la ville soit fonctionnel et habité. Juste à temps : en 2036, la Chine envahissait Taïwan, provoquant une nouvelle vague de réfugiés.

Dans les décennies suivantes, les cycles de réforme politique et économique s'étaient succédé à Pékin, débouchant à chaque fois sur un exode de déçus des classes moyennes qualifiées, qui n'avaient qu'un endroit où aller. Tandis que la Chine s'appauvriissait et s'enfonçait dans son insularité, New Hong Kong prospérait. En 2056, son P.I.B. avait dépassé celui de l'Australie.

À Mach 2 plus, il ne faut qu'un peu plus d'une heure pour faire trois mille kilomètres. Je suis loin des fenêtres, mais je mets mon écran sur la chaîne panoramique et regarde défiler le désert. Je laisse les écouteurs éteints, pour éviter l'ineptie des commentaires audio, mais je n'arrive pas à faire disparaître le texte et les graphiques importuns. En fin de compte, je renonce et demande à **Contrôle** de me sortir de là jusqu'à notre arrivée.

Les pluies de mousson martèlent la piste à l'atterrissage de l'avion, mais cinq minutes plus tard je sors de l'aéroport sous un soleil éblouissant et – après une heure dans la fadeur d'une atmosphère artificielle à vingt degrés – dans une chaleur et une humidité aussi palpables qu'une gifle.

Au nord, je peux entrevoir les grues du port entre les gratte-ciel ; à l'est, une bande de bleu, le golfe de Carpentaria. Je me trouve juste à côté d'une entrée de métro mais, puisqu'il ne pleut plus, je décide de marcher jusqu'à mon hôtel. C'est ma première visite à N.H.K., mais j'ai chargé **Déjà Vu** (Global Visage, 750 \$) avec un plan et un ensemble d'informations à jour.

Les tours noires aux lignes pures des premiers jours alternent avec le style moderne des façades ornementales en imitation jade et or, incrustées d'ingénieux reliefs fractals qui attirent l'œil à une douzaine d'échelles différentes. Chaque bâtiment est surmonté du logo géant d'un établissement financier ou d'une société d'information de premier plan. Cela me semble toujours absurde que l'argent ou les données aient besoin d'un drapeau de complaisance, mais les lois changent lentement et le libéralisme des réglementations locales a apparemment donné l'envie à des centaines de multinationales de placer leurs sièges sociaux sous cette juridiction – en attendant le jour où ils pourront constituer des sociétés incorporelles, telles des vagues de données non taxables s'écoulant entre des super-ordinateurs en orbite.

Au niveau de la rue, les tours sont presque cachées par un maquis de petits commerçants. Des hologrammes en lumière blanche, en *pai-hua* et en anglais, encombre les airs. Chacun

désigne d'une série de flèches clignotantes une entrée étroite ou un box minuscule qui sinon aurait facilement pu passer inaperçu. Les processeurs, mods neuraux et supports magnétiques de divertissement sont en vente à quelques mètres des bijoux en toc, des fast-foods et des cosmétiques nanotech.

La foule à travers laquelle je me déplace semble prospère : cadres, commerçants, étudiants et plein de touristes comme il faut. Douze degrés au sud de l'équateur constitue la limite pour la plupart des touristes de l'hémisphère Nord ; ils veulent un bronzage d'hiver, pas l'assurance d'un mélanome. Des décennies après l'élimination progressive des derniers polluants destructeurs d'ozone, la stratosphère reste contaminée – et le « trou » qui se déploie à partir de l'Antarctique chaque printemps est toujours assez important pour inverser les relations de risque entre latitude et cancer : la lumière du soleil est bien plus dangereuse dans la zone tempérée du Sud que sous les tropiques. Je ferais mieux de rengainer rapidement mon préjugé chauvin de ressortissant de la zone U.V. et arrêter de penser que la pâleur de la peau est le signe des fanatiques religieux et des fêlés de la pureté génétique. Peu de personnes nées ici (ou dans l'ancienne Hong Kong) se seraient donné la peine d'accroître leur taux de mélanine, mais il y a une composante assez visible de « Sudistes » à la peau noire, d'origine asiatique et européenne – des immigrants nés en Australie –, de sorte que je ne détonne peut-être pas, en tant qu'étranger, autant que je le ressens.

L'hôtel Renaissance est le moins cher que j'ai trouvé, mais il est encore d'un luxe déconcertant, tout en tapis rouge et or et en peintures murales géantes représentant des croquis de Léonard de Vinci. N.H.K. n'a aucun logement bon marché ; les randonneurs sans le sou n'obtiennent tout simplement pas de visas. J'ai horreur qu'on porte mes bagages, mais je déteste encore plus les histoires que cela ferait si je refusais. Plusieurs panneaux discrets déconseillent les pourboires ; **Déjà Vu** affirme le contraire et m'indique les taux pratiqués.

La chambre elle-même est assez petite pour que j'estime ne pas avoir fait une dépense inconsidérée, et la vue se limite à une partie de l'immeuble Axon – dont la façade est décorée avec

goût par le nom de tous leurs mods neuraux à succès, orthographiés dans une douzaine de langues et répétés dans toutes les directions, comme une sorte de pavage géométrique abstrait. Les lettres, forgées dans une imitation de marbre noir, n'attirent pas vraiment l'œil, mais c'est peut-être voulu ; après tout, Axon s'est développé à partir d'une société qui trafiquait dans les « outils d'apprentissage subliminal » – des bandes audio et vidéo portant des messages inaudibles ou invisibles, censés être perçus « directement » par le subconscient. Comme avec toutes les autres charlataneries qui faisaient dans l'amélioration personnelle à l'époque, les retombées ne s'étaient pas limitées à un effet placebo pour les gogos et à des mégadollars pour les arnaqueurs : un marché s'était créé pour une technologie qui marchait *vraiment*, et il s'était développé à partir du moment où on avait effectivement inventé une telle chose.

Je déballe mes affaires, me douche, avance toutes mes montres mentales d'une heure et demie, puis m'assois sur le lit et tente de déterminer la manière exacte de m'y prendre pour trouver Laura dans une ville de douze millions d'habitants.

Les avis d'obsèques disent que Han Hsiu-lien a été incinérée le 24 décembre, et sans doute le corps qui était entré dans le four lui ressemblait-il parfaitement – bien que vraisemblablement la Han Hsiu-lien réelle n'ait jamais quitté Perth. Tout cet embrouillamini de cadavres est fascinant mais ne me mène pas très loin. Si je me manifeste à la société de pompes funèbres, je risque d'alerter les kidnappeurs. *Idem* pour les manutentionnaires de la ligne aérienne. Tous ceux qui pourraient avoir vu quelque chose d'utile sont aussi les plus suspects d'avoir été impliqués eux-mêmes dans l'échange.

Alors, où en suis-je ? Je ne sais toujours rien des kidnappeurs, rien de leurs motivations, rien de leurs plans. En dehors de la focalisation géographique de la recherche, je suis de retour à la case départ. Tout ce que j'ai pour continuer c'est Laura elle-même, immobile avec ses lésions cérébrales. Je pourrais aussi bien être en train de rechercher un objet inanimé.

Mais elle n'est pas un objet inanimé, elle est un être humain en convalescence suite à une reconstruction du squelette. En

convalescence – qu'est-ce que ça implique ? Des soins et une physiothérapie hautement qualifiés – en supposant que ses kidnappeurs se soucient de son invalidité permanente éventuelle. Des médicaments, certainement – si elle vaut au moins la peine d'être gardée vivante, ils ne peuvent pas ignorer complètement son état de santé. Mais quel traitement, quels médicaments particuliers ? Je n'en ai aucune idée. Je ferais donc mieux de le découvrir.

Le Dr Pangloss est mon extracteur de connaissances favori. À la différence de Bella, qui vole des données prétendument sécurisées, Pangloss déterre légalement des faits qui sont – et c'est risible – censés être facilement accessibles à tous, pour quelques dollars et en pressant quelques touches. Il parle comme un acteur shakespearien et son masque, avec perruque poudrée et grain de beauté, me fait toujours penser à Molière plutôt qu'à Voltaire, mais ses talents d'extraction sont indubitables ; il répond à ma question en tout juste trente secondes. Je pourrais consulter les mêmes systèmes experts, les mêmes bases de données et les mêmes bibliothèques moi-même, mais cela me prendrait des heures.

Un patient dans l'état de Laura aurait besoin d'un certain nombre de traitements pharmacologiques, pouvant être effectués à l'aide de différentes substances, elles-mêmes commercialisées sous plusieurs marques et disponibles auprès d'un ensemble de fournisseurs locaux. Pangloss arrange tout cela pour moi en une arborescence bien ordonnée qui apparaît devant moi, comme suspendue en l'air, puis il en envoie une copie par le canal de données.

J'appelle Bella, lui passe la liste des fournisseurs des produits pharmaceutiques et lui demande l'historique de leurs livraisons des trois derniers mois.

« Cinq heures, dit-elle. Mot de passe : « nocturne »

Cinq heures. Je passe dix minutes à fixer la fenêtre en essayant de trouver quelque chose d'utile à faire en attendant. Rien ne me vient à l'esprit, je décide donc de manger.

Le restaurant du rez-de-chaussée de l'hôtel semble collet monté et assez cher, je sors donc à la recherche d'une restauration rapide. N.H.K possède une cuisine à elle, principalement d'origine cantonaise, mais avec des bizarreries locales en quantité – comme de la viande de crocodile de la Terre d'Arnhem ; délicieux, selon **Déjà Vu**, si vous n'êtes pas rebuté par la possibilité de cannibalisme secondaire. Je me décide pour du riz sauté.

J'ai toujours plusieurs heures à tuer, alors je continue à marcher, sans but. Je me dis que je vais penser à l'affaire, mais à la vérité j'en ai assez de ressasser les mêmes détails en tournant en rond, et je laisse mon esprit se vider. La foule des heures de pointe se presse autour de moi, pleine de visages tendus et inquiets – ce qui me rend en général tendu et inquiet moi-même, mais il semble que je sois pour l'instant immunisé, comme si je ne m'étais pas encore accordé à l'atmosphère de cette ville et ne pouvais donc pas encore être touché par ses humeurs.

Je me retrouve dans un crépuscule factice, à l'ombre de la tour de la Banque PanPacifique, un cylindre de cent étages gainé d'or corrodé. **Déjà Vu** me donne le topo pour touristes : *l'œuvre la plus célèbre et la plus controversée de Hsu Chao-chung, achevée en 2063. Le revêtement à l'apparence métallique est en fait un polymère ; la dimension fractale de la surface est un 2.7 sans égal...* le commentaire est plus abstrait qu'une hallucination auditive – plutôt comme un discours imaginé ou remémoré avec précision ; la bande sonore d'un documentaire revenant sans effort en mémoire. Le problème, c'est le message sous-jacent que le mod instille délibérément : le sentiment de familiarité croissante, la sensation que vous êtes en train d'acquérir une connaissance profonde et intime, l'intuition que chacune des platitudes prédigérées que vous absorbez vous rapproche à grande vitesse d'une compréhension du lieu qui rivalise avec celle des résidents de longue date. C'est précisément l'illusion que chaque touriste poursuit, mais je souhaiterais personnellement ressentir un peu moins d'assurance.

Le ciel s'assombrit rapidement une fois le soleil vraiment couché. **Karen** marche à mes côtés, silencieuse. L'apercevoir du coin de l'œil et sentir le parfum subtil de sa peau suffit à calmer ma solitude.

Nous nous retrouvons dans un marché en plein air, où sur des éventaies s'entassent à perte de vue souvenirs, bibelots et camelote high-tech. Un entremêlement de lumière multicolore se déverse des hologrammes, agglutinés à l'aplomb des étals comme des démons-marchands, et nimbe tout de nuances des plus étranges.

« Avons-nous besoin d'un appareil à salade intelligent ?
« Plus rapide et plus adroit qu'un simple humain avec un mod de maître queux. » »

Elle secoue la tête.

« Et ça ? Un éliminateur de clef. « Mémoire et reproduit les propriétés géométriques, électriques, magnétiques et optiques de plus de mille clefs différentes, actives ou passives. »

— Ça ne me dit pas grand-chose.

— Allez. Ma facture d'hôtel est en dessous du quota ; je dois acheter quelque chose, sinon on ne me laissera plus jamais entrer. L'ordinateur de la chambre de commerce mettra son veto à ma demande de visa.

— Que dirais-tu d'un horoscope ? » Elle incline la tête vers le kiosque tout proche d'un astrologue.

Mon estomac se noue. « Depuis quand crois-tu à ces conneries ? » Un jeune garçon se retourne et me regarde parler tout seul, avant que son ami ne lui saisisse le coude pour l'entraîner en lui chuchotant une explication.

« Je n'y crois pas. Fais-moi simplement plaisir. » Je jette un coup d'œil au kiosque et émet un rire forcé. « De l'astrologie... sans la moindre putain d'étoile. C'est assez parlant. »

Son visage est indéchiffrable. « Fais-moi plaisir. » Mes boyaux se tordent mais je dis, presque calmement : « D'accord. Si tu veux un horoscope, je vais t'en acheter un. Du 10 avril. »

Elle secoue la tête. « Pas le mien, espèce d'idiot. *Celui de Laura.* »

Je la regarde fixement, puis hausse les épaules. Il n'y a aucune raison de discuter. J'ai toujours les dossiers des patients

de l'Institut Hilgemann dans la tête. Laura est née le 3 août 2035.

L'astrologue est une fille à la tête rasée, de quatre ou cinq ans, parée de fausse soie et surchargée de verroterie. Je lui donne les caractéristiques de Laura. Elle est assise en tailleur sur un coussin et écrit avec un stylo de bambou sur un ersatz de parchemin. Sa calligraphie est rapide, mais indéniablement élégante ; le mod qui fait cela a dû coûter une fortune – les aptitudes manuelles ne sont jamais bon marché. Quand elle a recouvert la feuille, elle la retourne et écrit une version anglaise au dos. Je lui remets ma carte de crédit et imprime mon pouce sur le scanner. Quand je prends le parchemin, elle joint les mains et s'incline.

Karen a disparu. Je lis la prédiction, qui se résume à des affaires prospères et à des amours heureuses (après maintes tribulations). Je chiffonne la feuille et la jette dans une poubelle, avant de reprendre la route de l'hôtel.

Je téléphone à Bella, télécharge les dossiers des fournisseurs pharmaceutiques et commence à rechercher des tendances. Je n'ai pas très envie de faire confiance au terminal de la chambre et fais donc l'analyse dans ma tête ; **Maître-Chiffre** a un poste de travail virtuel, avec tous les utilitaires habituels de traitement de données.

Pangloss a indiqué cinq catégories de médicaments. Cent neuf sociétés différentes présentent un score de cinq sur cinq. Je commence à parcourir leurs présentations animées dans l'annuaire téléphonique ; il semble – ce qui n'est pas étonnant – n'y avoir que des grands hôpitaux, où s'effectue la reconstruction orthopédique, ou des cliniques de chirurgie esthétique, plus ou moins spécialisées dans le type d'opération que Laura a dû subir. Interventions sur le nez ou sur les joues, suppression de côtes, restructuration des mains, réajustements de vertèbres, raccourcissement et allongement des membres ; je n'arrive jamais tout à fait à me persuader que des gens puissent se soumettre à cette sorte de mutilation pour les besoins de la

mode, mais des douzaines de clients tout sourire témoignent sous mes yeux de leur satisfaction.

Laura pourrait être cachée dans n'importe lequel de ces endroits ; un pot-de-vin suffisamment important et les questions embarrassantes sont ravalées. Mais par son amateurisme, tout étranger impliqué dans l'enlèvement est un élément supplémentaire de risque, un informateur potentiel de plus. Mieux vaut être indépendant.

La quatre-vingt-treizième entrée de la liste, Biomédical Development International, n'affiche rien d'autre qu'un logo animé qui en dit aussi peu que son nom – les lettres B.D.I. rendues en chrome tubulaire brillant, en rotation constante et scintillant sans fin avec des reflets aux allures peu plausibles – et une simple ligne de texte : « Recherche sous contrat en biotechnologie, neurotechnologie et pharmacologie. »

J'exploite méthodiquement le reste, mais à l'exception du groupe de recherche en ostéoplastie de New Hong Kong, les autres entrées sont toutes plus ou moins des hôpitaux ou des cliniques à la recherche de clients. Cela ne prouve rien – mais j'aimerais bien savoir quel genre de recherche sous contrat B.D.I. a fait récemment.

J'appelle presque Bella, avant de changer d'avis.

Si je me rapproche, je ferais mieux de commencer à faire plus attention. Bella est efficace, mais aucun pirate informatique ne peut garantir qu'il ne sera pas détecté, et je ne tiens absolument pas à provoquer un affolement des kidnappeurs qui les pousserait à déplacer de nouveau Laura.

Je trouve B.D.I. dans un annuaire professionnel. Comme ils ne sont pas cotés en bourse, ils n'ont pratiquement pas d'obligations d'information. Fondée en 2065, la société appartient tout entière à un citoyen de New Hong Kong, Wei Pai-ling. J'ai déjà entendu parler de lui ; un entrepreneur modérément riche possédant des intérêts dans une large gamme de technologies rentables sans être particulièrement spectaculaires.

Il est deux heures et demie. J'éteins **Maître-Chiffre** et m'effondre sur le lit. *Biomédical Development International*. Peut-être ma première impression avait-elle été la bonne ; peut-

être qu'une société pharmaceutique dont le produit avait foutu en l'air le cerveau de Laura se préparait dans l'éventualité d'un procès. Tout s'enchaînerait parfaitement... ou presque. Pourquoi B.D.I. – ou ceux qu'ils avaient engagés pour prendre livraison de Laura – auraient-ils fait irruption dans l'Institut Hilgemann à deux reprises avant le véritable enlèvement, et seulement pour la laisser sortir de sa chambre ? *Qui ferait une chose pareille ?* C'était bizarre. Si c'était pour donner l'impression que Laura pouvait s'échapper toute seule, à qui pensaient-ils le faire croire ?

Pendant que je fixe le plafond en essayant de me décider à choisir le sommeil, l'incident avec l'astrologue n'arrête pas de me trotter dans la tête. **Karen** n'est pas contrainte de se conformer de manière rigide à une personnalité ; elle agit parfois comme dans mes souvenirs, d'autres fois comme dans mes fantasmes, et d'autres fois encore de manière aussi énigmatique que la trame d'un rêve. Mais pourquoi « rêverais »-je donc qu'elle demande l'horoscope de Laura ? Par pure perversité ? **Karen** n'aurait jamais, au grand jamais, fait une telle chose.

J'essaie de me détendre, d'oublier, mais je n'y parviens pas. L'ironie de la chose ne m'échappe pas : rien ne me dérange plus que le besoin pathologique de signification – la religion, l'astrologie, les superstitions de toute sorte – et me voilà moi en train de rechercher des raisons aux actions du fantôme, contrôlé par mon subconscient, de ma femme décédée. Quel genre de nécromancie grotesque est-ce donc là ?

Horoscopes. *Anniversaires propices*. J'ai la chair de poule. Je rappelle les données dérobées à l'Institut Hilgemann. Laura est née le trois août 2035. La naissance était légèrement prématurée ; son dossier médical précise que la période de gestation était de trente-sept à trente-huit semaines. Ce qui met la date de conception à moins d'une semaine du quinze novembre 2034 ; peut-être même précisément le Jour de la Bulle.

Cela ne signifie rien en soi. Cela n'aurait rien signifié pour **Karen**. Il y a probablement dix milliards de personnes sur la

planète qui se foutaient complètement que les étoiles se soient éteintes au moment même où le père de Laura avait joui.

Des personnes dont l'opinion n'a aucune importance, dont l'opinion ne compte pas le moins du monde puisqu'elle ne suffit pas à rendre cette coïncidence insignifiante et inoffensive.

Car la question est : qu'est-ce que cela signifie pour les Enfants de l'Abîme ?

Marcus Duprey est né le Jour de la Bulle, dans la petite ville d'Hartshaw, dans le Maine, pendant le dernier quart d'heure où les étoiles ont brillé sur la Terre. À quel âge cela a-t-il commencé à revêtir une signification pour lui, nul ne le sait ; Duprey lui-même ne le dit pas et ses parents, grands-parents, tantes, oncles, cousins, la plupart de ses enseignants et de ses camarades sont tous morts ensemble le jour de son vingtième anniversaire, qu'il a célébré en introduisant des bactéries toxiques dans l'alimentation en eau de Hartshaw. Ses professeurs de neuvième et de cinquième, assez chanceux pour avoir déménagé et quitté la ville, se souvenaient à peine de lui. D'anciens camarades de classe survivants décrivaient quelqu'un de calme et de légèrement réservé, mais pas studieux, ni suffisamment introverti pour l'avoir exposé aux railleries. Charismatique ? Influent ? Un chef-né ? *Un prophète* ? Non.

Les fichiers informatisés n'ajoutaient quasiment rien. Ses parents n'étaient pas religieux. Son dossier scolaire était médiocre, son comportement en classe n'avait rien de remarquable, ou en tout cas n'avait pas été remarqué. À la fin de ses études secondaires, il avait travaillé pour l'entreprise locale d'adduction d'eau, en tant qu'« ouvrier de maintenance ». Sans doute avait-il eu largement accès aux bibliothèques en ligne dans sa jeunesse, mais la plupart des systèmes ne conservent que quelques mois de données, et au moment où quelqu'un a commencé à s'enquérir des lectures formatrices de Duprey, les détails avaient été purgés depuis longtemps. S'il lui était arrivé d'acheter des livres ou des ROMs, il les avait emportés avec lui quand il s'était enfui : on avait trouvé la chambre qu'il louait vide de toutes possessions. (Qu'est-ce qui aurait pu expliquer de

manière convaincante trois mille cadavres ? Des livres sur Charles Manson et Jim Jones ? Un journal débordant d'aliénation adolescente ? Un jeu de tarots, une carte du zodiaque ? Des pentagrammes tracés sur le sol avec du sang ?)

Il fallut plus de six ans pour capturer Duprey, qui s'était caché dans la campagne québécoise. Il avait alors déjà des disciples dans le monde entier, qui faisaient sauter des trains et des bâtiments, empoisonnaient des conserves ou mitraillaient des foules de gens faisant leurs courses. La plupart des massacres étaient aléatoires, mais un groupe d'Enfants avait assassiné six membres d'une équipe de recherche européenne sur la Bulle, le début d'une longue série. Les recherches scientifiques sur la Bulle représentent, pour les Enfants, le blasphème suprême ; après tout, une compréhension approfondie de la vraie nature de la Bulle ne pourrait que saper leur vision du ciel vide en tant que signe avant-coureur de « l'âge du Chaos » qui selon eux s'annonce.

On jugea Duprey suffisamment sain d'esprit pour passer en justice. Il n'était pas schizophrène paranoïde – il n'entendait pas de voix, n'avait pas de visions, et ne délirait pas plus qu'un autre chef religieux. J'ai vu les retranscriptions d'une de ses évaluations psychiatriques qui avait transpiré ; quand on lui avait demandé de manière abrupte s'il estimait que le génocide de Hartshaw relevait du *bien* ou du *mal*, il avait dit qu'il comprenait les concepts, mais pensait qu'ils n'étaient plus applicables. « Cette symétrie a été brisée au tout début de l'univers, mais maintenant elle a été rétablie. Les deux forces sont de nouveau unifiées – le bien et le mal sont indiscernables. » La plupart de ses réponses étaient dans ce style : les métaphores de la science et de la religion extraites de leur contexte et hybridées aléatoirement en *non sequiturs* éclectiques et en aphorismes creux. Le mysticisme quantique, la cosmologie populaire, le jargon écolo des Gaïaistes radicaux, le transcendantalisme oriental, l'eschatologie occidentale – Duprey, omnivore, avait tout avalé et avait réussi à unifier le jargon, à défaut des idées. Les psychiatres n'avaient jamais qualifié son état, mais il ne permettait pas de faire valoir l'aliénation mentale comme moyen de défense.

Karen et moi regardions les retransmissions du procès en direct, aux petites heures de la matinée ; nous avions enfin synchronisé nos horaires de travail. J'essayais d'être promu dans une unité antiterroriste, je voulais donc apprendre tout ce que je pourrais sur les Enfants. Karen travaillait comme médecin assistant dans le service des urgences du nouvel hôpital de la banlieue Nord – un emploi qui ressemblait souvent plus à du travail de police que le mien. Nos deux carrières stagnaient ; elle avait quitté la faculté de médecine depuis dix ans, j'en avais passé quatorze en uniforme. Nous sentions tous les deux nos chances s'amenuiser.

Ni l'accusation ni la défense ne voulaient des discours de Duprey, ou de quoi que ce fût qui aurait pu enflammer ses disciples, de sorte qu'il ne vint jamais à la barre et que la question de ses motivations fut à peine soulevée. La mise en évidence de ses liens avec le revendeur d'armes, passé témoin de l'accusation, qui avait fourni les bactéries sur mesure qu'il avait employées, était complexe et ennuyeuse mais en fin de compte sans faille ; le procès s'était prolongé pendant des mois, mais le résultat n'avait jamais fait de doute.

La comète de Halley ne fut en rien un spectacle en 2061 – vue de la Terre. Les positions n'étaient pas favorables ; au plus près de son passage, elle fut noyée dans la lumière du soleil, à peine visible à l'œil nu d'où que ce fût sur la planète. Une douzaine de sondes l'avaient cependant poursuivie ; des vaisseaux propulsés par fusion et capables de s'adapter à son orbite difficile avaient même été réactivés pour l'occasion, ainsi que quelques antiques télescopes spatiaux, construits avant la Bulle. Les images en provenance de ces sources étaient à couper le souffle, et pendant juin et juillet il y avait eu deux sujets aux infos de la H.V. presque chaque nuit, deux images qu'on pouvait être quasiment sûr de voir l'une après l'autre : la comète, avec ses queues ondoyantes de poussière jaune-blanc et de plasma bleu vif, voyageant de l'obscurité, de l'Abîme, vers le soleil – et Marcus Duprey, assis impassible dans une salle de tribunal du Maine.

Le quatre août, Duprey fut condamné à soixante mille huit cent quarante années de prison. Il avait été jugé seul, pour le

massacre d'Hartshaw, mais tout au long de 2060 et 2061 les Enfants avaient été infiltrés avec succès dans beaucoup de villes et un total de dix-sept autres membres clefs avait été emprisonné. LA FIN DE L'ÂGE DU CHAOS! avait proclamé NewsLink, sous l'image d'une poupée vaudou à l'effigie de Duprey, percée de dix-sept aiguilles et dégouttant du sang de chaque blessure.

Le quatre septembre, trois ex-jurés furent assassinés. (Les autres furent immédiatement placés en surveillance préventive, et par la suite sous protection policière perpétuelle ; à ce jour, cependant, deux de plus ont été assassinés.)

Le quatre octobre, le juge échappa au bombardement de sa maison. Le procureur général et son garde du corps furent mortellement blessés dans un ascenseur.

Le quatre novembre, la salle de tribunal où Duprey avait été jugé fut détruite par une explosion, provoquant la mort de seize personnes.

Pourquoi Duprey faisait-il tant d'émules, prêts à venger son emprisonnement ? Parmi ceux qui furent arrêtés, on trouva quelques psychotiques congénitaux, qui auraient tué de toute façon ; les Enfants avaient simplement fourni un prétexte – et l'accès aux armes et aux explosifs. La majeure partie d'entre eux, cependant, affichait un profil différent : ils avaient rejoint les Enfants parce qu'ils ne pouvaient tout simplement pas accepter *que les étoiles se soient éteintes* – et que cela ne signifie rien, ne change rien. Duprey avait proclamé que l'Abîme marquait la fin de tout ordre moral – et qu'y avait-il de plus important, sur le plan humain, que cela ? Pour donner un sens au monde – pour se préserver de l'indifférence de la Bulle – ils avaient gobé ses sinistres conclusions. Mais il n'est pas possible de confirmer la *fin de tout ordre moral* en pointant un télescope vers l'Abîme ; elle ne se mesure pas avec un appareil. Si on veut y croire – si on en a besoin – on doit sortir et la mettre en œuvre. On doit la rendre vraie soi-même.

Au fur et à mesure que le vingt-septième anniversaire du Jour de la Bulle se rapprochait, pas une ville dans le monde n'échappa entièrement à la tension. Ceux qui avaient emprisonné Duprey étaient voués au châtiment mais dans le

passé – tout particulièrement le quinze novembre – les Enfants avaient tué au hasard et personne ne pensait qu'ils avaient abandonné cette pratique. Les grands magasins passaient leurs clients aux rayons X et les soumettaient à une fouille au corps (les achats à domicile étaient soudainement redevenus à la mode). Les contrôles de sécurité, qui n'en finissaient pas, avaient ôté toute signification aux horaires des trains (le télétravail avait connu une reprise).

Le neuf novembre, Duprey tint une conférence de presse dans la prison ; il ne répondit à aucune question, mais lut à haute voix une déclaration dénonçant tous les actes de violence et enjoignant à ses disciples de faire de même. J'ai considéré comme allant de soi qu'il avait été manipulé ou contraint d'une façon ou d'une autre ; bien malin qui savait combien d'Enfants lui obéiraient – mais les médias interprétèrent avec insistance sa déclaration comme le résultat d'une grâce miraculeuse, et l'hystérie publique diminua notablement. J'espérais seulement que les disciples de Duprey étaient aussi facilement manipulables que le reste de la population.

Quatre jours plus tard, la vérité éclata : les mots de Duprey n'avaient pas été les siens ; tout avait été mis en scène avec un mod marionnette. Illégalement : la Cour suprême américaine avait réaffirmé, quelques mois auparavant à peine, que l'application forcée d'un mod neural était anticonstitutionnelle, quelles que soient les circonstances – et de toute manière, le Maine n'avait même pas essayé de voter une loi l'autorisant. Le gouverneur de la prison démissionna. Le directeur administratif du F.B.I. pour l'État se fit sauter la cervelle. Pour résumer, on aurait difficilement pu imaginer mieux pour exciter les Enfants.

Il était deux heures du matin à peine passées le quinze novembre, quand Vincent Lo et moi avons répondu à une alarme dans un entrepôt de conteneurs sur les quais. Les gens nous ont demandé, plus tard, comment nous avons pu avoir été assez « imprudents » pour entrer « seuls », face à un danger « si patent ». Qu'imaginaient-ils ? Que les quatre-vingt mille cambriolages quotidiens dans le monde pouvaient tous être traités comme des atrocités terroristes potentielles, pour un coût unitaire d'environ un million et demi de dollars ? Le Maine

était de l'autre côté de la planète. Les Enfants n'avaient frappé qu'une fois en Australie – une tentative ratée d'attentat à la bombe qui n'avait tué que le plastiqueur lui-même. Bien sûr que nous sommes entrés directement.

Nous avons tout de même d'abord accédé au système de sécurité de l'entrepôt. Les caméras de surveillance ne montraient rien d'anormal, mais quelque chose avait déclenché un détecteur de mouvement. (Le passage d'un train ? Cela n'aurait pas été la première fois.) Les conteneurs étaient disposés par rangées ; j'ai remonté une travée, Vincent une autre, tandis que P2 nous laissait voir, simultanément, par nos propres yeux et par une (ou par la totalité) des seize caméras montées au plafond. J'ai allumé un petit engin pyrotechnique qui a envoyé de minces flots de fumée colorée dériver au hasard dans notre champ visuel étendu – un truc qui trahit l'info-caméléon le plus sophistiqué. Les caméras étaient propres. Nous étions seuls dans le bâtiment.

Quelques secondes plus tard, cependant, nous avons tous les deux senti le sol vibrer, très légèrement. Nous avons partagé nos données sensorielles pour obtenir une meilleure parallaxe, et P2 a déterminé exactement la source des vibrations : un conteneur, dans la deuxième rangée à gauche. J'étais sur le point de passer la caméra qui le surplombait en infrarouge – pour le peu que cela aurait pu révéler – quand cela est soudainement devenu inutile : un jet de plasma pâle, d'un bleu transparent, perforait l'acier d'une des parois du conteneur, près d'un des angles supérieurs, et commençait sans effort à découper vers le bas.

Vincent a interrogé le système principal de l'entrepôt et m'a dit : « C'est un robot mineur Hitachi MA52, en route vers les régions aurifères. »

C'est alors que j'ai ressenti ce qui pouvait passer pour un *frisson*, pour autant que P3 le permettait. Le conteneur faisait quinze mètres de haut. J'avais vu des MA52 à la H.V. : ils ressemblaient à un croisement entre un char d'assaut et un bulldozer, à une échelle considérablement supérieure, bourgeonnant d'une douzaine d'appendices d'acier, tous terminés par un assortiment d'outils à l'aspect menaçant. La chose s'autoréparait, ce qui expliquait la torche au plasma. Il va

sans dire qu'un robot d'extraction était censé être expédié hors tension – et, sous tension ou non, n'aurait pas dû pouvoir se réveiller spontanément durant le transit pour décider de s'échapper en découpant son conteneur. Au minimum, il avait été complètement reprogrammé, et il avait probablement aussi été trafiqué au niveau mécanique. Toutes les règles régissant le comportement du modèle standard pouvaient sans risque d'erreur être considérées comme non avenues ; ce n'était pas la peine de se fatiguer à chercher les codes de désactivation de secours dans la documentation.

Nous étions armés, bien sûr. Nos armes auraient pu faire fondre l'armature extérieure du robot, mais en une bonne dizaine d'années...

J'ai rendu compte des événements à la station et demandé des renforts. Le jet de plasma atteignait le bas de sa trajectoire et effectuait un impeccable virage à l'horizontale.

Il y avait six grues massives fixées au plafond de l'entrepôt, une pour chaque rangée de conteneurs. Au moment où je m'y suis intéressé, Vincent les avait déjà sous son contrôle. Celle qu'il nous fallait, cependant, était parquée à l'extrémité du bâtiment la plus éloignée de là où nous en avions besoin et elle glissait sur son rail avec une invraisemblable lenteur. J'ai demandé l'avis de **P5** sur les distances et les vitesses, ainsi que sur la progression du jet de plasma ; le conteneur serait ouvert au moins quinze secondes avant que nous ne puissions commencer à le soulever. Mais il se trouvait une rangée à l'intérieur par rapport au bord du quadrillage, et les travées faisaient à peine trois mètres de large – le MA52 n'aurait pas la place de charger directement ; il devrait d'abord se frayer un chemin. Cela nous donnerait bien plus de quinze secondes.

Le rectangle d'acier a cédé – puis a glissé le long de la travée avec un grincement assourdissant, en équilibre sur son arête jusqu'à ce qu'il heurte le mur le plus éloigné. Lorsque le robot, propulsé par des rangées de roulements de manœuvre, est sorti en roulant aussi loin que possible, le conteneur a glissé d'une courte distance dans la direction opposée. Dix ou vingt centimètres, pas plus.

Vincent a juré doucement : « Peut mieux faire ! »

La grue a abaissé sa pince de saisie sur la coiffe mal alignée du conteneur. Des crochets de verrouillage – aussi épais que mon bras – sont sortis à la recherche des ouvertures correspondantes, se sont rétractés de surprise, puis ont réitéré bêtement quatre fois le processus avant d'abandonner. Une lumière rouge sur la pince a commencé à clignoter, une sirène stridente a résonné deux fois, puis tout a cessé de fonctionner sur la grue.

Nous avons gardé nos distances ; ça m'a pris vingt secondes pour atteindre la scène – sur le côté aveugle du robot – et à ce moment il avait déjà commencé à défoncer le conteneur qui bloquait son chemin. À chaque fois qu'il reculait, son propre conteneur glissait légèrement en avant ; à chaque fois qu'il avançait, c'était le contraire – et le mouvement résultant se traduisait par un recul. Le robot allait être immobilisé pendant plusieurs minutes, mais toute perspective d'aligner la pince disparaissait rapidement.

Une échelle était soudée sur le flanc de chaque conteneur. Il se trouvait que c'était du côté découpé et écarté ; je suis donc monté de l'autre côté de la travée et j'ai franchi l'intervalle en sautant. Amorcer le balancement de la pince s'est révélé beaucoup plus dur que je ne m'y attendais ; elle pendait par six câbles arrangés en trois paires, et l'appariement compliquait le mouvement et l'amortissait. Graduellement, cependant, j'ai amplifié les oscillations, jusqu'à ce que la pince balaye un espace suffisant pour compenser le déplacement du conteneur.

Maintenant c'était juste une question de synchronisation.

Je n'avais aucun besoin de piloter Vincent ; au plafond, la caméra la plus proche lui donnait une vue parfaite. P5 n'avait aucun problème pour extrapoler le mouvement de balancier de la pince, mais les déplacements brusques du conteneur étaient imprévisibles. Le microprogramme de la grue ne facilitait pas les choses – chaque fois que Vincent lui ordonnait d'essayer de saisir le conteneur, il entamait un cycle câblé de cinq tentatives avant de s'éteindre ; sa seule liberté était le choix du moment où il donnait l'ordre. Trois fois, le conteneur s'est décalé, faisant s'écrouler tous ses calculs. La quatrième fois, je savais que c'était notre dernière chance. Je pouvais faire se balancer la

pince plus loin horizontalement, mais l'arc de son mouvement l'amènerait trop haut pour que les crochets de verrouillage s'engagent.

Quand c'est arrivé, cela m'a semblé aussi miraculeux, aussi improbable que ce qui se passe dans un film déroulé à l'envers, quand tout s'ajuste ensemble comme par magie, par exemple les fragments d'un vase brisé. Tout sauf *un* des crochets de verrouillage, collé juste à côté de son orifice, à quelque ridicule fraction de millimètre près, tandis que les autres s'enclenchaient correctement. Je pouvais presque les voir se rétracter de nouveau, à l'instant où un crétin de microprocesseur abandonnerait tout espoir de débloquer ce crochet.

Je lui ai donné un coup de pied aussi fort que j'ai pu. Il s'est mis en place. Malgré l'amorçage, j'ai ressenti un moment de jubilation vertigineuse. Je me suis baissé entre les câbles et j'ai sauté en arrière au-dessus de la travée, au moment où les moteurs de levage de la grue s'animaient bruyamment. Puis j'ai descendu l'échelle et me suis mis à courir.

Le conteneur s'est élevé sans à-coups ; le MA52, les deux tiers toujours à l'intérieur, n'avait pas d'autre choix que de monter avec lui. Quand ses roulements sont parvenus à hauteur de la coiffe du conteneur qui lui avait bloqué le chemin, je l'ai presque imaginé faisant un saut pour se libérer – mais la distance était trop grande. Impuissant, le robot est monté au plafond, à cinquante mètres de hauteur.

J'entendais l'approche des sirènes ; nos renforts étaient sur le point d'arriver. J'ai rejoint Vincent à l'entrée du magasin.

« Maintenant nous n'avons plus qu'à attendre que l'armée vienne faire sauter ce salopard en morceaux », ai-je dit.

Vincent a secoué la tête. « Pas besoin.

— Que veux-tu dire ?

— La sécurité de ce système laisse beaucoup à désirer. »

Et il l'a laissé tomber.

Plus tard, on avait retrouvé dans les débris des armes capables de démolir une banlieue ou deux – et si cela ne s'était pas déroulé ainsi, ce n'était dû qu'à l'incompétence des Enfants : il s'est révélé qu'ils avaient corrompu le système de sécurité du

mauvais entrepôt. S'il n'y avait pas eu la première alerte, tout se serait terminé dans les rues, entre l'armée et le MA52. Dans trois villes africaines, c'est exactement ce qui s'était passé, avec de lourdes pertes en vies humaines. Ailleurs, bien sûr, il y avait eu les bombardements habituels : des dispositifs incendiaires aux obus chimiques répandant des neurotoxines. Je ne voulais rien en savoir ; je jetai un coup d'œil aux titres puis changeai de chaîne : je ne voulais pas admettre tout de suite la vérité, que notre victoire avait été si infime.

Bien que nous ayons été tout simplement chanceux, Vincent et moi fûmes, d'une manière prévisible, dépeints comme des héros. Je n'avais rien contre – cela voulait dire que ma promotion à l'unité antiterroriste m'était maintenant virtuellement garantie. L'attention des médias était exaspérante, mais j'avais serré les dents en attendant que cela passe. Karen détestait tout cela et je ne pouvais pas lui en vouloir ; aucun de nos amis ne semblait plus vouloir parler d'autre chose et elle devait être aussi fatiguée d'entendre mon récit que moi de le raconter.

Pire, le frère de Karen, bien intentionné, était venu nous rendre visite un dimanche après-midi avec l'enregistrement de toutes les interviews que j'avais données – sous amorçage, à la demande du Service – et que nous nous étions efforcés d'éviter lors de leur diffusion. Nous avons dû les regarder toutes. Karen détestait me voir amorcé, presque autant que moi. Elle m'appelait « le boy-scout zombi » et je ne pouvais qu'être d'accord ; le flic qui portait mon visage sur la H.V. était si fade, si sérieux, si borné, si foutrement raisonnable, que j'avais envie de vomir. (Peut-être que certaines personnes naissent comme ça : peu sans doute, et je les plains.)

Chaque flic a au moins six « mods d'amorçage » standards, **P1** à **P6**, mais c'est **P3** qui impose l'état mental approprié au service actif, c'est **P3** qui vous rend vraiment amorcé. Il avait toujours été clair pour moi que **P3** handicapait le cerveau – efficacement, de manière réversible et pour le mieux, mais il n'y avait aucune raison de faire le délicat ou d'utiliser des euphémismes à ce sujet. Les mods d'amorçage rendaient les flics meilleurs dans leur boulot, les mods d'amorçage sauvaient

des vies – mais ils nous transformaient aussi, temporairement, en moins qu’humains. Je pouvais vivre avec, tant qu’on ne me mettait pas le nez dedans trop souvent. Les « drogues d’amorçage » du mauvais vieux temps – une tentative grossière, purement pharmacologique, pour supprimer les réponses émotionnelles, intensifier la conscience sensorielle et réduire au minimum le temps de réaction – avaient causé quelques effets secondaires, y compris des transitions imprévisibles entre amorçage et désamorçage, mais l’arrivée des mods neuraux avait banni toutes ces complications. Ma vie était compartimentée de manière simple, nette, absolue : en service, j’étais amorcé ; en dehors, je ne l’étais pas. Il n’y avait pas de place pour l’ambiguïté, pas de possibilité qu’un versant contamine l’autre.

Karen n’avait aucun mod professionnel ; les médecins, éternels conservateurs, fronçaient toujours les sourcils devant cette technologie – mais le différentiel de prime d’assurance professionnelle, entre autres choses, entamait graduellement leur résistance.

Le deux décembre, j’ai appris ma promotion – quelques heures avant de la lire dans les nouvelles du soir. C’était un vendredi ; samedi, Karen, moi, Vincent et sa femme Maria sommes sortis dîner ensemble pour fêter ça. On avait aussi offert une place dans l’unité à Vincent, mais il avait décliné.

« Mauvais pour la carrière », lui ai-je dit, ne le taquinant qu’à moitié. Nous avons à peine eu l’occasion d’en discuter auparavant ; sous amorçage, de tels sujets étaient impensables. « La lutte antiterroriste est un secteur en croissance. Dix ans dans cette unité et je pourrai quitter la police pour devenir un consultant grassement surpayé par les multinationales. »

Il m’a lancé un regard étrange et m’a dit : « Je suppose que je n’ai tout simplement pas ce genre d’ambition. » Et ensuite il a pris la main de Maria et l’a serrée. Ce n’était pas vraiment un geste extravagant, mais il est resté gravé dans mon esprit.

Je me suis réveillé aux premières heures le dimanche matin, et je n’ai pas pu me rendormir. Je me suis levé ; Karen sentait toujours quand j’étais réveillé et ça semblait toujours la déranger beaucoup plus que mon absence. Je suis allé m’asseoir

dans la cuisine, en essayant de parvenir à une décision, mais je n'arrivais qu'à accroître ma colère et ma confusion. Je me détestais, parce que je ne m'étais pas une seule fois arrêté pour penser que je pouvais la mettre en danger. Nous aurions dû en parler, avant que je n'aie accepté la promotion – et pourtant l'idée même d'une telle discussion me semblait indécente. Comment aurais-je pu le *lui* demander ? Comment aurais-je pu reconnaître la réalité du danger et convenir dans le même souffle qu'avec sa permission, oui, j'accepterais le travail ? Et si, au lieu de cela, je changeais simplement d'avis et refusais sans la consulter, elle finirait par m'en soutirer la raison – et ne me pardonnerait jamais de l'avoir exclue de la décision.

Je me suis approché d'une fenêtre et j'ai regardé dehors la rue brillamment éclairée ; depuis la Bulle, l'éclairage public me paraissait acquérir de la puissance d'année en année. Deux cyclistes sont passés. La vitre a volé en éclats vers l'extérieur et j'ai suivi les morceaux par l'encadrement vide.

Spontanément, les mods d'amorçage se sont activés.

Je me suis recroquevillé et j'ai fait une roulade en touchant terre ; **P4** y a veillé. Je suis resté couché dans l'herbe pendant une seconde ou deux, ensanglanté et le souffle coupé. J'entendais les flammes derrière moi, je sentais mon cœur s'accélérer et ma peau se refroidir pendant que **P1** interrompait la circulation périphérique – une version contrôlée de la poussée naturelle d'adrénaline – mais j'étais préservé de la commotion subie par mon corps, je n'avais pas d'autre choix que de rester calmement analytique. Je me suis remis sur mes jambes et me suis retourné pour évaluer la situation. Des tuiles du toit étaient dispersées sur la pelouse ; la bombe avait dû se trouver dans le plafond, à l'arrière de la maison, probablement directement au-dessus de la chambre à coucher. Je voyais les bribes d'une substance écumante et gélatineuse qui glissaient le long de ce qui restait des murs intérieurs, portant avec eux un rideau de flamme bleue.

Je savais que Karen était morte. Pas blessée, pas en danger. Sans rien pour la protéger de la détonation, elle devait être morte sur le coup.

J'y ai longuement repensé depuis, et j'arrive toujours à la même conclusion : une personne ordinaire, dans la même situation, serait revenue en courant, aurait risqué sa vie ; sous le choc, désemparée et incrédule, elle aurait fait ce qu'on imagine de plus dangereux et de plus futile.

Mais le boy-scout zombi savait qu'il ne pourrait rien faire, donc il s'est simplement retourné et s'est éloigné.

Et, sachant que les morts étaient au-delà de ses possibilités d'aide, il s'est attelé aux besoins du survivant.

3

J'essaie en vain de trouver une raison suffisamment convaincante pour écarter toute possibilité que les Enfants soient impliqués. Ils n'ont peut-être encore jamais pratiqué l'enlèvement de malades mentaux souffrant de lésions cérébrales et conçus le Jour de la Bulle, mais il y a de toute façon une pénurie de candidats adéquats – et, malgré l'absence d'un véritable précédent, ce crime absurde est bien dans leur style. Il est également vrai que l'on n'a constaté aucune activité des Enfants à New Hong Kong, mais cela ne signifie pas qu'ils n'y aient pas de cellule, une maison sûre quelque part dans la ville. Il aurait suffi de quatre ou cinq personnes pour faire entrer Laura clandestinement.

J'arpente la pièce, en essayant de rester calme. Je ressens plus d'indignation que de crainte – comme si mon client savait déjà tout cela, dont il aurait dû m'avertir depuis le début. C'est absurde, mais c'est comme ça : je ne suis pas payé assez pour m'attaquer à des terroristes, surtout pas aux Enfants. Ils n'ont peut-être pas daigné faire une deuxième tentative d'assassinat sur ma personne – une politique qu'ils semblent appliquer à tous les survivants occasionnels, comme s'ils refusaient d'accepter le moindre échec – mais je n'ai aucune intention de leur rappeler mon existence, sans parler de leur fournir une nouvelle raison à part entière de me remettre sur leur liste noire.

J'appelle l'aéroport ; il y a un vol à six heures. Je réserve une place. Je fais mes bagages. Tout cela prend à peine quelques minutes. Je m'assieds ensuite sur le lit, en regardant fixement ma valise – et je retrouve petit à petit le sens des proportions.

Ainsi, Laura a été conçue le Jour de la Bulle – ou à peu près. Mais est-ce vraiment une information ou un simple bruit de fond ? Les institutions chargées de faire respecter la loi ont, dans le monde entier, programmé des ordinateurs pour traquer

inlassablement les obsessions des Enfants – dates, numérologie, conjonctions célestes, *ad nauseam* – et les résultats ont toujours été les mêmes : des fichiers débordant de corrélations fausses et de coïncidences sans signification ; des teraoctets de saloperies. Environ vingt pour cent de n'importe quoi est potentiellement significatif pour les Enfants, à un titre ou à un autre. La fraction réellement significative est infinitésimale ; en pratique, la méthode est à peu près aussi utile que de prendre toute personne ayant les yeux de la même couleur que Marcus Duprey pour un terroriste présumé.

N'importe quel membre des Enfants, informé de la date de conception de Laura, attribuerait sans doute une signification importante à son enlèvement – mais il est ridicule de considérer cela comme une preuve de leur implication. La question n'est *pas* : quelle signification cela a-t-il pour les Enfants ? S'ils avaient joué un rôle dans tous les crimes dans lesquels ils auraient pu discerner un présage cosmique, le nombre des disciples de Duprey avait dû être sous-estimé par un facteur d'environ un million.

M'enfuir serait lamentable.

Certes. Je n'ai rien d'autre à perdre que de l'argent. Je pourrais pécher par excès de prudence, laisser tomber l'affaire malgré tout. Hum ! Et je pourrais rejoindre le rang des gens que les atrocités des Enfants effraient tant qu'ils pourchassent d'une manière obsessionnelle, dans leurs modes de vie, tout signe de danger, ceux qui s'enferment à double tour dans leurs maisons à chaque anniversaire d'une des stations du pseudo-martyre bien peu sanglant de Duprey, observant les jours saints de leur propre religion de terreur.

Je défais mes bagages.

Le soleil va bientôt se lever. Le manque de sommeil, comme c'est souvent le cas, m'a laissé avec un sentiment particulier de lucidité, l'impression de m'être libéré du cycle ordinaire de l'esprit, d'avoir atteint un nouveau rapport profond avec le monde. J'invoque **Contrôle** pour forcer mon système endocrinien à se remettre en phase, et l'illusion s'évapore bientôt.

Comparée aux révélations foudroyantes d'une implication terroriste, l'information que j'ai rassemblée jusqu'ici semble désespérément ambiguë. Mais je dois bien commencer quelque part – et Biomédical Development International est la seule société de la liste qui n'ait pas une raison incontestablement innocente d'acheter l'ensemble des médicaments dont Laura a besoin. Et si B.D.I. n'a aucun actionnaire à impressionner et que le piratage est trop risqué, je vais devoir employer des moyens plus directs pour découvrir la nature exacte de leurs recherches.

Je prends une petite boîte dans ma valise et l'ouvre doucement. Un moustique y dort, niché dans du papier de soie.

Je n'ai pas le mod spécialisé qu'il faut pour programmer l'insecte, mais un deuxième compartiment de la boîte contient une ROM renfermant le logiciel séquentiel, à l'ancienne mode, qui me permettra de faire le travail, certes plus lentement. Je soulève la puce et l'allume. Elle rougeoit imperceptiblement en modulation infrarouge et les cellules de réception I.R. – produits du génie biologique –, dispersées partout dans la peau de mes mains et de mon visage, récupèrent et démodulent le signal. **Réseau Rouge** (NeuroComm, 1 499 \$) reçoit les impulsions nerveuses de ces cellules puis décode et garde les données dans sa mémoire tampon.

Je passe le programme à **von Neumann** (Continental Bio-Logic, 3 150 \$). Un ordinateur généraliste n'est en général pas simulé de manière très efficace par un réseau neuronal – d'où le besoin de mods spécialisés, physiquement optimisés pour leurs tâches, et non d'un « ordinateur dans le crâne », unique et programmable. Mais personne ne peut se permettre d'acheter tous les mods du marché – et cela serait sans doute mauvais pour le fonctionnement normal du cerveau de mobiliser autant de neurones. Ainsi, si vieillot que cela puisse paraître, il arrive parfois que le chargement d'une ROM pleine de logiciels séquentiels soit la seule solution praticable.

Culex explorator est purement organique, mais profondément modifié, à la fois génétiquement et postérieurement à son développement ; la plupart des manipulations génétiques servent simplement à donner à l'insecte adulte suffisamment de neurones à recâbler par les

nanomachines – en plus des émetteurs infrarouges, bien sûr. Je choisis les paramètres comportementaux que je désire à partir des menus qui se déroulent dans ma tête, attends cinq minutes tandis que le programme les code dans le langage des schémas neuronaux du moustique, puis mets mes mains en coupe au-dessus de la boîte pour maximiser la force du signal, et imprime pour finir mes décisions dans le cerveau minuscule de l'insecte. Il y a des couches de contrôle d'erreur à n'en plus finir dans le protocole de **Réseau Rouge**, mais j'exécute quand même une relecture complète des données, qui confirme la bonne fin de l'opération.

Sur mon chemin vers le métro, les rues sont déjà loin d'être désertes. Des vendeurs de nourriture se tiennent près de chariots fumants et les clients affluent, ignorant les tentations holographiques des distributeurs automatiques, avec leurs photos séduisantes mais dépourvues de tout attrait olfactif. J'achète une part de nouilles et la mange en marchant. Des cadres habillés de manière stricte, des banquiers et des courtiers en informations, me dépassent à grands pas ; des gens qui pourraient facilement travailler de chez eux, qui pourraient gérer les opérations entièrement dans leurs propres crânes – et même, avec l'aide de mods, choisir d'aimer ça. Il m'est difficile d'admettre que la vue de ces infocrates pressés avec leurs parapluies, rayonnant de suffisance, représente pour moi une affirmation de l'esprit humain. La lumière baisse soudainement et je lève la tête pour voir deux couches de nuages gris tourbillonnants se poursuivre à travers le ciel. Quelques secondes plus tard, je suis trempé.

Le cœur de la zone de R & D de New Hong Kong se trouve à vingt kilomètres à l'ouest du centre-ville. J'émerge du métro, dans un monde presque désert de bâtiments en béton qui s'étalent sur des pelouses tellement parfaites, tellement réelles qu'elles pourraient tout aussi bien ne pas être vraies. La sensation d'espace semble ici presque scandaleuse après la foule et les tours de la ville ; beaucoup de laboratoires et d'usines font quinze ou vingt étages mais les rues sont assez larges, les terrains suffisamment spacieux pour que l'architecture ne fasse

pas disparaître le ciel changeant, à nouveau bleu d'un bout à l'autre de l'horizon.

Je fais une pause pour déverser *Culex* de sa boîte sur ma paume ; il s'accroche à ma peau. Je l'approche de mes yeux ; je peux à peine discerner les points minuscules des douze infocaméléons attachés le long du thorax. Je replie les doigts en lui laissant de l'espace avant de me remettre en route. Adopter une démarche décontractée, avec vingt mille dollars d'équipement d'espionnage dans la main, demande un certain effort.

La zone labyrinthique qui se trouve au nord du métro a manifestement été formée, dans le passé, d'un ensemble de « parcs scientifiques » indépendants, qui ont depuis débordé dans les espaces intermédiaires. Chacun a probablement été construit selon sa logique propre, avec son propre plan avant-gardiste – réfléchi malgré sa bizarrerie –, ses symétries et ses hiérarchies originales, et chacun a réussi dans une certaine mesure à propager son modèle au-delà de ses frontières d'origine ; mais là où deux conceptions incompatibles – ou plus – sont entrées en conflit, le résultat présente une apparence pathologique. B.D.I. se trouve au bout d'une impasse – ce qui exclut une promenade nonchalante devant l'entrée principale – mais la zone est constituée d'un réseau d'une telle capillarité de rues minuscules sur des branches indépendantes, que je dois pouvoir arriver assez près de l'arrière du bâtiment en donnant l'impression d'aller tout à fait ailleurs.

Les rues sont calmes ; je peux même entendre le chant des oiseaux. Un cycliste qui me dépasse se retourne sur moi d'un air perplexe ; il semble que je sois le seul piéton et j'ai l'impression, prématurée, d'être un intrus. Ce sont peut-être des rues publiques, mais elles mènent toutes à un nombre restreint de destinations privées. Dans l'hypothèse peu probable où quelqu'un s'arrêterait pour m'aider à trouver mon chemin, il me suffirait de jouer de mon mieux le rôle du touriste stupide et égaré.

J'arrive enfin en vue de ce que j'espère être B.D.I., une boîte à chaussures en béton blanc cassé distante d'une centaine de

mètres, visible dans l'espace laissé entre Transgenic Ecocontrol et Industrial Morphogenesis. Je ne vois pas réellement de signe d'identification ou de logo sous cet angle, mais je revérifie par rapport au plan qui se trouve dans ma tête et il ne fait pas de doute que c'est le bon bâtiment.

Je me surprends à penser : *une couverture peu probable pour les Enfants de l'Abîme...* et je ris à haute voix de cette observation « rassurante ». Les Enfants *ne sont pas* impliqués – et je n'ai pas besoin de chercher des excuses pour le croire. Le « risque » le plus grand auquel je m'expose par rapport à B.D.I., c'est qu'ils n'aient aucun rapport avec l'enlèvement.

Je colle une copie de mon champ visuel dans la mémoire d'image tampon du programme *Culex*. Je marque clairement le bâtiment puis impulse ce message final à l'insecte. Je lève la main et ouvre la paume ; le moustique s'envole immédiatement, fait des cercles au-dessus de moi pendant un moment, puis disparaît.

Je passe la plus grande partie de la journée à examiner les informations publiques disponibles sur le propriétaire de B.D.I., Wei Pai-ling. J'exploite consciencieusement vingt-cinq ans de couverture par le système de news – une moyenne d'environ six articles par an le concernant – mais je ne trouve rien de remarquable. La seule annonce qui ne soit pas strictement du domaine des affaires concerne l'ouverture d'une nouvelle aile du musée des Sciences de N.H.K. ; Wei a dirigé le consortium qui a levé les fonds, et l'article cite son discours plein de platitudes : « L'avenir de nos enfants repose sur la stimulation de leur intellect et de leur imagination à l'âge le plus précoce... »

Ce qui me frappe, c'est que Wei n'ait aucune participation manifeste dans une société assez ancienne pour être la cause de l'état de Laura ; il a une petite cinquantaine d'années seulement, et il semble avoir privilégié la création de nouvelles affaires aux facilités des O.P.A. Bien sûr, ça ne prouve rien sur les clients de B.D.I.

À la fin de l'après-midi, je commence à manquer de distractions productives. Mes craintes irrationnelles à propos

des Enfants n'arrêtent pas de refaire surface. Je sais très bien comment les refouler, mais je ne veux pas le faire, pas encore.

J'allume la H.V., en plein milieu de la publicité ; je change de chaîne, en vain. L'omnipub n'implique pas une connivence obligée entre les diffuseurs concurrents (loin de moi cette pensée) ; il se trouve simplement que toutes les chaînes autorisent maintenant les annonceurs à spécifier les tranches horaires qu'ils désirent au centième de seconde près. Je pourrais sortir du temps réel et chercher quelque chose à télécharger, mais cela ne me semble pas en valoir la peine alors que je ne cherche qu'à tuer le temps.

Un jeune homme dit : «... vous n'avez pas de buts, pas de désirs ? Axon peut mettre fin à vos problèmes ! Maintenant, vous pouvez acheter les objectifs dont vous avez besoin ! Vie de famille... carrière professionnelle... richesse matérielle... accomplissement sexuel... expression artistique... édification spirituelle. » En même temps qu'il prononce chaque expression, un cube contenant la scène appropriée se matérialise dans sa main droite et il le jette en l'air pour faire place au suivant, jusqu'à jongler sans effort avec les six. « Pendant plus de vingt ans, Axon vous a aidés à *récolter* toutes les richesses de la vie. Maintenant, nous pouvons vous aider à les *désirer* ! »

Après avoir pris en route la dernière moitié d'un thriller surréaliste incompréhensible – mais visuellement sensationnel –, j'éteins la H.V. et arpente la pièce, de plus en plus soucieux au fur et à mesure que le temps passe. Mon rendez-vous avec *Culex* est dans quatre heures. Pourquoi supporter encore quatre heures d'ennui et d'inquiétude ? Pour le frisson masochiste qu'il y a à endurer des *émotions humaines réelles* ? Et merde ; j'en avais eu ma claque ce matin même et j'avais failli abandonner l'affaire.

J'invoque **P3**.

Parfois, le sentiment de bien-être sous-jacent est plus flagrant que d'habitude. *L'amorçage, c'est la bonne manière de vivre : rapide, rationnel, efficace, affranchi des distractions.* Tout cela est parfaitement vrai bien que, paradoxalement, la tournure d'esprit analytique encouragée par **P3** ne contribue pas à dissimuler l'arbitraire de cette attitude imposée. À peu

près tous les mods qui modifient la personnalité portent en eux l'affirmation axiomatique que *l'utilisation de ce mod est bonne*. Ceux qui critiquent la technologie appellent cela de l'autopropagande ; les partisans disent que c'est simplement une mesure indispensable pour empêcher un conflit potentiellement incapacitant – une sorte de protection contre une réponse mentale immune (métaphorique). Désamorcé, j'ai tendance à pencher du côté du cynisme. Amorcé, je reconnais que je manque de données et d'expertise pour évaluer ces arguments de manière concluante.

Je consacre dix minutes à passer en revue tout ce que je sais de l'affaire jusqu'à maintenant. Je ne suis frappé d'aucun nouvel éclair de génie, ce qui n'est pas surprenant ; P3 élimine les distractions et rend plus facile la concentration – permettant ainsi un raisonnement plus rapide – mais il ne rend pas plus intelligent par magie. Les autres mods d'amorçage fournissent tous des services divers : P1 peut manipuler la biochimie de l'utilisateur, P2 augmente le traitement des données sensorielles, P4 est un ensemble de réflexes physiques, P5 améliore le jugement temporel et spatial, P6 est responsable du codage et des communications... mais le rôle de P3 est en grande partie celui d'un filtre, qui sélectionne un optimum à partir de toutes les possibilités naturelles du cerveau et inhibe l'intrusion des modes de pensée qu'il juge inopportuns.

Il n'y a rien à faire maintenant que d'attendre – aussi, incapable du moindre ennui, préservé des craintes injustifiées, j'attends.

Je retourne aussi près que je le peux du point de lâcher, mais il n'y a pas besoin de précision ; le moustique me trouve par l'odeur et aurait évité un étranger debout au même endroit. Il atterrit dans ma main pour son compte rendu par infrarouge.

La mission a été couronnée de succès. Pour commencer, *Culex* a trouvé lui-même son chemin pour entrer et sortir du bâtiment – pas besoin de pénétrer à dos d'homme, et pas de problème pour revenir maintenant. À l'intérieur, il a localisé le poste de sécurité, a suivi une liasse de câbles au plafond, a

ensuite trouvé une voie dans le conduit et a planté les douze caméléons. Puis il est allé explorer plus largement ; le logiciel mouline à l'arrière-plan en ce moment, convertissant les données qu'il a recueillies en un plan détaillé du bâtiment. Finalement, il est reparti contrôler où en étaient les caméléons, qui avaient forcé le protocole de validation de signal du système de sécurité et avaient annoncé, après prélèvement d'échantillons sur l'ensemble des trente-cinq câbles, qu'ils en avaient identifié douze au moyen desquels on pouvait créer un ensemble intéressant d'angles morts contigus.

J'examine les instantanés eidétiques extraits du cerveau du moustique, traités de manière à ne rien révéler de la complexité des yeux d'où ils sont issus. Pas de grande surprise. Des techniciens. Des ordinateurs. Des équipements divers destinés à l'analyse et à la synthèse biochimiques. Aucun signe de patients alités – quoique, à ce jour, Laura pourrait être sur pied et je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi elle ressemblerait ; à la regrettée Han Hsiu-lien, probablement, mais je ne compte pas dessus.

Des gros plans d'écrans sur des stations de travail montrent des diagrammes de flux de processus de laboratoire, des schémas de molécules protéiques, des séquences d'A.D.N. et d'acides aminés... et plusieurs cartes neuronales. Mais rien ne porte de légende explicative – comme ANDREWS, L. ou ÉTUDE DE LÉSIONS CÉRÉBRALES CONGÉNITALES N°1. Seulement des numéros de série sans signification.

Le plan du bâtiment est achevé ; je le parcours mentalement. Cinq étages, deux sous-sols ; des bureaux, des laboratoires, des magasins ; deux ascenseurs, deux cages d'escalier. Il y a plusieurs régions codées en bleu pâle, ce qui signifie PAS DE DONNÉES, où *Culex* n'a pas pu pénétrer sans aide et n'a pas eu la possibilité de « faire du stop » ; le plus grand, de loin, sur vingt mètres carrés, se trouve au milieu du deuxième sous-sol. Cela pourrait être une installation spéciale – une salle blanche, un magasin cryogénique, un laboratoire de radio-isotopes, un secteur à risque biologique ; les gens n'entreraient que rarement dans un tel endroit, la plus grande partie du travail étant faite par téléopération. Mais les instantanés montrent seulement un

mur blanc et terne, et une porte sans inscription ; pas d'avertissement concernant des risques biologiques ou des radiations, pas le moindre panneau.

Les caméléons sont préprogrammés pour deux heures du matin – au cas où l'endroit se serait révélé protégé contre les moustiques en dehors des heures ouvrables – mais maintenant il n'y a plus aucun besoin de s'en tenir à ce programme ; je renvoie *Culex*, pour leur dire de s'activer dans sept minutes, à onze heures cinquante-cinq. Les caméléons sont trop petits pour recevoir des signaux radio – ce qui est probablement aussi bien : la radio n'est pas ce qu'on fait de mieux en matière de sécurité.

Pendant que je m'approche du bâtiment, je passe le plan à **P2**, qui le superpose à ma vision réelle. Les champs visuels des caméras de surveillance, et les régions couvertes par des détecteurs de mouvement, brillent d'une faible aura rouge ; il est tentant d'y penser comme à du *danger rendu visible* – comme si quelque mod dans ma tête pouvait par magie « ressentir » l'action de chaque dispositif de sécurité – mais en vérité ce n'est rien d'autre qu'une carte théorique, qui n'est pas forcément complète et correcte.

À onze heures cinquante-cinq précises, je fais passer douze secteurs du rouge au noir, mais c'est purement un acte de foi. Je n'ai aucune preuve que ces secteurs aveugles existent réellement. Si ce n'est pas le cas, néanmoins, je le découvrirai bientôt.

La barrière qui entoure le périmètre est hérissée de barbelés et mon détecteur de champs m'indique que les couches supérieures sont électrifiées à soixante mille volts – ce qui est bien en deçà du seuil des isolants présents dans mes gants et dans mes chaussures. Les barbelures semblent vilainement pointues, mais il faudrait qu'elles soient émaillées de diamants industriels – et qu'elles tournent à quelques milliers de tours par minute – pour impressionner de manière significative les fibres composites de mes gants. Je me propulse donc par-dessus et redescends en prenant soin de toucher terre aussi doucement que possible ; il y a près de moi des détecteurs de mouvement toujours actifs et j'ignore leur sensibilité.

J'ouvre en la découpant une fenêtre du rez-de-chaussée et me glisse dans une pièce non éclairée, un laboratoire quelconque. P2 adapte rapidement ma vision pour une sensibilité maximale ; c'est toujours ça mais c'est la carte de *Culex* qui m'aide à me déplacer à une vitesse raisonnable en évitant les obstacles. Ceux qui sont fixes, bien sûr ; à chaque fois que je « vois » une chaise ou un tabouret tracé dans mon champ de vision fantôme, je ralentis et cherche à tâtons pour vérifier sa position actuelle.

Le couloir est lui aussi plongé dans l'obscurité, mais je vois du rouge pas très loin sur ma gauche en sortant du laboratoire et une deuxième région toujours sous surveillance commence à moins d'un centimètre de l'embrasure de la porte menant à l'escalier. Je suis sur le point de tourner la poignée, quand je me rends compte que le mécanisme coudé de fermeture de la porte pénètre presque dans la zone dangereuse ; P5 précise que je n'ai pas la moindre chance de passer par l'entrebâillement que cela autorise. Je lève le bras et brise le dispositif au niveau de l'articulation, puis replie les deux moitiés disloquées contre la porte.

Je descends au sous-sol inférieur. Les caméléons ont fait de leur mieux pour me donner l'accès le plus étendu possible à chaque étage, mais il semble que cet endroit ait été peu protégé au départ. Sans caméra active dans le voisinage pour détecter le faisceau, je me risque à employer une torche électrique, qui ramène des détails au schéma en fil de fer de ma vision fantôme. Il y a des grands conteneurs de solvants et de réactifs ; une rangée de congélateurs horizontaux ; une centrifugeuse, contre le mur, désossée et les cartes à l'air comme si elle était en réparation ou transformée en réserve de pièces détachées.

J'atteins la zone PAS DE DONNÉES. C'est une grande pièce carrée, curieusement isolée au milieu d'un secteur sans divisions, qui évoque – qui sent – la construction récente. Mais si Laura est là-dedans, pourquoi se seraient-ils donné tant de mal pour l'héberger ? Pas pour la cacher discrètement, c'est sûr ; la pièce pourrait faire l'affaire en tant que prison, mais si c'en est une, on peut difficilement faire plus voyant.

Je fais le tour de la pièce ; il n'y a qu'une seule porte d'entrée. La serrure ne représente pas un grand défi ; il y suffit de quelques essais, suivis d'une impulsion magnétique soigneusement dirigée induisant un courant dans le circuit qui commande le mécanisme d'ouverture. Je sors mon arme, ouvre la porte – et me trouve face à un autre mur, à deux ou trois mètres de distance seulement.

J'entre prudemment. L'espace entre les murs est vide, mais le second mur ne s'assemble pas avec le premier, ni d'un côté ni de l'autre. Avant de continuer, je ferme la porte derrière moi et installe une petite alarme en haut de l'encadrement de la porte. Quand j'atteins le coin de droite, il apparaît clairement que les deux murs sont concentriques ; je continue à avancer, et après le coin suivant découvre une porte dans le mur intérieur. La serrure est de la même conception bon marché que la première. J'aimerais bien savoir à quoi sert cette installation bizarre, mais je m'en inquiéterai plus tard ; ce qui est important, pour le moment, c'est de savoir si, oui ou non, Laura est enterrée ici, quelque part.

J'ouvre la deuxième porte et la réponse est négative, mais...

Il y a un lit, pas fait depuis la dernière fois qu'on y a dormi, les draps repoussés du côté par lequel son occupant s'est probablement levé. Des W.C., un lavabo, une petite table et des chaises. Sur le mur d'en face, il y a une peinture murale représentant des fleurs et des oiseaux, comme dans la chambre de Laura à l'Institut Hilgemann.

Le lit est encore un peu tiède. Où l'ont-ils donc emmenée, au milieu de la nuit ? Peut-être a-t-elle eu des complications et ont-ils dû la transporter dans un hôpital. J'explore la pièce trente secondes, mais il n'y a pas grand-chose à examiner ; la peinture murale, cependant, dit tout. Laura *était* ici, quelques minutes plus tôt, j'en suis certain ; je ne l'ai manquée que par pure malchance.

Et elle se trouve peut-être toujours dans le bâtiment. En haut, à subir un scanner du cerveau en pleine nuit ? B.D.I. estime peut-être ce contrat – quelle qu'en soit la nature – suffisamment important pour justifier d'y travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

En quittant la pièce intérieure, il s'en faut de peu que je ne tourne à droite, pour revenir sur mes pas et sortir par le chemin le plus court, mais je change finalement d'avis et décide d'achever mon tour de l'espace entre les murs.

La femme qui se tient juste derrière le coin, penchée d'un air fatigué sur un trotteur, ressemble exactement à Han Hsiu-lien. Elle me jette un coup d'œil et fond en larmes. J'avance rapidement et lui administre une vaporisation nasale de tranquillisant. Elle s'affaisse ; je l'attrape sous les bras et la mets sur mon épaule. Ce n'est pas la manière la plus confortable de voyager, mais je vais avoir besoin de mes mains libres. Le trotteur est un bon-signes ; elle n'a peut-être pas entièrement récupéré, mais sans doute peut-elle être déplacée sans trop de dégâts. Une fois que je l'aurai sortie du bâtiment, je pourrai appeler une ambulance – pendant que je découperai un trou dans la barrière.

Je suis à trois enjambées derrière la deuxième porte quand une voix masculine derrière moi dit calmement : « Ne vous retournez pas. Laissez tomber votre arme et votre lampe et éloignez-les d'un coup de pied. » Pendant qu'il parle, je sens une petite zone de chaleur, bien définie, à l'arrière de mon crâne – un laser infrarouge à l'intensité minimale. Il est plus que manifeste que je suis dans sa ligne de mire ; si l'arme est en automatique, la dispersion du rayon est contrôlée et le moindre mouvement soudain de ma part déclenchera une impulsion de haute intensité en quelques microsecondes.

Je m'exécute.

« Reposez-la maintenant, soigneusement, et puis mettez les mains sur la tête. »

Je m'exécute. Le laser me suit fidèlement tout au long de l'opération.

L'homme dit quelque chose en cantonais ; j'invoque **Déjà Vu** pour la traduction : « Que voulez-vous faire de lui ? »

Une femme répond : « Je vais le mettre hors d'état de faire quoi que ce soit. »

L'homme dit, en anglais : « Tenez-vous bien tranquille, s'il vous plaît. »

La femme se déplace devant moi, une arme dans son holster. D'une poche sur sa ceinture, à côté du holster, elle tire une petite capsule hypodermique. Elle enjambe Laura et, d'une main, s'empare de ma mâchoire – *j'abaisse mon rythme cardiaque* –, fait glisser l'aiguille dans une veine sur le côté de mon cou – *je réduis le flux sanguin vers ce secteur* – puis comprime la capsule.

La réduction de la circulation sanguine me donnera quelques secondes, au mieux, mais cela devrait suffire pour que **P1** fasse une évaluation. Si c'est une substance que le mod peut neutraliser, c'est maintenant qu'il faut agir ; à moins que leur intention ne soit de m'incinérer quand je m'effondrerai sous les effets de la drogue, le laser ne doit plus être en automatique, maintenant. Si je simule la perte de conscience, trébuche, retourne la femme pour en faire un bouclier, lui prends son arme...

Mais **P1** reste silencieux. J'essaie de contracter un doigt mais je n'y arrive pas. Un moment plus tard, je perds conscience.

4

Je me réveille entièrement nu, couché sur le flanc à même le sol de béton. Mes bras me font mal, mais quand j'essaie de les déplacer je sens la froideur du métal contre mes poignets. Je regarde autour de moi ; je suis dans une petite réserve étroite, éclairée par une unique fenêtre en hauteur. J'ai les mains menottées dans le dos, accrochées à des rayonnages chargés de verrerie de laboratoire ; qui courent sur toute la longueur du mur.

P5 a perdu toute trace de ma localisation ; il s'appuie sur un mélange d'indices perceptuels associés aux sens de l'équilibre et de la proprioception, qui est précis au millimètre près quand on est conscient et que l'on se déplace sur ses deux jambes, mais totalement inutile quand on a été traîné quelque part sans connaissance. Il prétend néanmoins avoir conservé l'heure : quinze heures et vingt et une minutes, le cinq janvier. Les horloges de plusieurs autres mods sont d'accord et je ne pense pas que la drogue ait pu toutes les détraquer de la même manière. En quinze heures, je pourrais avoir été déplacé en n'importe quel endroit de la planète... ou plutôt, à en juger par la lumière, à n'importe quel endroit où quinze heures et vingt et une minutes (pour le centre de l'Australie) correspond au milieu de la matinée ou de l'après-midi. Avec un peu de retard, je pense à parcourir le plan du bâtiment qui se trouve dans ma tête, à la recherche des pièces dont les dimensions correspondent – et j'en trouve une à chaque étage. *Culex* n'a rien vu, dans aucune d'elles, qui mérite une photo, mais les contours en fil de fer qu'il a enregistrés sans discrimination sont suffisamment détaillés pour me situer au quatrième étage.

Je porte deux paires de menottes, dont l'une a été enfilée dans une fente sur un des supports verticaux des rayonnages. Les étagères ne sont pas ancrées au mur et un simple déplacement de mon poids suffit à faire cliqueter la verrerie. Je

pourrais essayer d'attaquer la chaîne des menottes avec le bord de la fente, mais même si je ne suis pas sous surveillance, le résultat ne sera probablement qu'une avalanche de verre.

Bref, je suis coincé ici. À qui donc ai-je affaire ?

Il est toujours possible que B.D.I. soit exactement la société de recherche biomédicale qu'elle prétend être. Sans trop d'états d'âme en ce qui concerne un enlèvement. Engagée par la société pharmaceutique dont le produit a endommagé Laura, *in utero*, il y a trente-trois ans. Cette société X prendrait un risque en impliquant des étrangers, mais peut-être moins qu'en essayant de s'occuper de Laura en interne. Et son personnel, pour loyal qu'il soit sans doute, n'est vraisemblablement pas majoritairement constitué de criminels — tandis que la spécialisation de B.D.I. réside peut-être justement dans cette sorte d'activités.

Cela devient de plus en plus plausible, même si ça a pour effet d'allonger la liste des faits que cela n'explique pas. Le témoignage de Casey. L'architecture de la pièce du sous-sol. Les déambulations de Laura dans l'espace séparant les murs de la prison conçue exprès pour elle. Tout cela suggère une alternative qui expliquerait tout — et qui ne semble pas crédible du tout :

Laura s'est vraiment échappée de l'Institut Hilgemann. Sans aide. Deux fois. C'est pour ça qu'on l'a enlevée : quelqu'un s'en est aperçu, qui a pensé qu'il pourrait faire bon usage de ses talents. D'où la pièce avec une double enceinte : une expérience avec une débile mentale virtuose de l'évasion. Et quand je suis tombé sur elle, elle avait à moitié réussi l'épreuve.

Qu'est-ce qui a rameuté les gardes vers nous la nuit dernière ? Manifestement, j'ai déclenché une alarme — mais à moins que les caméléons n'aient foiré, la pièce n'était sous la surveillance d'aucun dispositif relié au poste de sécurité du bâtiment. Si Laura était traitée non comme un banal problème de sécurité mais comme le sujet d'une expérience, il ne serait pas surprenant qu'elle ait été contrôlée par un système entièrement différent.

Pourquoi font-ils des cartes neuronales chez B.D.I. ? Ça n'a aucun rapport avec un litige en responsabilité pour lésions

cérébrales congénitales ; ils essaient d'identifier les chemins cérébraux qui font de Laura la créature la plus extraordinaire depuis Houdini, dans l'espoir d'intégrer ses talents à un mod. Pourquoi l'ont-ils fait passer en fraude comme un cadavre, et non comme un passager avec un mod marionnette ? Parce qu'ils n'ont pas voulu toucher à son cerveau et risquer d'abîmer ce qui justifiait son rapt.

Tout cela cadre parfaitement.

Le seul ennui, c'est que je ne peux tout simplement pas l'accepter.

Quel hypothétique talent Laura pourrait-elle posséder, qui lui permettrait de s'évader de pièces closes, *sans outils d'aucune sorte* ? Supposer une compréhension intuitive des dispositifs de sécurité est déjà suffisamment douteux, mais que peut-on faire à main nue face à une serrure ou à une caméra de surveillance ? Deux siècles de recherche nous disent que la télékinésie n'existe pas. Les champs électromagnétiques infimes du corps humain – à supposer qu'ils soient contrôlables – sont un million de fois trop faibles pour crocheter une serrure électronique. L'ampleur des lésions cérébrales accidentelles ne changerait rien à l'affaire – pas plus qu'une nouvelle manière de programmer un ordinateur ne pourrait lui donner le pouvoir de léviter.

Alors comment est-elle sortie ?

Je médite toujours sur le sujet quand la porte s'ouvre. Un jeune homme jette une pile de vêtements près de moi sur le sol, saisit une arme et une télécommande, puis dirige cette dernière vers les menottes. J'active rapidement **Réseau Rouge** ; dans l'espoir d'intercepter l'échange. Les menottes s'ouvrent, mais je ne capte rien ; la fréquence employée doit être extérieure à la gamme de mes cellules de réception.

L'homme est debout dans l'embrasure, l'arme pointée sur moi. « Habillez-vous, s'il vous plaît. » Je reconnais la voix de la nuit dernière. L'expression de son visage est pragmatique, sans trace de suffisance ou d'agressivité ; sans doute a-t-il lui aussi des mods d'optimisation comportementale.

Les vêtements sont neufs et me vont parfaitement. **P3** m'interdit tout sentiment autre que le stoïcisme devant la perte complète de l'équipement que j'avais fourré dans mes poches

cachées ; même ainsi, une partie de mon cerveau continue, après que je me suis habillé, à émettre des signaux d'alerte inutiles pour signaler des manques dans mon inventaire habituel de renforcements rassurants.

« Mettez une paire de menottes. Dans votre dos. »

Quand c'est fait, il me bande les yeux. Puis il me guide hors de la pièce en marchant à côté de moi, la chaîne des menottes agrippée d'une main et l'arme maintenue vers le côté de ma poitrine par l'autre.

Je n'entends presque rien sur le chemin ; des fragments de conversation en cantonais et en anglais, des pas sur le tapis, des équipements bourdonnant doucement au loin. Je perçois un faible parfum de solvants organiques. **P5** détermine avec précision ma localisation, au cas où... Quand nous nous arrêtons, je suis poussé dans un fauteuil et l'arme est dirigée vers ma tempe.

Sans le moindre préliminaire, une femme dit : « Qui vous a embauché ? » Elle est à quelques mètres, face à moi.

« Je ne sais pas. »

Elle soupire. « Qu'espérez-vous exactement ? Vous croyez que nous allons en passer, pour vous, par toutes les étapes de la technologie ? Les drogues de vérité, les mods de vérité, les cartes neuronales – en quête de souvenirs qui peuvent ou non avoir été falsifiés ou effacés ? Si vous pensez gagner du temps, vous avez tort. Ça ne m'intéresse pas de dépenser des centaines de milliers de dollars pour bidouiller votre cerveau. Si vous nous dites la vérité et que votre histoire se tient, nous serons cléments. Mais si vous ne coopérez pas, ici et maintenant, c'est ici et maintenant que nous vous tuerons. »

Elle est calme, mais pas sous l'effet d'un mod ; son ton de condescendance peinée sonne comme une vaine tentative d'intimidation à froid. Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elle bluffe.

« Je vous dis la vérité ? Je ne sais pas qui est mon client ; j'ai été embauché de manière anonyme.

— Et vous n'avez pas réussi à pénétrer cet anonymat ?

— Je n'étais pas embauché pour ça.

— D'accord. Mais vous avez dû élaborer quelques hypothèses de travail. Qui soupçonnez-vous ?

— Quelqu'un qui a cru que Laura a été enlevée par erreur. Quelqu'un qui a eu peur que la cible réelle à l'Institut Hilgemann ne soit un parent à lui.

— Qui, plus précisément ?

— Je n'ai jamais trouvé de candidat vraisemblable. De toute façon, une telle personne aurait fait de son mieux pour dissimuler le lien familial. Toute cette affaire de kidnappeurs enlevant la mauvaise personne ne peut avoir un sens que pour quelqu'un qui voudrait à toute force cacher l'identité d'un proche. Je n'ai pas creusé l'idée, j'avais mieux à faire. »

Elle hésite, puis n'insiste pas. « Comment avez-vous dépisté Laura chez nous ? »

J'explique en détail le passage de la cargaison aux rayons X et les fichiers des fournisseurs de médicaments.

« Et qui d'autre est au courant de tout cela ? »

Inventer un confident imaginaire ne tiendrait pas. Je pourrais prétendre avoir un logiciel, fonctionnant sur un réseau public, camouflé et invulnérable, prêt à tout raconter à la police de N.H.K. au cas où je disparaîtrais – mais ce ne serait pas convaincant. Si j'avais eu des preuves suffisantes pour persuader les flics, j'aurais commencé par les leur amener, au lieu de m'introduire par effraction.

« Personne.

— Comment êtes-vous entré dans le bâtiment ? »

De nouveau, je n'ai rien à gagner à mentir. Ils doivent maintenant avoir reconstitué la plupart des détails ; la confirmation de ce qu'ils savent déjà ne peut que me rendre plus crédible.

« Que savez-vous du travail que nous faisons ici ?

— Rien d'autre que ce que vous en affichez publiquement. De la recherche en biologie sous contrat.

— Alors pour quelle raison pensez-vous que nous sommes intéressés par Laura Andrews ?

— Je n'ai pas réussi à le trouver.

— Vous devez avoir une théorie.

— Plus maintenant. » Il y a des mods spécialisés pour mentir de façon convaincante – pour réagir comme un être humain normal qui dit la vérité avec assurance, en termes de tension de la voix, de température de la peau, de rythme cardiaque, etc. – mais je n'en ai aucun besoin ; P3 rend déjà toutes ces variables complètement opaques. « Rien qui résiste aux faits.

— Non ? »

Je ne manque pas d'explications improbables à offrir à l'appui de mon ignorance ; je raconte toutes les hypothèses qui me sont passées par la tête dans les huit derniers jours, même les plus bancals – sauf « la société X et son procès pour malformations congénitales » et « Laura la virtuose de l'évasion ». Je vais presque jusqu'à mentionner ma crainte d'une participation des Enfants, mais je m'arrête ; ça semble tellement ridicule, maintenant, que je suis sûr que ça sonnerait manifestement comme un mensonge.

Quand je me tais finalement, la femme dit : « Bien » – mais pas à moi. Mon garde détourne l'arme à feu de ma tête, mais ne me fait pas bouger de la chaise, et je comprends soudainement ce qui va arriver. Je ressens un bref moment de frustration pure – *inconscient la plus grande partie du temps, les yeux bandés pour le reste ; comment vais-je faire pour découvrir quoi que ce soit ?* – avant que P3 ne coupe court à ce sentiment improductif. L'aiguille s'introduit dans la veine, la drogue coule dans mon sang. Je ne lutte pas ; ça ne sert à rien.

Je me réveille sur un lit, sans les menottes. Je jette un coup d'œil autour de moi ; je suis dans un petit appartement, presque vide. Un homme que je n'ai jamais vu auparavant est assis sur une chaise dans un coin de la pièce et m'observe sans expression, un revolver sur les genoux. J'entends des bruits de rue qui viennent d'en dessous, peut-être quinze ou vingt étages plus bas. Il est sept heures quarante-sept, le six janvier.

Je me lève et me dirige vers la salle de bains ; le garde ne fait aucun mouvement pour m'arrêter. Il y a des toilettes, une douche, un lavabo ; une fenêtre qui ne s'ouvre pas, d'environ trente centimètres de côté, avec un carreau dépoli qui ne laisse

pas passer le regard ; une grille d'aération au plafond, deux fois plus petite que la fenêtre. J'urine, puis me lave les mains et le visage. Avec l'eau qui continue de couler, je fouille rapidement la pièce, mais il n'y a rien là qui ressemble à une arme de près ou de loin.

Le reste de l'appartement est constitué d'une pièce unique, avec une cuisine dans un coin, possédant un petit réfrigérateur non branché, la porte entrebâillée, des plaques chauffantes et un four à micro-ondes encastré au-dessus du plan de travail. Il y a une fenêtre au-dessus du lavabo, garnie de stores vénitiens fermés. Je me dirige vers ce secteur, mais le garde dit : « Il n'y a rien pour vous par là-bas. Le petit déjeuner ne va pas tarder à arriver. » Je hoche la tête et rebrousse chemin. Je fais les cent pas à côté du lit, en étirant mes muscles contractés.

Peu après, un autre homme apporte un carton plein de fast-food, et du café. Je mange assis sur le lit. Le garde ne se joint pas à moi et ignore mes tentatives d'engager la conversation. Ses yeux ne bougent que pour me suivre, de sorte que parfois il semble presque plongé dans une sorte de stupeur, mais je sais exactement quel est son réel degré de vigilance ; j'ai effectué suffisamment de surveillances de douze heures dans ce même état. Quand un mod vous rend *vigilant*, vous êtes littéralement incapable de vous relâcher ; l'ennui, la distraction et l'impatience sont tout simplement devenus des modes de pensée inaccessibles. Désamorcé, je peux plaisanter sur les zombis, mais sous amorçage, j'ai la conviction que c'est là que réside la force réelle des neurotechnologies : pas dans la création de nouveaux états mentaux exotiques, mais dans la restriction consciente et délibérée des possibilités d'action – dans la concentration des efforts vers la pleine réalisation de l'objectif sélectionné.

Je m'attends presque à être de nouveau drogué dès que j'aurai fini de manger, mais ce n'est pas le cas. Je ne force pas ma chance ; je reste couché sur le lit et fixe le plafond comme un prisonnier modèle, rendant toute entrave inutile. Je n'ai aucune intention de causer la moindre difficulté à mes ravisseurs tant que cela ne m'est pas de la moindre utilité.

Et si une meilleure occasion ne se présente jamais ?

Qu'est-ce qui se passera si je ne peux pas m'enfuir ?

Me tuer serait le choix le plus simple à bien des égards. Mais quelles sont les alternatives ? Et que peut donc recouvrir la promesse de clémence faite par mon interrogatrice – en supposant, pour le plaisir de la spéculation, qu'elle signifie effectivement quelque chose ?

Un effacement de la mémoire, peut-être. De façon grossière. Si B.D.I. n'est pas disposé à dépenser une fortune à cartographier mon cerveau pour en extraire l'information qui leur serait utile, ils ne vont certainement pas le faire pour respecter l'intégrité de ma personnalité. La mémoire humaine naturelle n'a pas eu la moindre raison d'évoluer vers la réversibilité ; éliminer un fragment de connaissance donné en laissant tout le reste intact implique des calculs massifs. La seule façon économique *et* exhaustive de procéder est d'ouvrir une grande brèche.

Mort, le cerveau effacé, ou libre. Par ordre de probabilité décroissante. Comment augmenter mes chances ? Comment puis-je espérer découvrir – ou inventer – une raison pour mes ravisseurs de me garder vivant et intact, quand je ne sais toujours pas qui ils sont et ce qu'ils font ? Et comment puis-je espérer l'apprendre, alors que je n'ai aucun moyen de rassembler des informations ?

J'ai toujours les clichés de *Culex* dans ma tête. Je les passe de nouveau, un à un, avec l'espoir d'avoir raté quelque chose de crucial. Les photos d'écran des postes de travail regorgent tous d'information – mais les séquences d'A.D.N., les modèles de protéines et les cartes neuronales ne signifient pas grand-chose pour moi. Je peux les « lire » – comme un enfant peut épeler séparément les lettres d'un texte, même le plus difficile – mais je n'ai aucune chance de reconnaître les structures décrites, sans parler d'en déduire quoi que ce soit sur leur fonction ou leur contexte.

On me nourrit de nouveau. Le garde est relevé. Je remue les faits pendant des heures, mais rien de nouveau n'émerge des contradictions. L'évasion reste aussi peu probable que jamais. Me jeter sur le garde serait du suicide ; passer à travers la vitre et tomber dans la rue serait une façon à peine moins probable

de me tuer – sauf que je serais certainement abattu avant d'avoir traversé la moitié de la pièce.

Au fur et à mesure que l'éventail des possibilités se resserre, c'est comme si P3 me poussait dans un état de détachement de plus en plus lointain. Il veut que je recueille davantage de données – mais il sait que cela m'est impossible. Il veut que je me concentre sur des stratégies de survie crédibles – mais reconnaît qu'il n'y en a aucune. Que va-t-il faire quand tous ses buts auront été éliminés, quand tous ses critères complexes d'optimisation seront devenus sans objet ? Interrompre son fonctionnement ? Prendre congé ? Me laisser déterminer mes propres choix à partir d'options toutes aussi futiles les unes que les autres ?

Vers le soir, l'homme qui m'a amené hier à l'interrogatoire entre dans la pièce. Il jette une paire de menottes sur le lit.

« Mettez-les. Dans votre dos. »

Que va-t-il se passer ? Encore un interrogatoire ? Je me lève, prends les menottes. L'autre garde braque son arme vers mon front et la met en automatique.

« Où m'emmenez-vous ? »

Personne ne répond. J'hésite, puis ferme les menottes d'un coup sec. Le premier homme s'approche de moi en sortant une capsule hypodermique. Tout cela me semble presque habituel maintenant.

La même vieille routine, c'est ça ? Rien à craindre. *Quelle meilleure façon de faire ?* La capsule est du même bleu pâle que la fois précédente, mais ses doigts cachent les inscriptions. « Ne pouvez-vous pas me dire où je vais ? » Il m'ignore et extrait la capsule de sa gaine. Il me regarde directement – mais ses mods l'ont tellement simplifié que ses yeux n'ont plus rien à révéler.

« Je désire seulement... »

Il place deux doigts sur mon cou et tend la peau. « Je veux reparler à votre patronne, dis-je calmement. Il y a quelque chose que je ne lui ai pas dit. Quelque chose d'important que je dois lui expliquer. »

Aucune réaction. L'arme est toujours en automatique ; si je me débats, je suis mort à coup sûr. L'aiguille entre. Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre.

J'ouvre les yeux et cligne des paupières devant le plafond aveuglant, puis regarde autour de moi. Je n'ai même pas été déplacé. Néanmoins, je ne suis plus amorcé. Il est seize heures et trois minutes, le sept janvier... La chaise du garde, toujours à sa place, est vide.

Je reste un moment parfaitement immobile, engourdi et désorienté. Quand j'essaie de me mettre debout, je constate que je suis plus faible que je ne pensais ; je m'assieds sur le bord du lit, la tête sur les genoux, en essayant de mettre de l'ordre dans mes pensées.

Une vague de claustrophobie pure et suffocante me transperce. *J'étais prêt à mourir comme un bon petit robot.* C'était ça, le pire : la manière dont j'avais accepté calmement la perte de l'espoir, le resserrement des possibilités, à toutes les étapes. *J'aurais été jusqu'à creuser ma putain de tombe, s'ils me l'avaient demandé.*

Mais ils ne l'ont pas fait. Alors pourquoi suis-je toujours en vie ? Pourquoi ai-je été drogué ? S'ils ont trafiqué ma mémoire, ils ont fait un travail parfait, un exploit peu probable en une seule journée. (Mais peut-être y ont-ils passé une année et que tout ce qui me persuade du contraire n'est qu'affabulation.)

La porte s'ouvre et je lève la tête. C'est le garde qui m'a fait l'injection d'hier qui entre ; il est armé mais son arme est rengainée, comme s'il savait dans quel état je me trouve. *Peut-être ont-ils dissous mes mods d'amorçage.* J'appelle P3 ; il existe toujours. Je ne vais pas jusqu'à l'invoquer.

Il me lance quelque chose. Je n'essaie même pas de l'attraper ; ça atterrit à mes pieds. Une clef magnétique.

« C'est pour la porte d'entrée », dit-il. Je le regarde fixement. Il semble presque embarrassé ; d'après moi, les mods comportementaux qu'il portait auparavant ne sont plus en service maintenant. Il saisit la chaise dans le coin de la pièce, la place près du lit puis s'assied face à moi.

« Restez calme, d'accord. Je m'appelle Huang Qing. J'ai quelque chose à vous dire.

— Quoi ? » Je commence à croire que je connais la réponse. Et je pense de nouveau à m'amorcer – pour atténuer le coup, pour m'empêcher d'entrer en état de choc – mais il me vient alors à l'esprit que ce n'est probablement pas nécessaire.

« Vous avez été recruté par l'Ensemble », dit-il prudemment.

« L'Ensemble. » L'expression danse dans ma tête, pressant des boutons et actionnant des interrupteurs. Pendant un instant, je vois et je comprends clairement tous ces mécanismes flambants, avec leurs contours bien apparents. Ce n'est peut-être qu'une illusion, un effet secondaire, un problème technique. En tout cas, un moment plus tard, la vision est partie et je ne pourrais pas plus décrire les détails de ce qu'on m'a fait que je ne pourrais déterminer, par introspection, quels neurones font bouger mes intestins ou battre mon cœur.

« Vous allez bien ?

— Parfaitement bien. » Et c'est vrai, je vais bien. Je ressens une sorte d'horreur abstraite et une indignation lointaine, presque forcée – mais le soulagement intense, de connaître enfin mon sort et d'en comprendre le sens, l'emporte sur ces deux sentiments.

C'est ce qu'ils entendaient par *clémence*. Je suis vivant. Ma mémoire est intacte. Ils ne m'ont rien retiré – mais ils ont ajouté quelque chose.

Je n'ai aucune idée de ce qu'est l'Ensemble – sauf que c'est la chose la plus importante dans ma vie.

DEUXIÈME PARTIE

5

Quand Huang part, je passe quelques minutes à parcourir l'appartement, en faisant mentalement la liste de ce que j'aurai besoin d'acheter. Les vêtements que je portais quand je me suis introduit chez B.D.I. ont été détruits, mais mon portefeuille m'a été rendu, intact. Je me rappelle alors que j'ai toujours des habits dans ma chambre au Renaissance – et que j'y ai toujours une facture qui court. J'empoche la clef de la porte d'entrée, descends l'escalier et recherche un panneau indicateur pour me repérer. Je ne suis en fait qu'à quelques kilomètres au sud de l'hôtel, je peux y aller à pied.

Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer ce que je serais en train de faire dans le cadre de mes anciennes priorités – et le nouveau mod n'exerce aucune censure sur ces spéculations. Des scénarios envahissent spontanément mon esprit, fantaisistes et absurdes, dans lesquels je « dompte » le mod par un effort héroïque de caractère, assez longtemps pour me mettre dans les mains d'un neurotechnicien qui me redonnerait ma liberté. Je ne doute pas que ce soit ce que j'*aurais* voulu – mais je suis également certain que ce n'est pas ce que je *veux* maintenant. Cette disparité est irritante, mais pas inhabituelle ; les objectifs supplantés me harcèlent tels des problèmes de conscience insistants, mais hypocrites.

L'humidité est étouffante et les rues sont noires de monde ; je me faufile à travers la foule du samedi soir avec une sorte de constance mécanique. Je passe en plein milieu d'un gang de jeunes, au moins soixante adolescents des deux sexes, affichant le même visage grimaçant, modelé sur celui de leur vidéostar culte, et les mêmes tatouages luminescents, qui chatoient et repassent en boucle les mêmes dessins psychédéliques, en un parfait synchronisme. Ils ne cherchent pas d'ennuis, me dit **Déjà Vu**. Ils veulent simplement se faire remarquer.

Une fois à l'hôtel, je n'ai aucune raison de traîner. Je fais rapidement mes bagages et règle la note. En revenant, je fais un détour par l'aéroport ; je ne suis pas entièrement sûr de savoir pourquoi. En partie parce que je suis curieux de voir si je suis filé, suivi à la trace, et pour connaître le degré de confiance que B.D.I. a maintenant envers moi. Je pense entrer dans le terminal des passagers et acheter un billet, pour voir si quelqu'un m'arrête, mais cela me semble tout à coup légèrement enfantin et je continue mon chemin.

Je m'attends toujours un peu à entendre des voix ou à avoir des visions, bien que je sache parfaitement que des techniques aussi rudimentaires sont obsolètes. Les mods de loyauté ne vous chuchotent pas de la propagande dans le crâne. Ils ne vous bombardent pas d'images de l'objet de votre dévotion en stimulant les centres du plaisir du cerveau, pas plus qu'ils ne vous paralysent de douleur et de nausée si vous déviez du cours correct de pensée. Ils n'obscurcissent pas votre esprit en y instillant une euphorie béate, ou un fanatisme fiévreux ; pas plus qu'ils ne vous leurrent en vous faisant accepter un fragment de casuistique élégant mais vicié. Pas de lavage de cerveau, ni de conditionnement ou de persuasion. Un mod de loyauté n'est pas l'agent d'un changement ; c'est le produit fini, un *fait accompli*. Pas une raison de croire, mais la croyance elle-même, la foi faite chair – ou plutôt la chair faite foi.

Qui plus est, les neurones impliqués sont « câblés » – rendus physiquement incapables d'un nouveau changement. La conviction est inattaquable.

Je n'arrive pas à décider si le fait de savoir tout cela rend ma condition plus – ou moins – bizarre. Le mod ne m'empêche en rien de réfléchir à ses effets ; on considère vraisemblablement que me permettre de comprendre ce qui m'arrive présente des avantages qui compensent les conflits entre la sincérité de mes sentiments et ma conscience de leurs origines. Après tout, si je n'avais pas la moindre idée de la *raison* pour laquelle j'éprouve ces sentiments envers l'Ensemble, je deviendrais probablement fou à essayer de les comprendre. Sans doute le mod aurait-il pu être conçu pour rester dissimulé et pour prendre des mesures de nature à m'empêcher de m'interroger sur ce qui m'était tombé

dessus – mais il peut être difficile de réaliser une telle censure de manière transparente, sans réduire l'utilisateur à un état proche de la débilité. Au lieu de quoi on m'a laissé raison et mémoire intactes (pour autant que je puisse en juger), libre de trouver ma propre manière de m'accommoder de la situation.

L'Ensemble, m'a expliqué Huang, est une alliance internationale de groupes de recherche. B.D.I. est un des membres dirigeants de cette alliance. Ils font des travaux de pointe – et je vais jouer un petit rôle pour assurer que cela continue. Je ressens toujours l'engourdissement consécutif au choc mais, tandis qu'il s'efface peu à peu, je commence à me rendre compte de mon excitation à cette perspective. L'Ensemble *est* important pour moi, et que ce soit dû à des nanomachines qui ont recâblé une partie de mon cerveau, plutôt qu'à des raisons plus traditionnelles, ne réduit en rien la vérité de cet énoncé.

Bien sûr, trafiquer la cervelle des gens contre leur volonté est une activité répugnante – en général – mais pour quelque chose d'aussi essentiel que la sécurité de l'Ensemble, c'est entièrement justifié. De plus, je considérais B.D.I. comme un adversaire, vingt-quatre heures plus tôt – mais ce n'était pas exactement la pierre angulaire de ma personnalité. Je suis la même personne que j'ai toujours été – avec une nouvelle carrière et de nouvelles allégeances, c'est tout.

Je m'arrête pour prendre un repas dans une petite cantine pleine de monde, autant pour me distraire qu'autre chose. Je constate que plus je m'abstiens de disséquer en vain ma situation, mieux je me sens. *Je vais travailler pour l'Ensemble ! Que pourrais-je vouloir de plus ?* C'est peut-être du conditionnement, après tout – le mod qui récompense une attitude correcte – mais je ne pense pas que ce soit le cas. C'est sûrement une réaction humaine des plus naturelles que de se lasser d'analyser les raisons de son bonheur.

Il est minuit à peine passé lorsque je reviens à l'appartement. « Dis-moi, me dit **Karen**, est-ce que tu es amoureux ? Ou est-ce que tu as attrapé une religion ? »

Je la renvoie.

Allongé dans l'obscurité, cependant, je ne peux m'empêcher de repenser encore une fois à tout cela :

Les mods de loyauté sont monstrueux – mais l'Ensemble fait un travail important, ils doivent se protéger, et je ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Pourquoi est-ce que je pense que leur travail est important, alors que je ne sais même pas en quoi il consiste ? À cause du mod de loyauté, bien sûr.

Le fait de savoir que mes sentiments m'ont été physiquement imposés ne les en rend pas moins puissants. Une partie de moi-même trouve cela paradoxal, une autre partie pense que c'est évident. Je peux m'absorber dans cette contradiction jusqu'à en devenir fou – ou jusqu'à ce que cela commence à me sembler tout à fait banal – mais je ne peux rien y changer.

Et je ne crois pas que je deviendrai fou. J'ai vécu avec **P3**. J'ai vécu avec **Karen**. On ne m'a jamais forcé à porter un mod, mais le principe est le même. Au plus profond de moi-même, j'ai dû depuis longtemps accepter le fait que mes émotions, mes désirs, mes valeurs, ne soient que des manifestations. À ce niveau, il n'y a aucun paradoxe, aucune contradiction, aucun problème. On a réarrangé l'intérieur de mon crâne ; ça explique tout.

Et dans le monde des désirs et des valeurs ? Je veux servir l'Ensemble, plus fortement que tout ce que j'ai jamais voulu. Il ne me reste qu'à trouver une façon de concilier cela avec l'idée que je me fais de ma propre personne.

Huang revient dans la matinée, pour m'aider à m'organiser. Avec B.D.I. comme parrain, l'immigration est une simple formalité. Je prends des dispositions pour que des déménageurs emballent et expédient le contenu de mon appartement de Perth. Il ne faut que quelques secondes pour changer la nationalité de mes comptes bancaires et l'adresse physique principale de mon numéro de communication.

Mon client doit m'appeler le 12, pour mon rapport bimensuel. Je charge **Standard de Nuit** d'un message – qui doit être déclenché par le mot de passe qui lui a été alloué à

notre premier contact (et que le mod connaît, mais pas moi) – disant que j’ai abandonné l’affaire pour raisons de santé et demandant un numéro de compte sur lequel rembourser mes honoraires.

Pendant que je règle les détails pour tout mettre en ordre dans mon ancienne vie, il devient clair que me recruter était bien plus rationnel que de me tuer.

Ainsi, ils n’ont pas à se débarrasser d’un cadavre, ils n’ont pas de traces à effacer, pas d’enquête de police à détourner. En guise de tromperie, seuls quelques pieux mensonges sont nécessaires – et qu’espérer de plus pour un crime parfait que la collaboration sincère de la victime ?

L’après-midi, Huang me fait visiter B.D.I.

Il y a une centaine d’employés, surtout des scientifiques et des techniciens, mais on ne m’explique qu’une petite partie de la structure de l’organisation. Chen Ya-ping (la femme qui m’a interrogé) est responsable de la sécurité, mais elle a aussi des tâches administratives et scientifiques ; son titre officiel est « Responsable des services de support ». Elle m’interroge de nouveau – sans arme sur ma tempe, cette fois – et semble déçue que mon histoire ne change pratiquement pas. Le seul mensonge que je peux confesser concerne mes spéculations sur les raisons de l’enlèvement – et quand je décris les deux théories que j’ai précédemment gardées par-devers moi, elle ne donne aucune indication me permettant de déterminer si j’étais proche de la vérité. Je ravale ma déception ; l’Ensemble est tout pour moi et je veux tout savoir d’eux – mais je comprends que je vais devoir gagner leur confiance, en dépit du mod.

Plus tard, elle me montre des brochures promotionnelles, sur papier glacé, présentant les dernières mises à jour permettant d’immuniser leurs systèmes de sécurité contre les caméléons. Je lui révèle, avec autant de tact que possible, que les prochains modèles de caméléons, disponibles en fin de mois, vont rendre obsolètes ce genre d’améliorations coûteuses. Et bien que je ne puisse pas offrir de la mettre directement sur la liste d’information des fabricants de caméléons – ils examinent de très près les postulants – je promets de lui transmettre tout nouveau renseignement dès que j’en disposerais.

Le service de sécurité proprement dit comporte seulement quatre personnes, que j'ai toutes déjà rencontrées. En plus d'Huang Qing, il y a Lee Soh Lung (qui m'a drogué au sous-sol), Yang Wenli et Liu Hua (qui m'ont gardé dans l'appartement). Lee, la plus âgée, est responsable du suivi des opérations quotidiennes ; elle m'explique officiellement le travail. Il y a toujours deux gardes en service, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept ; avec cinq personnes, le quart fait maintenant neuf heures et trente-six minutes. Je suis planifié de dix-neuf heures douze à quatre heures quarante-huit, à partir de ce soir.

Au début de la soirée, j'appelle mes parents, qui voyagent en Europe ; je les attrape à Potsdam. Ils semblent soulagés d'apprendre que j'occupe finalement un emploi stable. Quant à mon déménagement au nord, eh bien, pourquoi pas ? « N.H.K. offre plein de perspectives, il me semble ? » fait ma mère d'un air distrait. Ils commencent, me disent-ils, à en avoir assez de l'Allemagne – le Front d'indépendance de la Saxe recommence à faire sauter des trains.

Huang est de service avec moi jusqu'à minuit. Je passe le quart sous amorçage ; mes quatre collègues ont tous **Sentinelle**, qui est pour l'essentiel un équivalent commercial de P3. (Je ne fouille pas plus loin ; en dépit de ma curiosité, je suppose qu'il serait indélicat de demander si quelqu'un d'autre que moi a un mod de loyauté.) À part des patrouilles inopinées dans le bâtiment et sur le terrain – intensifiées, me dit Huang, depuis mon incursion –, il n'y a pas grand-chose à faire ; même les images des caméras de surveillance sont contrôlées par logiciel. Notre présence est loin d'être superflue – aucun ordinateur n'aurait pu à lui tout seul m'empêcher de m'enfuir du bâtiment avec Laura cette nuit-là – mais être potentiellement indispensable ne vous maintient pas occupé pour autant. Nous passons le temps pendant lequel nous ne patrouillons pas à jouer aux cartes ou aux échecs ; ce n'est pas nécessaire, puisque nos mods éliminent tout ennui, mais Huang – de quinze ans plus jeune que moi – a quelques idées démodées. « On est plus vigilant si on s'occupe à quelque chose.

De plus, passer la moitié de sa vie en transe à faire le guet, c'est comme vivre deux fois moins longtemps. »

D'autres employés travaillent la nuit, mais nous n'avons pas beaucoup de contact avec eux. J'avais raison sur un point : la pièce de Laura est surveillée séparément et les membres de l'équipe qui l'étudie sont en service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils ont la moitié d'un étage à eux, bourré d'équipements informatiques. Quelques personnes saluent Huang pendant que nous passons par là, mais la plupart nous ignorent. Je jette un coup d'œil aux écrans des stations de travail ; certains présentent des cartes neuronales, d'autres sont littéralement couverts de formules ; l'un d'eux affiche un plan du sous-sol – brièvement, avant que l'utilisateur ne saute à une autre tâche. Je commence à me demander comment les choses se seraient passées si *Culex* avait saisi cette image-là – mais ça ne sert à rien d'y penser.

À minuit, Lee prend la place de Huang. Elle est taciturne en comparaison, et P3 réagit en me poussant plus profondément en mode de guet. Je ne perds pas trace du passage du temps ; c'est simplement que cela ne m'atteint pas. Quand Yang arrive pour me relever, je ne suis ni étonné ni soulagé ; je ne ressens rien du tout.

Je me désamorce sur le chemin de la gare. Tandis que les contraintes de P3 se dissipent, je suis momentanément désorienté et je m'arrête pour bien percevoir mon environnement : la rue déserte et tortueuse ; les laboratoires et les usines de béton, ramassés sous le ciel gris qui précède l'aube. L'air est frais et doux. Je me surprends à trembler de joie.

Mon client m'appelle le 12, comme prévu, mais ne laisse aucun message ; peut-être qu'il ou elle est trop paranoïaque pour vouloir reprendre l'argent, par crainte que la transaction ne soit dépistée – même si le risque n'est que marginalement plus important que lors du paiement initial.

Mes meubles arrivent. Mon statut de résident est confirmé. Pendant mon temps libre, je commence à explorer la ville – avec la carte de **Déjà Vu** pour me guider, mais le laïus pour touristes

désactivé. Ça ne m'intéresse pas de partir à la recherche des temples ou des musées ; je choisis une direction au hasard et déambule devant les blocs d'appartements et les tours de bureau, les grands magasins et les marchés aux puces. La chaleur et la foule restent oppressantes et il semble que les pluies de mousson me prennent toujours par surprise – mais je sens que je maudis le temps plus par habitude que parce que je n'arrive pas à m'y acclimater.

Huang Qing habite à quelques kilomètres à l'ouest de chez moi ; il partage un appartement avec Teo Chu, sa petite amie, qui est ingénieur du son et musicienne. Ils m'invitent à venir les voir un matin et nous écoutons la dernière ROM de Chu – belle à en être hypnotique, pleine de rythmes étranges, hachés, de vastes élévations soudaines de ton, de silences mesurés. Elle me dit que ce travail est inspiré de la musique traditionnelle cambodgienne.

Tous les deux sont venus ici en tant que réfugiés, mais aucun n'est originaire de l'ancienne Hong Kong. Huang est né à Taiwan. Presque toute sa famille avait travaillé dans la fonction publique pour le gouvernement nationaliste et, onze ans après l'invasion, la plupart des emplois leur étaient toujours interdits. Huang avait cinq ans quand ils étaient partis vers le sud. Des pirates avaient abordé le bateau ; plusieurs personnes avaient été tuées. « Nous avons eu de la chance, dit-il. Ils ont volé l'équipement de navigation et détruit les moteurs, mais ils n'ont pas trouvé toute l'eau douce. Quelques jours plus tard, nous sommes tombés sur un patrouilleur de Mindanao et ils nous ont remorqués jusqu'à un atelier de réparation. Les Philippines avaient des relations tendues avec la République Populaire de Chine, à cette époque ; nous avons été traités comme des héros. »

Chu est née à Singapour. Sa mère, une journaliste, y est en prison depuis huit ans ; personne ne lui a jamais dit précisément pourquoi. Chu était à l'université de Séoul quand l'arrestation a eu lieu ; elle n'a pas été autorisée à revenir à Singapour depuis lors. Elle n'a pas de père ; elle a été conçue par parthénogenèse. Elle envoie de l'argent à ses grands-parents pour financer la bataille juridique mais, jusqu'ici, avec la

précision d'un mécanisme d'horlogerie, les tribunaux ont renouvelé tous les dix-huit mois l'ordonnance de détention.

Je n'ai pas l'impression que Chu sache que B.D.I. est impliqué dans un enlèvement et je présente donc mon propre itinéraire vers N.H.K. avec prudence. Huang regarde fixement le tapis tandis que je déroule un mensonge quelconque sur mes six ans en tant que fonctionnaire dans une prison, licencié lors du rachat par RehabCorp. Sans **Sentinelle**, il semble souvent mal à l'aise en ma présence, ce qui est compréhensible : je suis tout à fait certain, maintenant, qu'il n'a pas de mod de loyauté et il ne serait pas humain s'il ne trouvait ma dévotion pour l'Ensemble un petit peu troublante – il en connaît la cause mais ne sait pas, comme moi, combien elle est *profonde*. Je suis relativement sûr, également, qu'on lui a donné l'instruction de se lier d'amitié avec moi, ce qui doit lui rendre les choses encore plus difficiles.

Dans les semaines qui suivent, ma nouvelle vie commence à me sembler de moins en moins extraordinaire. Ma curiosité à propos de Laura – et du travail de l'Ensemble en général – ne faiblit pas, mais je finis par admettre que mon ignorance est conforme aux intérêts de l'Ensemble. Cependant, je regrette que ma contribution se limite à ces neuf heures et demie quotidiennes en gardien de nuit zombi. Je ne sais même pas contre qui nous sommes supposés garder B.D.I. – j'étais sûrement la seule personne sur la planète à rechercher sérieusement Laura. Même si mon ex-client a réembauché quelqu'un, il est peu probable que mon successeur ait autant de chance que moi ; la piste des achats pharmaceutiques a été effacée. Alors, *qui est l'ennemi* ?

Je comprends rapidement qu'il vaut mieux ne pas invoquer **Karen** ; ses commentaires sarcastiques ne servent qu'à m'irriter et à me troubler. J'essaie d'en prendre le contrôle, de la fantasmer en train de partager avec bonheur ma vie, mais il semble y avoir des limites à ce que je peux infliger à mes souvenirs ; je ne peux littéralement pas « imaginer » qu'elle approuve ce que je suis devenu. Même sans employer le mod, je me surprends néanmoins à rêver d'elle ; j'émerge de cauchemars hérétiques, avec la force – à défaut du sens – de sa diatribe qui cogne dans mon crâne. Je charge **Contrôle** de

l'écarter de mes rêves. Ça me fait mal d'être sans elle, mais l'Ensemble m'en donne la force.

De temps en temps – alors que j'essaie de me mettre en condition pour choisir le sommeil dans le bruit et la chaleur du matin – je ressors la contradiction qui se trouve au cœur de ce que je suis et je m'y confronte de nouveau. Elle ne faiblit jamais, elle ne change jamais. Je comprends, cette fois clairement, que je « devrais » être horrifié de mon sort – et je sais qu'en toute honnêteté je ne le suis pas. Je ne me sens pas *pris au piège*. Je ne me sens pas *dénaturé*. Je comprends que ma satisfaction est bizarre, irrationnelle, incohérente – mais bon, mes raisons d'être heureux, dans le passé, n'ont jamais été vraiment fondées sur une réflexion logique élaborée, une philosophie soigneusement formulée.

Il y a des moments où je me sens seul, abattu, perplexe ; le mod de loyauté ne m'envoie pas au septième ciel – il n'intervient pas du tout directement dans mes humeurs. J'écoute la musique, je regarde la H.V. – les anesthésiques ne manquent pas.

À la fin, néanmoins, quand même la musique la plus douce ou l'image la plus divertissante ne suffisent plus à me distraire, il ne me reste rien d'autre à faire que de regarder à l'intérieur de moi-même pour me demander ce pour quoi je vis. Et j'ai une réponse, plus forte que ce que j'ai jamais connu.

Pour servir l'Ensemble.

6

Quand Chen Ya-ping me convoque dans son bureau pour la première fois en six mois, je ne peux pas m'empêcher d'être nerveux. Ma routine quotidienne est maintenant tellement ancrée que le simple fait de prendre ma ligne de métro habituelle à un autre horaire me met mal à l'aise. Je fouille ma conscience à la recherche d'échecs éventuels dans l'accomplissement de mes devoirs envers l'Ensemble, et en trouve tant que je peux à peine croire que l'on m'ait laissé si longtemps impuni. Mais que vont-ils me faire ? Me réprimander ? Me rétrograder ? Me *renvoyer* ?

Chen s'exprime sèchement. « Vous êtes affecté à un nouveau travail. Dans d'autres locaux. Vous aiderez à garder l'un des volontaires. »

L'un des volontaires ? Pendant un instant, je me demande si c'est un euphémisme – si d'autres victimes d'enlèvement vont arriver, avec des lésions cérébrales comme Laura. Mais Chen me montre alors une photo de Chung Po-kwai, prise à une cérémonie de remise de diplômes, et il est clair que le mot signifie tout autre chose.

« Vous travaillerez dans un endroit appelé le C.R.S.A. – le Consortium de recherche systémique avancée. Là-bas, tout le monde n'est pas au courant des mêmes choses que vous, et c'est pour de bonnes raisons ; il est conforme aux intérêts de l'Ensemble que le projet reste... cloisonné. Vous ne devez donc en aucun cas discuter de B.D.I., ou de tout ce que vous avez appris ici, avec qui que ce soit au C.R.S.A. De même que vous ne devez pas discuter des activités du C.R.S.A. avec le personnel d'ici, à part moi. Est-ce clair ?

— Oui. »

Et je comprends, dans un accès d'euphorie, que je ne vais pas être puni, ni même mis à l'écart. C'est une fonction de confiance. Je suis promu.

Pourquoi moi ? Pourquoi pas Lee Soh Lung ? Pourquoi pas Huang Qing ?

Le mod de loyauté, bien sûr. Je suis indigne – mais racheté par le mod.

« Avez-vous des questions ?

— De quoi exactement devrai-je protéger Mme Chung ? »

Chen hésite, puis dit sèchement : « Des événements imprévus. »

Je démissionne de B.D.I. Chen me fournit des références élogieuses et le numéro d'une agence de placement spécialisée dans le personnel de sécurité. Je les appelle ; il se trouve qu'ils ont dans leurs fichiers un poste qui me conviendrait parfaitement. Ils m'interviewent par visiophone ; je télécharge mes références et mon C.V. Quarante-huit heures plus tard, je suis embauché.

Le Consortium de recherche systémique avancée occupe une tour d'un noir de jais ; sa façade, qui ressemble à un bloc de charbon effrité, est enveloppée sur cinq mètres d'épaisseur d'une couche de toiles d'araignée d'argent ultra-fines – presque invisibles, à l'exception des points étincelants où les fils, polis, réfléchissent le soleil. Cette architecture ostentatoire m'inquiète tout d'abord, comme si elle attirait en quelque sorte les curiosités déplacées, mais c'est absurde ; dans cette partie de la ville, c'est d'en faire moins qui paraîtrait suspect. De toute façon, peut-être que le C.R.S.A. n'a rien à craindre d'une enquête ; ils n'ont pas de liaison officielle avec B.D.I. et, pour ce que j'en sais, ils ne sont peut-être pas directement impliqués dans quoi que ce soit d'illégal.

Le système de sécurité de B.D.I. est dérisoire, en comparaison de ce que je trouve ici. Des gardes sont postés sur chaque niveau et le contrôle d'accès est aussi impénétrable que celui d'une prison. Chung Po-kwai et les autres volontaires sont logés dans des appartements au trentième étage. Des gardes du corps personnels pour couronner le tout et on se dit qu'ils en

font vraiment trop, mais il doit y avoir une raison – et devant ce rappel que l'Ensemble a probablement des *ennemis*, je suis rempli d'un sentiment de rage, je ressens une détermination à assumer mes responsabilités avec la plus extrême diligence. Sous amorçage, je ne ressens bien sûr aucune colère, mais les priorités établies par ma personnalité extérieure persistent.

Tong Hoi-man, le responsable de la sécurité, me présente les tâches qui seront les miennes et organise l'implantation des nouveaux mods dont j'aurai besoin pour m'interfacer avec les protocoles de sécurité complexes du C.R.S.A. Je travaillerai par quarts de douze heures, de six heures du soir à six heures du matin. L'emploi du temps de Mme Chung sera variable ; elle restera parfois dans les laboratoires jusqu'à une heure avancée de la soirée, elle passera d'autres fois un jour ou deux à se reposer. Elle restera néanmoins toujours à l'intérieur du bâtiment – ce qui simplifiera infiniment mon travail.

La veille de ma prise de service, je suis nerveux, mais euphorique. Je me rapproche pas à pas du mystère caché au cœur de l'Ensemble. Il est peut-être présomptueux de penser que l'on me fera un jour suffisamment confiance pour me révéler toute la vérité – mais après tout, Chen la connaît bien, cette vérité ? Et ce dont je suis sûr, c'est que Chen n'a pas de mod de loyauté.

Avec hésitation, j'exhume mes vieilles théories sur l'enlèvement de Laura. Après des mois passés à laisser l'image que je me fais de l'Ensemble devenir de plus en plus abstraite, cela me trouble un peu de commencer à imaginer des possibilités concrètes, précises, *terre à terre*. Mais de quoi ai-je peur ? Que la vérité ne dévalue d'une façon ou d'une autre l'idéal ? Je sais que c'est impossible. Quoi que l'ensemble fasse, même les choses les plus matérialistes, c'est pour accomplir sa mission et donc, par définition, l'activité la plus importante de la planète.

La plupart de mes idées initiales me semblent maintenant absurdes. Je ne peux plus croire qu'un groupe de recherche international multidisciplinaire ait été créé dans l'unique but de réaliser une étude sur les dégâts cérébraux congénitaux causés par une obscure société pharmaceutique. Même si la

responsabilité du fabricant s'élève potentiellement à plusieurs milliards de dollars, il est difficile de comprendre pourquoi ils injecteraient une somme équivalente dans la simple étude du problème ; il existe des méthodes moins onéreuses et plus fiables de saboter une éventuelle procédure.

Une seule théorie garde un sens : Laura la virtuose de l'évasion. Et si je n'arrive toujours pas à imaginer le fonctionnement possible de son hypothétique talent, c'est peut-être parce que je dois accepter le fait que je suis trop stupide pour comprendre. *Elle s'est échappée de l'Institut Hilgemann. Elle s'est échappée de la pièce intérieure au sous-sol.* Il y a d'autres explications, mais elles sont toutes totalement tirées par les cheveux. Que s'est-il donc passé selon moi la nuit où je me suis introduit chez B.D.I. ? Quelqu'un a accidentellement laissé la porte ouverte et elle est sortie en refermant derrière elle ? Étant donné la conception de la serrure, le faire sans clef relève du domaine de l'évasion spectacle.

Une chose est claire ; si la télékinésie *existe* effectivement, alors l'analyse et l'exploitation du phénomène pourraient constituer un projet digne d'une alliance à l'échelle de l'Ensemble.

Et si B.D.I. a réussi à encapsuler les talents de Laura dans un mod ? Alors ce mod devra être testé.

Par des volontaires.

« Haut. Bas. Haut. Haut. Bas. Haut. Bas. Haut. Bas. Bas. Bas. Haut. Bas. Haut. Haut. Bas. Haut. Bas. Haut. Haut. »

La voix qui emplit la salle 619 est calme et uniforme, mais presque certainement humaine ; malgré toutes les améliorations anthropomorphes récemment intégrées aux systèmes de synthèse vocale, je n'ai pas encore entendu un instrument scientifique devenir rauque pour avoir trop fonctionné.

La pièce est bourrée de modules électroniques montés dans des racks ; un bus de contrôle en fibre optique serpente de boîte en boîte. Au milieu de tout ce désordre se trouve une femme âgée, assise à une console centrale, qui fixe un grand écran

couvert d'histogrammes multicolores ; deux jeunes gens sont debout à côté d'elle, à observer. **MétaDossier** (Mindvaults, 3 950 \$) les identifie immédiatement tous les trois à partir de sa liste du personnel autorisé : Leung Lai-shan, Ho Kiu-chung, Tse Yeunghon. On doit tous les appeler *docteur*. Le Dr Ho jette un bref coup d'œil dans ma direction, puis revient à l'écran ; ses collègues m'ignorent complètement. Je ne vois Chung Po-kwai nulle part, mais je présume que c'est sa voix qui vient du haut-parleur.

« Haut. Bas. Haut. Bas. Bas. Bas. Haut. Bas. Haut. Haut. »

J'aperçois alors son autre garde du corps, Lee Hing-cheung, debout à côté d'un sas devant lequel un hologramme rouge vif flotte au niveau des yeux : ENTRÉE INTERDITE. Nous nous serrons la main et mon exemplaire de **MétaDossier** – via **Réseau Rouge** et les cellules d'émission et de réception infrarouges intégrées à nos paumes – s'engage dans un rapide dialogue codé avec son homologue présent dans le crâne de Lee Hing-cheung, ce qui nous fournit à tous deux une confirmation supplémentaire de l'identité de chacun.

Il chuchote : « Je suis drôlement content de te voir ! Encore cinq minutes de ce cirque et je devenais chèvre.

— Bas. Bas. Bas. Haut. Haut. Bas. Bas. Haut. Haut. Bas.

— Que veux-tu dire ? Tu as **Sentinelle**, non ?

— Bien sûr. Mais ça n'aide pas. » Je lui adresse un regard interrogatif et il semble être sur le point de s'expliquer plus précisément, mais il change alors d'avis et se contente de secouer la tête d'un air chagrin. « Tu verras par toi-même.

— Haut. Bas. Bas. Haut. Haut. Haut. Bas. Bas. Haut. Haut.

— Tu sais ce qu'elle fait là-dedans ? demande Lee.

— Non.

— Elle est assise dans l'obscurité, à regarder fixement un écran fluorescent et à annoncer la direction dans laquelle des ions d'argent sont défléchis dans un champ magnétique. »

Ne trouvant pas de réponse intelligente à ça, je me contente d'incliner la tête.

« Je te vois dans douze heures.

— Oui. »

Je prends position près de la porte, mais je ne peux pas m'empêcher de glisser un regard sur l'écran que les scientifiques trouvent apparemment si captivant. Les histogrammes s'étirent et se contractent – mais à la longue, ils semblent tous conserver leur forme de base ; en moyenne, toutes les fluctuations semblent s'annuler. Ce qui signifie, je suppose, que les déviations des ions argent passent tous les tests, si complexes soient-ils, visant à vérifier leur nature aléatoire.

Si j'ai raison au sujet du mod de télékinésie, c'est probablement cet aspect aléatoire que Chung Po-kwai tente de perturber, en essayant d'influencer le mouvement des ions dans une direction ; elle s'exerce à ses nouvelles facultés en commençant avec les objets les plus petits possible. Mais je ne comprends pas pourquoi elle scande personnellement les résultats ; les ordinateurs doivent être en train de contrôler l'expérience via leurs propres détecteurs, alors pourquoi imposer au volontaire ce commentaire détaillé ?

Les histogrammes scintillent de manière hypnotique, mais je ne suis pas ici pour m'amuser à observer les expériences. Je me détourne de l'écran – et découvre bientôt que les mots suffisent à me distraire de ma fonction.

« Bas. Bas. Haut. Haut. Haut. Bas. Bas. Haut. Haut. Haut. Haut. Bas. Haut. Bas. Bas. Haut. Bas. Haut. Haut. Haut. »

Une partie de mon cerveau saisit tous les motifs transitoires, tous les rythmes fallacieux – et quand un motif se relâche, qu'un rythme s'altère, elle fournit un effort d'autant plus intense pour discerner le suivant.

« Haut. Bas. Haut. Haut. Bas. Bas. Haut. Bas. Haut. Haut. Bas. Bas. Haut. Haut. Haut. Bas. Haut. Bas. Haut. Bas. »

Sous amorçage, je ne devrais avoir aucun mal à repousser cela, à l'ignorer. Mais, étonnamment, je ne peux pas. Lee avait raison – et P3 n'est manifestement pas meilleur que Sentinelle dans ce cadre. Je ne peux pas m'empêcher d'écouter.

« Haut. Bas. Haut. Bas. Bas. Bas. Bas. Haut. Bas. Bas. Bas. Haut. Bas. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Bas. Bas. Bas. »

Je me retrouve même – à contrecœur, de manière compulsive – à essayer de deviner chaque direction juste avant qu'elle ne soit articulée. Et, ce qui est encore pire, à *essayer de*

la modifier. À essayer d'imposer un ordre. Puisque je ne peux pas repousser ce bourdonnement vide de sens, autant le forcer à prendre un sens.

Chung Po-kwai, j'imagine, ressent la même chose.

Chaque session dure un quart d'heure, avec des pauses de dix minutes. Mme Chung émerge de la chambre à ions avec des lunettes de soleil intégrales pour empêcher ses yeux de perdre trop rapidement leur adaptation à l'obscurité ; elle sirote du thé, s'étire les jambes et tapote du bout des doigts des fragments de rythmes étranges sur le châssis des équipements. La première fois, elle me parle brièvement, mais par la suite elle économise sa voix. Les scientifiques nous ignorent tous deux ; ils s'activent à passer en revue leurs données et à faire tourner des tests statistiques ésotériques.

À chaque fois que l'expérience reprend, je suis résolu à me forcer à ignorer l'insidieuse mélodie aléatoire ; après tout, P3 m'a peut-être lâché mais, amorçage ou non, je dois bien avoir quelques vestiges de mon sang-froid naturel. Je n'y réussis pas, alors je change en fin de compte de tactique et parviens à atteindre une sorte d'équilibre dans lequel, à tout le moins, je n'aggrave plus le problème en luttant vainement pour atteindre l'état de vigilance parfaite auquel je suis habitué.

Les scientifiques ne semblent pas dérangés – après tout, pour eux ce sont des données, pas du bruit ; ils ne sont aucunement obligés d'essayer de les ignorer.

Pour autant que je puisse dire, les résultats ne s'améliorent pas au fur et à mesure que l'expérience progresse, mais je remarque une chose étrange à laquelle je n'avais pas pris garde auparavant : les histogrammes changent *après* que chaque direction est énoncée. Il est plus facile de voir cela quand il y a une série d'ions dans une même direction ; la plupart des histogrammes deviennent progressivement asymétriques et cette tendance ne change pas avant que l'ion qui rompt la série n'ait été effectivement annoncé. Mais si les ordinateurs recueillent les données directement à partir des équipements, cet ordre des événements est curieux ; quelle que soit la

complexité des calculs de mise à jour des histogrammes, il est peu probable que ceux-ci prennent plus de quelques microsecondes à s'exécuter – ce qui est certainement inférieur au décalage temporel entre l'observation humaine du flash de lumière et l'annonce – « haut » ou « bas » – qui en est faite. Ce qui signifie ? Que les ordinateurs *ne sont pas* branchés sur l'expérience ? Qu'ils obtiennent leurs données de seconde main, en écoutant Chung Po-kwai ? Cela n'a aucun sens. Peut-être les scientifiques trouvent-ils simplement plus facile de suivre les résultats de cette manière, et ont-ils donc programmé un retard intentionnel.

Le Dr Leung décide finalement d'arrêter à vingt heures trente-cinq. Tandis qu'ils restent tous trois agglutinés autour de la console, à débattre de la sensibilité du sixième moment de la distribution binomiale, Mme Chung me pousse du coude et chuchote : « Je suis affamée. Sortons d'ici. »

Dans l'ascenseur, elle sort un petit tube et se pulvérise la gorge. « On ne me permet pas d'employer ça pendant l'expérience, m'explique-t-elle. C'est plein d'analgésiques et d'anti-inflammatoires, et ils insistent pour que je ne sois pas soumise à l'influence du moindre médicament. » Elle tousse plusieurs fois puis dit, d'une voix qui n'est plus rauque : « Et qui suis-je pour discuter ? »

La tour du C.R.S.A. y accueille son restaurant privé, au dix-huitième étage. Mme Chung m'informe, avec jubilation, que d'après son contrat la nourriture est gratuite et à volonté. Elle glisse sa carte dans une fente de la table et des menus illustrés apparaissent, incrustés à la surface. Elle commande rapidement, puis me jette un coup d'œil, perplexe.

« Vous ne mangez pas ? »

— Pas tant que je suis en service. »

Elle rit, incrédule. « Vous allez jeûner pendant *douze heures* ? Ne soyez pas ridicule. Lee Hing-cheung a mangé pendant son service. Pourquoi pas vous ? »

Je hausse les épaules. « Je suppose que nous avons des mods différents. Celui qui contrôle mon métabolisme est conçu pour

affronter des courtes périodes de jeûne – en fait, il arrive mieux à maintenir mon taux de glycémie au niveau optimal si je ne complique pas les choses en mangeant.

— Que voulez-vous dire par « compliquer les choses » ?

— Après un repas, il y a en général un pic d'insuline – vous savez, cette sensation de légère somnolence qui vient avec la satiété. Cela peut être contrôlé, dans une certaine mesure, mais il m'est plus facile de compter sur une conversion régulière du glycogène. »

Elle secoue la tête, mi-amusée mi-désapprobatrice, et regarde autour d'elle dans le restaurant bondé. De chaque table s'élève de la fumée, dressée en colonnes impeccables par le tirage silencieux des conduits du plafond. « Mais... toutes ces odeurs ne suffisent pas à vous rendre affamé ?

— La connexion est désactivée.

— Vous voulez dire que vous n'avez aucun sens olfactif ?

— Non, je veux dire que ça n'a aucun effet sur mon appétit. Tous les repères sensoriels et biochimiques habituels sont hors service. Je ne *peux pas* avoir faim ; c'est impossible.

— Oh. » Un chariot-robot arrive et décharge prestement son premier plat. Elle prend une bouchée de ce que je pense être du calmar et la mâche rapidement. « N'est-ce pas potentiellement dangereux ?

— Pas vraiment. Si mes réserves en glycogène baissaient au-dessous d'un certain niveau, j'en serais informé – par un message simple, factuel, du mod concerné – et ce serait alors à moi d'agir. Par opposition à des tiraillements d'estomac persistants, qui pourraient me distraire de quelque chose de plus urgent. »

Elle hoche la tête. « Vous avez donc forcé votre corps à cesser de vous traiter comme un enfant. Plus de punitions ni de récompenses grossières pour vous inciter à adopter le comportement correct ; les animaux ont peut-être besoin de ces conneries pour survivre, mais nous les êtres humains sommes assez intelligents pour fixer nos propres priorités. » Elle hoche la tête de nouveau, de mauvaise grâce. « Je peux en voir l'attrait. Mais où placez-vous la limite ?

— Quelle limite ?

— La limite entre « vous » et « votre corps »... entre les désirs que vous reconnaissez comme « vôtres » et ceux qui vous sont imposés. Après tout, pourquoi se laisser déranger par la faim, c'est vrai ? Mais alors, pourquoi se laisser distraire par le sexe ? Ou pourquoi céder à l'instinct d'avoir des enfants ? Pourquoi se laisser affecter par le chagrin ? Ou la culpabilité ? Ou la compassion ? Ou la *logique* ? Pour pouvoir se fixer des priorités, il faut bien qu'il reste quelque part quelqu'un *qui en ait*. » Elle me regarde d'un air plein de sous-entendus, comme si elle attendait à moitié que je saute sur la table et renonce publiquement et définitivement à ce que mon appétit soit éliminé, maintenant que j'avais été averti des horreurs auxquelles cela pouvait mener. Je n'ai pas le cœur de lui dire qu'elle arrive trop tard, sur tous les plans.

« Chacune de vos actions modifie ce que vous êtes, dis-je. *Manger* modifie ce que vous êtes. *Ne pas manger* modifie ce que vous êtes. *Vous pulvériser la gorge d'analgésiques* modifie ce que vous êtes. Quelle différence y a-t-il entre l'utilisation d'un mod pour supprimer la faim et l'utilisation d'un médicament pour supprimer la douleur ? C'est la même chose. »

Elle secoue la tête. « Vous pouvez tout banaliser, avec ce genre de raisonnements ; tout est toujours « la même chose » que n'importe quoi d'autre de moins extrême. Mais les mods neuraux ne sont *pas* « la même chose » que des analgésiques. Il y a des mods qui changent les *valeurs* des gens...

— Et elles n'ont jamais changé, auparavant ?

— Lentement. Pour de bonnes raisons.

— Ou pour de mauvaises. Ou sans raison du tout. Qu'est-ce que vous croyez : que monsieur tout-le-monde fait une pause un beau jour pour construire sa philosophie morale, d'une méticuleuse rationalité – qu'il modifie de manière appropriée si et quand il découvre ses défauts ? C'est de la fantaisie pure. La plupart des gens sont simplement ballottés par ce qu'ils vivent, modelés par des influences qu'ils ne peuvent contrôler. Pourquoi ne se transformeraient-ils pas eux-mêmes – si c'est ce qu'ils désirent, si c'est ce qui les rend heureux ?

— Mais qui est heureux ? Pas la personne qui a employé le mod ; elle n'existe plus.

— C'est assez vieux jeu, cette notion que *le changement équivaut au suicide*.

— Eh bien, c'est peut-être le cas. » Elle se met soudain à rire. « Je suppose que je dois vous sembler complètement hypocrite. Si une petite nanochirurgie morale crée une personne complètement nouvelle, le mod unique que je suis seule à porter fait probablement de moi un membre d'une toute nouvelle espèce... »

Je la coupe hâtivement. « Vous ne devez pas discuter de ça ici. »

Elle fronce les sourcils. « Et pourquoi pas ? C'est un restaurant d'entreprise. Tout le monde ici travaille pour le C.R.S.A.

— Oui... mais il y a vingt-trois projets indépendants en cours dans ce bâtiment. Chacun des membres du personnel a une habilitation pour des projets différents. Vous devez garder cela à l'esprit.

— J'ai seulement dit...

— Je sais ce que vous avez dit. Je suis désolé.

Mais cela fait partie de mon travail de maintien de la sécurité. »

Un instant, elle semble fâchée, puis dit : « Je suppose que je dois trouver cela réconfortant.

— Pourquoi ?

— Parce que je préfère penser que votre travail est de m'empêcher d'ouvrir la bouche au mauvais endroit, plutôt que de croire que j'ai vraiment besoin d'un garde du corps. »

L'appartement est au plus profond du cœur du bâtiment, de sorte qu'il n'a pas de vraies fenêtres, mais les hologrammes en temps réel qui les remplacent ont une résolution si bonne et des angles de vue si larges que la différence est purement théorique – sauf en ce qui concerne la simplification des problèmes de sécurité. Je fouille rapidement chaque pièce ; ça ne me prend pas longtemps de m'assurer qu'il n'y a aucun intrus humain et ça ne vaut pas la peine de chercher quoi que ce soit de plus subtil. Un balayage approfondi, pour dénicher des

microrobots, durerait une semaine et coûterait plusieurs centaines de milliers de dollars. Quant aux nanomachines et aux virus, ce n'est même pas la peine d'en parler.

Je souhaite bonne nuit à Mme Chung puis, assis dans l'antichambre, j'observe l'entrée. Aucun son ne vient de l'intérieur – je pense qu'elle est en train de lire – et s'il se passe quoi que ce soit dans les appartements voisins, l'isolation empêche qu'on l'entende. Même la climatisation est inaudible. En fait, tout ce que je remarque, c'est le faible mélange de bruits d'insectes – probablement synthétiques – qui est véhiculé dans tout le bâtiment pour des raisons pseudo-psychologiques en vogue ; une imitation de l'éco-ambiance de la Terre d'Arnhem pour nous maintenir tous en harmonie avec la Nature. Aléatoire à un certain niveau, mais suffisamment ordonné pour l'empêcher de devenir exaspérant ; en tout cas, **P3** n'a aucun problème à le repousser. Je passe en mode surveillance. Les heures s'écoulent, rien ne se passe. Lee arrive pour prendre ma place.

La mélodie de Chung Po-kwai envahit mes rêves. Je demande à **Contrôle** de la filtrer, mais elle continue à s'insinuer sous une autre forme ; une télégraphie aléatoire de points et de traits dans chaque son, chaque rythme, chaque mouvement... c'est moi-même, en petit garçon qui fait rebondir un ballon de basket en changeant de main : droite, gauche, droite, droite, gauche, droite, gauche, droite, gauche, gauche... ou le robot mineur dans l'entrepôt, qui fait des embardées pour sortir de son conteneur – un sujet censé être interdit.

Des failles dans **P3**, des failles dans **Contrôle**... qu'est-ce que j'ai, une tumeur cérébrale ? Je lance les contrôles d'intégrité de tous les mods présents dans mon crâne, et tous se déclarent parfaitement intacts.

L'expérience continue, jour après jour, sans progrès apparent. Po-kwai semble aussi patiente que d'habitude tandis qu'elle articule les données mais, en dehors de la salle 619, sa gaieté habituelle commence à prendre un aspect défensif, et

j'apprends bientôt à ne pas la contrarier en lui parlant des résultats. Je ne peux pas vraiment dire si Leung, Ho et Tse sont déçus ; ils discutent entre eux, principalement en anglais, mais emploient un jargon que je trouve incompréhensible. Il n'est pas question de les interroger à propos du projet ; pour eux, je ne suis en substance qu'un des composants du système de sécurité du bâtiment ; les progrès de l'expérience ne me concernent pas plus moi que les caméras du plafond ou les scanners du couloir. Et c'est légitime ; tel est mon rôle.

En arrivant au travail un soir, cependant, je me retrouve seul dans l'ascenseur avec le Dr Ho. Il me fait un signe de tête et dit, maladroitement : « Alors, comment trouvez-vous le travail, Nick ? »

Je suis stupéfait qu'il sache même mon nom. « Très bien.

— Tant mieux. J'ai entendu dire que vous aviez été... recruté de manière spéciale. »

Je ne réponds pas. Discuter de B.D.I. est déjà hors limites ; que dire alors d'un bavardage sur le mod de loyauté et sur les circonstances qui ont mené à son imposition.

Il ne faut pas longtemps pour atteindre le sixième étage. Juste avant que les portes s'ouvrent, il dit tranquillement : « Moi aussi. »

Il sort devant moi et passe le contrôle de sécurité sans regarder derrière lui. Tandis que je le suis dans le couloir – quelques pas derrière lui, et en silence – j'ai l'impression saugrenue d'être une sorte de conspirateur.

« Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Bas. Bas. Haut. Haut. Haut. Bas. Haut. Bas. Bas. Haut. »

Dix, c'est suffisamment rare pour qu'on le remarque, mais ça ne signifie toujours rien. Si on tire dix fois de suite à pile ou face, on a moins d'une chance sur mille d'obtenir face à chaque fois – mais si on fait neuf cents tirages, on monte à plus d'une chance sur trois d'avoir une série de dix ou plus. Et pour neuf *mille* tirages, on arrive à quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent.

Je jette un coup d'œil aux histogrammes. Certains sont manifestement déformés, à cause de la série, mais je les vois déjà commencer à reprendre leur forme habituelle.

J'ai depuis longtemps renoncé à essayer d'ignorer les données. Les combattre ne sert qu'à renforcer leur attirance – et dans le cas peu probable où un intrus franchirait les autres couches de sécurité pour faire irruption dans la salle 619, je doute que mon temps de réaction soit affecté de manière significative simplement parce que je me serais laissé attirer par un motif illusoire dans la mélopée de Chung Po-kwai. Cela a l'air un peu hérétique de présenter ce genre d'excuse alors que les mods d'amorçage ne servent qu'à atteindre l'état de préparation *optimal*, et rien de moins. Mais étant donné le défaut manifeste de **P3**, « optimal » signifie maintenant quelque chose de différent ; je n'ai pas d'autre choix que de l'accepter. Lee et moi avons tous deux consciencieusement informé Tong du problème, mais cela n'aura aucun effet ; il est probable que ni Axon – les fabricants de **P3** et de **Sentinelle** – ni le C.R.S.A. (qui a visiblement de l'expertise à revendre en matière de mods neuraux) ne gaspilleront leur temps et leur argent à analyser un défaut aussi vague.

« Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Bas. Haut. Haut. Bas. »

« Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut.
Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut.
Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut.
Haut...»

« Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut.
Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut. Haut.
Haut...»

Ce qui est étrange, c'est que rien ne signale, dans la voix de Po-kwai, qu'elle ait remarqué son triomphe. Elle continue à articuler les données, aussi patiemment que d'habitude – et le son de sa voix, même privé de l'attraction que lui donnent les énoncés aléatoires, est toujours aussi hypnotique.

Puis abattu.

Elle hoche la tête et chuchote d'une voix rauque : « Merci. » Elle s'étreint et se met à frissonner, puis soudain son humeur se ragaillardit. Elle se tourne vers moi. « J'ai réussi, non ? »

115

« Alors ne restez pas là bêtement. Où est le Champagne ? »

La célébration improvisée ne dure qu'une heure ; quatre personnes (et un spectateur zombi) ne font pas une fête digne de ce nom. Je sais qu'il y a douze autres scientifiques et neuf autres volontaires qui travaillent sur le projet – ils sont recensés dans **MétaDossier** – mais le Dr Leung ne semble apparemment pas désireuse de partager la nouvelle de son succès avec ces équipes rivales.

Les scientifiques parlent boutique, discutant de leurs projets : ils ont l'intention d'injecter jusqu'à saturation des traceurs à émission de positrons dans la tête de leur sujet pour confirmer certains aspects de l'« effet » – mais rien de ce qu'ils disent ne me donne le moindre indice sur la façon dont l'« effet » apparaît. Po-kwai est assise non loin de là, l'air fatigué mais heureux, et se joint occasionnellement à la conversation en les battant tous à plate couture en matière de jargon.

Dans l'ascenseur, elle me dit : « Eh bien, au moins, maintenant, je sais que c'est *moi*.

— Pardon ?

— Je ne suis pas le contrôle. Vous ne saviez pas ? Chaque matin, un autre volontaire fait exactement la même chose – compter des ions qui sortent de la même machine de Stern-Gerlach. C'est une expérience en double aveugle ; l'un d'entre nous a un mod placebo, l'autre le vrai... et seuls les ordinateurs savent qui a quoi – enfin, c'était vrai jusqu'à maintenant. Pauvre femme. Si j'avais fait tout ça pour rien, *moi*, je suis sûre que je serais furieuse. » Elle rit. « Peut-être que c'est ce qui a fait pencher la balance ; peut-être que c'est pour cela que ce n'est pas moi le contrôle. » Je lui adresse un regard perplexe ; elle sourit d'une manière qui montre qu'elle blague, mais la plaisanterie m'échappe.

Nous débarquons au trentième étage ; Po-kwai dit qu'elle est trop fatiguée pour manger. Comme d'habitude, je fouille méthodiquement l'appartement. Elle soupire. « Dites donc : même en supposant qu'un concurrent du C.R.S.A. ait eu vent du projet – et se soit arrangé pour accéder aux fichiers listant les volontaires qui ont le véritable mod –, croyez-vous

honnêtement qu'ils se donneraient la peine d'essayer d'enlever l'un d'entre nous ? »

B.D.I. s'est donné la peine d'enlever *Laura* – justement pour cette faculté que Po-kwai possède maintenant. Mais il est interdit de parler de B.D.I. et Po-kwai ne sait rien de *Laura* ; à partir des commentaires qu'elle a faits, il est clair qu'elle suppose – ou qu'on lui a dit – que le mod a été conçu sur ordinateur, en partant de zéro.

Je hausse les épaules. « Je suis sûr qu'ils préféreraient de loin mettre la main sur les spécifications du mod, mais...

— Évidemment ! *Cela* demanderait mille fois moins de travail que de s'emparer de quelqu'un pour le scanner...

— ... mais ce qui est sûr, c'est que les spécifications ne sont certainement pas en libre service, de sorte qu'il serait fou de rendre l'alternative plus tentante. Je ne pense pas que vous deviez vous inquiéter – mais aucune des mesures de sécurité n'est à mon avis superflue. Il est difficile de prévoir jusqu'où peut aller un concurrent. Je n'ai aucune idée de la valeur commerciale que ce truc peut représenter à long terme... mais imaginez un peu combien vous pourriez faire dans un casino en une seule nuit. »

Elle rit. « Savez-vous combien d'atomes il y a dans une paire de dés ? Ça revient à me demander d'améliorer le résultat d'aujourd'hui d'un facteur d'environ dix puissance vingt-trois.

— Et les dispositifs électroniques ? Les machines à sous ? »

Elle secoue la tête, amusée. « Même pas en un million d'années. »

Et pour crocheter les serrures ? Peut-être que c'est hors de question, peut-être que ça a pris trente ans à *Laura* pour réaliser de tels exploits. Ce prototype de mod n'inclut sans doute que la fonctionnalité de base, sans l'expérience de *Laura* en la matière... mais Po-kwai mérite quand même qu'on lui dise la vérité sur la faculté qu'elle a reçue – et il ne fait aucun doute que plus elle en saura, plus elle pourra améliorer ses performances. En quoi cela peut-il servir les intérêts de l'**Ensemble** de la tenir dans l'ignorance des origines du mod et de son potentiel ? Peut-être n'ai-je pas le droit de mettre en doute cette décision... mais je ne peux pas faire semblant de la trouver sensée.

Elle s'effondre sur le canapé et s'étire, puis me fixe d'un air de reproche. « Nous venons de faire la percée scientifique du siècle et vous parlez de machines à sous ? »

— Je suis désolé. Le jeu est la première chose qui me soit venue à l'esprit. Je ne peux pas dire que j'aie consacré beaucoup de temps à réfléchir à des applications plus nobles de la télékinésie. »

Elle grimace. « *De la télékinésie !* » Puis ajoute, à contrecœur, « Ma foi... oui, je suppose que c'est exactement comme ça que les médias l'appelleront – si nous en arrivons jamais à abandonner toutes ces procédures de sécurité à la con et à publier les résultats. »

— Et comment devraient-ils l'appeler ?

— Oh... décomposition neurale linéaire du vecteur d'état, suivie par un décalage de phase et un renforcement préférentiel d'états propres déterminés. » Elle rit. « Vous avez raison : nous ferions mieux d'imaginer quelque chose de plus facile à retenir, ou bien tout cela finira *effectivement* par être extrêmement mal présenté. »

Sa description n'a aucun sens pour moi, mais...

« Des « états propres » ? Ça a à voir avec la mécanique quantique, non ? »

Elle hoche la tête. « Tout à fait. »

Pendant une seconde, je pense qu'elle est sur le point de donner des détails, mais elle n'en fait rien ; elle se contente de bâiller. Je suis certain, cependant, qu'elle m'expliquerait bien tout (ce qu'elle sait) avec plaisir ; il me suffit de lui poser la question : comment ce mod fonctionne-t-il en pratique ? Quel est le mécanisme, quel est le truc ? *Quel est le secret au cœur de l'Ensemble ? Pour quoi au juste est-ce que je vis ?*

Elle dit : « Nick, je suis assez fatiguée... »

— Bien sûr. Alors bonne nuit. Je vous verrai demain.

— Bonne nuit. »

Je suis assis dans l'antichambre, à fixer consciencieusement la porte devant moi...

... et me surprends, à trois heures cinquante-deux, à écouter le gazouillement interminable des insectes synthétiques... légèrement, mais indéniablement, irrité par le son.

J'essaie de replonger en mode de surveillance ; au lieu de quoi l'ennui me gagne peu à peu, puis l'anxiété. Je lance les diagnostics de **P3**, pour la vingtième fois de la semaine.

[AUCUN DÉFAUT DÉTECTÉ.]

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Ce n'est pas une maladie – c'est impossible ; tous mes mods prétendent qu'ils sont intacts et, même si leurs systèmes d'autovérification sont eux-mêmes corrompus, il est peu probable que des dégâts aléatoires aux neurones impliqués aient causé par hasard des modifications aboutissant à des rapports erronés sur mon état de santé.

Et si les dégâts n'étaient pas aléatoires ? Si un ennemi du C.R.S.A. infectait le personnel de sécurité avec des nanomachines ? Mais dans ce cas, sa tactique est absurde. Pourquoi dégrader progressivement nos mods et nous donner ainsi des jours pour réfléchir aux symptômes ? Cela aurait infiniment plus de sens de construire des mods marionnette latents, capables de rester silencieux et subjectivement indétectables jusqu'au moment prédéterminé où ils seraient tous activés.

Alors quoi ?

Karen apparaît devant moi. J'essaie de la renvoyer, sans succès. Elle se contente de rester là ; silencieuse, les sourcils légèrement froncés, apparemment aussi embarrassée que moi pour expliquer sa présence. Je la supplie : « Je suis sous amorçage. Tu sais combien tu as horreur de me voir dans cet état. » Cet argument ne l'émeut pas et ce n'est pas étonnant ; je ne suis manifestement pas amorcé – quoi que **P3** puisse penser.

À quoi sert un garde du corps dont les mods d'optimisation ne fonctionnent plus ? *Et qui souffre d'hallucinations incontrôlables ?*

Je ferme les yeux, recherche le calme. C'est simple : demain, j'irai dans le service de médecine du travail du C.R.S.A. leur expliquer les symptômes et je laisserai les experts démêler tout cela. Quel que soit le problème, ils sauront le réparer.

La perspective d'avoir le crâne inventorié par des étrangers est humiliante, mais tant pis. Il faudra que j'explique **Karen**... et le mod de loyauté ? J'esquiverai le problème, d'une façon ou d'une autre ; ils n'ont pas à connaître tous les détails. Ce qui importe plus que tout, c'est de servir l'Ensemble, et je ne peux pas faire ça si je perds tous mes moyens.

J'ouvre les yeux. **Karen** n'a pas bougé.

« Bon, dis-je, si tu dois à tout prix rester dans le coin, qu'est-ce que tu veux faire ? Monter la garde avec moi ?

— Non.

— Alors quoi ? »

Elle se baisse et me touche la joue. Je m'empare de son autre main – avec une conscience plus nette que d'habitude du mod qui me manipule pour m'empêcher de passer les doigts à travers sa chair inexistante. Je fais glisser mon pouce sur le dos de sa main, en faisant une pause sur la forme familière de chaque phalange.

« Tu me manques, tu sais. »

Elle ne répond pas.

Il doit y avoir un moyen de la récupérer. Peut-être pourrais-je apprendre à l'empêcher de blasphémer contre l'Ensemble ; à la contrôler plus fermement – sans détruire totalement l'illusion de son autonomie. Ou... peut-être pourrais-je la faire modifier, la contraindre – lui donner un « mod de loyauté » à elle. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? On peut ajuster les mods. Tout est possible.

Je lève la tête et croise son regard. L'amour calme et tranquille qu'elle engendre en moi vacille légèrement, comme un reflet sur un lac lisse comme un miroir, subtilement déformé par quelque courant caché en profondeur. Un frisson me submerge d'avance, à la simple pensée que ce mod puisse tomber en panne, lui aussi – que tout ce qu'il empêche, tout ce dont il me protège, puisse redevenir *possible*. Je ne ressens aucune émotion bannie – aucun chagrin, aucune culpabilité, aucune colère – mais je reste momentanément paralysé de peur.

Je lâche sa main et elle...

... remplit la pièce.

Elle s'étend, s'étale, se reproduit, comme une boîte de couleurs holographique devenue folle. Je me lève brutalement, renversant la chaise, tandis que l'espace qui m'entoure s'encombre d'un nombre croissant d'exemplaires de son corps illusoire. Je me voile le visage, mais je peux toujours la *sentir*, qui me frôle de tous côtés. Un bourdonnement enfle de toutes parts, déformé et incohérent, mais c'est incontestablement sa voix.

Je crie...

... et elle disparaît, complètement.

Dans le silence soudain, ma mémoire résonne de ces derniers moments de tumulte – et je me rends compte que mon propre cri a presque masqué une autre voix.

Po-kwai.

J'entre dans l'appartement, l'arme au poing. Les panneaux publicitaires du paysage urbain affiché par le simulacre de fenêtre – des hologrammes d'hologrammes – m'éclairent le chemin. P2 prétend qu'il ne peut pas localiser le cri – que les données sont ambiguës – mais j'éprouve la conviction étrange qu'il est venu de la chambre à coucher. C'est de toute façon le premier endroit à vérifier. La porte est entrebâillée ; je l'ouvre complètement d'un coup de pied. Po-kwai, debout dans le coin opposé de la pièce, se retourne vivement, surprise. Je m'immobilise un court instant et tente de déchiffrer son visage, dans l'espoir d'un signal – un petit mouvement des yeux qui révélerait l'emplacement de l'intrus – mais elle semble simplement effrayée, et déconcertée, par ma présence. J'entre dans la pièce.

« Vous êtes seule ? »

Elle hoche la tête puis émet un rire nerveux et irrité. « Qu'est-ce que vous faites ? Vous voulez me faire mourir de peur ? »

— Vous n'avez pas appelé ? »

Elle fronce les sourcils et semble sur le point de nier avec véhémence – mais elle se reprend alors et balaye la pièce du regard, comme si elle était soudain incapable d'interpréter son environnement. « Je pense... que j'ai dû avoir un cauchemar. Peut-être que j'ai crié dans mon sommeil, je ne sais pas. » Elle

porte la main à sa bouche. « Je suis désolée. Vous avez dû penser...

— Tout va bien. » Je rengaine mon arme, qui la rend manifestement nerveuse.

« Nick, je suis désolée.

— Ce n'est rien ; il n'y a pas de mal. Je suis désolé de vous avoir fait sursauter. » La pression étant retombée, j'ai le temps de remarquer que je suis de nouveau amorcé et que P3 fonctionne normalement. Ce qui est une bonne nouvelle – mais aussi inexplicable que le reste.

Elle secoue la tête d'un air penaud. « Je ne me souviens même pas être sortie de mon lit.

— Vous êtes somnambule ?

— Pas du tout. Peut-être que j'ai eu un tel choc, dans mon rêve, que j'ai sauté du lit en hurlant... mais que je ne me suis vraiment réveillée qu'une fois sur mes pieds. Honnêtement, je ne me souviens pas. »

Je jette un coup d'œil au lit ; on ne dirait pas vraiment qu'elle en ait *sauté*. Néanmoins, je ne discute pas ; si elle est somnambule, c'est intéressant à savoir, mais je n'ai rien à gagner à la mettre dans l'embarras si elle ne veut pas l'admettre.

« Bon. Eh bien – désolé pour l'intrusion. Je ferais mieux de vous laisser dormir un peu. »

Elle approuve de la tête.

De retour dans l'antichambre, je l'entends aller et venir fébrilement dans l'appartement. Je m'assois et attends que **P3** flanche, que **Karen** réapparaisse et se déchaîne, mais tout reste normal. Je peux toujours espérer que le problème a miraculeusement disparu, même si ce n'est qu'un vœu pieux ; en fait, pour ce que j'en sais, cela peut se reproduire à tout moment – et je préfère affronter les médecins en bafouillant comme une loque, oppressé par le fantôme de ma femme décédée, plutôt que de subir un examen superficiel qui se solderait, comme avec les mods, par un réconfort douteux : AUCUN DÉFAUT DÉTECTÉ.

Dix minutes plus tard, Po-kwai réapparaît. « Ça vous ennuie... si je m'assois un peu ici ?

— Bien sûr que non.

— Il est trop tard pour que je me recouche, trop tôt pour que je prenne mon petit déjeuner ; je ne sais pas quoi faire. »

Elle apporte une seconde chaise et s'assoit, courbée vers l'avant, manifestement toujours agitée.

« Peut-être que je devrais faire venir un médecin, dis-je.

— Ne soyez pas ridicule.

— Des tranquillisants...

— *Non !* Je vais très bien. C'est simplement que je n'ai pas l'habitude que des gardes armés fassent irruption dans ma chambre en brandissant des armes à feu, c'est tout. » Je recommence à m'excuser, mais elle me fait taire. « Je ne me *plains* pas. Je suis heureuse que vous fassiez votre travail. C'est juste que je me fais – enfin – à l'idée que celui-ci est *nécessaire*. Ils ont été parfaitement francs lors de l'entretien, ils m'ont expliqué précisément en quoi consisteraient les mesures de sécurité ; c'est entièrement de ma faute si j'ai fait mine de les ignorer, en pensant que c'était de la paranoïa.

— Mais qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? Ma réaction exagérée ? Je suis désolé ; j'aurais dû prendre les choses plus calmement. Mais vous n'avez aucune raison de vous sentir harcelée ; Probablement personne, à l'extérieur du C.R.S.A., ne sait même que le projet *existe*.

— Bien sûr. Mais c'est que... maintenant que je sais que je ne suis pas le contrôle, maintenant que le truc marche vraiment... et si je pense au montant des investissements en Recherche et Développement... que je représente désormais. » Elle secoue la tête. « Je suis venue à tout ça pour la physique – j'ai pensé que je serais plus une collaboratrice qu'un simple cobaye. Leung me traite comme une idiote, Tse *est* un imbécile. Ho me traite comme une sorte de divinité mineure et fragile, je ne sais pas où se situe *son* problème. Et rien ne sera publié avant des années. Cela mériterait de faire la une de *Nature* demain : « LE RÔLE DE L'OBSERVATEUR DANS LA MÉCANIQUE QUANTIQUE CONFIRMÉ – AVEC VARIATIONS ! »

— Rôle de... ?

— L'observateur. Dans la mécanique quantique. » Elle me regarde comme si je lui racontais des salades, et puis elle comprend soudain : « Ils ne vous ont *rien* dit, c'est ça ? » Elle

émet un bruit dégoûté et incrédule. « Bien sûr : Nick n'est qu'un garde du corps, juste un larbin de seconde zone ; pourquoi quelqu'un se donnerait-il la peine de lui dire pour quoi il risque sa vie ? »

Je secoue la tête. « Je ne risque pas ma vie. Et si je n'ai pas besoin de savoir, peut-être que c'est mieux...

— Baratin !

— Je suis sincère. »

P3 maintient mon calme – mais je peux observer, sans passion aucune, une sorte de vertige spirituel qui s'amplifie en moi. Je ne veux pas apprendre les secrets de l'Ensemble ; je ne veux pas entendre l'explication finale, dans toute sa banalité ; je ne veux pas percer le voile.

Sous amorçage, cependant, cette panique reste virtuelle et abstraite ; ce n'est pas la mienne. Je me contente d'une obéissance littérale – et je n'ai aucunement reçu l'instruction de me maintenir dans une ignorance respectueuse. Les attributs quasi mystiques dont j'ai embelli l'Ensemble ne viennent pas du mod de loyauté lui-même et le boy-scout zombi n'a aucun besoin d'eux.

De toute façon, je n'ai pas le choix. Po-kwai dit fermement : « Contentez-vous d'écouter. Les détails techniques sont laborieux, mais les points fondamentaux sont simples. Avez-vous entendu parler du problème de la mesure quantique ?

— Non.

— Et du chat de Schrödinger ?

— Bien sûr.

— Eh bien, le chat de Schrödinger est une illustration du problème de la mesure quantique. La mécanique quantique décrit des systèmes microscopiques – des particules subatomiques, des atomes, des molécules – à l'aide d'un formalisme mathématique appelé fonction d'onde. À partir de la fonction d'onde, on peut prévoir les probabilités d'obtenir divers résultats quand on effectue des mesures sur le système.

« Supposons, par exemple, qu'un ion argent, préparé d'une certaine façon, passe dans un champ magnétique et frappe ensuite un écran fluorescent. La mécanique quantique prévoit que, la moitié du temps, l'éclair apparaîtra en haut de l'écran,

comme si l'ion avait obliqué vers le haut dans le champ magnétique, et l'autre moitié du temps il apparaîtra en bas de l'écran. Cela peut s'expliquer par le *spin* de l'ion, qui le fait interagir avec le champ ; il est poussé vers le haut ou vers le bas, selon l'orientation du spin par rapport au champ. En observant les éclairs sur l'écran, on mesure donc le spin de l'ion.

« Ou supposons qu'on ait un atome radioactif, avec une demi-vie d'une heure, et qu'on pointe sur lui un détecteur de particules câblé à un dispositif qui casse une bouteille de gaz toxique et tue un chat si l'atome se désintègre. On enferme toute l'installation dans une boîte opaque et puis on attend une heure avant de regarder à l'intérieur. Si on fait l'expérience plusieurs fois – avec un nouvel atome et un nouveau chat à chaque fois – la mécanique quantique prévoit que la moitié du temps, le chat sera mort, et l'autre moitié du temps vivant. En voyant dans quel état il se trouve, on mesure si l'atome s'est ou non désintégré.

— Et alors... où est le problème ?

— Le problème, c'est *qu'avant* la mesure, la fonction d'onde ne vous dit pas ce que va être le résultat ; elle vous dit seulement que chacun d'eux a une chance sur deux de se réaliser. Mais une fois que vous avez *fait* la mesure, une deuxième mesure sur le même système donnera toujours le même résultat ; si le chat était mort la première fois que vous avez regardé, il sera toujours mort si vous regardez de nouveau. En termes de fonction d'onde, le fait d'effectuer la mesure a – d'une certaine manière – transformé un mélange de deux ondes, représentant les deux possibilités, en une onde « pure » – qu'on appelle un état propre – qui n'en représente qu'une. C'est ce qu'on appelle la « réduction du paquet d'ondes ».

« Mais pourquoi une mesure devrait-elle être spéciale ? Pourquoi *devrait-elle* réduire le paquet d'ondes ? Pourquoi un quelconque instrument de mesure – lui-même composé d'atomes individuels, dont tous obéissent vraisemblablement aux mêmes lois de la mécanique quantique que le système mesuré – causerait-il la réduction d'un mélange de possibilités à une et une seule d'entre elles ? Si on se contente de considérer que l'appareil de mesure n'est qu'une partie du système comme

une autre, l'équation de Schrödinger prévoit que *l'appareil lui-même* doit se retrouver dans un mélange d'états – de même que tout ce qui interagit avec lui. La bouteille de gaz toxique doit se retrouver décrite par une fonction d'onde qui est le mélange de l'état « cassée » et de l'état « intacte » – et le chat se résumer au mélange de l'état « mort » et de l'état « vivant ». Alors pourquoi voyons-nous donc toujours le chat dans un état pur, mort ou vivant ?

— Peut-être que la théorie est tout simplement fausse.

— Non, ce n'est pas aussi facile que ça. Jamais une théorie scientifique n'a rencontré autant de succès que la mécanique quantique – sous réserve d'accepter la réduction du paquet d'ondes. Si toute la théorie était fausse, il n'y aurait pas de microélectronique, de lasers, d'optronique, de nanomachines ; quatre-vingt-dix pour cent des produits chimiques et de l'industrie pharmaceutique n'existeraient pas. La mécanique quantique passe tous les tests expérimentaux réalisés à ce jour – tant que vous supposez qu'il y a ce processus spécial appelé « mesure » – qui obéit à des lois totalement différentes de celles qui prévalent le reste du temps.

« Le but de l'étude du problème de la mesure quantique est donc de déterminer précisément ce *qu'est* une « mesure » et *pourquoi* elle a un caractère spécial. À quel moment le paquet d'ondes est-il réduit ? Est-ce quand le détecteur de particules se déclenche ? Quand la bouteille se casse ? Quand le chat meurt ? Ou bien encore quand quelqu'un regarde dans la boîte ?

« Certains haussent les épaules et se contentent de dire : la mécanique quantique prévoit correctement les probabilités des résultats finals, visibles – que demander de plus ? Les atomes ne sont révélés que par leurs effets sur les instruments scientifiques, de sorte que si la mécanique quantique vous permet de calculer – avec précision – les probabilités d'obtenir telle mesure sur un instrument donné – ou telle position du faisceau lumineux, ou la mort du chat –, la théorie est satisfaisante.

« D'autres ont essayé de montrer que le paquet d'ondes est obligatoirement réduit quand le système atteint une taille critique – ou une énergie critique, ou un degré critique de

complexité – et qu'un appareil de mesure effectif est bien au-delà du seuil. Certains ont invoqué des effets thermodynamiques, la gravité quantique, des non-linéarités hypothétiques dans les équations... toutes sortes de choses. Qui n'expliquent jamais complètement les faits.

« Et puis il y a la théorie des univers multiples...

— Des histoires alternatives, des univers parallèles...

— Exactement. Dans la théorie des univers multiples, le paquet d'ondes n'est *pas* réduit. C'est tout l'univers qui se scinde en versions différentes, une pour chaque mesure possible. Dans un univers, le chat est mort et un expérimentateur a constaté son décès ; dans un autre univers, il est vivant et c'est bien ce que l'observateur a vu. L'ennui, c'est que la théorie ne dit pas *pourquoi* cela devrait se passer ainsi – ou même à quel instant l'univers se scinde : détecteur ? bouteille ? chat ? humain ? Elle ne donne pas vraiment de réponse.

— Peut-être qu'il n'y a pas de réponse ; peut-être que tout cela n'est que du pinaillage métaphysique... »

Elle secoue la tête. « La *métaphysique* est une science expérimentale depuis les années mille neuf cent quatre-vingt. Bien que, personnellement, j'aimerais mieux penser que nous n'avons assisté qu'aujourd'hui à son véritable commencement. » Elle jette un coup d'œil à sa montre. « Désolée, *hier*. Mardi vingt-quatre juillet deux mille soixante-huit. »

Elle attend patiemment que je comprenne – avec un sourire vaguement satisfait.

« *Dans le cerveau ?* D'une certaine manière, vous avez montré que la réduction du paquet d'ondes se passe dans le cerveau ?

— Oui.

— Mais... *comment* ? Qu'est-ce que cela a à voir avec le fait *d'influencer* les ions, de les faire tous aller dans la même direction ? Vous n'employez pas une sorte d'effet électromagnétique...

— *Non !* Aucun champ biologique ne pourrait être assez fort...

— C'est ce que je pensais. Mais – comment, alors ?

— Le mod fait deux choses. La première, c'est qu'il m'empêche de réduire le paquet d'ondes ; il met hors service les parties du cerveau qui font ça en temps normal. Mais si c'était tout ce qu'il faisait, les ions seraient toujours aléatoires, cinquante-cinquante... c'est seulement que ce serait vous, Leung, Tse et Ho qui réduiriez le système, au lieu de moi.

« Mais le mod me permet aussi de *manipuler* les états propres – maintenant que je ne les détruis plus tous sauf un, maladroitement et aléatoirement. Il me laisse changer leurs forces relatives – et donc modifier les probabilités des résultats possibles de l'expérience.

« En théorie, je suppose que je pourrais alors réduire le paquet d'ondes moi-même – mais cela rendrait l'expérience moins élégante si la même personne faisait les deux. Ce sont donc les gens du poste de commande qui réduisent le système – qui inclut l'ion argent, l'écran fluorescent et moi-même – mais seulement après que j'ai changé les probabilités pour qu'elles ne soient plus à cinquante-cinquante.

— De sorte que... tout le monde dans le poste de commande participe à l'expérience ? C'est la raison pour laquelle les histogrammes ne changent pas *tant que* vous n'avez pas énoncé la direction de l'ion – parce que si *nous* connaissions les résultats avant que vous n'ayez eu une chance d'influencer les probabilités, nous ferions s'effondrer les ions de manière aléatoire ?

— C'est cela. »

Je considère la chose un moment. « Vous dites que nous réduisons le « système ». Donc *vous* existez en tant que mélange, jusqu'à ce que nous entendions votre voix ?

— Oui.

— Et à quoi cela... ressemble-t-il ? »

Elle rit. « C'est ce qui est le plus frustrant : *je ne sais pas !* Je ne m'en souviens tout simplement pas. Une fois qu'on m'a réduite, je me retrouve avec un seul jeu de souvenirs ; je me rappelle seulement un des faisceaux lumineux sur l'écran. Je ne me rappelle même pas à quoi ça ressemble de faire fonctionner le mod... vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi ça me prenait si longtemps pour faire marcher ce truc ? Et je ne sais

pas si je « vois » jamais deux éclairs, même l'espace d'un instant ; je soupçonne que mes deux états se développent de manière trop indépendante pour cela. Ça se passe peut-être un peu comme dans le modèle des univers multiples, à une très petite échelle : il y a sans doute en fait deux versions distinctes de moi-même – même si ce n'est que pendant une fraction de seconde avant qu'on me réduise. Mais quoi qu'il se passe dans le reste de mon cerveau, les deux états du mod interagissent *certainement* – leurs fonctions d'onde interfèrent, renforçant un état propre et affaiblissant l'autre. Sinon, toute l'expérience n'aboutirait à rien – ce ne serait effectivement que du pinaillage métaphysique. »

J'hésite, perplexe, et essaie de revenir au point où la discussion a déraillé de la réalité. « Est-ce que vous êtes sérieuse ? dis-je finalement. Vous ne me faites pas marcher ? Vous ne cherchez pas à vous venger de moi à cause de mon irruption dans votre chambre ? Parce que si c'est le cas, vous avez gagné – j'abandonne. J'en suis au point où je ne peux pas discerner ce qui est authentique de ce que vous inventez. »

Elle semble blessée. « Je ne ferais jamais ça. Tout ce que je vous ai dit est vrai.

— C'est que... ça commence à ressembler aux inepties proférées par les mystiques quantiques...»

Elle secoue la tête avec véhémence. « Non, non... *eux* prétendent que la conscience comporte un élément qui n'est *pas physique* – quelque chose d'indépendant du cerveau, une entité « spirituelle » mal définie, qui réduit le paquet d'ondes. L'expérience d'hier a prouvé qu'ils avaient complètement tort. Les parties du cerveau que le mod met hors service ne font rien de mystique ; elles exécutent un travail subtil – mais parfaitement compréhensible, parfaitement *physique*.

« Je sais *bien* que ça paraît bizarre – mais l'idée, c'est qu'en fait tout cela est parfaitement banal. Nous passons *tous* notre vie à réduire les systèmes avec lesquels nous interagissons. C'est une très vieille idée ; un grand nombre des pionniers de la mécanique quantique croyaient que l'observateur jouait un rôle crucial – qu'il ne suffisait pas seulement d'un appareil de mesure pour réduire le paquet d'ondes. Mais ça a pris plus d'un

siècle pour repérer exactement où cela se passe dans l'observateur. »

Je ne sais toujours pas si je dois croire le moindre mot de tout cela – mais elle semble convaincue, et cela vaut donc au moins la peine de comprendre précisément ce à quoi elle croit. Je remise mon scepticisme et fais de mon mieux pour arriver à la suivre.

« Bien... il ne suffit donc pas d'un « appareil de mesure », vous devez avoir un « observateur » – mais qu'est-ce qui constitue un observateur ? Les être humains, d'accord... mais qu'en est-il des ordinateurs ? Et des chats ?

— Ah. Les ordinateurs actuels, certainement pas. La réduction du paquet d'ondes est un processus physique particulier – pas un sous-produit résultant automatiquement d'un certain degré d'intelligence, ou de la conscience de soi, ou d'autre chose du même genre – et les ordinateurs n'ont tout simplement pas été *conçus* pour ça... même si certains le seront sans doute dans l'avenir.

« Quant aux chats... je pense que oui, mais je ne suis pas exactement experte en neurophysiologie comparative, alors ne me croyez pas sur parole. Cela peut prendre des années avant qu'on arrive à savoir exactement quelles espèces *le font* et lesquelles *ne le font pas*. Et puis il y a la question de révolution de la caractéristique en question – et tout simplement de ce que signifie « l'évolution » dans un univers sans réduction. Les gens vont passer des décennies à démêler toutes les implications. »

Je hoche la tête stupidement. J'espère qu'elle va se taire un instant, pendant que j'essaie de démêler moi-même quelques-unes de ces implications. Si tout cela est vrai, qu'est-ce que cela me dit sur Laura ? Est-ce que « manipuler des états propres » aurait pu lui permettre de forcer les serrures et d'échapper aux caméras de sécurité ? Peut-être... mais comment une mutation fortuite, ou une anomalie congénitale aléatoire, pourrait-elle la doter d'aptitudes aussi complexes ? N'est-ce pas plutôt la perte de la capacité de réduire le paquet d'ondes – des dommages aléatoires peuvent facilement produire des *déficits*. Mais des dégâts cérébraux ont-ils une chance de produire le type de pouvoirs sophistiqués que, selon Po-kwai, le mod procure ? Et

pourtant, Laura *doit* avoir ces pouvoirs ; sinon, comment a-t-elle pu s'échapper de l'Institut Hilgemann ? Et sinon, comment le mod lui-même peut-il les procurer ? Je ne peux pas croire que B.D.I. ait conçu tout cela en partant de zéro – en *six mois* – simplement en étudiant le trait humain normal qui faisait défaut à Laura.

Alors, qu'est-ce qui est le plus insensé : que B.D.I. ait inventé la manipulation neurale des états propres, en moins de temps qu'il n'en faut à la plupart des sociétés pour développer un nouveau mod de jeu... ou un événement aléatoire donnant à Laura – et à B.D.I. – le produit fini sur un plateau d'argent ?

Po-kwai continue. « Cela donne à réfléchir, quand même : avant qu'un de nos ancêtres n'ait appris ce tour, l'univers devait être un endroit radicalement différent de celui que nous connaissons. *Tout* arrivait simultanément ; toutes les possibilités coexistaient. Le paquet d'ondes n'était *jamaïs* réduit, il ne faisait que se complexifier de plus en plus. Et je sais que cela semble ridiculement anthropocentrique... ou géocentrique... de penser que la vie sur cette planète a pu être à ce point différente – mais avec *tant* de richesse, *tant* de complexité dans l'univers, peut-être qu'il était inévitable que, quelque part, une créature se développe qui ébranlerait tout cela – qui annihilerait la diversité à l'origine même de son existence. »

Elle rit, mal à l'aise ; elle semble presque gênée – comme le deviennent certaines personnes en relatant les nouvelles d'un désastre, ou d'une atrocité.

« Ce n'est pas facile à accepter, mais c'est ce que nous *sommes*. Nous ne sommes pas seulement l'univers qui a « conscience de lui-même » – nous sommes l'univers qui se *décime* lui-même, par le simple acte d'accéder à cette conscience. »

Je la fixe, incrédule. « Vous voulez dire que... le premier animal qui sur la Terre a possédé cette caractéristique... a réduit l'univers *tout entier* ? »

Elle hausse les épaules. « Peut-être que ce n'était pas sur la Terre, mais il n'y a aucune raison de penser que ça n'a pas été le cas. Quelqu'un a bien dû être le premier. Et pas vraiment

l'univers entier – un coup d'œil superficiel vers le ciel nocturne aurait été loin de tout mesurer. Il aurait réduit considérablement les possibilités, néanmoins – il aurait fixé la Terre et le soleil, pour commencer, les aurait condensés à partir du mélange de *tous les arrangements possibles de la matière* qui auraient pu occuper le système solaire. Puis les étoiles les plus brillantes dans la limite de son acuité visuelle, réduisant à néant toutes les configurations alternatives possibles. Pensez aux constellations qui auraient pu exister ; aux étoiles et aux mondes qui ont disparu pour toujours quand notre fameux ancêtre a ouvert les yeux. »

Je secoue la tête. « Vous ne pouvez pas être sérieuse.

— Je le suis.

— Je ne vous crois pas. Quelle preuve avez-vous ? À partir d'une petite expérience avec des *ions argent*, vous prétendez que cet ancêtre hypothétique de l'humanité – et peut-être des chats – a transformé ce grandiose et glorieux mélange de *tous les Univers possibles* qui auraient pu se réaliser depuis le Big Bang... en la fraction minuscule de cet ensemble lui donnant une vision unique du ciel nocturne ? Qu'il a effacé tout le reste ? Commis une sorte de... génocide cosmologique ?

— Oui. Un génocide peut-être littéral. La vie – la vie intelligente – n'a pas besoin de réduire le paquet d'ondes. Et nous aurions réduit toute forme de vie antérieure à la nôtre ne réduisant *pas* elle-même le paquet d'ondes. Ce qui signifie peut-être l'anéantissement de civilisations entières.

— Et vous pensez que nous continuons à le faire ? À réduire des choses éloignées de plusieurs années-lumière ? D'autres étoiles ? D'autres galaxies ? D'autres formes de vie ? « Réduisant les possibilités » ? Taillant dans l'univers – *simplement en l'observant* ? »

Je ris, car je viens tout à coup de penser à quelque chose. « Ou plutôt que nous *l'étions*, jusqu'à... »

Je m'arrête au milieu de la phrase et ferme les yeux un instant, pris de vertige et de claustrophobie. La conclusion inexprimée se déroule malgré tout dans mon cerveau et aucun mod dans mon crâne ne semble capable de la rendre anodine.

Po-kwai dit doucement : « Eh oui. Nous l'étions. Jusqu'à l'arrivée de la Bulle. »

8

Po-kwai passe une matinée dans la chambre à ions pour confirmer que les résultats de la nuit précédente n'étaient pas le fruit du hasard, puis on lui donne quinze jours de repos, pendant les préparatifs de la phase suivante de l'expérience. Être obligée de rester dans le bâtiment ne semble pas la déranger ; elle passe la majeure partie de son temps à lire. « C'est ce que je ferais de toute façon, dit-elle. Et si j'arrive à oublier que je n'ai pas le choix, la situation est parfaite : calme, tranquillité – et une climatisation qui marche ; c'est mon idée du paradis. »

La mélopée disparaît de mes rêves. **P3** fonctionne parfaitement. **Karen** ne revient pas. J'interroge prudemment Lee Hing-cheung à propos de ses mods ; il s'avère qu'il a seulement **Sentinelle**, **MétaDossier** et **Réseau Rouge** – et qu'en dehors du problème initial, pendant les expériences sur les ions, il n'a eu aucun ennui avec eux. Ma détermination à découvrir la cause du fonctionnement erratique de mes propres mods s'affaiblit ; je ne vois pas l'intérêt d'aller voir un médecin ou un neurotechnicien alors que je n'ai aucun symptôme – et je suis un peu réticent à prendre le risque de révéler que j'ai un mod de loyauté à des personnes qui ne sont pas censées le savoir. Je me promets de demander de l'aide au premier signe de dysfonctionnement, mais avec chaque jour qui passe sans rechute, l'espoir que le problème se soit « autoréparé » semble de moins en moins irréaliste.

J'avais craint une explication astucieuse, mais en fin de compte banale, concernant la « télékinésie » de Laura ; j'avais redouté une contradiction supplémentaire, une disparité de plus entre mes sentiments à propos de l'Ensemble et la réalité des activités de celui-ci ; je ne pouvais donc pas rêver mieux que les révélations de Po-kwai. L'Ensemble se préoccupe de questions fondamentales sur la nature de la réalité, la nature de

l'humanité – et peut-être même aussi sur les raisons d'être de la Bulle. J'ai honte quand je me rappelle avoir sérieusement nourri l'idée que le but unique de cette formidable association pouvait se résumer à une exploitation ; sordide des talents de Laura, la virtuose de l'évasion. J'aurais dû savoir que c'était quelque chose de supérieur.

Et si l'hypothèse de l'« exploitation sordide » avait finalement été la bonne ? L'Ensemble serait néanmoins resté la chose la plus importante de ma vie ; le mod de loyauté le garantit. Il est aussi absurde pour moi de craindre la désillusion que de me réjouir dans l'affirmation de ma foi ! Je laisse cette idée me trotter dans la tête, mais elle n'aboutit nulle part.

Je ne sais pas non plus quoi faire de l'allégation stupéfiante de Po-kwai – que la vie sur la Terre pourrait être intrinsèquement hostile au reste de l'univers. L'esprit conçoit assez facilement la notion – énoncée comme une proposition abstraite et isolée – selon laquelle l'humanité participerait – ou aurait participé – à une sorte de nécrose cosmique, viderait l'univers de ses possibilités, commettrait involontairement un génocide à une échelle dépassant l'entendement. Mais elle ne *mène* nulle part. Mon sentiment d'horreur cède rapidement la place à de l'incrédulité ; je me sens comme si on m'avait baladé dans une de ces démonstrations mathématiques bidon censées prouver que un égale zéro. Je m'extirpe de ce cul-de-sac mental et recherche une faille dans l'argumentation. Quand j'arrive pour prendre mon poste en fin d'après-midi, Po-kwai interrompt sa lecture et nous reprenons le débat.

« Vous l'avez vous-même admis, dis-je, ce géocentrisme est ridicule. »

Elle hausse les épaules. « Seulement si nous sommes les premiers. Peut-être que ce n'est pas le cas ; peut-être que c'est arrivé sur mille autres planètes, un milliard d'années avant la Terre. Je ne pense pas que nous le saurons jamais. Mais après avoir identifié avec précision les parties du cerveau humain qui réduisent le paquet d'ondes, ce qui serait *géocentrique* c'est de supposer que *toutes les autres créatures intelligentes de l'univers* font exactement pareil.

— Mais je ne suis pas convaincu que vous les ayez *effectivement* identifiées avec précision. Vous n'avez pas prouvé, de manière concluante, que vous ne réduisiez plus le paquet d'ondes ; vous avez seulement montré que le mod interfère *avant la réduction* – indépendamment de ce qui la cause. Peut-être qu'une des théories précédentes est exacte, après tout – peut-être qu'il y a réduction du paquet d'ondes à chaque fois que le système devient assez grand –, mais que le mod réussit à agir à une échelle de longueur immédiatement inférieure à la taille critique... il trouve une petite place pour son tour d'interférence, à la dernière minute.

— Et en ce qui concerne les parties du cerveau que le mod met hors service ? Qu'est-ce qui s'y passe ?

— Je ne sais pas. Mais s'il semble qu'elles soient « conçues » pour avoir un effet quantique, alors peut-être représentent-elles une tentative rudimentaire pour obtenir précisément le même effet que la partie réduction du mod – une *influence* sur la manière dont le paquet d'ondes est réduit, un refus d'accepter purement et simplement les probabilités. Peut-être l'évolution nous a-t-elle donné la capacité de donner un petit coup de pouce au hasard ; vous ne pouvez pas nier la valeur que cela aurait en tant que facteur de survie. Et si la réduction aléatoire du paquet d'ondes s'est *toujours* effectuée depuis les débuts de l'univers, à chaque fois que le système atteignait la taille critique... alors nous ne sommes coupables que de cet embryon de contrôle sur le processus. »

Elle m'écoute gentiment mais ne cède pas d'un pouce. « Si je n'invoque pas la partie du mod qui inhibe la réduction – si je ne désactive *pas* ces chemins naturels – l'effet disparaît entièrement ; les ions retournent à leur comportement aléatoire. C'est la première chose que nous avons testée, le lendemain de la fameuse série. Votre théorie pourrait toujours être valide, c'est vrai. Les chemins naturels pourraient interférer d'une certaine façon avec l'action du mod sur les états propres, sans avoir pour autant le moindre rapport avec la *réduction* du paquet d'ondes. Mais si les gens avaient la capacité de « donner un petit coup de pouce au hasard », je pense qu'on l'aurait déjà découvert, depuis le temps. Et je ne doute pas de l'existence

d'autres explications pour l'expérience des ions – mais en ce qui concerne la Bulle ?

— On ne manque pas d'autres explications pour ça non plus – j'ai dû en entendre au moins mille, ces trente dernières années.

— Dont combien vous ont convaincu ?

— Aucune, pour être honnête. Mais celle-ci est-elle plus convaincante ? Si les Créateurs de la Bulle étaient si vulnérables à nos observations, comment auraient-ils pu survivre si longtemps ? Jusqu'où les télescopes portaient-ils, avant la Bulle ? Des milliards d'années-lumière !

— Oui, mais nous ignorons quels dégâts – quel degré d'observation – ils pouvaient tolérer. Quand l'univers n'avait encore connu aucune réduction, peut-être y avait-il des formes de vie qui s'appuyaient sur la quasi-totalité de cette multiplicité – pour lesquelles chaque individu était réparti sur une large étendue du spectre des états propres, occupant une gamme importante de ce que nous considérerions comme des possibilités mutuellement exclusives. La première réduction aurait été pour eux comme... la découpe d'une tranche mince dans un corps humain, avant de jeter le reste.

— Alors comment les Créateurs de la Bulle ont-ils survécu ? En étant très minces dès le départ ?

— Exactement ! Il doit leur falloir une gamme d'états beaucoup plus restreinte. Peut-être que, pour eux, l'effet s'est plutôt apparenté à... l'élévation des profondeurs auparavant insondables de l'océan. Nous avons certes observé des galaxies distantes de milliards d'années-lumière – mais nous n'avons même pas fini de réduire le *système solaire* jusqu'au dernier fragment de poussière météorique. Les systèmes planétaires des étoiles éloignées auraient peut-être toujours eu beaucoup de liberté. Et peut-être qu'un individu de la race des Créateurs de la Bulle pourrait survivre à pratiquement n'importe quoi, sauf un face à face avec un être humain – mais la précision croissante de l'astronomie humaine était en train d'épuiser la fonction d'onde – « de drainer l'océan » – à un degré tel que, pour nous empêcher d'aggraver les choses, la construction de la

Bulle était pour eux la seule manière de préserver leur civilisation.

— Je ne sais pas...»

Elle rit. « Je ne *sais pas non plus*. Et le but de la Bulle, justement, est de faire en sorte que nous ne *sachions* jamais. J'ai néanmoins d'autres théories, si vous n'aimez pas celle-ci. Peut-être que les Créateurs de la Bulle sont faits de matière froide obscure – des axions, où une autre particule interagissant faiblement que nous n'avons jamais été capables de détecter avec beaucoup d'efficacité. Si c'était le cas, nous aurions pu ne leur faire que relativement peu de mal – mais ils ont décidé que notre technologie se rapprochait de manière inconfortable du point où elle pourrait commencer à les affecter. Il y avait plein d'astronomes à la recherche de la matière froide obscure dans les années vingt et au début des années trente – et leur équipement devenait chaque année un peu plus sensible, un peu plus précis. C'est peut-être eux qui sont à blâmer. »

On peut oublier les abstractions. En me frayant un chemin à travers les rues, l'idée que la foule qui m'entoure empêche collectivement la ville de se dissoudre dans un brouillard de possibilités simultanées me semble non seulement incroyable, mais surtout et manifestement hors de propos. La réalité quotidienne reste imperturbablement égale à elle-même, indifférente aux fondements complexes et caricaturalement contraires au sens commun qui la sous-tendent. Quand Rutherford a montré que les atomes étaient essentiellement constitués d'espace vide, le sol en est-il devenu moins solide pour autant ? La vérité ne change rien par elle-même.

Ce que je ne peux pas oublier, cependant, c'est que l'Ensemble s'intéresse aux *sciences de la Bulle* – l'exactitude de leur hypothèse n'a aucune importance. C'est l'idée qui compte. Les couches de sécurité, les gardes du corps pour les volontaires, n'ont aucun rapport avec la crainte d'une concurrence commerciale.

L'Ensemble a exactement un ennemi et un seul : les Enfants de l'Abîme.

Contrôle me réveille doucement en réponse au coup frappé à la porte – ce qui me laisse l'esprit clair mais néanmoins agacé ; il est midi à peine passé et je n'ai dormi que deux heures. J'envoie une commande infrarouge à la H.V. pour qu'elle m'affiche l'image du judas électronique de la porte. C'est le Dr Ho qui me rend visite. Je m'habille rapidement, perplexe. Si on avait eu besoin que je reprenne le service, pour une raison quelconque, j'aurais sûrement eu un appel de Tong ou de Lee.

Je l'invite à entrer. Il examine la chambre avec une sorte de stupéfaction contrite, comme pour me dire qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer aussi modeste, mais que maintenant qu'il sait, j'ai droit à sa plus profonde sympathie. Je lui offre du thé ; il refuse, avec force remerciements. Nous échangeons quelques banalités, puis un silence gêné s'instaure. Il sourit, comme à l'agonie, pendant trente longues secondes, puis dit enfin : « Ma vie est dédiée à l'Ensemble, Nick. » Ça sonne à moitié comme une profession de foi, à moitié comme une déclaration de haine envers lui-même.

J'incline la tête puis marmonne : « La mienne aussi. » C'est la vérité, je ne devrais pas en avoir honte – mais ce qui provient de Ho est si intense, et en même temps si confus, que je ne peux m'empêcher d'être influencé par son ambiguïté.

« Je sais par quoi vous êtes en train de passer, dit-il. Les batailles intérieures, les paradoxes, les tourments. Je *sais*. » Je ne doute pas un instant de ce qu'il dit – et je me sens, avec un pincement au cœur, coupable et indigne : sa souffrance, au confluent des contradictions du mod de loyauté, a manifestement été bien pire que la mienne.

« Et je sais que vous ne me remercirez pas d'ajouter encore à votre calvaire. Mais la vérité n'est jamais facile à accepter. »

Je hoche la tête bêtement en entendant cette platitude, tandis qu'une partie détachée de moi-même se demande : *est-ce l'étape suivante ?* Une sorte de complaisance masochiste à se vautrer dans le conflit créé par le mod de loyauté ? Une pulsion à m'étendre sur l'impuissance de ma raison – une idéalisation de ma détresse en une souffrance mystique et révélatrice ? Cela aurait sa logique perverse : ne *voulant* pas haïr le mod, pourquoi n'essaierais-je donc pas de me représenter mon

désarroi mental sous une optique différente, de redéfinir sa signification, de déclarer qu'il me mène vers une compréhension plus profonde et une foi plus forte ?

Ho continue. « Nous désirons tous les deux servir l'Ensemble – mais que cela signifie-t-il en réalité ? Jour après jour nous faisons notre travail, obéissons à nos instructions, jouons notre rôle – en espérant que l'on peut faire confiance à ceux qui nous encadrent dans la chaîne de commandement pour servir au mieux les intérêts de l'Ensemble. Mais la question qu'on *doit* se poser est : méritent-ils cette confiance ? *Servent-ils* l'Ensemble avec le dévouement absolu qui serait pour vous ou moi une seconde nature... ou s'occupent-ils simplement de leurs propres intérêts ? *Comment pouvons-nous être sûrs ?* »

Je secoue la tête. « Ils font partie de l'Ensemble. Notre loyauté leur est acquise...

— Ils représentent une *partie* de l'Ensemble, oui. Mais notre loyauté va au tout. »

Je ne sais pas trop quoi répondre. C'est certainement vrai – en ce sens que le mod se réfère seulement à *l'Ensemble* et pas à une personne spécifique. Mais pourquoi se soucier de faire la distinction ? Quelle différence cela fait-il en pratique ?

Je m'agite sur ma chaise, embarrassé ; Ho se penche vers moi, son visage de jeune homme sérieux rayonne d'une sorte d'exigence tout intellectuelle. *Notre fidélité est au tout.* Je commence à me demander s'il a construit toute une philosophie morale autour des effets du mod de loyauté – une perspective qui me met vraiment mal à l'aise. Qu'un malade mental puisse réagir ainsi à son affection serait loin de constituer une première – sauf que je me trouverais dans la position inconfortable de partager l'infirmité du prophète au cerveau détraqué, jusqu'à mon dernier neurone, ce qui serait certainement une première pour moi.

« Nous devons tous tenir nos ordres de quelque part, dis-je raisonnablement. Nous devons supposer que la chaîne de commandement fonctionne. Quelle est l'alternative, en pratique ? Je ne connais même pas la structure de la direction générale du C.R.S.A. – sans parler de celle de l'Ensemble. Et même si je la connaissais, qu'êtes-vous en train de suggérer ?

Que je ne devrais prendre des instructions que du sommet ? Ce serait absurde. Tout s'arrêterait de fonctionner. » Ho secoue la tête. « Je ne dis pas cela du tout.

Vous parlez de prendre vos instructions du sommet, mais n'y a-t-il qu'un seul « sommet » ? Wei Pai-ling est propriétaire de B.D.I., c'est vrai...» Je fronce les sourcils et commence à nier toute connaissance de l'homme, ou du sigle, mais Ho s'exclame avec impatience : « Je sais précisément comment vous nous avez rejoints ; il n'y a aucune raison de gaspiller votre salive. Wei possède B.D.I. – mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il contrôle tout le reste ? Il a une certaine influence, limitée, sur les autres participants de N.H.K. – mais très peu de pouvoir ailleurs. Pensiez-vous que c'était B.D.I. qui avait trouvé Laura Andrews ?

— Je suppose...

— C'est un groupe de hackers de Séoul qui l'a « trouvée » – en travaillant sur une montagne de données volées concernant les infractions à la sécurité dans les établissements d'International Services – pour un tout autre client. Mais ils avaient connaissance d'une offre que l'Ensemble avait diffusée – une somme rondelette, pour des données présentant certaines caractéristiques – et ont donc transmis l'information.

— Certaines caractéristiques ? Lesquelles ?

— Je ne l'ai pas encore découvert.

— Des évasions inexplicables ? Je pensais que l'Ensemble s'était formé après que B.D.I. avait repéré Laura par hasard... mais vous dites qu'il existait déjà – et qu'il *recherchait* activement quelqu'un comme elle ?

— Oui.

— Mais comment ont-ils pu soupçonner... ?

— Je l'ignore – mais c'est sans importance. La question est : à qui devez-vous allégeance ? Globalement, la faction de Wei représente une minorité. Il a dû négocier âprement pour que ce soit B.D.I. qui passe Laura Andrews au scanner – bien que ce soit l'installation appropriée la plus proche. À la fin, c'est en fait seulement le vide juridique de N.H.K. qui a fait pencher la balance en sa faveur ; la plupart des autres pays surveillent de trop près la technologie concernée. Mais si on n'avait pas passé

telle ou telle législation en Argentine, eh bien... vous et moi n'aurions peut-être même pas été embauchés. »

Je secoue la tête. « Et alors ? Je n'ai jamais supposé que Wei était le chef. L'Ensemble est une alliance de différentes factions – pourquoi cela devrait-il m'inquiéter ? S'ils peuvent vivre avec leurs différences, pourquoi ne le pourrais-je pas ?

— Parce que votre loyauté va à l'Ensemble – *pas* à la coalition qui se trouve avoir conquis le pouvoir. Que se passe-t-il si les alliances se modifient ? Si l'Ensemble se dissout et se reforme avec de nouveaux objectifs, de nouvelles priorités ? Ou s'il se fragmente et ne se reforme *pas* ? À qui irait alors votre fidélité ? Pour quel groupe dissident vous battriez-vous, si on en arrivait là ? »

Je m'apprête à écarter son argumentation, mais je me retiens. L'Ensemble est la chose la plus importante de ma vie ; je ne peux me contenter d'ignorer ce genre de questions comme si elles ne me concernaient pas. Mais...

« Que signifie en fait, demandé-je, la loyauté à l'Ensemble « dans sa globalité » – sinon la loyauté à la faction au pouvoir ? C'est un assez bon principe pour les gouvernements... » Ho émet un grognement de dérision. Je continue : « D'accord, je ne suggère pas que nous devions nous abaisser au même niveau de cynisme. Mais que suggérez-vous exactement ? Vous n'avez toujours pas présenté d'alternative. »

Il approuve de la tête. « Vous avez raison. Je voulais que vous ayez d'abord concédé qu'une alternative était nécessaire. »

Je ne suis pas sûr d'avoir concédé quoi que ce soit de tel, mais je laisse passer.

« Il n'y a qu'un seul groupe de gens qualifiés pour décider laquelle des factions – s'il y en a une – représente vraiment l'Ensemble, dit-il. C'est une question qui doit être jugée avec un soin extrême – et dont la réponse ne peut certainement pas dépendre des changements de pouvoir à un moment donné. Vous êtes d'accord ? »

Je hoche la tête, à contrecœur. « Mais... quel « groupe de gens » ?

— Ceux d'entre nous qui portent un mod de loyauté, bien sûr. »

Je ris. « Vous et moi ? Vous plaisantez.

— Pas nous seuls. Il y en a d'autres.

— Mais...

— En qui d'autre pouvons-nous avoir confiance ? Le mod de loyauté est la *seule* garantie ; quiconque en est dépourvu – quelle que soit sa position dans l'organisation, même aux échelons les plus élevés – court le risque de confondre le véritable objectif de l'Ensemble avec ses intérêts propres. Pour nous, c'est impossible. Littéralement, physiquement impossible. La tâche de discerner les intérêts de l'Ensemble doit nous incomber. » Je le regarde fixement. « C'est... » *Quoi ? Une mutinerie ? Une hérésie ? Comment est-ce possible ?* Si Ho a un mod de loyauté – et je ne peux pas croire qu'il ait simulé tout cela – alors il en est physiquement incapable. Quoi qu'il fasse, c'est, par définition, un acte de fidélité à l'Ensemble, parce que...

La lumière se fait subitement dans mon esprit... ... l'Ensemble est, par définition, *précisément ce à quoi le mod nous rend loyaux*.

L'idée semble se mordre la queue, être incestueuse, friser l'ineptie solipsiste... et c'est normal. Après tout, le mod de loyauté n'est rien d'autre qu'un arrangement de neurones dans nos crânes ; il ne se réfère qu'à lui-même. Si l'Ensemble est la chose la plus importante de ma vie, alors la chose la plus importante de ma vie, quelle qu'elle soit, doit être l'Ensemble. Je ne peux pas « me tromper », je ne peux pas « mal l'interpréter ».

Cela ne me libère pas du mod – je sais que je suis incapable de redéfinir « l'Ensemble » à ma guise. Et néanmoins, il y a quelque chose de puissamment et d'indéniablement libérateur dans cette intuition. C'est comme si j'avais été pieds et poings liés dans des chaînes enveloppées autour d'un objet énorme et encombrant – et que je venais de parvenir à faire glisser les chaînes, pas de mes poignets ni de mes chevilles, mais au moins de leur encombrant point d'ancrage.

Ho, mon frère dans la folie, semble avoir lu dans mon esprit, ou du moins déchiffré mon expression.

Il hoche la tête sobrement et je me rends compte que je suis en train de lui sourire d'un air béat, mais je ne peux tout simplement pas m'arrêter.

« L'infailibilité, dit-il, est notre plus grande consolation. »

Quand Ho s'en va, j'ai la tête qui tourne – et que cela me plaise ou non, je fais partie de la conspiration.

Les handicapés mentaux qui entendent arbitrer la nature du « véritable Ensemble » se sont nommés le Canon. Tous ont un mod de loyauté – mais ils ont réussi à se convaincre eux-mêmes que le « véritable Ensemble » auquel ils doivent allégeance n'est pas l'organisation qui porte ce nom.

Qu'est-ce donc alors que le « véritable Ensemble » ?

Tous les membres du Canon ont une réponse différente.

La seule chose sur laquelle ils sont d'accord, c'est sur ce qu'il n'est pas : l'alliance de recherche qui s'appelle l'Ensemble est une contrefaçon, une imposture.

Livré à moi-même, sans Ho pour soutenir et étayer les raisonnements, je me demande si je maîtrise les contorsions mentales nécessaires à l'entretien de cette étrange façon de penser. L'Ensemble n'est pas le véritable Ensemble – *quel genre d'ergotage, de sophisme ridicule est-ce donc ?*

Et cependant... y croire suffit à rendre vraie cette proposition. Le bon sens, la logique quotidienne, n'a tout simplement rien à y voir : ma loyauté envers l'Ensemble n'a aucune *rationalité* – elle est tout entière fondée sur la *réalité anatomique* du mod de loyauté. Et le mod se réfère à un véritable Ensemble, qui peut donc être n'importe quoi, du moment que je suis physiquement capable d'y croire.

C'est ridicule, c'est absurde...

J'arpente l'appartement, en essayant de rester calme, en recherchant un parallèle, une métaphore – un modèle, si trivial soit-il, me permettant d'imaginer selon une démarche au moins partiellement raisonnable ce qui se passe dans ma tête. *L'Ensemble n'est pas le véritable Ensemble.* Alors c'est quoi, le véritable Ensemble ? Ce que je crois honnêtement qu'il est.

C'est de la démente. Si chaque membre du Canon est libre d'interpréter son allégeance à son gré, comme un problème de conscience privé, sans référence à l'autorité existante... c'est l'anarchie.

Et puis c'est enfin l'illumination.

Je comprends comment je peux donner un sens à tout cela, comment je peux me l'expliquer à moi-même.

Je m'arrête au milieu d'un pas et dis à haute voix : « Bienvenue à la Réforme. »

Mon intronisation dans les rangs du Canon est un processus graduel ; Ho organise des réunions à divers endroits de la ville, avec un ou deux membres à la fois – certains de B.D.I., d'autres du C.R.S.A. ou d'organisations non spécifiées. Au début, je ne comprends pas ce qui peut justifier de tels risques ; nous ne discutons presque de rien que Ho ne m'ait pas déjà révélé et il doit certainement y avoir des manières beaucoup plus sûres de me présenter au Canon. Finalement, je me rends néanmoins compte que ce contact personnel est essentiel pour cimenter mes nouvelles loyautés ; ce n'est qu'en parlant face à face avec ces gens que nous pouvons mutuellement nous convaincre que nous partageons vraiment le mod.

Bien sûr, il est déjà paradoxal que les membres du Canon puissent *vouloir* se rencontrer, coopérer, avoir la moindre discussion. Pour nous, tout consensus devrait constituer une abomination : le véritable Ensemble est défini à l'intérieur de chacun de nos crânes ; il devrait être impossible que l'avis de quiconque ait la moindre importance. Libéré des mensonges du faux Ensemble, pourquoi chacun ne suivrait-il pas sa vision exclusive, parfaite dans sa singularité ?

Parce que seuls, divisés, nous n'aurions pas le moindre espoir de réformer le faux Ensemble, de le reconstruire tel qu'il devrait être. Alors qu'unis, la perspective reste intimidante – mais pas tout à fait inimaginable.

Mon travail continue, comme si de rien n'était. La tentation de me confier à Po-kwai, de lui expliquer ce qui m'arrive, tout ce qui lui a été caché, est par instants presque insurmontable –

mais pas quand je suis effectivement en sa présence, et que **P3** m'accorde un sang-froid illimité. Bien que les instructions de Chen ne puissent plus me contraindre à garder le silence sur Laura et B.D.I., la nécessité de protéger le Canon est désormais ma priorité et je me trouve même plus prudent qu'auparavant avec elle. Cela semble la rendre perplexe au début, mais elle finit par l'ignorer et s'immerge dans ses lectures. Nos discussions nocturnes sur la métaphysique quantique et les invisibles Créateurs de la Bulle prennent fin. Sous amorçage, cela ne me fait rien – mais chez moi, quand je me remémore chaque matin les heures ternes que j'ai passées en transe de surveillance, je ressens une douleur étrange dans la poitrine, une impression de vide qui m'empêche de choisir le sommeil.

La seconde phase de l'expérience débute. Po-kwai retourne dans la chambre à ions, la tête pleine de glucose radioétaguée et de précurseurs de neurotransmetteurs, entourée d'une succession de caméras gamma à haute résolution. Elle est observée de manière très approfondie – tout au moins par les machines. Les données recueillies par les caméras gamma peuvent cependant être traitées de diverses manières, pour révéler, ou ne pas révéler, les opérations des différentes parties de son cerveau – et c'est l'ordinateur qui décidera, aléatoirement et au dernier moment, de ce qui sera montré aux expérimentateurs (ou plutôt aux coparticipants) sur l'écran de la salle de contrôle.

« C'est un peu comme les expériences d'Aspect sur le retardement du choix du photon dans les années mille neuf cent quatre-vingt, explique-t-elle. Leung a mis au point une sorte de version plus poussée de l'inégalité de Bell, une corrélation entre le déclenchement ou le non-déclenchement de certains neurones, dont la valeur doit être inférieure à un seuil – si toutes nos suppositions sont correctes. »

Les détails techniques me dépassent, mais j'en retire assez facilement l'essentiel : mes explications alternatives et optimistes sur le rôle de prétendus chemins réducteurs du paquet d'ondes sont sur le point d'être complètement démolies.

Ce qui signifie quoi ? Que je vais devoir me faire à un univers où je suis l'héritier d'un acte de génocide inintelligible ? J'envisage de plus en plus souvent cette perspective, mais elle ne mène toujours nulle part. J'essaie de me nourrir de parallèles réconfortants tirés de l'histoire de l'évolution : je ne me suis jamais senti coupable pour les dinosaures, après tout ? En fait, si Po-kwai a raison, il se peut même que les dinosaures n'aient pas existé – au sens de l'existence des animaux modernes – avant qu'un mammifère ne soit passé par là et ait rendu le passé défini et unique, en réduisant toutes les possibilités innombrables à une seule trajectoire d'évolution. Tout cela commence à paraître plus rassurant, comme une de ces conjectures métaphysiques futiles, qu'on ne peut absolument pas tester : « Peut-être l'univers a-t-il été créé ce matin dans sa totalité, avec des faux souvenirs pour chacun et des preuves archéologiques, paléontologiques, géologiques et cosmologiques parfaitement contrefaites concernant des événements répartis sur les quinze derniers milliards d'années... »

Le seul ennui, c'est que le cœur de la conjecture de Po-kwai *est* testable. Et cette idée que je n'arrive pas à développer virevolte dans ma tête, vierge, sans réponse.

Cette fois, la chambre à ions est insonorisée et même si Po-kwai se murmure les résultats pour s'aider à se concentrer, nous échappons à l'épreuve de devoir l'écouter. En l'absence de son, c'est par l'intermédiaire de la console centrale que Leung, Ho et Tse réduiront les parties sélectionnées de son cerveau. Je jette de temps en temps un coup d'œil aux écrans de visualisation mais, malgré toutes leurs couleurs, les images de tomographies par émission de positrons, les cartes neurales et les histogrammes restent trop encombrés et énigmatiques pour attirer mon attention, et je n'ai aucun problème à m'en détourner.

Naïvement, je m'attendais à des résultats immédiats, mais il y a des petits défauts à régler dans l'équipement, le logiciel et la maîtrise, maintenant un peu rouillée, du mod par Po-kwai. Comme je ne suis plus inondé de données et que je suis incapable de déchiffrer les écrans de visualisation, je perds pratiquement tout intérêt pour la chose pendant ma période de

service, et me ferme même au bavardage des scientifiques. Sous amorçage, c'est ainsi que cela doit se passer. Indépendamment de la décision que le Canon prendra au bout du compte concernant la valeur de ces expériences, mon rôle actuel est parfaitement clair : je dois faire le travail que le faux Ensemble attend de moi, avec autant de diligence que si mon allégeance n'avait pas changé.

En dehors du service et désamorcé, je me retrouve à me dire que peut-être que le Canon – comme la Bulle, comme les vérités de l'ontologie quantique – ne change rien, finalement. Peut-être qu'en pratique le faux Ensemble ne divergera jamais du véritable Ensemble – et que la distinction, pour cruciale qu'elle soit aux yeux des membres du Canon, restera une abstraction. Ni Ho ni aucun autre ne m'a encore dit ce que le Canon *changerait* réellement, s'il pouvait contrôler le faux Ensemble – et ma propre connaissance de ces questions est toujours trop vague pour me permettre d'avoir moi-même une opinion très affirmée. Je sais que je crois qu'on devrait parler à Po-kwai de Laura et lui dire comment le mod a été conçu – mais je ne vais pas jusqu'à le faire, car je me rends compte que je ne suis pas en position d'en prévoir les conséquences.

Peut-être que la seule fonction réelle du Canon est de rendre notre vaine hérésie plus tangible à nos propres yeux. Peut-être allons-nous comploter et conspirer afin de prouver que nous sommes libres de comploter et de conspirer – mais que cela ne se révélera finalement rien d'autre qu'une conspiration de la soumission.

Comme je sors de la chambre, au milieu du contrôle rituel quotidien de l'appartement, Po-kwai dit négligemment : « Nous avons eu un bon jeu de données aujourd'hui. Pratiquement concluant. Et certainement publiable – si je peux employer ce terme dans les circonstances présentes. Je ne vous l'ai pas dit au restaurant... vous voyez, j'apprends à me taire.

— Félicitations.

— Pour quoi ? Pour mon silence ?

— Pour les résultats. »

Elle fronce les sourcils. « Ne soyez pas aussi raisonnable, ça me rend malade. Vous ne *vouliez pas* que nous ayons raison. Je n'attends pas que vous vous tranchiez les poignets, mais ne pouvez-vous pas au moins être un peu... maussade ?

— Pas en service. »

Elle s'appuie contre le chambranle en soupirant. « Parfois, je me demande vraiment lequel de nous est le moins humain – vous en service, ou moi quand je suis étalée.

— Étalée ?

— Non réduite ; dans des états multiples. C'est ce que nous appelons étalé. » Elle rit. « Ce sera mon titre de gloire : le premier être humain dans l'histoire à pouvoir s'« étaler » à volonté. »

C'est l'occasion de la contredire et de mentionner Laura, cruellement tentante dans le court silence qui s'ensuit – mais les risques sont trop importants. Ce qui ne veut pas dire que je ne peux pas quand même la titiller sur les bords. « À volonté, oui – mais est-ce que quelqu'un ayant subi des dégâts neurologiques n'aurait pas pu perdre sa capacité de réduction du paquet d'ondes ? »

Elle hoche la tête. « Très pertinent. Cela a fort bien pu arriver. Sauf que personne n'aurait jamais pu le savoir, *personne n'aurait jamais pu le constater*. À chaque fois qu'un tel individu interagirait avec quelqu'un, ce quelqu'un réduirait, *lui*, le paquet d'ondes. Notre individu se retrouverait donc avec un passé unique, un seul ensemble de souvenirs – et il ne verrait même pas lui-même la moindre différence.

— Et... tant qu'il serait... seul ? »

Elle hausse les épaules. « Je ne sais pas ce que cela veut dire de se poser une telle question. Comme je vous l'ai dit, je me retrouve *moi-même* avec un seul ensemble de souvenirs. Les effets prouvent que j'ai *été* étalée, mais un individu ayant des lésions cérébrales n'aurait bien sûr pas le contrôle du mod sur les états propres – de sorte que la réduction serait provoquée par d'autres mais selon *la même distribution de probabilités* que s'il avait lui-même provoqué la réduction. Le résultat final serait identique. » Elle rit. « Je suppose que Niels Bohr aurait considéré qu'un tel individu était en fait comme tout le monde.

Si personne, y compris l'intéressé, n'a aucun moyen de savoir ce qu'il a « vécu » pendant qu'il n'était pas observé, pouvons-nous vraiment considérer la chose comme réelle ? Et je suis à moitié d'accord : il faut comprendre que même s'il n'a eu aucun contact depuis longtemps, tous les états qu'il a occupés – toutes les pensées et les actions multiples qu'il a « vécues » – se réduisent à une séquence parfaitement banale et linéaire dès l'instant qu'une observation a effectivement lieu.

— Et s'il est souvent seul ? S'il n'est, la plupart du temps, soumis à aucune observation ? Pensez-vous qu'il pourrait trouver une manière d'apprendre à profiter de ce qui se passe ? À imposer une différence réelle, permanente – comme vous le faites avec le mod ? »

Elle semble sur le point de repousser l'idée – mais elle hésite, réfléchit sérieusement à la question – et sourit subitement. « Je me demande à quel degré d'improbabilité de configuration des neurones on arrive avec le mod ? Quelqu'un qui resterait étalé suffisamment longtemps développerait toutes sortes de structures neurales mystérieuses et improbables – et pas mal d'autres plus fortement probables. Normalement, ça ne devrait avoir aucun effet – les configurations les plus probables seraient toujours sélectionnées au moment de la réduction ; tout le reste disparaîtrait. Mais si une de ces versions improbables du cerveau avait la capacité de perturber les états propres, peut-être pourrait-elle se propulser toute seule à un niveau de probabilité plus élevé.

— Et une fois qu'une version capable de cela aurait été rendue « réelle »...

— Elle aurait, lors de l'étalement suivant, un double avantage. Elle posséderait non seulement la capacité intrinsèque de perturber les états propres, mais partirait en plus d'une nouvelle base – d'autres états avec des capacités encore plus fortes seraient maintenant beaucoup plus probables, beaucoup plus faciles à atteindre. Tout cela pourrait faire boule de neige. » Elle secoue la tête avec enthousiasme. « L'évolution dans le cadre d'une seule existence ! L'attaque des probabilités émergentes ! J'adore !

— Ça pourrait donc vraiment arriver ?

— J'en doute fort.

— Quoi ? Mais vous venez de dire que...»

Elle me tapote l'épaule avec bienveillance. « C'est une belle idée. Si belle qu'à mon avis elle porte en elle sa propre autoréfutation. Si cela pouvait vraiment arriver, où sont les résultats ? Où sont donc tous ces cas de personnes à lésions cérébrales jonglant avec les états propres à volonté ? La première étape doit être trop difficile à atteindre en un temps raisonnable. Je suis sûre que quelqu'un finira par calculer le temps nécessaire à l'initialisation du processus – mais la réponse pourrait facilement se révéler être des mois, des années, des décennies... ça *pourrait* prendre plus longtemps qu'une vie humaine. Et combien de temps un individu passe-t-il tout seul ?

— Je suppose que vous avez raison.

— Il faut bien que je défende ma place dans l'histoire, n'est-ce pas ? Pour ce qu'elle vaut...»

« Je l'aime bien, dit **Karen**. Elle est intelligente, cynique et seulement un petit peu naïve ; c'est la meilleure amie que tu t'es faite depuis des années. Et je pense qu'elle peut t'aider. »

Je me frotte les yeux et gémis doucement. Ce qui est bizarre, c'est que je n'éprouve aucun sentiment de perte soudaine de contrôle ; c'est plutôt comme si les souvenirs sans relief de mes trois dernières heures en mode de surveillance s'étaient évaporés, comme s'ils n'avaient rien été d'autre qu'une illusion.

« Qu'est-ce que tu veux ? » dis-je.

Elle rit. « Et *toi*, qu'est-ce que tu veux ?

— Que tout continue comme d'habitude.

— *Comme d'habitude !* Tu commences par être l'esclave d'une bande de kidnappeurs et maintenant il semble que tu adores la chose qui t'asservit. *L'Ensemble dans la tête !* C'est n'importe quoi. »

Je hausse les épaules. « Je n'ai pas le choix. Le mod de loyauté ne va pas disparaître. Qu'est-ce que tu attends de moi ? Que je devienne dingue à essayer de lutter ? Je ne *veux* pas me battre avec lui. Je sais très précisément ce qu'on m'a fait. Je ne

nie pas que sans le mod, je *voudrais* en être libéré – mais où cela me mène-t-il ? *Si j'étais libre, je voudrais être libre*. Et si j'étais quelqu'un de complètement différent, je voudrais des choses complètement différentes. Mais je ne le suis pas et je ne le veux pas. Il n'y a rien à en tirer. C'est une impasse.

— Pas nécessairement.

— Et qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, ça ? »

Elle ne répond pas ; elle se tourne et regarde « vers l'extérieur », au-delà de la ville, puis lève une main et – d'une manière impossible – fait signe à la fenêtre d'augmenter le contraste de l'hologramme, pour réduire l'impact lumineux des panneaux publicitaires et obscurcir le ciel vide du noir le plus profond.

Karen contrôlant **Réseau Rouge** ? Ou bien le processus hallucinatoire qui fait apparaître son corps a-t-il commencé à manipuler le reste de mon champ visuel ? J'envisage les deux explications, aussi improbables l'une que l'autre, avec la même résignation hébétée. Il n'y a aucune raison d'espérer désormais que ce problème se résoudra de lui-même. Les neurotechniciens vont devoir me démonter.

Je regarde fixement l'obscurité parfaite de la Bulle, une vision qui me transporte malgré moi, quel que soit le type d'illusion utilisé pour obtenir cette « vue » – hologramme amélioré par contraste, ou pur artefact mental.

Un faible point de lumière apparaît dans les ténèbres. Ce n'est sans doute qu'un défaut de ma vision ; je cligne des yeux et secoue la tête, mais la lumière reste fixe dans le ciel. Un satellite, qui se déplace lentement en orbite haute, vient juste d'émerger de l'ombre de la Terre. Le point devient plus brillant, et un second apparaît à proximité.

Je me tourne vers **Karen**. « Qu'est-ce que tu es en train de me faire ? »

— Chut. » Elle me prend la main. « Contente-toi de regarder. »

Les étoiles continuent à apparaître, doublant et redoublant en nombre comme des bactéries célestes phosphorescentes, jusqu'à ce que le ciel soit aussi richement peuplé que dans le souvenir des nuits les plus sombres de mon enfance. Je

recherche des constellations familières et reconnais fugitivement la forme de casserole d'Orion, qui disparaît bientôt, noyée dans la multitude des nouvelles étoiles qui surgissent alentour. Mon œil repère de nouvelles configurations exotiques – mais elles sont aussi transitoires que les rythmes de la mélopée aléatoire de Po-kwai, disparaissant dès qu'on les perçoit. Même sur les vues satellites du Jour de la Bulle ou dans les *space opéras* les plus baroques des années mille neuf cent quarante, on n'avait jamais vu des étoiles comme ça.

Une étendue éblouissante de lumière – comme une version somptueusement exubérante de la Voie lactée – s'épaissit au point de devenir solide, puis devient progressivement et continuellement plus brillante.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? chuchoté-je. Que les dégâts que nous avons provoqués peuvent être... réparés ? Je ne comprends pas. »

La bande de lumière explose, se répand à travers le ciel jusqu'à ce qu'aux ténèbres absolues se substitue un éclat d'une blancheur tout aussi totale, aveuglante. Je me détourne. Po-kwai hurle. **Karen** disparaît. Je fais volte-face pour regarder l'hologramme. Le ciel au-dessus des tours de New Hong Kong est gris et vide.

J'hésite à la porte de l'appartement, et me contente d'abord d'écouter. Je ne veux pas lui refaire peur, sans pour autant devenir négligent. Personne n'a pu la rejoindre sans passer devant moi – mais dans quel genre d'état me trouvais-je donc, à halluciner des visions cosmiques, pour être si sûr que quelque chose ou quelqu'un n'avait pas pu passer devant moi sans que je le voie ? Tout l'épisode me semble déjà complètement irréel ; sans la vision rémanente du ciel étincelant, je jurerais que mon souvenir d'avoir monté la garde en mode surveillance ne comporte aucune discontinuité, depuis le moment où j'ai souhaité une bonne nuit à Po-kwai jusqu'à l'instant où j'ai entendu son cri perçant.

Au moment où j'ouvre la porte, elle pénètre dans la salle de séjour, les bras serrés autour de sa taille. « Eh bien, dit-elle sèchement, vous ne servez pas à grand-chose. J'aurais pu être

assassinée dans mon lit à l'heure qu'il est. » Malgré la plaisanterie, elle semble bien plus secouée que la dernière fois.

« Un autre cauchemar ? »

Elle hoche la tête. « Et cette fois, je me souviens... de quoi il s'agissait. »

Je ne dis rien. Elle me jette un regard mauvais. « Arrêtez donc votre numéro de robot et demandez-moi de quoi j'ai rêvé.

— De quoi avez-vous rêvé ?

— J'ai *rêvé* que je perdais le contrôle du mod. J'ai rêvé que je *m'étais*. J'ai rêvé que je... remplissais... toute la chambre, tout l'appartement. Et je ne fais *pas* de somnambulisme, vous savez... » Tout à coup, elle commence à trembler violemment.

« Que... ? »

Elle me saisit par le bras, me fait traverser le couloir qui mène à la chambre. La porte est fermée. Elle me pousse et me positionne devant, reprend sa respiration une seconde, et me dit : « Ouvrez-la. »

J'essaie de tourner la poignée. Elle ne bouge pas.

« Elle est fermée à clef. Je suis tellement paranoïaque que je la ferme chaque nuit maintenant.

— Et vous vous êtes réveillée... ?

— À l'extérieur. Au milieu du couloir. » Elle se place à l'endroit en question. « Après avoir composé une combinaison à huit chiffres pour ouvrir et une autre pour verrouiller derrière moi.

— Avez-vous... rêvé que vous faisiez cela ? Avez-vous rêvé que vous actionniez la serrure ?

— Oh, non. Dans le rêve, je n'ai pas eu besoin de toucher la serrure – j'étais *déjà* à l'extérieur de la pièce. À l'intérieur *et* à l'extérieur. Je n'ai pas eu besoin de bouger... j'ai juste renforcé l'état propre correspondant.

— Et vous pensez que... ? dis-je après une hésitation.

— Je *pense*, dit-elle fermement, que mon subconscient a tout fait, c'est tout ce que je peux dire. J'ai dû composer les codes corrects dans mon sommeil, si incroyable que ce soit. Parce que si vous vous demandez si le mod a pu me faire passer à travers la porte fermée – comme un électron franchit une barrière de potentiel – la réponse est non, c'est impossible. Même si ça

l'était en théorie, ce mod n'a pas été *conçu* pour faire quoi que ce soit de semblable. Il a été fait pour travailler sur des systèmes microscopiques. Pour démontrer les effets les plus simples, rien de plus. »

J'imagine ma réponse de manière si nette que je peux presque entendre les mots : « Il n'a pas été *conçu* du tout. »

Mais dans mon crâne, les rouages de la machinerie s'assemblent pour me faire taire et je me contente d'incliner la tête. « Je vous crois, dis-je. Vous êtes l'expert. Et c'était votre rêve, non le mien. »

9

« Nous pourrions nous en servir, dit Ho.

— Nous en *servir* ? Je ne veux pas m'en *servir*, je veux y mettre fin ! Je veux la bénédiction du Canon pour raconter à Po-kwai ce qui lui arrive exactement. Je veux garder tout cela sous contrôle. »

Il fronce les sourcils. « Sous contrôle, d'accord, mais vous ne devez pas parler de Laura à Po-kwai. Supposons que Chen découvre que vous lui avez désobéi ? Que se passerait-il alors pour nous ? Pour le moment, je suis sûr que personne ne soupçonne même l'existence du Canon ; ils ont bien trop confiance dans le mod de loyauté. Ou bien trop peu de respect pour lui. Ils ne semblent pas avoir tout à fait compris la puissance de ce que représente la combinaison de la raison et de son antithèse. Vous savez qu'en logique formelle on peut prouver tout et n'importe quoi, à partir d'un ensemble inconsistant d'axiomes. Une fois qu'on a la moindre contradiction, A et non-A, on peut en déduire n'importe quoi. J'y vois une métaphore plaisante de notre forme particulière de liberté. Oubliez la synthèse hégélienne ; nous avons là une pure double pensée orwellienne. »

Je regarde derrière lui avec humeur, au-delà des pelouses encombrées du parc de Kowloon, dans la direction d'un parterre de fleurs qui miroite dans la chaleur. Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner et j'ai l'impression qu'il ne me comprend pas.

« Po-kwai mérite de savoir la vérité, dis-je.

— Elle *mérite* ? Ce n'est pas une question de mérite, c'est une question d'évaluation des conséquences. J'ai le plus grand respect pour elle, croyez-moi, et de l'admiration. Mais voulez-vous vraiment sacrifier le Canon, simplement pour qu'elle sache qu'on l'a trompée ? Le faux Ensemble ne se contenterait pas de nous imposer des mods plus cruels, si c'est ce que vous pensez ;

ils nous passeraient par pertes et profits – ils nous tueraient. Et que pensez-vous qu'ils lui feraient, à *elle*, si elle essayait de reculer maintenant ?

— Alors nous devons la protéger, et nous protéger. Nous devons abattre le faux Ensemble. »

Au moment même où je l'énonce, je me rends compte de ce que cette suggestion a de risible, mais Ho dit : « Plus tard, oui. Mais pas sur un coup de tête. Nous devons agir en position de force. Nous devons exploiter les opportunités quand elles se présentent. » Il fait une pause – suffisante pour que mon silence hésitant apparaisse comme un consentement implicite – puis ajoute alors : « Et c'est le cas aujourd'hui.

— Po-kwai est en train de perdre le contrôle de son mod. Et moi je perds la boule. Vous parlez d'une *opportunité* ! »

Il secoue la tête. « Vous ne « perdez pas la boule ». Certains de vos mods subissent des dysfonctionnements, c'est tout. *Pourquoi* ? **P3** est conçu pour agir comme une barrière, pour vous limiter à certains états d'esprit utiles – et pourtant, d'une façon ou d'une autre, vous franchissez cette barrière, pour atteindre des états censés inaccessibles : l'ennui, la distraction, l'agitation émotionnelle. Cela devrait être hautement improbable – mais vous le faites néanmoins. Tous les diagnostics vous disent que le mod est physiquement intact. Ce qui signifie que le système lui-même n'a pas été altéré mais que les *probabilités du système* sont modifiées. Ça ne vous rappelle rien ? »

Je frissonne. « Si vous êtes en train de dire que Po-kwai *me* manipule comme elle le fait avec les ions... comment est-ce possible ? D'accord, elle peut changer les probabilités d'un système étalé – comme un ion argent dont le spin est toujours un mélange de *haut* et de *bas* – mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? Je suis l'exact opposé d'un système étalé : je réduis le paquet d'ondes, pas vrai ?

— Bien sûr que vous le faites – *mais avec quelle régularité* ?

— Tout le temps.

— Que voulez-vous dire, par « tout le temps » ? Vous pensez que vous êtes en permanence réduit ? La réduction est un *processus* – un processus caractéristique d'un système étalé.

Vous pensez que l'étalement est un état exotique – quelque chose qui n'arrive que dans les laboratoires ?

— N'est-ce pas le cas ?

— Non. Comment cela serait-il possible ? Tout votre corps est construit à partir d'atomes, qui sont des systèmes quantiques. Supposons – pour être conservateurs – qu'un atome de votre corps, non réduit pendant une milliseconde, puisse faire en moyenne une chose parmi dix possibilités différentes. Cela signifie qu'en une milliseconde, il s'étalera en un mélange de dix états propres : un pour chacune des choses qu'il *aurait pu faire*. Certains états seront plus probables que d'autres – mais avant que le système ne soit réduit, *toutes* ces possibilités vont coexister.

« Après deux millisecondes, il y aurait cent combinaisons distinctes de choses que cet atome *aurait pu faire* : chacune des dix possibilités, suivies une seconde fois du même choix. Cela signifie un étalement sur un mélange de cent états propres différents. Après trois millisecondes, mille. Et ainsi de suite.

« Ajoutez un deuxième atome. Pour chaque état possible du premier atome, le deuxième pourrait être dans l'un quelconque de ses propres états. Les nombres se multiplient. Si un atome unique peut s'étaler en mille états, un système de deux atomes peut s'étaler en un million d'états. Trois atomes et nous voici à un milliard. Continuez jusqu'à ce que vous arriviez à la taille d'un objet visible – un grain de sable, un brin d'herbe, un corps humain – et les nombres deviennent astronomiques. Et ne cessent de croître avec le temps. »

Je secoue la tête d'un air abasourdi. « Alors comment cela finit-il par s'arrêter ?

— J'y arrive. Quand un système étalé interagit avec un autre, ils cessent de constituer des entités séparées. La mécanique quantique vous dit qu'ils doivent être traités comme un système unique – vous ne pouvez pas mettre le doigt sur une partie sans affecter le tout. Quand Po-kwai observe un ion argent étalé, un nouveau système se forme : Po-kwai-plus-l'ion, qui a deux fois plus d'états qu'elle n'en avait toute seule. Quand vous observez un brin d'herbe, un nouveau système se forme : vous-plus-le-

brin-d'herbe, qui a autant d'états que vous en aviez tout seul, multiplié par le nombre d'états du brin d'herbe.

« Mais un système qui *vous* inclut contient *la partie de votre cerveau qui déclenche la réduction* – qui finit étalée en d'innombrables versions différentes, représentant tous les états différents possibles de tout le reste : le reste de votre cerveau, le reste de votre corps, le brin d'herbe et tout ce que vous avez observé. Quand cette partie de votre cerveau *se réduit elle-même* – rendant *réelle* une version d'elle-même – elle ne peut pas s'empêcher de réduire l'intégralité du système combiné : le reste de votre cerveau, le reste de votre corps, le brin d'herbe, etc. Tout est réduit à un état unique, dans lequel une seule possibilité se « réalise » effectivement, parmi les innombrables milliards de possibilités. Et puis, bien sûr, ils recommencent tous à s'étaler de nouveau...

— Ça va, dis-je, j'ai compris : l'étalement est un préalable nécessaire à la réduction. Toutes les possibilités doivent *être là* – en un sens – pour qu'une d'entre elles puisse être choisie. La réduction est comme... l'élagage drastique d'un arbre – qui doit pousser un peu dans toutes les directions avant qu'on puisse choisir la branche qui restera intacte. Mais nous devons nous réduire *si souvent* que nous n'avons pas le temps d'avoir la conscience de notre étalement entre deux réductions. Des centaines de fois par seconde, au moins. »

Ho fronce les sourcils. « Pourquoi dites-vous cela ? Comment serions-nous « conscients d'être étalés » ? L'écoulement de la conscience *semble* régulier, mais c'est seulement la manière dont le cerveau organise nos perceptions ; la réalité n'est pas créée de manière continue, elle arrive par salves, spasmodiquement. *L'expérience* doit être construite rétrospectivement ; le présent n'existe pas – c'est seulement le passé que nous réussissons à rendre unique. La seule difficulté, c'est l'échelle de temps. Vous dites que si elle était supérieure à quelques millisecondes, nous serions d'une façon ou d'une autre conscients du processus... mais ce n'est tout simplement pas vrai. C'est ainsi qu'émerge pour nous le temps subjectif, que l'avenir se métamorphose en passé. Nous ne sommes pas dans

une position nous permettant de discerner comment, ou quand, cela arrive.

« Je suis d'accord que lors des expériences de Po-kwai, quand elle n'utilisait pas la partie du mod inhibant la réduction, elle était incapable d'influencer les états propres – mais ça ne prouve rien. Même si elle a échoué parce qu'elle s'est réduite elle-même-plus-les-ions avant de pouvoir modifier les probabilités – et ce n'est en aucune manière la seule explication, vous ne pouvez pas généraliser, à partir d'une personne dans un laboratoire, à la race humaine tout entière. Selon leur état d'esprit, selon qu'ils sont seuls ou en groupe, les gens pourraient ne déclencher une réduction qu'à des intervalles de quelques secondes, voire quelques minutes. *Il n'y a aucun moyen de savoir.* »

J'ai envie de l'empoigner et de le secouer pour le débarrasser de son rembourrage métaphysique ; je me contente de dire tranquillement : « Je vous demande de m'aider. Je ne me soucie pas de savoir comment *l'expérience se construit*. Je ne me soucie pas de savoir si le temps est une illusion. Ou si rien ne devient réel avant que cinq minutes se soient écoulées. La situation qui en émerge est toujours *normale* – c'est du moins ce qui devrait se passer. C'est ce qui se passait *jusqu'à aujourd'hui*. Et ne me dites pas que l'étalement est notre lot quotidien ; *tout le monde* ne subit pas des hallucinations, des dysfonctionnements de ses mods...

— Peut-être que si. Peut-être que les gens « subissent » précisément le genre d'expérience que vous avez vécue – parmi d'innombrables autres – mais qu'ils ne se les rappellent tout simplement pas. Ils ne le peuvent pas ; leurs cerveaux, leurs corps, le monde autour d'eux, ne portent aucun signe que cela ait jamais eu lieu. Ces événements ne *deviennent jamais réels* pour eux ; à chaque réduction, leur unique passé contient des choses beaucoup plus probables.

— Alors pourquoi est-ce que, moi, *je m'en souviens* ?

— Vous le savez *bien*. Parce que Po-kwai est impliquée – et qu'elle a le mod de sélection des états propres. Elle peut changer les probabilités.

— Mais pourquoi me désamorcerait-elle ? Pourquoi ferait-elle apparaître **Karen** ? Pourquoi voudrait-elle quoi que ce soit de tel ? Elle ne sait même pas que **Karen** existe ! »

Ho hausse les épaules. « Je dis que « Po-kwai » est impliquée et que « Po-kwai » manipule les probabilités... mais ce que je devrais dire c'est « le mod de sélection est impliqué ». »

Je ris d'un ton sarcastique. « Alors maintenant le mod est autonome ? Il a des buts à lui ? C'est *lui* qui est coupable de me désamorcer ?

— Non, bien sûr que non. » Il attend patiemment qu'un jeune couple soit passé, riant et s'embrassant – une précaution absurde ; si l'Ensemble voulait savoir ce que nous disons, ils ne se contenteraient pas d'envoyer une paire de faux amants flâner vers nous. L'appréhension monte en moi ; j'avais supposé depuis le début qu'on me cachait les détails des mesures de sécurité du Canon – mais je commence à me demander s'il y a vraiment quelque chose à cacher.

« Si quelqu'un fait un choix conscient, continue Ho, c'est vous. Ou plutôt, pour être pédant, le système combiné vous-et-Po-kwai. Mais puisqu'elle est principalement endormie quand ça se passe, je dirais que c'est en vous qu'on a le plus de chances de trouver des explications.

— Principalement endormie ?

— Oui. »

J'arrête de marcher et dis, abasourdi : « Elle a le mod – mais c'est *moi* qui l'utilise ?

— Dans les grandes lignes, c'est cela. Quand vous et Po-kwai vous étalez, c'est en *tous les états possibles* – même les plus improbables – dans lesquels pourrait se trouver chacun d'entre vous. Il n'y a aucune raison que cela n'inclue pas des états où c'est *vous* qui influencez l'utilisation du mod de sélection. »

Je n'arrive pas à rassembler suffisamment d'énergie pour argumenter contre cette affirmation absurde ; le bon sens est devenu indéfendable, naïf, hors sujet. « Mais je ne *veux* pas de tout cela ! » dis-je finalement d'un ton suppliant.

Ho fronce les sourcils, légèrement perplexe, puis se fend d'un rare sourire. « Non, bien sûr que non. Mais, apparemment, vous *pourriez* très facilement le vouloir. Les versions d'entre vous qui

le veulent sont peut-être improbables, en elles-mêmes – mais une fois qu’elles ont accès au mod de sélection, elles peuvent totalement changer la signification du *probable* et de l’*improbable*. »

Je suis sur le point de répondre que oui, c’est tout à fait cela, c’est exactement ce à quoi il faut que je mette fin, quand il ajoute :

« Et si vous pensez que ce que vous avez fait jusqu’ici est extraordinaire, sachez que vous *pourriez très facilement* en faire bien plus – au service du véritable Ensemble. »

Le Canon ne cherche pas à me contraindre ; simplement à me conseiller. La décision n’appartiendra qu’à moi – et je ne *peux pas* faire le mauvais choix – mais les opinions d’autres personnes partageant le mod de loyauté ne peuvent assurément pas être entièrement dénuées de fondement ?

À la vérité, l’idée même d’essayer de déterminer les intérêts de l’Ensemble *par consensus* est absurde. Mais rien ne pourrait être plus terrifiant que la perspective de devoir faire seul un tel jugement. J’assimile la contradiction assez facilement. Je pense que je commence à comprendre ce que Ho voulait dire par *notre forme particulière de liberté*. Le nœud mental créé par le mod de loyauté ne peut jamais être démêlé – mais il peut être infiniment déformé.

Pendant une semaine, des réunions se tiennent entre les membres du Canon dont le temps libre se recouvre et, à chaque étape, des délégués sont choisis, dont les horaires de travail se rapprochent des miens. Po-kwai se repose de nouveau après son dernier succès et, comme la dernière fois, cela me donne un répit en suspendant les effets du mod de sélection sur moi.

Il est difficile de se sentir l’humeur d’un conspirateur à neuf heures du matin. Quand j’entre dans l’appartement – prêté pour la journée, à ce que Ho m’assure, par quelqu’un n’ayant pas le moindre lien avec le Canon ou l’Ensemble – la scène est si banale, si anodine, qu’il pourrait s’agir d’une réunion de copropriété, ou d’une réunion politique de la classe moyenne locale. Nous sommes six, assis dans la minuscule salle de séjour,

dans le décor bouddhiste kitsch du propriétaire absent, buvant du thé à petites gorgées tout en débattant du meilleur moyen de prendre le contrôle de l'alliance internationale qui croit que nous sommes ses parfaits esclaves.

Li Siu-wai est technicienne spécialisée dans l'imagerie médicale à B.D.I. Elle travaillait souvent dans l'équipe de nuit quand j'y étais et nous avons dû échanger très souvent des civilités – mais il n'est pas surprenant que nous n'ayons jamais deviné, ni l'un ni l'autre, ce que nous avions en commun.

Chan Kwok-hung est un des physiciens du C.R.S.A., qui travaille dans une équipe similaire à celle de Ho, mais avec une installation expérimentale fonctionnant sur la spectroscopie d'un atome à la place des mesures de spin de l'ion argent. Ils n'ont pas encore réussi, et ne savent donc pas encore lequel de leurs volontaires a le mod véritable. Je me rappelle la plaisanterie de Po-kwai : il s'est avéré qu'elle n'était pas le contrôle « parce que » cela l'aurait vraiment fâchée. Ce qui m'inquiète, c'est que si les choses continuent comme elles sont parties, cela va presque commencer à être plausible.

Yuen Ting-fu et Yuen Lo-ching sont frère et sœur, tous les deux mathématiciens (des topologistes, pour être précis – bien que je croie comprendre que cette dénomination reste encore assez grossière) et maîtres de conférences à l'université. Ils ont imprudemment décliné l'offre lucrative qui leur était faite de travailler volontairement pour le faux Ensemble.

Ho commence. « J'ai déjà suffisamment de données pour construire un mod qui bloque indéfiniment la réduction du paquet d'ondes. Tout seul, il ne sert bien sûr à rien ; nous avons besoin de mettre les mains sur la deuxième moitié, le sélecteur d'états propres. B.D.I. en a les spécifications – sur une ROM enfermée dans une chambre forte. Il n'y a pas la moindre possibilité qu'un pirate informatique l'atteigne ; personne n'y accède plus jamais, et certainement pas à partir d'un système relié à un réseau. Cependant, Nick...

— Attendez, dis-je. Avant que nous ne commençons à parler de la manière d'obtenir ces données... supposons juste qu'on puisse le faire. Supposons qu'on obtienne une copie des

spécifications et qu'on construise le mod. Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— À court terme, nous apprenons à l'utiliser le plus efficacement possible, et dans les plus brefs délais. Les équipes du C.R.S.A. sont très prudentes ; elles se limitent pour commencer aux systèmes microscopiques, en essayant d'établir un cadre rigoureux pour l'ontologie quantique avant de poursuivre sur des choses plus complexes. Ce qui est très louable d'un point de vue intellectuel, mais évidemment pas une condition préalable à l'obtention de résultats pratiques. Si Chung Po-kwai peut franchir des portes fermées en dormant... vous imaginez ce que pourrait réaliser un utilisateur expérimenté, entièrement conscient du potentiel du mod ?

— Et à long terme ? » dit Chan Kwok-hung.

Ho hausse les épaules. « Jusqu'à ce que nous ayons nos propres copies du mod complet et que nous ayons effectué nos propres expériences pour déterminer précisément quels sont ses avantages et ses faiblesses, il est prématuré d'envisager une stratégie détaillée de prise de contrôle du faux Ensemble.

— Qui peut ne pas même être nécessaire », dit Li Siu-wai doucement, mais fermement. « Avec notre propre organisation indépendante bien assise, pourquoi se donner la peine de réformer le faux Ensemble ? Pourquoi ne pas tout simplement l'ignorer ?

— Le faux Ensemble est un simulacre ! dit Yuen Lo-ching, scandalisé. *L'ignorer* ? Il doit être mis en pièces ! Il doit être *abattu* !

— Vous pensez qu'ils nous laisseront tranquilles, dit son frère, à poursuivre nos propres travaux ? Vous pensez qu'ils nous laisseront partir avec leurs secrets...

— Non, dit Li Siu-wai, mais nous serons capables de nous défendre. Si nous conservons notre avantage dans l'utilisation du mod...

— Il est préférable de ne *pas* avoir à nous défendre. »

Chan Kwôk-hung secoue la tête. « Le faux Ensemble a beau être imparfait, il reste le modèle du véritable Ensemble, celui que nous percevons. Nous devons le maintenir intact – et nous devons continuer à lutter pour l'améliorer, pour le rapprocher

de l'idéal, d'année en année. Même si la tâche est futile, en dernière analyse – nous devons l'entreprendre, pour notre propre paix intérieure.

— Nous finirons par examiner *toutes* ces alternatives, dit doucement Ho. Mais si nous n'obtenons pas notre mod de sélection, nous n'avons aucun espoir de faire quoi que ce soit. Et c'est là que Nick entre en scène. »

Il se tourne vers moi. De même que tous les autres.

« Je suppose que vous comprenez tous ce que suggère Ho Kiu-chung, dis-je maladroitement, et que vous avez tous discuté de son plan avec d'autres membres du Canon. Je veux entendre ce que vous en pensez. Il semble que nous soyons tous d'accord pour reconnaître la nécessité de nous emparer des spécifications – mais est-ce la meilleure manière d'y arriver ? Y a-t-il des problèmes, des dangers, que nous n'aurions pas envisagés ? Est-il même évident que cela puisse marcher ? »

Ho me coupe. « Il n'y a aucun doute. Réfléchissez à ce qu'a réalisé Laura Andrews, qui est pourtant gravement retardée. Considérez ce qu'a fait Chung Po-kwai, alors qu'elle était *endormie*. Avec l'« aide » de Po-kwai – en « empruntant » son mod de sélection pendant qu'elle dort – rien ne peut empêcher Nick de trouver un itinéraire sûr – si improbable soit-il – qui l'amène du bâtiment du C.R.S.A. à la chambre forte, un aller-retour à travers la ville et les systèmes de sécurité de B.D.I. » Le simple fait d'entendre cette phrase énoncée à voix haute provoque dans mon crâne des protestations d'incrédulité. Après avoir peaufiné son talent pendant trente ans, Laura Andrews n'a pas fait beaucoup plus que d'échapper à la sécurité médiocre de l'Institut Hilgemann, en franchissant quelques kilomètres tout au plus avant d'être à nouveau réduite. On attend de moi que je traverse une ville pleine de monde et que je dérobe l'actif le plus précieux de l'Ensemble – sans même avoir le mod de sélection *dans mon crâne à moi*.

« Il restera étalé de manière fiable ? dit Chan Kwok-hung. Vous en êtes sûrs ?

— Le mod qui empêche la réduction doit être prêt dans quelques jours, dit Ho.

— Mais ces épisodes qui ont précédé, demanda Yuen Lo-ching, comment les expliquez-vous ? »

Ho hausse les épaules. « Il se peut qu'ils reflètent un dysfonctionnement naturel de la réduction. Ou ils peuvent être liés à **P3**, le mod de contrôle comportemental qu'il utilisait à ce moment-là ; il est conçu pour augmenter fortement la probabilité des états mentaux optimaux – ce qui semble être tout le contraire de l'étalement – mais, paradoxalement, il a peut-être involontairement *empêché la réduction* – en estimant que le processus constituait une « distraction », qui devait être exclue. Ce qui, bien sûr, n'aurait eu aucune conséquence observable, jusqu'à ce que le mod de sélection s'en mêle. »

C'est la première fois que j'entends cette théorie – et je ne vois pas comment **P3** a pu jouer un rôle crucial dans son propre dysfonctionnement. Bien que... ne me suis-je pas senti, quand c'était fini, comme si j'étais resté en mode surveillance tout du long ? Peut-être que j'étais amorcé *et* désamorcé – peut-être que la réduction a laissé d'une certaine manière des traces intactes des *deux* passés. Dans des conditions normales, seuls les souvenirs d'un état unique peuvent persister, mais avec le mod de sélection de Po-kwai qui modifie et recombine les possibilités « mutuellement exclusives », ça n'est pas nécessairement le cas. Je me *rappelle* **Karen** remplissant l'antichambre, non ? Qu'est-ce que c'était ? Une simple hallucination dans un esprit dérangé, provoquée par un mod complètement détraqué ? Ou ce qui subsistait des souvenirs de mille incarnations simultanées et alternatives – dont chacune aurait semblé, prise isolément, parfaitement normale ?

La perspective de passer plusieurs heures en étalement est déjà assez troublante – même si Ho a raison et que cela arrive tout le temps à tout le monde, même si j'étais sûr qu'en émergeant de la réduction tous les états propres seraient réduits à une fiction insignifiante, à l'exception de celui qui aurait été choisi. Mais s'il y a un risque que plusieurs états laissent des souvenirs indélébiles, alors non seulement je serai forcé de considérer que *l'étalement* est plus qu'une simple abstraction... mais qui sait quelles autres conséquences tangibles, physiques, pourraient finir par devenir incohérentes ? Si j'essaie de voler la

ROM et que je me retrouve à me rappeler à la fois le succès *et* l'échec, quel étrange hybride des deux le reste du monde pourrait-il refléter ?

« Nous devons avancer le plus rapidement possible, dit Ho. Nous ne savons pas combien de temps nous avons avant que Po-kwai commence à comprendre ce qui se passe. Plus vite Nick commencera à améliorer son contrôle du mod de sélection, meilleures seront nos chances de la laisser dans l'ignorance assez longtemps pour tirer avantage de la situation. »

Il ajoute, à mon intention : « C'est également mieux pour elle ; découvrir qu'elle a été trompée ne peut que lui causer des ennuis. Et si Nick prend totalement le contrôle, elle n'aura même plus besoin de faire l'expérience inquiétante du « somnambulisme » ; il peut choisir leur état propre commun de manière qu'il s'avère qu'elle est restée tranquillement endormie dans son lit tout le temps qu'il se promenait à travers la ville. »

Hum ! Bien sûr, ajoutons encore un miracle à la liste. J'ai perdu le compte.

« Et s'il échoue à mi-chemin... ? demande Li Siu-wai.

— S'il est réduit dans la rue, alors il est coincé – coupé de Po-kwai et du mod de sélection. Il ne lui restera qu'à tenter de revenir au C.R.S.A. en bluffant – en inventant une excuse quelconque pour avoir quitté son poste. Il risque d'être sanctionné – mais bon, il devrait être capable de calmer le jeu vis-à-vis des autres membres du service de sécurité ; après tout, s'il y a une enquête, comment vont-ils expliquer, *en premier lieu*, que de leur côté ils ne l'aient pas vu quitter le bâtiment ? »

Ce scénario me laisse froid ; quelqu'un sous l'emprise de **Sentinelle** n'étoufferait jamais l'affaire sous la pression d'une tentative de chantage.

« S'il est réduit dans les locaux de B.D.I., alors évidemment c'est beaucoup plus mauvais. Je suppose que nous ferons tous l'objet de soupçons. Tous ceux qui portent un mod de loyauté seront soumis à un examen minutieux ; le Canon devra au minimum interrompre ses activités, peut-être pendant plusieurs années. Peut-être indéfiniment. Au pire... » Il hausse les épaules. « Nous risquons tout. Mais on peut dire la même chose de

n'importe quelle autre méthode que nous emploierions pour essayer d'obtenir les données. Nous devons décider maintenant : continuons-nous à vivre avec une telle prudence que nous pourrions aussi bien être en train de servir le faux **Ensemble** ? Ou faisons-nous le premier pas vers notre véritable vision personnelle ? »

Cette rhétorique est surréaliste : *notre véritable vision personnelle* signifie quelque chose de complètement différent pour chacune des personnes présentes – mais ça ne semble déranger personne. Le faux Ensemble a peut-être ses factions (c'était paradoxalement le cœur de l'argumentation de Ho pour me persuader de me retourner contre lui) mais le Canon est – à l'évidence, ouvertement – mille fois pire encore. Alors qu'espèrent en réalité ces gens ? Chacun croit-il qu'en fin de compte c'est son point de vue personnel qui prévaudra miraculeusement d'une façon ou d'une autre ?

Je ne sais pas. Comment puis-je espérer comprendre ce qui se passe ici, alors que je ne sais même pas quelle est ma « vision véritable » à moi de l'Ensemble ? J'essaie de me représenter libéré de B.D.I. et du C.R.S.A. – et en même temps toujours loyal envers... quoi ?

Chan Kwok-hung est en train de parler, mais j'ai du mal à me concentrer sur ses paroles. Je suis tout à coup las d'esquiver la question. Que *représente* l'**Ensemble**, pour moi ? Je dois découvrir la réponse ou en décider arbitrairement. *Jusqu'où puis-je étirer la définition ? Quelle est la limite de déformation du nœud ?*

Je suis frappé qu'il y ait néanmoins une chose que je ne *peux* pas redéfinir, j'en suis certain : le véritable Ensemble doit se préoccuper d'étudier le talent étrange de Laura, par n'importe quel moyen.

Une pièce à double enceinte dans un sous-sol. Les expériences de Po-kwai dans la chambre à ions. Et maintenant... ma propre imbrication bizarre avec le mod de sélection. Et la seule façon pour moi de servir le véritable Ensemble est de participer à cette exploration, aussi pleinement que possible.

Énoncé aussi brutalement, c'est un choc – mais maintenant que j'ai formulé cette vérité, il m'est impossible de me rétracter.

La logique en est inéluctable. Le fait que la simple idée *d'étalement* me terrifie toujours ne fait que renforcer la conclusion obligée : si je n'avais rien à craindre, rien à perdre, quel genre de *loyauté* serait-ce donc là ?

Je jette un coup d'œil autour de la pièce, passant de visage en visage. Je comprends, maintenant, que je n'ai absolument pas à me soucier des plans chimériques de ces gens – pas plus qu'ils ne se soucient entre eux des leurs. Je déroberai les spécifications du mod de sélection pour leur compte – mais je le ferai pour mes propres raisons.

Chung Kwok-hung conclut : «... et donc je crois que, toutes choses bien pesées, cela en vaut la peine. Mon conseil est d'y aller. »

Ho incline la tête vers Yuen Lo-ching. Ses yeux s'animent et elle se lance dans une justification personnelle de la conclusion qu'elle sait devoir atteindre. Yuen Ting-fu et Li Siu-wai font de même à leur tour ; j'écoute avec attention, en essayant de prendre note des règles, d'apprendre l'art de l'équilibre. Ou comment s'efforcer à une vue féroce personnelle de l'Ensemble, qui contredit manifestement toutes les autres visions exprimées – mais qui doit conduire à un accord sur les actions à entreprendre.

Seul Ho semble un peu conciliant. « Bien, vous connaissez ma position, dit-il simplement. Je n'ai pas besoin de m'étendre dessus. C'est à vous de décider, Nick. C'est votre décision. »

J'expose soigneusement mes raisons. Les membres du Canon écoutent, le visage impassible, la preuve que leur vision personnelle est unique et intransigeante. Je n'insulte personne par la plus légère concession – je n'attaque directement aucun de leurs arguments, mais je leur fais clairement comprendre que je pense qu'ils sont tous à côté du problème. Je proclame que le véritable Ensemble *gravite* autour du mystère du don de Laura ; tout le reste est périphérique.

« De sorte que nous ne pouvons pas laisser passer cette occasion, quels qu'en soient les risques. Nous avons besoin du mod de sélection – non pas pour un avantage tactique quelconque dans une lutte de pouvoir futile, mais parce qu'il incarne *tout* ce qu'est l'Ensemble. Et quelle meilleure façon

peut-il y avoir de l'obtenir que d'employer le processus même qui se trouve au cœur de l'Ensemble ? J'accepte de faire ce que je dois faire ; j'accepte ce travail. *Avec ou sans votre appui.* »

Ho et moi restons après que les autres sont partis. Je reste un moment assis dans le silence, vidé et désorienté. Je ne sais toujours pas si je suis convaincu que le Canon peut vraiment *fonctionner*, ou si tout ce que nous avons réalisé n'est qu'une illusion de consensus. Consensus et intransigeance – quel sympathique oxymoron orwellien.

J'ai au moins fini par décider ce que l'Ensemble signifie pour moi, dans mon crâne – bien que j'aie le sentiment désagréable que dans une semaine, ou un mois, ou un an, cela puisse être quelque chose de complètement différent.

« Répondez-moi, honnêtement, dis-je. Supposons que j'y arrive. Supposons que j'obtienne les données et que vous construisiez le mod de sélection. » Je désigne de la main les chaises vides. « Combien de temps pensez-vous que *tout cela* puisse tenir ? »

Ho hausse les épaules. « Suffisamment longtemps.

— Suffisamment longtemps *pour quoi ?*

— Suffisamment longtemps pour que chacun obtienne ce qu'il désire. »

Je ris. « Vous avez peut-être raison. Peut-être que ça peut continuer comme ça indéfiniment, chacun souscrivant aux mêmes initiatives pour des raisons entièrement différentes. Il suffit *simplement* que nos divergences portent sur la théorie ou sur l'avenir à long terme. » Je secoue la tête, perplexe. « Et votre raison, à vous ? Vous êtes le moteur de tout cela, mais vous n'avez jamais vraiment dit *pourquoi*. »

Il m'adresse son froncement de sourcils légèrement intrigué. « Je viens de vous le dire, non ?

— Quand ?

— Il y a cinq secondes.

— J'ai dû rater quelque chose.

— Tout ce que *je* veux, dit-il, c'est la satisfaction de chacun. C'est aussi simple que cela. »

Trois jours après la réunion, je fais un petit détour sur le chemin qui me ramène du métro à la maison. Je passe par un étal qui vend des médicaments et des produits nanotech bas de gamme : cosmétiques intelligents, tatouages actifs, aides sexuelles « naturelles » (c'est-à-dire agissant sur les nerfs des organes génitaux, pas sur le cerveau), « améliorations » musculaires (des raccourcis indolores vers une hypertrophie dysfonctionnelle) et le type de mods neuraux qu'on trouve dans les paquets de céréales. Je ne sus pas quel producteur clandestin Ho a employé pour créer le mod qui empêche la réduction, mais le fait d'aller chercher le produit fini dans un tel endroit n'est pas vraiment de nature à me tranquilliser.

Je donne le numéro de commande que Ho m'a transmis et le propriétaire du stand me remet une petite fiole en plastique.

Avant d'aller me coucher, je me pulvérise le contenu de la fiole dans la narine droite et une version particulièrement modifiée d'*Endamoeba histolytica* – le protozoaire responsable de la méningite amibienne, entre autres choses agréables – transporte sa cargaison de nanomachines dans mon cerveau. Je reste quelque temps étendu sans dormir, à penser aux impressionnantes prouesses de navigation et de construction que l'on attend de ces robots à la taille d'un virus – et à regretter de ne pas avoir demandé à Ho quelle expérience il avait exactement en conception de mods. Pour ce que j'en sais, les fabricants ont très bien pu employer le matériel disponible le plus fiable et le plus moderne pour tout construire et programmer – mais, même parfaitement réalisées, les nanomachines peuvent faire des dégâts tout à fait fatals si elles suivent par conception des instructions destinées à transformer des centres cérébraux vitaux en spaghetti neuraux.

En fin de compte, je renonce à m'inquiéter. Je fais tout ce que je peux pour servir le véritable Ensemble, et si cela ne suffit pas à m'apporter la paix...

Je contemple le plafond et une mince bande de lumière matinale qui s'introduit par une fente des volets.

Je choisis le sommeil.

Contrôle me réveille trois heures à l'avance, comme demandé. Il semble que je ne sois ni mort ni paralysé, ni sourd, muet ou aveugle. Du moins, pas encore. Je fais tourner les contrôles d'intégrité de tous mes autres mods. Aucun n'a été endommagé – mais bon, c'est l'erreur la moins probable. Les neurones qui font déjà partie de mods existants sont étiquetés en surface par des protéines qu'aucune nanomachine fonctionnant correctement ne pourrait manquer – et font aussi l'objet d'autres modifications qui doivent être délibérément neutralisées avant qu'on puisse changer leurs connexions synaptiques.

Ho ne m'a donné aucun nom à invoquer ; j'utilise donc **Inventaire** (Axon, 249 \$) pour faire un état des lieux ; il ne peut en aucune manière « balayer » mon crâne dans son entier, mais il peut envoyer une demande d'auto-identification standard le long du lien neural inter-mods et cataloguer les réponses qu'il reçoit. Seul le mod de loyauté reste silencieux, refusant de se nommer ou même d'admettre sa présence.

Le mod qui empêche la réduction s'avère être camouflé, caché à l'intérieur d'un jeu appelé **Hypernova** (Virtual Arcade, 99 \$). De la véritable camelote : **Hypernova** est à **von Neumann** ce que, dans mon enfance, une console de jeu dédiée était à un ordinateur individuel. Je parcours ses menus et son aide en ligne. Il peut recevoir des logiciels sur ROMs ou des bibliothèques en ligne, soit par un mod I.R. comme **Réseau Rouge**, soit par la bonne vieille méthode rudimentaire de modulation de la lumière visible.

Je n'ai plus qu'à rendre le camouflage plausible ; personne n'a un mod de jeu sans rien dedans. Je téléphone à la bibliothèque de Virtual Arcade. Le best-seller actuel est *Basra 91*, un jeu de guerre historique pour fanatiques d'armes plus que tarés, qui se vante de ses vues authentiques du génocide sous l'angle des missiles. Je laisse ça à d'autres et télécharge le favori de la semaine dernière, *Metachess*. « Chaque configuration des pièces génère un éventail unique de règles. »

J'y joue un peu – je me fais massacrer au niveau débutant – et essaie d'invoquer une à une toutes les fonctionnalités du mod, mais après vingt minutes je n'ai toujours pas trouvé l'accès

caché vers ce que je cherche réellement. Je commence à me demander s'il faut entrer une suite compliquée de commandes, quand je me rends compte qu'il y a encore une fonction à laquelle je n'ai pas touché. Je retourne au menu de téléchargement et invoque l'option archaïque de modulation de la lumière visible. Au lieu de recevoir le message d'erreur attendu – que je ne suis pas en face d'une source de données appropriée – un nouveau menu apparaît, qui comporte seulement deux mots : MARCHE et ARRÊT. C'est ARRÊT qui est coché.

J'hésite, mais il faut bien que je teste ce foutu machin, tôt ou tard – et s'il doit se planter gravement, je préférerais en faire l'expérience ici et maintenant plutôt que dans l'entrée de l'appartement de Po-kwai.

La distinction entre simple visualisation et commande active d'un mod est difficile à décrire – mais on la maîtrise et on l'oublie aussi facilement que la différence entre réel et imaginaire pour les actions du corps. Ce n'est qu'en période de tension que cela cesse d'être une seconde nature. Lorsque je coche MARCHE, je suis intensément conscient du fait que l'image mentale que je manipule est bien le menu lui-même.

Rien ne se passe, rien ne change – ce qui est exactement ce qui doit se passer. Je me tiens la main devant les yeux et elle ne réussit remarquablement pas à se dissoudre en une masse confuse d'alternatives. La pièce reste aussi solide que d'habitude, tout aussi ordinaire. Pour autant que je puisse en juger, mon état mental reste entièrement inchangé – à part une montée prévisible de soulagement quand je constate que je ne suis toujours ni paralysé ni aveugle ou visiblement handicapé. Ho savait peut-être ce qu'il faisait, après tout. Il se pourrait même que le mod fonctionne.

Auquel cas je *suis* maintenant étalé – même s'il n'en résulte aucune conséquence observable. L'unicité, la solidité, la normalité totale de tout ce qui m'entoure, sont le produit du fait que je *serai* réduit à un moment quelconque du futur – cette fois sans le mode de sélection de Po-kwai pour déformer les probabilités ou mélanger et confondre les alternatives.

Je *serai* réduit ? Peut-être que cela a plus de sens de supposer que je suis « déjà » réduit – à un instant qui ne fait que sembler se trouver dans l’avenir – et que toute cette expérience surgit « rétrospectivement » de ce processus. Po-kwai m’a assuré que c’est quand le spin d’un ion est mesuré qu’il devient défini, *pas avant*.

Je ris tout haut. Malgré tout ce qui est arrivé – les exploits de Laura la virtuose de l’évasion, le succès de Po-kwai avec les ions, les dysfonctionnements impossibles de mes mods – ce n’est toujours pas réel pour moi. Et en dépit du fait que je sache qu’il s’agit pourtant du cœur du véritable Ensemble... ça sonne toujours comme un charabia prétentieux et incohérent, une philosophie de bas étage. Pour ce que j’en sais, je viens juste de revêtir le mod tout neuf de l’Empereur...

Je retourne dans le menu, coche ARRÊT... et me demande ce qui s’est passé pour toutes les versions de moi-même qui ne viennent *pas* de faire la même chose ? Ont-elles été détruites, *elles aussi*, par les chemins réducteurs de mon crâne... bien que la moitié d’entre elles puisse à ce moment être éparpillée dans la pièce – ou dans la ville ?

C’est sans doute le cas – détruites par moi, ou par un autre observateur.

Toutes ?

Oublions le mod empêchant la réduction – il ne change rien à part le choix du moment. Du cours ordinaire des événements, ce qui émerge doit toujours être *normal*. Quelle que soit la fréquence ou la rareté des réductions par le cerveau, elles doivent rattraper et détruire les états les plus éloignés, les plus improbables. Sinon, ces états intacts persisteraient indéfiniment. Il n’y a aucune raison de faire appel à d’autres observateurs pour faire le ménage ; eux non plus ne feraient pas un travail complet. Si la réduction n’était pas totale, la branche unique et solide de réalité ne serait plus unique du tout. Elle se retrouverait au centre d’un énorme vide d’alternatives effacées, mais ce vide serait fini – et au-delà on aurait un buisson infini de branches fines, les fantômes des états improbables trop éloignés pour avoir été détruits.

Et ce n’est pas comme ça que les choses se passent.

Je commence mes propres expériences tandis que Po-kwai attend toujours le début de la phase suivante de son travail. Peut-être que ça ne sert à rien, étant donné que, jusqu'ici, les effets les plus spectaculaires ont justement été obtenus les nuits où elle a utilisé le mod de sélection avec succès. Mais ça ne peut pas faire de mal – et autant être optimiste. Si mon utilisation du mod de sélection reste complètement liée à la sienne, ça pourrait me prendre des années pour réaliser les tours les plus simples – sans parler d'un cambriolage hautement improbable de l'autre côté de la ville.

Po-kwai a développé ses facultés en travaillant avec les systèmes le plus simples possible, comme ces ions argent soigneusement préparés en un mélange de seulement deux états à parts égales. Je n'ai accès à rien d'aussi pur, mais je peux toujours travailler sur le même principe de base : prendre un système qui se réduirait normalement selon des probabilités bien connues et essayer d'introduire un biais. **Von Neumann** et **Hypernova** ont tous deux des fonctionnalités de génération de nombres véritablement aléatoires – par opposition aux suites pseudo-aléatoires déterministes produites par des moyens purement algorithmiques. Ils utilisent des groupes de neurones particulièrement adaptés à cette tâche, en équilibre sur un fil de rasoir fractal entre déclenchement et non-déclenchement, bégayant de manière chaotique sous la seule influence des fluctuations chimiques intracellulaires et, en fin de compte, du bruit thermique. D'ordinaire, la réduction du système doit aboutir à la génération de nombres aléatoires *uniformément* répartis sur un intervalle donné ; le moindre biais, la moindre distorsion signifierait que j'ai réussi à modifier les probabilités – à favoriser un des états du système pour augmenter ses chances d'être l'unique survivant de la réduction – de même que Po-kwai a réussi à accroître la probabilité de l'état *haut* dans ses ions argent.

Je passe trois nuits à essayer d'influencer les nombres aléatoires de **von Neumann**, sans succès... ce qui n'est pas étonnant. La méthode que j'emploie faute de mieux – visualiser

et prendre mes désirs pour des réalités – ressemble plus à un exercice pour aspirant médium qu'à une tentative d'envoi d'une commande précise à un mod neural spécifique – indépendamment du crâne dans lequel se trouve celui-ci. Ho ne m'est d'aucune aide ; il n'a même jamais pu ne serait-ce qu'entrevoir la description de l'interface du mod de sélection. J'oriente donc laborieusement une conversation avec Po-kwai sur le sujet (et réussis probablement à paraître encore moins naturel que si je lui demandais directement).

« Je vous l'ai expliqué, dit-elle, je ne me rappelle pas avoir utilisé cette partie du mod ; j'allume juste l'inhibiteur de réduction, puis je m'assieds pour observer les ions. Les deux fonctions sont indépendantes ; tout a été installé en une seule fois, mais il s'agit en fait de deux mods distincts. Le mod de sélection ne fonctionne qu'en étalement... et quand je suis, *moi*, en étalement, je sais – évidemment – faire fonctionner ce mod étalé. Après la réduction, cependant, je n'en sais plus rien.

— Mais... comment avez-vous pu apprendre à faire une chose que vous ne vous *rappelez même pas avoir faite* ?

— Toutes les capacités ne reposent pas sur la mémoire épisodique. Est-ce que vous vous rappelez avoir appris à marcher ? Bien sûr, si j'ai amélioré ma manipulation des états propres, alors cette capacité *doit* être intégrée à une structure neurale quelconque, quelque part dans mon cerveau – mais certainement pas comme un souvenir conventionnel et probablement pas sous une forme que je pourrais comprendre ou utiliser quand je suis réduite. Je veux dire que *le mod de sélection* est un système neural qui ne fonctionne qu'en étalement, alors il n'y a aucune raison pour que d'autres parties de mon cerveau – les chemins qui se sont formés naturellement au cours de l'expérience – ne puissent pas aussi fonctionner *seulement en étalement*.

— Si je vous comprends bien, quand vous êtes en étalement, vous savez comment faire fonctionner le mod de sélection – mais cette connaissance est codée dans votre cerveau d'une manière illisible quand vous êtes réduite ?

— Exactement. La connaissance a dû être *stockée* dans le cerveau pendant l'étalement... de sorte qu'il est peu surprenant

que je ne puisse la déchiffrer que lorsque je me trouve de nouveau étalée.

— Mais... comment l'information sur le fait d'être étalé survit-elle d'une fois sur l'autre, alors que la réduction balaie tous les états propres sauf un ?

— Parce que ce n'est pas cela qui se passe ! C'est seulement vrai si les états propres n'ont aucune chance d'interagir – et l'utilisation du mod de sélection signifie qu'en *fait*, ils interagissent. Il n'y a rien de nouveau, en principe, à avoir des systèmes étalés qui laissent une preuve de leur étalement passé ; la moitié des expériences décisives des débuts de la mécanique quantique reposait sur cela. La preuve indélébile de la coexistence d'états multiples est vieille de plus d'un siècle : motif de diffraction de l'électron, hologrammes... n'importe quel effet d'interférences. Vous savez, les vieux hologrammes photographiques étaient faits par dédoublement d'un faisceau laser, réflexion d'une des deux parties sur l'objet, recombinaison des deux faisceaux et photographie du motif d'interférences.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec l'étalement ?

— Comment dédoublez-vous un faisceau laser ? Vous le dirigez vers une feuille de verre enduite d'une très mince couche d'argent, inclinée à quarante-cinq degrés par rapport au rayon ; la moitié de la lumière est reflétée, tandis que le reste traverse. Mais quand je dis « la moitié de la lumière est reflétée », ça ne veut pas dire qu'un photon sur deux est reflété – ça signifie que tous les photons sont *étalés* en un mélange à parts égales de l'état où ils sont reflétés et de l'état où ils traversent.

« Et si vous essayez d'observer *quel* chemin prend un photon donné, vous réduisez le système à un état unique – et vous détruisez le motif d'interférences, vous brisez l'hologramme. Mais si vous laissez les rayons se recombiner sans encombre et donnez aux deux états une chance d'*interagir*, l'hologramme reste ensuite la preuve tangible et durable que les *deux* états ont existé simultanément.

« Alors peut-être que les interactions entre les différentes versions de mon cerveau peuvent laisser un enregistrement permanent de mon expérience d'étalement. Et de même qu'un hologramme laser est un fouillis indéchiffrable à l'œil nu – sans

aucune ressemblance avec l'objet tant que l'image n'est pas reconstruite – cette information stockée dans mon cerveau peut m'être tout à fait incompréhensible, tout en ayant vraisemblablement les potentialités utiles à la Po-kwai étalée. »

J'assimile cela. « D'accord. Mais même si un moyen existe pour la Po-kwai étalée d'apprendre des choses que vous ne connaissez pas... qu'avez-vous effectivement *fait* pour l'encourager à apprendre ce que vous vouliez qu'elle apprenne ?

— La mélopée des déflexions ioniques a peut-être joué un rôle. Mais je soupçonne que la simple force de mon désir que l'expérience fonctionne a suffi. Plus je le voulais, plus il y avait de versions de moi-même qui continuaient à le vouloir pendant l'étalement – de sorte que la totalité de la Po-kwai étalée a dû finir par le vouloir aussi. Sinon, cela n'aurait pas été très démocratique. » Elle dit ça en plaisantant, mais pas complètement.

« Enfin une définition rigoureuse de la *force de caractère* : quand on diverge en versions multiples de soi-même, le rapport entre le nombre de ceux qui persévèrent dans son objectif affiché et de ceux qui l'abandonnent ? »

Po-kwai rit. « Bien sûr. Vous pourriez de la même manière quantifier n'importe quoi. Quelle est la force de mon amour pour toi, ô mon aimée ? Laisse-moi compter les états propres... »

À la maison, et désamorcé, je me pose des questions sur mes propres objectifs et sur ma propre *force de caractère*. Rien de ce qui est arrivé les deux fois où j'étais étalé – ou du moins les deux fois où je l'ai remarqué et en ai gardé le souvenir – n'a été le fruit de ma *propre* volonté. Et maintenant ? Même si je désire ardemment servir le véritable Ensemble en apprenant à voler le mod de sélection – une fois étalé, qu'est-ce que donnera le vote ?

Je ne me suis jamais menti à moi-même : je n'ai jamais prétendu un instant que je serais le même sans mod de loyauté. Mais à partir de ce que m'a dit Po-kwai sur la signification de la fonction d'onde, j'avais supposé que le fait même que le mod de loyauté fonctionne de manière fiable devait impliquer une haute probabilité pour les états quantiques dans lesquels il *continue* à fonctionner. L'étalement peut créer quelques versions de moi-

même pour qui le mod de loyauté a subi des pannes – mais en nombre incomparablement inférieur à celle des versions pour lesquelles il fonctionne toujours.

Et cependant... je me suis désamorcé alors que **P3** fonctionnait ; j'ai vu **Karen** sans l'avoir invoquée. Dans les deux cas, le même argument devrait s'appliquer : la majorité aurait dû soutenir le statu quo. Mais celui-ci n'a pas été maintenu.

Alors qu'est-ce qui se passe exactement lors de mon étalement dans l'antichambre, quand j'essaie – ou pense essayer – d'introduire un biais dans les nombres aléatoires crachés par **von Neumann** ? Rien d'important... ou une guerre virtuelle entre un milliard de versions possibles de mon désir ? Des batailles rangées pour le mod de sélection, l'arme suprême, le façonneur de réalité ? La seule chose dont j'ai finalement connaissance, c'est cette impasse finale, mais peut-être que l'équilibre des forces change graduellement, peut-être qu'il y a dans ma tête des « hologrammes » qui enregistrent l'évolution de l'état de la partie.

La pensée qu'il puisse exister des versions de moi-même agissant contre *mes* désirs, se battant contre tout ce pour quoi *je* vis, me répugne tellement que je me contente d'en rire, d'écarter cette idée comme absurde. Et même si c'était *vrai*... qu'est-ce que je pourrais y faire ? Comment pourrais-je influencer le résultat de ces batailles ? Comment pourrais-je renforcer les factions qui restent sous l'emprise du mod de loyauté – qui *me* restent dévouées ?

Je n'en ai aucune idée.

Je laisse tomber **von Neumann** ; il y a quelque chose de fortement suspect dans ce désir d'influencer les neurones de mon propre crâne. Sur un marché aux puces près de chez moi, je trouve un générateur de dés électronique, de la taille d'une petite carte à jouer. Le cœur du dispositif consiste en une unité minuscule et scellée, contenant quelques microgrammes d'un isotope émetteur de positrons, entourée de deux rangées sphériques concentriques de cristaux détecteurs. Cet agencement est insensible – m'assure le camelot holographique je-sais-tout du vendeur – aux radiations naturelles comme aux tentatives de traficotage délibérées ; la paire caractéristique de

rayons gamma produits lors de l'annihilation d'un positron à l'intérieur du dispositif ne peut être confondue avec quoi que ce soit d'autre. « Bien sûr, si monsieur préfère un modèle plus ouvert à une discrète persuasion... »

J'achète la version sécurisée. Le logiciel peut produire n'importe quelle combinaison de polyèdres ; je choisis la paire traditionnelle de cubes et passe une heure à évaluer l'appareil. Il n'y a aucune trace de biais.

Je le prends avec moi en service et, dès que Po-kwai est endormie, je m'assieds dans l'antichambre, désamorcé, étalé puis réduit par **Hypernova**, et tente d'imprégner mes personnalités virtuelles d'un sens du devoir susceptible de survivre à l'inexorable dispersion de la fonction d'onde. Je ressens une pointe de culpabilité pour m'être volontairement désamorcé, abandonnant ainsi mes responsabilités envers Po-kwai, mais je ne peux pas risquer des interférences imprévisibles entre **P3** et la réduction. Et je me dis que si les Enfants découvrent un jour que le C.R.S.A. est engagé dans une recherche blasphématoire, ils bombarderont tout simplement le bâtiment et je ne pourrai rien y faire, amorcé ou non.

Les dés donnent des résultats scrupuleusement normaux.

Po-kwai commence la troisième phase, une autre mesure de corrélations dans son cerveau. Je comprends l'impatience de Ho vis-à-vis de ces expériences purement tournées vers l'intérieur – mais en même temps j'apprécie plus que jamais les raisons de la prudence du C.R.S.A. Je peux savoir, pour l'avoir vu, que toutes sortes de prouesses macroscopiques sont possibles, mais à essayer de les maîtriser en aveugle je prends des risques énormes. Sur sa lancée, il faudrait peut-être dix ans au C.R.S.A. pour tenter quelque chose de similaire – mais ce serait alors avec un contrôle total, en sachant précisément ce qu'ils font.

Je pense qu'ils sont peut-être les plus aptes à explorer les mystères du véritable Ensemble, après tout. Lentement, méthodiquement, rigoureusement, *respectueusement*...

Po-kwai réussit le deuxième jour ; elle en semble satisfaite, mais pas étonnée. Manifestement, sa confiance en ses capacités d'utilisation du mod augmente, même si les détails de son fonctionnement restent obscurs. Combien de temps avant que

ce sentiment croissant d'assurance, de *contrôle*, n'envahisse ses rêves – et ne me ferme la porte ?

Je suis assis dans l'antichambre, à observer les lancers de dés simulés se produire automatiquement, dix fois par minute, heure après heure. Je garde ma vision réelle fixée sur les dés, tout en visualisant intérieurement deux fenêtres : le menu d'**Hypernova** et l'interface à un programme d'analyse – une version légère du logiciel utilisé lors de l'expérience sur les ions, que Ho m'a clandestinement remise lors d'une liaison de deux secondes via **Réseau Rouge**.

Début de l'étalement.

Les dés sont jetés.

Fin de l'étalement.

Entrez les résultats.

Sous amorçage, je pourrais continuer indéfiniment, sans le plus léger changement d'humeur. Désamorcé, je subis des accès d'enthousiasme qui retombent dans la grisaille de la routine avant de faire place à un ennui insoutenable suivi enfin de périodes bénies d'automatisme – dont j'émerge plus frustré que jamais. Ce qui peut être utile : quelles que puissent être mes différences lors de l'étalement, je pense ne pas me tromper beaucoup en estimant être unanime dans mon souhait de minimiser la durée de cette procédure abrutissante – et la seule façon d'y arriver, c'est de réussir.

Est-ce bien exact ? Je ne peux garder mes personnalités virtuelles en otage que si, après chaque réduction, c'est *moi* qui garde le contrôle – et à vrai dire je n'ai aucun moyen de savoir à quoi va servir le mod de sélection : à choisir l'état du dé, ou celui de mon état d'esprit personnel. À la réduction suivante, je pourrais constater le choix d'un état dans lequel j'ai tout simplement abandonné l'expérience... ou renoncé au véritable Ensemble. Lors de chaque étalement, toutes les règles du jeu sont jetées en l'air en même temps que les dés. Je n'ai plus qu'à espérer qu'elles sont plus dures à influencer.

J'empoche le générateur de dés quelques secondes avant l'arrivée de Lee Hing-cheung pour la relève. Le programme dans ma tête – qui tourne beaucoup plus lentement sous **von Neumann** que sur une machine spécialisée – parcourt les

données accumulées en faisant des tests de plus en plus sophistiqués et cryptiques dans l'espoir de détecter un effet, mais crache sa conclusion finale au moment où je descends du train qui me ramène chez moi :

[HYPOTHÈSE NULLE NON REJETÉE]

Je prends mon service en m'attendant à ce qu'on ait accordé une journée de repos à Po-kwai, mais mes ordres sont de me rendre à la salle 619. Quand j'y arrive, Lee m'en donne l'explication.

« Elle dit que désormais ça ne la fatigue plus ; il n'y a aucune raison de retarder le travail. »

Je monte la garde avec une vigilance farouche, comme pour compenser mon manquement nocturne. Je fais le vide sur le bavardage des scientifiques et supprime toute fébrilité. **P3** me sublime en un pur observateur – câblé pour parer en un instant à n'importe quelle éventualité, mais complètement passif jusqu'à ce moment.

Quand Po-kwai émerge de la chambre à ions, une heure plus tard, c'est fini pour la journée. Dans l'ascenseur, alors que nous nous dirigeons vers le restaurant, je demande : « Comment ça s'est passé ?

— Bien. Nous avons obtenu des données intéressantes tout l'après-midi.

— Déjà ? »

Elle hoche la tête joyeusement. « Je pense que j'ai passé un seuil ; tout devient de plus en plus facile. Enfin... vous savez ce que je veux dire. C'est comme d'habitude, ce n'est pas *moi* qui travaille. Je n'ai aucun mérite – mais il semble vraiment que la Po-kwai étalée contrôle enfin **Ensemble**. »

Un instant, je suis tenté de lui demander de répéter ce qu'elle vient de dire, mais ce n'est pas la peine ; je l'ai parfaitement entendue et la signification est sans équivoque. Et si elle n'a jamais mentionné le mod par son nom auparavant, c'est qu'elle a reçu l'instruction explicite de ne pas le faire – de Leung, peut-

être – avec une insistance suffisante pour que le message passe, contrairement à toutes ces « conneries de sécurité ».

Je ne vois aucune raison de la réprimander pour cette étourderie.

J'attends la fin du dîner avec une patience infinie, en hochant poliment la tête tandis que Po-kwai se plaint que la nourriture est devenue ennuyeuse.

Je suis assis dans l'antichambre, à l'écouter se déplacer dans l'appartement, en me demandant si cette information fera une différence.

À une heure du matin, je me désamorce et ma joie n'a plus de bornes. Le véritable Ensemble c'est le mod nommé **Ensemble** – et cette équation parfaite, cette symétrie galvanisante, est la confirmation finale de tout ce en quoi je crois. Une révélation, c'est sûr – mais rétrospectivement il semble impossible qu'il puisse en avoir été autrement. *Et quelle inspiration plus grande pouvais-je espérer pour me guider et pour encourager celles de mes personnalités virtuelles qui restent loyales à ma mission ?*

Je sors le générateur de dés, invoque les mods et me mets au travail.

Les dés tombent aléatoirement, encore et toujours, mais je ne me décourage pas. On ne peut pas attendre que mon moi étalé fasse instantanément des miracles, quelle que soit l'ardeur avec laquelle il poursuit sa tâche... et moins encore quand je l'annihile en le réduisant toutes les six secondes et qu'il doit recommencer en reprenant le fil des traces holographiques de son expérience sauvegardées dans mon cerveau.

Mais est-ce que je dois à tout prix provoquer des réductions aussi fréquemment – après chaque jet ? Il est vrai que Po-kwai a réussi en utilisant cette approche – et avec une réduction à chaque ion, elle se retrouvait avec un objectif des plus simples : l'amplification d'un état sur les deux seuls possibles. Sa tâche et la mienne ne sont pas identiques, néanmoins ; **Ensemble** est dans son crâne, pas dans le mien. Peut-être que j'ai besoin d'une période plus longue d'étalement, pour produire les versions de moi-même capables d'influencer le mod. Combien de temps étais-je resté étalé quand **Karen** est apparue spontanément ? Je

n'ai aucun moyen de le savoir ; le processus n'était pas sous mon contrôle.

Maintenant, ce n'est plus le cas.

Je commute sur MARCHE.

Sur la table à côté de moi, le générateur de dés envoie des images de cubes tournoyant dans l'air. Ils semblent presque solides – brillant même d'une façon convaincante en simulant les effets de la lumière ambiante – et ils retombent sur la surface en feignant un petit bruit sec.

Une paire d'as, un double un – voilà ma cible.

Je renonce nerveusement à la troisième étape maintenant devenue instinctive de ma routine et, sans toucher au menu d'**Hypernova**, entre ce premier résultat dans le programme d'analyse. Je songe qu'à chaque fois que je fais cela, **von Neumann** s'étale en des versions multiples, autant que de combinaisons possibles des résultats. Je ne dois pas penser aux jets individuels ; tout ce que je dois faire, c'est de choisir un état propre dans lequel le programme d'analyse annonce en fin de compte une réussite. Je peux sûrement gérer une tâche aussi simple – avec l'aide du véritable **Ensemble**.

Paire d'as, une deuxième fois.

Et de trois.

Et si je déclenchais tout de suite la réduction, avant que le programme ne rende son verdict ? Qu'est-ce que cela aura été – un coup de veine ? Une coïncidence ? Une série chanceuse – rare mais non significative ? Ou ce dont je suis témoin est-il déjà la preuve que je *resterai* étalé au-delà de ce point ?

Paire d'as, pour la quatrième fois. Avec une chance sur trente-six pour chaque lancer, la probabilité d'une série de quatre ou plus – une seule fois sur les trente mille lancers correspondant aux dix nuits de données que j'ai à présent – est déjà tombée à 1,7 pour cent.

Une cinquième fois... 0,048 pour cent. Ayant dépassé son seuil arbitraire de un pour cent, le programme commence à envoyer des signaux de triomphe.

Six... 0,0013 pour cent.

Sept... 0,000037 pour cent.

Huit... 0,0000010 pour cent.

J'arrête d'alimenter le programme avec les données et me contente de fixer les dés, qui atterrissent encore et toujours de la même façon, comme un hologramme publicitaire bon marché bouclant sur lui-même. Peut-être le générateur a-t-il eu une panne, et c'est tout. Mais quel genre de panne ? Et *pourquoi* ? Est-ce que je pense que j'ai « réussi à force de volonté » à modifier un circuit et à introduire un biais dans le processus ? Vais-je revenir subrepticement à l'idée plus confortable de la télékinésie par une méthode inconnue ? Je *n'essaie* même pas d'influencer le dispositif ; *je* me contente d'observer les choses se réaliser. Po-kwai avait raison : c'est mon moi étalé qui fait tout le travail.

Je vais devoir accepter la vérité toute nue : je suis en train de vivre des événements qui seront (ou ont été) arrachés à un milliard de milliards de possibilités par l'effort collectif de quelques milliards de milliards de versions de moi-même... dont je suis sur le point de massacrer la plupart (à moins que je ne l'aie déjà fait).

Je commute sur ARRÊT.

Les dés continuent à tomber : trois et quatre. Deux et un. Double six.

J'essuie la sueur de mon visage ; secoué, ravi, étourdi de réussite et de peur.

J'agrippe le siège de la chaise ; le métal frais et lisse est toujours aussi solide. Je regagne rapidement mon calme. Je m'en suis tiré indemne et inchangé, après tout ? Et je n'ai jamais eu aussi peu à craindre : il n'y aura plus de dysfonctionnements des mods, plus d'hallucinations. Maintenant, je maîtrise le processus.

Et indépendamment des circonvolutions métaphysiques bizarres que je vais devoir accepter, une vérité simple demeure : à la fin, quand je débranche la prise, que je commute sur ARRÊT et que je réduis le paquet d'ondes... ce qui en émerge est encore et toujours *normal*.

Dans le plus pur style du Canon, Ho fixe mon programme d'appropriation du mod sans jamais suggérer que mes propres intuitions sur la question pourraient ne pas être tout à fait parfaites. Il m'incite à passer à des tours plus complexes avec les dés : des cycles de deux, de trois ou quatre résultats différents ; des totaux qui sont toujours des nombres premiers ; des doublés. Les probabilités objectives d'obtenir ces résultats par pure coïncidence ne sont pas plus spectaculairement infimes que pour ce que j'ai déjà réussi à faire – et parfois même bien moins – mais il semble néanmoins qu'identifier et amplifier les états propres de ces modèles complexes soit plus difficile.

Bien sûr, peut-être que le critère n'est dans tous les cas que ma propre conviction de l'exactitude du résultat ; l'état n'est choisi que parce qu'il contient une version de moi-même qui pense avoir réussi... et si une de mes identités virtuelles venait à souffrir d'une baisse de concentration et à croire par erreur que la somme de cinq et de trois était première, elle pourrait se trouver récompensée de son incompetence et obtenir le privilège de devenir réelle. (Peut-être que c'est déjà arrivé, et plusieurs fois. Peut-être que je « mute » lentement mais sûrement vers une capacité accrue d'inattention et d'aveuglement. Si une « évolution » de cette sorte a pu donner à Laura les chemins cérébraux sur lesquels est fondé **Ensemble**, je ne dois pas sous-estimer les effets qu'elle pourrait avoir sur moi.) Je pourrais acheter un petit caméscope H.V., me mettre à tout enregistrer, et tout repasser après la réduction ; mais j'hésite à introduire trop de matériel suspect. Si on me surprend simplement à jeter des dés, cela peut passer pour un innocent divertissement ; je pourrais prétendre que **P3** fonctionne de nouveau mal, ce qui fait que j'ai besoin d'un petit passe-temps pour ne pas devenir fou aux petites heures du matin. Je doute

que cette explication suffise à justifier des activités de vidéo amateur pendant les heures de service.

Au fur et à mesure que l'expérience se déroule, ma résolution faiblit assez souvent, mais ne disparaît jamais complètement. C'est ce que le véritable Ensemble exige de moi ; j'en suis certain. Et si *l'étalement* est l'antithèse de tout ce que je défends, de tout ce que j'ai passé ma vie à essayer de réaliser – *contrôler qui je suis et qui je deviens* – il est sûr que la maîtrise parfaite que m'accorde **Ensemble** fait plus que compenser les risques... tant que je garde la mainmise, même indirectement. Tant que mes désirs continuent à avoir de l'influence pendant l'étalement.

Par instants, je me dis que si *moi*, je ne sais pas invoquer **Ensemble**, ce n'est pas un autre qui le saura. Lequel de mes éphémères complices virtuels apprendrait le tour... pour, se laisser ensuite mourir lors de la réduction ? Pourquoi renforcer un autre état propre que le sien, quand on peut utiliser le mod pour se rendre réel ?

En fait, plus j'y pense, plus je suis convaincu de la justesse de l'interprétation de Po-kwai : c'est l'intégralité de mon moi étalé qui fait fonctionner **Ensemble** et aucune version isolée de moi-même n'en possède la capacité. N'importe laquelle d'entre elles, une fois rendue réelle par la réduction, protesterait de même de son ignorance. La connaissance doit être distribuée, comme dans un réseau neuronal. Aucun neurone de mon cerveau n'incarne spécifiquement la moindre de *mes* facultés – alors pourquoi attendrais-je qu'une version de moi-même détienne les secrets de mon moi étalé ? Et que le Nick Stavrianos étalé redécouvre cette aptitude à chaque fois qu'il renaît ou que la connaissance survive à la réduction, codée dans mon cerveau sous forme « holographique », il n'y a de toute façon *pas* de martyrs virtuels ; je n'ai aucun alter ego plein d'abnégation qui utiliserait le mod pour me donner ce que je veux aux dépens de sa propre existence.

Et mon moi étalé ? Ce n'est pas un martyr ; il n'a pas le choix. D'une façon ou d'une autre, il doit toujours finir par être réduit.

Ce qui ne veut pas dire qu'il doive toujours pour finir se réduire à *moi-même*.

Au moment où tout cela commence à sembler presque trivial (je veux des totaux de sept... j'obtiens des totaux de sept... quoi de plus simple ?), Ho me remet une liasse d'enveloppes cachetées.

« Ce sont des listes d'une centaine de résultats aléatoires. Vous pourriez essayer de faire en sorte que les dés les produisent.

— Vous voulez dire lire la liste, quand je jette les dés... ? »

Il secoue la tête. « À quoi cela servirait-il ? Consultez la liste *après* la collecte des données – mais avant la réduction, bien sûr. »

Je rechigne instinctivement – et échoue quatre nuits de suite. À la vérité, je suis *content* d'échouer : j'en suis même, d'une manière provocatrice, blasphématoire et autosatisfaite, foutrement *réjoui* – comme si mon échec offrait un sursis à toutes ces explications « raisonnables » mais discréditées, auxquelles je pensais avoir cessé de m'accrocher depuis longtemps. *Comment puis-je faire coïncider les résultats, alors que je ne les connais même pas ? Bien sûr que je n'y arrive pas ! C'est tout simplement impossible.*

En même temps, je sais fort bien que cette tâche n'a rien de spécial, rien de nouveau. Elle n'exige pas plus de « clairvoyance » que les autres expériences n'exigeaient de « télékinésie ». Il s'agit juste de choisir le bon état propre : de faire en sorte que le bon présent devienne le passé.

La cinquième nuit, comme les précédentes, je note les résultats sur une fiche aide-mémoire d'**Inventaire**, puis tire une enveloppe au hasard de ma poche et l'ouvre en la déchirant. Après les trois premiers appariements, je suis certain que les quatre-vingt-dix-sept autres sont corrects, mais je les vérifie consciencieusement un à un.

Je ne me sens pas le moins du monde désorienté – ou amer – tant que je n'ai pas commuté sur ARRÊT pour me réduire.

Et à ce moment, puisque j'en ai le choix, pourquoi le serais-je ?

Ho me donne un cadenas à combinaison et suggère négligemment : « Pourquoi ne pas l'ouvrir du premier coup ? »

— En jetant les dés ?

— Non. Tout seul.

— En utilisant von Neumann ?

— Non. En devinant. »

Je suis assis dans l'antichambre, à attendre que Po-kwai s'endorme. Je me demande à quoi elle rêve quand j'emprunte le mod ; à rien du tout, si mon moi étalé choisit correctement son état... mais sur quelle base fait-il ce choix puisqu'il ne la réveille pas pour le lui demander (avant la réduction) ?

Peut-être des versions de moi-même la réveillent-elles pour lui poser la question.

Je me désamorce, puis attends cinq minutes en étalement. Je veux être sûr d'être « suffisamment étalé » pour faire fonctionner **Ensemble** – et c'est beaucoup moins déroutant d'attendre maintenant, avant même d'avoir essayé d'accomplir ma tâche, que d'attendre d'avoir réussi – et de me retrouver confronté à l'absence de choix : je ne peux pas faire, je *ne ferai* pas, se déclencher trop tôt la réduction.

Toute cette question du choix du moment de la réduction continue à me perturber. Pour Po-kwai, c'est facile ; elle n'a pas le choix. Dans mon cas, il doit y avoir des états propres dans lesquels je choisis de déclencher la réduction plus tôt, ou plus tard, que dans celui qui devient finalement la réalité. Ces tentatives sont sans conséquence, bien sûr ; la réduction n'est réelle que si elle *se rend elle-même réelle*. C'est désagréablement circulaire, mais au moins c'est cohérent : le paquet d'ondes se réduit à l'instant précis où l'état sélectionné inclut l'action qui provoque la réduction. Ou plutôt c'est cohérent du point de vue de la version qui devient réelle – mais pour les versions qui essaient de déclencher une réduction et qui n'y parviennent pas ? Savent-elles qu'elles ont échoué – *et que cela signifie-t-il* ? Ou ne sont-elles que des abstractions mathématiques, qui ne savent rien, ne sentent rien, n'éprouvent rien ?

Je prends le cadenas dans ma poche et le contemple avec un sentiment croissant de malaise. C'est connu, les gens sont en général mauvais lorsqu'ils essaient d'inventer des nombres vraiment aléatoires ; je regrette de ne pas avoir décidé – avant l'étalement – d'ignorer Ho et d'utiliser les dés. Et si la combinaison est 9999999999 ? Ou 0123456789 ? Je ne doute pas du fait qu'il est physiquement possible pour moi de composer n'importe quelle combinaison – mais est-ce que je suis psychologiquement capable de « deviner » une séquence si « peu » aléatoire ?

Pourtant, je ferais mieux de l'être. Parce que si ce n'est pas le cas, je suis sûr que mon moi étalé – avec l'aide d'**Ensemble** – peut trouver quelqu'un d'autre de plus performant.

Je choisis d'en rire. *Changement égale suicide ?* C'est la position de Po-kwai, pas la mienne. De plus, ce n'est plus l'heure d'avoir de tels scrupules ; si rien n'est réel jusqu'à la réduction, c'est que la réduction a bien sûr « déjà » eu lieu. C'est cette expérience qui a déjà été sélectionnée ; je suis déjà devenu celui que je dois être pour ouvrir le cadenas. Et je ne ressens pas de grand changement.

Mais alors que je déplace mon index vers le clavier, je me vois, dans un décalage soudain de perspective :

Un parmi plus de dix milliards, assis dans autant de pièces et confrontés à autant de cadenas. Si je devine la combinaison correcte, je vis. Sinon, je meurs. C'est aussi simple que cela.

Qu'est-ce qui me fait penser que j'ai « déjà », moi, réussi ? Le fait que la pièce ait l'air normale ? Le simple fait que je ressente quelque chose ? Si la réduction ne *produit* pas une expérience – si elle se contente de la *sélectionner* – alors pourquoi les perceptions d'une version quelconque de moi-même différeraient-elles radicalement des autres ? Pourquoi l'état qui finit par *devenir* réel serait-il le seul à *sembler* réel ?

Je commence à reposer le cadenas – personne ne me contraint à aller jusqu'au bout – mais je pense alors que c'est *la pire chose que je puisse faire*. Mon moi étalé va choisir quelqu'un qui ouvre la serrure, pas quelqu'un qui abandonne l'expérience. Si je renonce, mes chances de survie sont *nulles*.

Je regarde fixement le cadenas et tente d'extirper de moi-même ces craintes absurdes. Ce n'est pas la première fois que je fais l'expérience de l'étalement, et je m'en suis toujours tiré. *Oui, bien sûr – sinon je ne serais plus là du tout. Cela ne me dit rien sur ma situation actuelle.* Je secoue la tête. C'est ridicule. Tout le monde subit la réduction... Qu'est-ce que je m'imagine – que la vie quotidienne est fondée sur un processus de génocide constant ? Si je n'ai pas pu avaler ça pour d'hypothétiques extraterrestres, pourquoi le ferais-je pour des êtres humains ?

D'hypothétiques extraterrestres ? Et qui a fabriqué la Bulle, d'après moi ?

Alors... que vais-je faire ? Rester ici et attendre que Lee arrive et me retire la décision des mains ? Ou ai-je l'intention de trouver une façon de passer le reste de ma vie sans être jamais *observé* ? Mais même cela ne me sauverait pas : quand la version choisie de moi-même voudra déclencher une réduction, je disparaîtrai – à moins que je ne sois la version choisie... et les chances que cela ne soit pas le cas sont de plus de dix milliards contre une.

Je ne sais pas ce qui rompt le charme, mais soudainement je redeviens sceptique, à ma grande satisfaction. Une partie de moi-même songe que *si des milliards de milliards de personnes virtuelles meurent vraiment à chaque seconde, il n'y a rien à craindre de la mort.* C'est une observation purement intellectuelle, toutefois ; je ne crois pas que je vais mourir. Je soulève le cadenas et tape dix touches sans réfléchir, presque sans regarder, avant de fixer l'écran minuscule qui surplombe le clavier : 1450045409.

Trop ordonné ? Trop aléatoire ?

Trop tard. Je tire sur l'anneau.

Ho se tient près de l'étang qui se trouve au centre du parc de Kowloon ; il jette du pain aux canards. Je pense qu'il a trop vu de mauvais films d'espionnage. Il ne jette même pas un coup d'œil dans ma direction quand je me tiens à côté de lui.

« Il n'y a pas vraiment de raison de feindre ne pas me connaître, dis-je. Je pense que notre employeur doit déjà être conscient de ce fait. »

Il ne tient pas compte de ma remarque. « Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? »

— J'ai réussi.

— Au premier essai ?

— Oui, *au premier essai*. » Je jette un coup d'œil vers l'étang et essaie de savoir si je désire le tuer ou plutôt l'embrasser.

Après un moment, je dis : « C'était une bonne idée. Le cadenas. Ça a été une torture – pendant cinq minutes – mais je dois admettre qu'à la fin ça en valait la peine. » Je ris, ou plutôt j'essaie de rire – le résultat n'est pas tout à fait convaincant. « Je peux bien vous le dire, quand cette saloperie s'est ouverte, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. Je suis presque mort de soulagement. Et... ce n'est pas du domaine de la logique, je le sais, mais... rien n'aurait pu me donner plus confiance que quoi qu'il arrive maintenant, je m'en tirerai. » Il incline la tête solennellement. « La difficulté ne consiste pas à faire fonctionner le mod. Elle est d'apprendre comment y penser. Vous devez trouver une disposition d'esprit qui vous permette de traverser ces situations en toute sérénité. Nous ne pouvons pas prendre le risque que vous succombiez à une terreur métaphysique au beau milieu de votre incursion chez B.D.I.

— Non. » Je ris de nouveau, avec plus de succès cette fois-ci. « Je ne pense cependant pas trouver beaucoup de serrures avec des combinaisons aussi faciles chez B.D.I. Dix fois neuf, dans la vie réelle ? Non. »

Ho secoue la tête. « Quelles combinaisons faciles ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pour vous, elles sont toutes faciles, désormais. »

Il me faut une semaine supplémentaire pour maîtriser les serrures qui s'ouvrent normalement avec des clefs. Ho me montre ses calculs : les chances que quelques transistors à effet quantique, dans la puce d'une serrure, aient spontanément l'amabilité de se détraquer juste comme il faut ne sont pas plus

mauvaises que celles d'obtenir cent paires d'as consécutives. Le fait que l'on s'attendrait normalement à ce qu'aucun de ces deux événements n'arrive dans l'histoire entière de l'univers (si une telle échelle de temps peut être invoquée de manière aussi désinvolte, quand il est probable qu'il ne s'est rien « passé » du tout – au sens humain du terme – pendant la plus grande partie de cette histoire) est à côté de la question. Ce qui compte c'est que je me sois convaincu que c'est possible – et qu'il semble que cela soit utile au Nick Stavrianos étalé.

Les caméras de sécurité m'inquiètent cependant toujours.

« Si je suis observé, je suis réduit. Aléatoirement, par celui qui observe le moniteur.

— Pas aléatoirement, dit Ho. Vous contrôlez toujours le mode de sélection. Et pas réduit non plus – si vous rendez la probabilité suffisamment faible. Vous ne vous réduisez pas *vous-même* sans le vouloir. N'est-ce pas ? Bien que ce soit certainement un événement possible. Arrêtez de penser à votre moi étalé comme à un système fragile, sans défense, précaire, qui ne peut pas survivre à un simple regard.

— Mais un regard *va* détruire...

— Non. *Peut*, pas *va*. Un regard *peut* vous réduire, c'est certain. Et les dés *peuvent* tomber dans toutes sortes de configurations – mais ce n'est pas ce qui se passe, si vous ne les laissez pas faire. L'observation, en elle-même, ne réduit pas le paquet d'ondes. Vous ne devenez pas aveugle lors de l'étalement. N'est-ce pas ? La réduction est un processus distinct. Si quelqu'un vous observe, les deux fonctions d'onde interagissent – elles deviennent une entité unique. Cela donne à l'observateur le pouvoir de vous réduire – mais *vous* donne aussi le pouvoir de manipuler l'observateur et d'empêcher la réduction.

— Nous nous battons donc pour le sort du paquet d'ondes ? Maintenant que j'ai cessé de m'inquiéter pour mon combat contre toutes mes personnalités hypothétiques, je dois faire face à une lutte pour la réalité avec quelqu'un qui est indiscutablement aussi réel que moi.

— Vous pouvez le voir comme ça, si vous voulez – mais ce ne sera pas une compétition très disputée. Vos « adversaires » ne

sauront même pas ce qu'est le paquet d'ondes – alors quant à avoir la capacité de le manipuler...

— Cela n'a pas empêché plusieurs milliards de personnes de le réduire quelques milliers de fois par jour.

— De se réduire eux-mêmes, des objets inanimés, et d'autres gens – aussi ignorants, aussi impuissants qu'eux. Ils n'ont jamais rien rencontré qui vous ressemble.

— Des gens ont bien rencontré Laura Andrews. »

Ho sourit. « Exactement. Et pourtant, elle a quand, même réussi à s'échapper de l'Institut Hilgemann par deux fois, non ? De quelles preuves supplémentaires avez-vous besoin ? »

La première nuit où j'abandonne mon poste, je reste à l'étage de l'appartement de Po-kwai et me borne aux pièces et aux couloirs qui sont – vraisemblablement – déserts. Je me promène dans les champs de détection d'une douzaine de caméras et de détecteurs de mouvement ; mes collègues du poste central de sécurité devraient, au minimum, exiger une explication immédiate, mais aucun message codé par infrarouge ne surgit des émetteurs fixés au plafond. Ce qui prouve quoi ? Que j'ai « provoqué » une panne discrète des caméras et des détecteurs ? Que j'ai « rendu » les gardes inattentifs ? Ou que j'ai simplement empêché tout signe que j'ai été observé de m'atteindre – que j'ai repoussé les conséquences à l'après-réduction ?

Je marche devant les appartements silencieux des autres volontaires, en me demandant – jalousement – si l'un d'entre eux a commencé à maîtriser **Ensemble**. Ho pense que non, mais il ne peut pas en être certain. Je peux supporter que l'intercession inconsciente de Po-kwai me soit nécessaire, mais la pensée que quelqu'un d'autre puisse accéder aux mystères du véritable Ensemble me remplit de dégoût. Personne au monde ne partage la compréhension que le mod de loyauté m'a conférée ; j'ai moi *seul* le droit d'emprunter cette voie. Je maintiens cette conviction en parallèle avec la connaissance que mon but final est de livrer **Ensemble** au Canon, mais la contradiction semble superficielle, elle reste une abstraction.

Je retourne dans l'antichambre, déclenche la réduction – et attends de voir si je suis parvenu à me rendre invisible ou si je me suis simplement caché la tête dans le sable comme une autruche. Mon moi étalé pourrait-il faire la différence entre les états où je suis vraiment passé inaperçu et ceux où je n'ai dupé que moi-même ? Quel est le moins probable : marcher devant une caméra sans se faire voir – ou déformer ses propres souvenirs et ses perceptions pour se convaincre que cela s'est passé ainsi ?

Je ne sais pas – mais personne n'arrive pour m'accuser d'avoir manqué à mon devoir. Les heures passent sans que rien ne se produise, comme d'habitude. Mais peut-être suis-je déjà recroquevillé et catatonique dans le coin d'une cellule au sous-sol d'une prison, et que le succès apparent de cette nuit n'est rien d'autre que le produit de la sélection par mon moi étalé d'une version de moi-même dotée de capacités hallucinatoires extraordinaires. Comment exclure cette possibilité ? Le fait qu'elle soit « peu » probable ne signifie désormais plus rien. Si je peux réussir alors que toutes les chances sont contre moi, je peux échouer de la même façon.

Lee Hing-cheung prend ma relève. Assis dans le train qui me ramène chez moi, je fixe les autres passagers, défiant cette vision artificielle de se décomposer en une anarchie surréaliste. Mais la voiture reste solide, les gens soutiennent calmement mon regard, les stations défilent dans l'ordre habituel, aux horaires habituels. Il est difficile de croire qu'il y a la place dans ma tête pour une telle mécanique.

Quand j'arrive chez moi, toute trace de doute s'est évaporée. Je n'ai pas d'hallucinations – ou du moins, pas plus que d'habitude. Allongé sur mon lit à écouter les sons familiers de la rue, la banalité du monde m'enveloppe, plus réconfortante – et plus étrange – que jamais. Je fixe le plafond et chaque fissure dans le plâtre, chaque bande de lumière, me semble d'une constance défiant l'entendement, d'une endurance miraculeuse et inconcevable. Je pourrais monter la garde pendant un milliard d'années dans l'attente du moindre signe révélateur de la vérité sous-jacente, et qu'il ne se passe rien. Comment puis-je qualifier cet exploit d'illusion, de mensonge ?

La lumière faiblit, la pluie bat soudain contre la fenêtre. Et je passe un instant à me demander quel monde nous avons vraiment créé. Celui de notre expérience, solide, macroscopique, unique ? Ou celui qui semble le sous-tendre, quantique, multiple, étalé ? Po-kwai croit que nos ancêtres ont réduit l'univers... mais si c'était le contraire qui était vrai – si les fondateurs de la mécanique quantique au vingtième siècle n'avaient pas tant *découvert* les lois du monde microscopique qu'ils ne les avaient *créées* – verrions-nous la différence ? Est-il plus difficile de croire que le cerveau humain a pu fabriquer le monde quantique à partir du monde ordinaire, ou bien le contraire ? Et avec toutes nos expériences (inévitavelmente) anthropocentriques, pouvons-nous jamais espérer découvrir la vérité objective, inhumaine ?

Peut-être que non. Mais je sais toujours quelle caractéristique me semble à moi la plus humaine.

En bas, dans la rue, une bande d'enfants sur le chemin de l'école, pris sous la pluie, commence à pousser des cris aigus.

Je choisis le sommeil.

Je m'arme d'une douzaine d'excuses avant de défier la sécurité du C.R.S.A. en quittant le trentième étage. Il n'y a pourtant aucun besoin d'explications ; les deux gardes du poste de sécurité détournent les yeux sur mon passage, un moment d'une chorégraphie parfaite qui me donne envie de rire de plaisir – ou de m'effondrer en bafouillant devant cette preuve définitive de mon insanité la plus totale. Je me contente de fermer les yeux un petit moment et de me dire, de manière peu convaincante, que ce n'est pas plus étrange que cent doubles as consécutifs.

Je décide de prendre l'escalier plutôt que l'ascenseur ; tous deux sont contrôlés, mais il me vient à l'idée que l'ascenseur pourrait me « lier » avec quelqu'un dont le passage dans le bâtiment est affecté d'une quelconque manière par l'utilisation que j'en fais.

Je décide de prendre l'escalier ? Peut-être que je n'ai pas voix au chapitre en la matière ; peut-être que le moindre détail de

mes pensées et de mes actions a été, ou sera, déterminé par mon moi étalé. Mais l'illusion de libre arbitre reste toujours aussi convaincante et je ne peux pas – au sens premier du terme – m'empêcher de penser que c'était bien là ma décision.

Je descends au sixième étage, qui est censé être complètement verrouillé à cette heure-ci – mais la porte de l'escalier réagit exactement comme si elle était déverrouillée. Le poste de sécurité est désert et de lourds volets d'acier bloquent le chemin ; ils commencent à s'écarter avant même que je ne regarde le boîtier de contrôle – qui devrait exiger deux clefs magnétiques et une autorisation centrale.

Je traverse, gagné un court instant par un mélange de mégalomanie et de paranoïa ; je ne sais vraiment pas si je dois me sentir investi de pouvoirs extraordinaires, ou manipulé. Je ne *fais* rien de tout cela... et pourtant, il n'y a aucun doute que c'est exactement *cela* que je veux. Depuis le tout premier tour avec les dés, mon moi étalé a fait tout ce que j'ai voulu. Manifestement, toutes mes craintes de révolte étaient sans fondement ; ces premiers dysfonctionnements du mod, ces visions de **Karen**, doivent n'avoir été que des aberrations. Et ce n'est pas vraiment surprenant : sans idée – consciente – de ce que je faisais, quelle sorte de contrôle pouvais-je exercer ?

Tous les laboratoires et tous les magasins de stockage me sont ouverts. J'erre de pièce en pièce, au hasard, sans me soucier des serrures et des caméras. Je combats au début le sentiment grandissant d'irréalité qui m'envahit, avant de finir par y succomber avec plaisir. Je ne crois pas un instant que je suis vraiment en train de rêver, mais il m'est plus facile de m'abandonner à cette ambiance irréelle que de laisser mon indéclinable bon sens aux prises avec les rationalisations intellectuelles sophistiquées qui permettraient d'expliquer la survenance de ces miracles bizarres dans le monde dit réel. Ho avait raison : le défi n'est pas, pour moi, de faire fonctionner le mod, mais de trouver comment rester sain d'esprit pendant qu'il fonctionne.

Et ça ressemble beaucoup à un rêve. Les portes s'ouvrent parce qu'elles *doivent* s'ouvrir ; je ne suis pas détecté parce que la logique du rêve l'exige. Et comme tout protagoniste d'un

songe, je ne peux pas m'attendre à avoir mon libre arbitre, ni prétendre avoir le contrôle. Dans la salle 619, j'hésite et fais vaguement le vœu que la chaise à côté de la console principale se mette à léviter, ou à glisser vers moi – mais je ne suis pas du tout étonné qu'il ne se passe rien. Pas parce que je doute que ce soit possible ; seulement parce que cela ne serait pas approprié.

Je sais, comme on le sait dans les rêves, quand vient le temps de quitter le sixième et de remonter péniblement les vingt-quatre étages. L'effort exigé est scrupuleusement réaliste et mon engourdissement s'estompe graduellement – suffisamment pour que je redevienne inquiet. *Toutes ces portes, toutes ces serrures, tout ce matériel de surveillance...* multiplier les probabilités fait paraître dangereusement fragile et précaire toute cette opération.

J'hésite devant la porte du trentième étage ; j'ai peur que ces doutes ne se retournent contre moi – *d'être puni pour mon manque de foi*. J'attends que ma respiration s'apaise un peu, tout en étant conscient de l'absurdité de la chose. Mais c'est le prix de la paix intérieure que de me plier à mes instincts périmés.

Finalement, je m'arme de courage, j'ouvre la porte – un miracle ordinaire de plus pour prouver que tout va bien, ou une invraisemblance supplémentaire empilée sur un édifice chancelant – et j'entre.

Les gardes s'arrangent pour ne pas me voir, aussi efficacement que la fois précédente (et je pense que c'est *moi* qui ai des problèmes avec le libre arbitre). Je traverse la zone de contrôle en regardant droit devant moi et tourne à l'angle sans me retourner. Dès que je suis hors de leur vue (potentielle), je décide presque de déclencher la réduction – impatient que je suis de concrétiser pour de bon les événements de la nuit, de rendre irréversiblement réelle ma chance insensée – mais quand le menu d'**Hypernova** m'apparaît intérieurement, je me rappelle que je suis toujours dans le champ de vue d'au moins deux caméras.

En tribut à la normalité, j'ouvre comme d'habitude la porte de l'entrée : avec une impulsion **Réseau Rouge** codée, une empreinte et une clef magnétique. Puis je me demande – trop

tard – si cet événement autorisé a plus de chances d'être enregistré dans l'ordinateur de la sécurité que toutes les entrées illicites que je *sais* être passées inaperçues. Je claque la porte derrière moi, en grommelant : « Je deviens négligent. Je dois faire plus attention. »

Po-kwai rit. « Je n'irais pas jusqu'à dire cela. Mais j'ai été surprise quand j'ai constaté que vous n'étiez pas là. » Elle fronce les sourcils. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je secoue la tête. « Rien. J'ai cru entendre un intrus. C'était une fausse alarme, finalement, pas de quoi s'inquiéter.

— Un intrus ? Où ?

— Dehors, dans le couloir.

— Mais n'y a-t-il pas des caméras ? Comment quelqu'un pourrait-il... ? »

Je hausse les épaules. « Le matériel peut être saboté. En théorie. Mais oubliez tout ça, il n'y avait personne.

— Personne, peut-être, mais vous avez l'air de l'avoir poursuivi jusque sur le toit, aller et retour. »

Je me rends compte que je transpire de manière visible, et ce n'est pas d'avoir monté les escaliers. J'essuie mon front d'un air contrit. « J'ai en effet vérifié l'escalier, quelques niveaux vers le haut et vers le bas. Je ne dois pas être très en forme.

— Je suis étonné que vos mods vous permettent de transpirer. »

Je ris faiblement. « Cela serait très dangereux qu'ils m'en empêchent. Supprimer l'appétit est une chose, mais foutre en l'air la thermorégulation serait... suicidaire. »

Elle hoche la tête et ne dit rien. Elle semble plus perplexe que soupçonneuse ; si elle doute de mon histoire, je suppose qu'elle pense que j'ai minimisé l'incident, pas que je l'ai inventé. J'essaie d'imaginer une façon de l'empêcher de poser innocemment une question à Lee Hing-cheung à propos de *toute cette agitation de la nuit dernière*, mais je n'ai pas d'idée. *Ne dites rien à personne, parce que...* quoi ? Parce que je ne veux pas avoir l'air d'un idiot qui poursuit des fantômes ? Elle sait que les gardes du poste de contrôle « doivent » m'avoir vu.

Il est plus important de savoir depuis combien de temps elle est réveillée. Avant mon passage par la zone de contrôle,

sûrement ; je n'ai pas pu mettre plus de vingt secondes pour arriver de l'escalier à cette pièce. *Alors comment ai-je passé les gardes ? S'est-elle réduite, m'a-t-elle réduit, a-t-elle rompu ma liaison à Ensemble – ou sommes-nous toujours tous les deux étalés ?* Et si c'est le cas... que se passe-t-il si j'éteins maintenant le mod inhibiteur de réduction ? Est-ce que le passé que je me rappelle est déjà irrévocable ? Ou est-ce que je risque, en déclenchant maintenant la réduction, qu'une autre séquence d'événements – choisie au hasard, ou par la personnalité étalée de Po-kwai – le remplace ?

Je dois rester étalé jusqu'à ce qu'elle se rendorme – *majoritairement*. Je dois être certain que c'est moi qui choisis l'état propre.

Je pénètre dans l'entrée. Il suffit que je reste calme et que je papote tranquillement en attendant qu'elle soit fatiguée. « Qu'est-ce qui vous a réveillée ? »

Elle hausse les épaules. « Je ne sais pas. » Puis elle change d'avis et dit d'un air gêné : « Un autre rêve stupide.

— Sur quoi ? Si vous me permettez...

— Rien de très passionnant. J'errais au sixième étage. Je me glissais de laboratoire en laboratoire, comme un voleur – mais je ne volais rien. Je voulais juste prouver que je pouvais aller où bon me semblait. » Elle rit. « Sans doute une manifestation du ressentiment que j'ai d'avoir été exclue du côté scientifique du travail. J'ai peur que cela ne soit typique de mes rêves – assez transparent.

— Mais qu'est-il arrivé pour que vous vous réveilliez ? »

Elle fronce les sourcils. « Je ne suis pas sûre. Je montais l'escalier et... je ne sais pas, j'ai eu peur de quelque chose. Peur d'être attrapée. J'étais en train de revenir ici et, pour une raison obscure, j'ai été terrifiée que quelqu'un ne me voie. » Elle fait une pause puis ajoute, le visage de marbre : « Peut-être que c'est ce que vous avez entendu dans le couloir. Moi, en train de revenir. »

Je sais qu'elle plaisante, mais j'ai la chair de poule. Qui choisit cette conversation ? Ma personnalité étalée ? la sienne ? Notre fonction d'onde commune ?

« Ah oui ? Alors vous avez de nouveau traversé les murs par effet tunnel ? Et les planchers. Pourquoi vous embêter à prendre les escaliers ? Pourquoi ne pas vous déplacer directement de A à B ?

— Eh bien, dans les rêves, qui sait ? Je suppose que mon subconscient manque d'imagination pour faire face à la physique quantique dans toute sa véracité. Et de courage.

— De courage ? »

Elle hausse les épaules. « Ce n'est peut-être pas le mot juste. Courage ? Honnêteté ? Je ne sais pas ce qui est nécessaire. Mais récemment, j'ai beaucoup pensé à la partie... de moi-même... qui est perdue lors de la réduction. Et c'est stupide, je le sais bien – mais quand j'essaie d'accepter le fait qu'il y a... des femmes presque identiques à moi-même, qui existent pendant une seconde ou deux, qui éprouvent quelque chose de différent et puis disparaissent... » Elle secoue la tête d'un air dédaigneux, presque avec colère. « Que de manières, n'est-ce pas ? S'inquiéter de la mort de mes alternatives virtuelles. Combien de vies est-ce que je désire ?

— Dites-le-moi.

— Juste une, personnellement – mais je suppose que ces autres personnalités ne seraient pas fâchées d'en avoir aussi une, chacune. » Elle secoue de nouveau la tête, de manière résolue. « Mais c'est dingue de penser comme ça. C'est comme... de verser des larmes sur des peaux mortes. Nous sommes faits comme ça, nous fonctionnons comme ça. Les humains font des choix ; ils « assassinent » ceux qu'ils pourraient avoir été. Même si mon travail actuel le fait apparaître de manière inconfortablement explicite, ça ne change rien ; nous ne pouvons pas vivre autrement. Et maintenant que la Bulle protège le reste de l'Univers, nous devons simplement l'assumer. »

Je me rappelle mon propre scepticisme antérieur et dis tardivement : « En supposant que tout cela est vrai. Peut-être n'y a-t-il en fait rien à assumer. »

Elle roule des yeux. « Écoutez, ne vous inquiétez pas : le C.R.S.A. n'est pas près d'annoncer au monde entier que le but de la Bulle est de défendre l'univers contre *l'épuisement des*

alternatives résultant de l'activité humaine. Les gens sont devenus suffisamment fous avec la Bulle toute seule, *sans* explications. La vérité est si pleine d'implications que je ne sais même pas ce qui serait le plus dangereux : que les gens l'interprètent mal, ou qu'ils la comprennent. *Les perceptions humaines ont décimé l'univers. La vie consiste à massacrer constamment des versions de nous-mêmes.* Imaginez le genre de sectes qui se formerait autour de telles idées.

— Et imaginez la réaction des sectes existantes. Celles qui pensent depuis trente-quatre ans qu'elles détiennent toutes les réponses. » Hum. Celles contre lesquelles je suis censé vous protéger.

Po-kwai hoche la tête, puis s'étire et étouffe un bâillement. Je résiste à la tentation de lui suggérer qu'elle doit être fatiguée. « Je ne sais pas comment vous faites pour me supporter, dit-elle. Si je ne vous ennuie pas avec mes rêves, ou que je ne peste pas sur la façon dont le C.R.S.A. me traite, je vous casse les oreilles avec mes angoisses sur l'annihilation de civilisations extraterrestres et le meurtre de nos personnalités alternatives.

— Ne vous excusez pas. Ça m'intéresse.

— Vraiment ? » Elle me lance un regard pénétrant, puis secoue la tête en feignant la frustration. « Je n'arrive pas à lire en vous, vous savez. Si vous ne faisiez cela que dans le but de m'être agréable, je ne ferais pas la différence. Je ne peux que vous faire confiance. » Elle jette un coup d'œil à sa montre, l'emblème ostentatoire d'un cerveau libre de mods – ce qui n'est plus le cas. « Il est trois heures passées. Je suppose que je ferais mieux... » Elle se déplace vers la porte, puis hésite. « Je sais que vous ne pouvez *physiquement* pas en avoir assez de votre travail – mais que pense votre famille du fait que vous travailliez toute la nuit, toutes les nuits ?

— Je n'ai pas de famille.

— Vraiment ? Pas d'enfants ? Je vous imaginai avec...

— Pas de femme, pas d'enfants.

— Qui, alors ?

— Que voulez-vous dire ?

— Des petites amies ? Des petits amis ?

— Personne. Depuis la mort de ma femme. »

Elle a un mouvement de recul. « Oh, Nick. Je suis désolée. *Merde*. Toujours autant de tact. C'est arrivé quand ? Pas... depuis le début de votre travail ici ? Personne ne m'a dit...

— Non, non. C'était il y a presque sept ans.

— Et — quoi ? Vous portez toujours le deuil ? »

Je secoue la tête. « Je n'ai jamais porté le *deuil*.

— Je ne comprends pas.

— J'ai un mod qui... définit mes réactions. Je ne la pleure pas. Elle ne me manque pas. Tout ce que je peux faire, c'est me souvenir d'elle. Et je n'ai besoin de personne d'autre. Je ne *peux pas* avoir besoin de quelqu'un d'autre. »

Elle hésite, la curiosité le disputant sans doute à un sens obsolète des convenances, avant qu'elle ne comprenne que *je n'ai aucun chagrin à respecter*. « Mais... qu'est-ce que vous avez ressenti sur le moment ? Avant de vous faire installer ce mod ?

— J'étais flic, à cette époque. J'étais en service quand elle est morte — ou presque. Alors... » Je hausse les épaules. « Je n'ai rien ressenti. »

Pendant un instant, je suis pleinement conscient que cette confession est aussi improbable que tout ce que j'ai fait cette nuit — que Nick-et-Po-kwai étalés extirpent cela du domaine des possibilités les plus ténues, aussi méticuleusement que pour crocheter les serrures ou esquiver les sentinelles. Puis le moment passe et l'illusion de la volonté, le flux lisse de la rationalisation, est de retour.

« Je n'ai pas souffert de sa mort... mais je savais ce qui allait arriver. Je savais qu'aussitôt que je me désamorcerais — que j'éteindrais mon mod comportemental — je me mettrais à souffrir. Horriblement. Alors j'ai fait cette chose évidente, raisonnable : j'ai pris des mesures pour me protéger. Ou plutôt ma personnalité amorcée a pris des mesures pour protéger ma personnalité désamorcée. Le boy-scout zombi est venu à la rescousse. »

Elle cache assez bien sa réaction, mais celle-ci n'est pas difficile à imaginer : mi-pitié mi-dégoût. « Et vos supérieurs vous ont laissé faire ?

— Oh, que non. J'ai dû démissionner. Le département voulait me jeter aux chacals, les médecins du chagrin, les conseillers du malheur, les spécialistes des ajustements traumatiques. » Je ris. « Ces choses ne sont pas laissées au hasard, vous savez ; le département a un protocole long de plusieurs méga-octets, et une armée de gens pour l'exécuter. Et à la vérité, ils n'étaient pas inflexibles – ils m'ont offert toutes sortes de choix. Mais pas celui de rester amorcé jusqu'à ce que je puisse physiquement contourner le problème. Ce n'est pas que cela aurait fait de moi un mauvais flic, mais vous imaginez le problème de relations publiques : entrez dans la police, perdez votre conjoint – et recâblez votre cerveau pour ne rien en avoir à foutre !

« Je suppose que j'aurais pu les poursuivre pour conserver mon emploi ; légalement, j'avais le droit d'utiliser le mod que je voulais, tant que mon travail ne s'en ressentait pas. Mais ça m'a semblé sans intérêt de faire des histoires. J'étais assez heureux de la manière dont les choses se passaient.

— Heureux ?

— Oui. Le mod me rendait heureux. Pas béat, pas survolté – pas euphorique. Juste... aussi heureux que je l'étais avec Karen de son vivant.

— Vous ne dites pas ça sérieusement !

— Bien sûr que si. C'est vrai. Ce n'est pas une question d'opinion ; c'est très précisément ce qu'il *faisait*. C'est une simple question d'anatomie neurale.

— Elle était morte et vous vous sentiez tout à fait bien ?

— Je sais que ça semble inhumain. Et, bien sûr, je regrette qu'elle n'ait pas survécu. Mais elle n'a de fait pas survécu et je ne pouvais rien y faire. Alors j'ai rendu sa mort... sans importance. »

Elle hésite, puis dit : « Et vous ne pensez jamais que, peut-être... ?

— Quoi ? Que tout cela n'est qu'une farce cruelle ? Que je préférerais ne pas être ainsi ? Que j'aurais dû passer par le processus *naturel* du chagrin et en émerger avec tous mes besoins affectifs *naturels* intacts ? » Je secoue la tête. « Non. Le mod est un kit complet, un jeu autonome de croyances sur tous les aspects de la question – y compris celui de sa propre

adéquation à la situation. Le boy-scout zombi ne se leurrerait pas ; il savait que s'il ne s'occupait pas de chaque détail, tout finirait par s'écrouler. En conséquence, je ne *peux pas* croire que c'est une farce. Je ne *peux pas* avoir de regrets. C'est exactement ce que je veux et il en sera toujours ainsi.

— Mais vous ne vous demandez jamais ce que vous penseriez, ce que vous ressentiriez... sans le mod ?

— Pourquoi le ferais-je ? Pourquoi devrais-je m'en soucier ? Combien de temps passez-vous à vous demander ce que vous seriez avec un cerveau totalement différent ? Je suis *ce que je suis*.

— Dans un état artificiel...»

Je soupire. « *Et alors ?* Nous sommes tous dans un état artificiel. Nous modifions tous notre cerveau. Nous essayons tous de modeler ce que nous sommes. Est-ce que les mods neuraux sont si épouvantables simplement parce qu'ils le font effectivement – parce qu'ils laissent vraiment les gens obtenir ce qu'ils veulent ? Pensez-vous honnêtement que le câblage de notre cerveau, qui nous vient de la sélection naturelle, des aléas de notre vie et de nos efforts – en grande partie inefficaces – pour nous changer « naturellement », est un parangon de perfection ? D'accord, nous avons passé des milliers d'années à inventer des raisons religieuses et pseudo-scientifiques ridicules pour que ce que nous ne pouvions pas contrôler nous semble pour le mieux dans le meilleur des mondes. Dieu a dû faire un travail parfait – et si ce n'est pas Dieu, c'est l'évolution ; dans les deux cas, toute altération serait un sacrilège. Et ça va prendre longtemps pour que notre culture s'extirpe de toutes ces conneries. Mais regardez la vérité en face : toutes ces excuses dépassées ne servaient qu'à nous éviter de désirer ce que nous ne pouvions pas obtenir.

« Vous estimez tragique que je sois heureux de cette manière ? Eh bien, au moins je sais *pourquoi* je suis heureux. Et je ne cherche pas à me faire croire que le produit de quelques milliards d'événements aléatoires constitue le pinacle indiscutable et insurpassable de la création. »

Après son départ, j'attends une heure avant de déclencher la réduction. Il ne se passe (bien sûr) rien de spécial ; le passé est

(inévitablement) « toujours » comme je me le rappelle. Je suis pleinement conscient que cela ne prouve rien, qu'il est impossible que cela semble se passer autrement – mais la leçon irrationnelle du cadenas est néanmoins renforcée : la crainte que je ne sois pas le survivant, suivie de la découverte que je suis *celui qui a survécu* (comme si c'était miraculeux et non tautologique), me renforce dans la conviction qu'il n'y a toujours qu'une seule « vraie » version de moi-même. C'est peut-être une illusion – mais elle est de celles dont j'ai terriblement besoin.

Je repense à ma confession forcée avec un léger sentiment d'humiliation, qui ne dure pas longtemps. Ainsi, Po-kwai sait pour **Karen**. Elle désapprouve. Elle me prend en pitié. J'y survivrai.

Une chose m'inquiète, cependant.

Que se passera-t-il si la Po-kwai étalée reprend le contrôle ? Sans rien d'autre que de la curiosité, elle m'a suffisamment changé pour me forcer à révéler un secret que, précédemment, je n'aurais jamais partagé avec elle, même en un million d'années.

Armée de sa connaissance, de sa désapprobation et de sa pitié, que changera-t-elle la prochaine fois ?

Ho convient que nous devons accélérer notre programme afin de contrer l'influence croissante de Po-kwai. Mon soulagement est mêlé d'appréhension ; la perspective de me précipiter tête baissée dans le cambriolage, sans la progression graduelle planifiée des répétitions, me laisse avec un sentiment désespéré de manque de préparation. Le vol a beau n'être, en théorie, guère plus qu'une longue suite de tâches semblables à celles que j'ai déjà exécutées, je ne peux toujours pas m'empêcher de me représenter chaque exploit successif comme un étage supplémentaire d'un château de cartes d'une précarité inconcevable. La dernière fois que je suis entré par effraction dans B.D.I., je comprenais au moins la nature des risques que j'affrontais – même si ma connaissance des détails s'était avérée incomplète. Cette fois, je devrai compter entièrement sur le bon vouloir de mon moi étalé à consentir à une réduction dans des circonstances suffisamment favorables – processus qui s'apparente pour lui au suicide. *Et pourquoi le ferait-il ?*

Parce que c'est ce que veulent « la plupart » des personnalités qui le constituent (dans un vote pondéré par la probabilité) ? On peut avoir l'impression que c'est ainsi que cela s'est passé, jusqu'ici – mais que sais-je vraiment de ses motivations ? Rien. Je deviens lui ; il devient à son tour moi-même ; mais sa nature me reste opaque. Je veux croire qu'il est conscient de mes aspirations, motivé par mes préoccupations – mais ce n'est peut-être que prendre mes désirs pour des réalités. Pour ce que j'en sais, il est peut-être plus proche des Créateurs de la Bulle que d'un quelconque être humain, moi compris.

Je suis, bien sûr, libre de changer d'avis. Le Canon ne fera rien pour me contraindre. Mais je ne peux pas renoncer, je ne peux pas reculer. Je sais que je sers le véritable **Ensemble** de la seule manière possible – et bien qu'il soit peut-être absurde

d'espérer que cette « bénédiction » garantisse mon succès, je dois croire que c'est ce qui fait que le jeu en vaille la chandelle.

Dans le parc de Kowloon, trente-six heures seulement avant l'heure prévue pour l'effraction, Ho me remet un engin de la taille et de la forme d'une boîte d'allumettes, scellé, noir, et sans traits distinctifs autres qu'une diode LED éteinte.

« Un dernier tour, dit-il. Voyez si vous pouvez allumer la lumière.

— Qu'est-ce que c'est ? » Je cache mon irritation ; ma première réaction est que tout ce qui n'est pas directement relié au lendemain soir constitue une perte de temps – mais je dois admettre que tout ce qu'il a suggéré par le passé s'est révélé utile.

Il secoue la tête. « Je ne veux pas vous le dire. Dans chaque épreuve à laquelle vous avez été confronté jusqu'ici, vous saviez exactement ce que vous affrontiez. Réussissez celle-ci et vous vous serez prouvé à vous-même que cette connaissance n'est même pas nécessaire. Et que vous êtes capable de vous débrouiller face à n'importe quelle difficulté, n'importe quel obstacle inattendu que B.D.I. pourrait dresser sur votre chemin. »

J'y réfléchis, mais en toute franchise, ça sonne faux. « Je n'ai pas besoin de me prouver ça ; j'en suis déjà convaincu. Je n'ai jamais eu les diagrammes des circuits du générateur de dés, des serrures ou des caméras. Croyez-moi, je me suis débarrassé depuis longtemps du mythe de la télékinésie. Je sais que j'ai choisi des résultats, pas manipulé des processus. Toutes ces situations ont été pour moi des « boîtes noires » ; je n'ai pas besoin d'en avoir une vraie pour me convaincre. »

J'essaie de lui rendre l'objet, mais il ne veut pas l'accepter. « C'est spécial, Nick. Les chances sont plus faibles que tout ce que vous avez fait jusqu'ici. À peu près comparable à l'effraction chez B.D.I. Si vous réussissez, cela voudra dire que vous pouvez être certain que des états propres aussi improbables sont accessibles. »

Je retourne la boîte dans le creux de ma main. Il ment, mais je n'arrive pas à voir pourquoi. « Décidez-vous, dis-je sur un ton catégorique. Qu'est-ce que c'est : le défi de l'inconnu, ou un essai d'extrême improbabilité ?

— Les deux. » Il hausse les épaules, puis dit ensuite – beaucoup trop affable : « Mais si vous voulez vraiment savoir comment ça marche... » Je lui lance un regard de pure incrédulité et il se tait.

Même avec l'aide de **P5**, il est difficile de juger du poids d'un objet aussi petit – mais il y a certainement autre chose dans la boîte que, disons, une simple puce standard, de la taille d'une tête d'épingle, et une pile. Ho s'essaie à la nonchalance lorsque je jette la chose en l'air. La manière dont elle tourne suggère une distribution de densité à peu près uniforme : pas de zones plus denses, pas de vides. Quel genre de matériel électronique remplit donc complètement une boîte d'allumettes ?

« Qu'est-ce que c'est ? Du graphite que vous voulez transformer en diamant ? C'est trop léger pour une transformation de plomb en or. » Je fronce les sourcils. « Peut-être vais-je tout simplement devoir la découper pour l'ouvrir et regarder.

— Ça ne sera pas nécessaire, dit-il tranquillement. C'est un supercalculateur optique – qui fait des essais aléatoires de factorisation sur un très grand nombre. Il faudrait environ dix puissance trente années pour faire le travail systématiquement. Les chances que la machine réussisse en quelques heures, par pure hasard, sont proportionnellement infinitésimales. Entre vos mains, cependant... »

Un court instant, je suis vraiment scandalisé : le sérieux, le tourmenté Ho Kiu-chung abusant de mon talent (lui-même emprunté à Po-kwai et volé à Laura) pour un répugnant bénéfice commercial... mais mon choc cède bientôt la place à une admiration réticente. L'étalement d'un ordinateur – avec le bon type d'incertitude quantique – crée en effet une machine « parallèle » avec un nombre astronomique de processeurs. Chacun exécute le même programme, mais sur des données différentes. Tout ce qu'il reste à faire, c'est de s'assurer qu'à la réduction du système on choisit la version qui a trouvé l'aiguille

dans la botte de foin mathématique. Et la première entreprise à offrir des services de factorisation des grands nombres, ceux-là mêmes qui sont au cœur de codes *de facto* inviolables (jusqu'ici, néanmoins), ramassera le jackpot à coup sûr – au moins jusqu'à ce que la nouvelle de l'existence d'un tel service se répande trop largement et que les gens arrêtent de faire confiance à ces codes.

« Comment savez-vous que je ne me contenterai pas de le détraquer ? dis-je. Si je peux le faire avec des serrures, pourquoi pas avec des ordinateurs ? Qu'est-ce qui se passe si je sélectionne une panne matérielle de manière que la lumière s'allume mais que la réponse soit fausse ? »

Il hausse les épaules. « On ne peut pas rendre cela littéralement impossible – mais j'ai pris des mesures pour minimiser les probabilités relatives. En tout cas, il est assez facile de vérifier la réponse – et si elle est fausse, il suffit de réessayer. »

Je ris. « Alors, combien vous faites-vous payer, pour ça ? Qui est le client ? Le gouvernement ou une société privée ? »

Il secoue la tête d'une manière guindée. « Je n'en ai aucune idée. J'ai affaire à un tiers, un courtier – et ils sont discrets sur leur propre identité, sans parler de celle de...

— Oui, bien sûr. Mais... combien prenez-vous ?

— Un million.

— C'est tout ?

— Il y a un scepticisme considérable. Qui peut se comprendre. Plus tard, une fois que la méthode aura fait ses preuves, nous pourrions augmenter les prix. »

Je lui souris et lance la boîte en l'air. « Et pour ma part ? Quatre-vingt-dix pour cent me semble équitable. »

Ça ne l'amuse pas. « Le Canon a des frais considérables : le mod qui vous permet l'étalement n'a toujours pas été entièrement payé.

— Ah oui ? Et une fois que vous aurez le mod de sélection, vous n'aurez plus du tout besoin de mon aide, non ? Je ferais donc mieux d'utiliser à bon escient mon pouvoir de négociation, tant qu'il existe. » Je plaisantais quand j'ai commencé la phrase, mais je suis sérieux quand je l'achève. « C'est ça, le véritable

Ensemble, pour vous ? dis-je. Vendre des services de *décryptage* à n'importe qui, tant qu'il est prêt à payer ? »

Il ne répond pas – mais ne nie pas non plus. Il se contente de me lancer son vieux regard d'agonie spirituelle profonde.

Je devrais être indigné – furieux qu'il ait projeté de m'entuber, révolté par ce *blasphème* – mais à vrai dire, après tout le fanatisme pathologique et déjanté que le mod de loyauté a engendré chez la plupart des membres du Canon – moi-même inclus –, il y a quelque chose de presque... *rafraîchissant* dans son opportunisme simpliste. Je devrais être outré mais... non, je n'y arrive pas. Si je ressens quelque chose, c'est plutôt un pincement d'envie : il semble qu'il ait manipulé ses chaînes jusqu'à leur faire perdre toute importance. À moins qu'il n'eût été auparavant une sorte de saint – quelqu'un qui n'aurait jamais rêvé de profiter du travail de l'Ensemble –, sa personnalité originale est peut-être maintenant pratiquement reconstituée.

Le corollaire de toute cette envie, de toute cette admiration, est évident – mais erroné. Sachant ce *qu'est* le mod de loyauté, je ne peux pas m'empêcher de trouver réconfortant que Ho en soit affranchi – mais cela ne signifie pas que je désire la même liberté pour moi.

« Je vous donnerai trente pour cent, dit-il.

— Soixante.

— Cinquante.

— Topons là. » Je me fous totalement de l'argent ; c'est une question de fierté. Je veux clairement lui montrer que je suis, moi aussi, presque humain. « Qui d'autre est au courant, dans le Canon ?

— Personne. Pour le moment. J'aimerais le leur présenter comme un *fait accompli* ; je suis sûr qu'ils reconnaîtraient tous que nous avons besoin de lever des fonds, mais je préférerais ne pas leur donner la possibilité d'en discuter les détails.

— Très sage. »

Il hoche la tête d'un air fatigué. Il a la même intensité, le même air de culpabilité et de trouble que d'habitude, mais la signification en est complètement changée ; c'est sans doute pour moitié de l'affectation pure, et le reste un effet de

l'épuisement véritable provoqué par l'entretien d'un édifice de duplicité d'une telle complexité. Néanmoins, je n'ai pas l'impression d'avoir été *dupé*, je ne me sens pas trahi ; le fait que j'aie si horriblement mal lu en lui, et pendant si longtemps, rend son équilibre mental inattendu d'autant plus bienvenu.

Je laisse passer dix minutes en étalement avant de sortir l'engin de ma poche ; ma précaution habituelle contre le trouble causé par la perte de l'illusion du libre arbitre. La diode est toujours éteinte. Je la regarde fixement pendant un certain temps, mais il ne se passe rien. Quelque chose me rend perplexe : la probabilité d'une défaillance qui ferait s'allumer la lumière ne peut pas être absolument nulle – alors pourquoi mon moi étalé n'a-t-il pas sauté sur un état dans lequel c'est cela qui se passe ? Peut-être qu'il est assez prudent pour attendre l'émergence des états contenant un ordinateur en état de marche et une réponse juste – qui, avec un peu de chance, submergeront le faux signal.

Je finis par sombrer dans l'ennui, puis dans la nervosité, et puis de nouveau dans l'ennui ; je regrette de ne pas pouvoir employer **P3**. Je devrais être capable de simuler ses effets – en choisissant un état dans lequel il « se trouve » que je me sens exactement comme si j'étais amorcé – mais ça n'a pas l'air d'être le problème de mon moi étalé. Je ne peux pas m'empêcher de m'attendre à moitié à être interrompu par un cri de Po-kwai – mais, si je repense aux moments où je l'ai réveillée, il y a toujours eu un événement déclenchant : une émotion forte, un choc. Regarder fixement une boîte noire en attendant qu'une lampe s'allume n'est tout bonnement pas comparable. *Et demain ?* Si j'arrive à rester calme, peut-être que je serai en sécurité... mais que signifie « réussir à rester calme » quand le simple fait que je *puisse* réveiller Po-kwai, ce qui augmenterait son influence sur tout ce qui arrive, doit être pris en compte pour déterminer si je le fais ou non *réellement*. Il est futile d'essayer de retracer une chaîne linéaire de causes et d'effets ; ce que je peux espérer de mieux, c'est d'arriver à rationaliser mon parcours et à obtenir une sorte de cohérence statique dans

le déroulement des événements lorsque je l'examinerai *a posteriori*.

Il est quatre heures dix-sept quand la LED s'éclaire finalement, d'un bleu intense et soutenu. J'hésite avant la réduction. Les probabilités les plus faibles que j'aie jamais eues – *alors, combien de versions de moi-même vont mourir, cette fois ?* Mais, à force, je ne ressens pratiquement plus ce genre de scrupule. Je ne sais toujours pas ce que je dois croire, mais chaque fois que « je » traverse indemne cet holocauste présumé, il me devient plus difficile de m'en soucier. Je commute sur ARRÊT...

... et... *quelqu'un* survit. Mes souvenirs sont cohérents, mon passé unique ; que demander de plus ? Et si, il y a une seconde, dix à la puissance trente et des poussières êtres humains vivant et respirant étaient vraiment assis ici à se demander quand la diode s'allumerait pour eux... eh bien, leur fin aura été rapide et indolore.

En tout cas, Po-kwai a raison ; c'est bien cela que ça signifie que d'être humain : massacrer ceux que nous pourrions avoir été. Métaphore ou réalité, formalisme quantique abstrait ou vérité de chair et de sang, je ne peux rien y changer.

J'évite d'entrer dans une léthargie à la Zénon et choisis le sommeil avec une surprenante facilité. En début d'après-midi, je livre l'ordinateur au bazar nanotech où j'ai récupéré **Hypernova**. (Encore une des notions de sécurité bizarres de Ho ; je me jure qu'après ce soir je vais commencer à y mettre de l'ordre.) Signe encourageant, la diode brille toujours quand je remets l'objet ; apparemment, le programme boucle sans fin une fois qu'il a trouvé les facteurs, confirmant le résultat de manière répétée... c'est-à-dire que soit j'ai provoqué une détérioration permanente qui fait que la machine dit systématiquement n'importe quoi, soit le stratagème audacieux a fonctionné – et un contrôle indépendant sur un deuxième ordinateur réglera bientôt la question. Ce que nos clients sceptiques feront au juste de cet exploit impossible, je n'en sais rien ; à leur place, je soupçonnerais une forme d'intox et

m'attendrais à un flot de désinformation. Ils décodent sans doute de grands blocs de données tout ce qu'il y a de plus authentiques, mais ils supposeront que tout a été conçu au départ pour les induire en erreur. Je contemple un pan de ciel bleu, sans nuages, et je ris.

C'est jour de repos pour Po-kwai, mais ce n'est pas un problème ; j'ai déjà réussi par trois fois à utiliser **Ensemble** dans ces conditions. La créature/système Nick-et-Po-kwai-(qui-rêve) étalée en a maintenant fait tout un art. Entre deux incarnations, les compétences requises sont sauvegardées dans quelque recoin de mon crâne, ou de celui de Po-kwai, ou des deux.

Je suis assis dans l'entrée, sous amorçage mais néanmoins atteint d'une sorte d'excitation – suffisamment, au moins, pour m'empêcher de m'enfoncer dans une transe de surveillance pure. Je me demande vaguement, et ce n'est pas la première fois, si je n'aurais pas en fait pu « voler » **Ensemble** directement du crâne de Po-kwai, par un simple et brutal choix de l'état propre correspondant : en sélectionnant le réarrangement « spontané » de mes propres neurones selon une copie parfaite du mod. Mais je ne vois pas comment mon moi étalé aurait pu distinguer le résultat recherché parmi tous les recâblages neuraux alternatifs ; tout test de bon fonctionnement aurait exigé une réduction préalable.

Au dîner, Po-kwai semble morose. Je lui demande ce qui ne va pas.

Elle hausse les épaules. « Rien de neuf. J'en ai simplement assez d'être bousculée, traitée avec condescendance, muselée. C'est tout.

— Qu'est-ce que Leung a bien pu faire, cette fois-ci ?

— Oh, personne n'a *fait* quoi que ce soit. Rien n'a changé. C'est seulement... que tout me semble encore plus stupide et oppressant que d'habitude, aujourd'hui. J'ai lu un article dans *Physical Review*, ce matin : un tout nouveau traitement du problème de la mesure. Ils rajoutent quelques dimensions supplémentaires à l'espace-temps ; introduisent quelques non-linéarités, quelques asymétries, et divers facteurs pour noyer le

poisson ; et – miracle des miracles ! – la réduction du paquet d’ondes disparaît. »

Je sais que j’aurais dû consciencieusement la faire taire à mi-chemin du mot « mesure » – ne serait-ce que pour sauvegarder les apparences – mais l’hypocrisie aurait été trop grande.

« Des gens gaspillent un temps précieux, dit-elle, à explorer des pistes dont je sais qu’elles mènent à des impasses. Cela fait de moi une menteuse par omission. Je ne demande pas que Leung divulgue des secrets commerciaux – comme des cartes neurales, ou les détails du mod – mais je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas au moins publier les résultats des expériences. » Elle émet un son de pure frustration. « J’ai librement signé les clauses de confidentialité, je ne peux blâmer personne d’autre que moi. Ils ne m’auraient bien sûr pas embauchée si je n’avais pas signé, de sorte que d’une certaine manière je n’avais pas le choix – mais je ne m’en sens pas mieux pour autant.

— Je suis sûr que le C.R.S.A. communiquera tout, dis-je doucement. En temps utile. Combien de temps s’est-il écoulé depuis votre premier résultat ? Trois mois ? Newton a mis des années avant de publier son travail.

— Le travail de *Newton*, dit-elle amèrement, n’était pas aussi important. »

Je me désamorce, passe en étalement, attends ; la routine. Je tente un moment de me calmer – avant de me rendre compte que je ressens plus d’excitation que de crainte. C’est une émotion qui ne m’est pas familière ; cela fait longtemps que je n’ai pas été confronté à une épreuve difficile – et dangereuse – sans P3 pour neutraliser mes sentiments. Je sens monter en moi une profonde rancœur : le boy-scout zombi m’a privé de la moitié de ma vie ; il me l’a dérobée, puis a agi machinalement, comme un somnambule, sans même la *vivre* vraiment à ma place... mais je réprime ce larmolement débile. Le boy-scout zombi m’a sauvé la vie mille fois – et c’est moi qui ai choisi de vivre comme ça. Je n’ai jamais *voulu* de l’excitation, je n’ai

jamais voulu être un abruti de camé à l'adrénaline. Je n'ai été « privé » de rien, à part d'une mort prématurée.

Et à quel « danger » suis-je maintenant confronté ? Je sais que je peux contourner n'importe quel matériel de sécurité. J'ai prouvé que je peux choisir des états propres aussi improbables que tout ce qui m'attend maintenant. *Qu'est-ce qui me reste à craindre ?*

Seulement le changement.

Je contemple un groupe de tours sombres enveloppées d'étincelles de lumière dorée « à travers » la fausse fenêtre et me dis que la ville que je dois traverser cette nuit est un endroit que je n'ai jamais connu. Dans la New Hong Kong réelle, les portes verrouillées ne s'ouvrent pas toutes seules, les gardes ne détournent pas le regard. Je vais me promener dans une ville onirique, où tout peut arriver.

Je ris doucement. Tout, oui – mais dans cette diversité infinie, je ne choisirai que le cambriolage le plus simple, le plus paisible de l'histoire. Réussi, rien de plus, sans complications, sans dégâts. *Et sans changement.*

Le début n'est pas compliqué : il s'agit de passer le point de contrôle du trentième étage sans être vu ; en cas de réduction, je n'ai fait pour le moment qu'abandonner mon poste pendant trente secondes, pour demander à un collègue de me remplacer tandis que je m'occupe d'un besoin pressant que mon mod semble incapable de retarder. Pas très correct comme procédure, mais personne ne va me fusiller pour ça.

Je jette un coup d'œil aux gardes, un jeune homme et une femme d'âge moyen ; ils regardent discrètement ailleurs. Je me demande s'ils se *sentent* manipulés ? Ou rationalisent-ils leurs actions aussi facilement que d'habitude ? C'est incroyablement pratique, pour moi – mais intrinsèquement pas vraiment bizarre. Si mon moi étalé choisit un état dans lequel ils sont visiblement négligents, mais laisse au hasard le soin des détails invisibles de leurs processus mentaux, je suppose que les chances sont en faveur d'un état qui inclut également une justification élégante.

Si le cerveau peut réussir ce tour de manière répétée quand les états propres résultent d'une sélection purement aléatoire, le biais que j'introduis – modifier leurs actions, sans rien connaître de leurs pensées – ne devrait sûrement pas en compromettre la réalisation.

Entre le douzième et le onzième, j'entends une porte s'ouvrir brusquement au-dessous de moi. Je m'immobilise, pense à faire demi-tour – mais avant que je puisse bouger un technicien gravit l'escalier et me dépasse en sifflotant.

Je me plaque contre le mur. Quelques secondes plus tard, la porte du treizième se referme en claquant. *M'a-t-il vu ?* Il était pressé ; il m'aurait ignoré, de toute façon – mais mon moi étalé pourrait-il faire la différence ? (Pourquoi n'a-t-il pas plutôt tenu l'homme éloigné de cette foutue cage d'escalier jusqu'à ce que je sois passé ?)

Y a-t-il eu réduction, ou non ?

Je sors le générateur de dés, l'allume d'une chiquenaude.

Deux as. Et encore. Et encore. Et encore.

Je suis vraiment soulagé... mais il y a quelque chose de pervers, quelque chose de presque fou dans ce test. S'il y avait eu réduction, oui, les chances d'obtenir ce résultat seraient... infinitésimales. Mais en étalement, *tous* les résultats se produisent – donc je diminue la probabilité intrinsèque de l'état propre synonyme de succès, en accroissant les exigences imposées à mon moi étalé et en créant d'autant plus de versions de moi-même qui *savent* qu'elles ne seront pas choisies.

Cela prouve-t-il que je survivrai, *moi*, à la réduction finale ? Ou, au moins, quelqu'un qui dérive de moi-même : un « descendant », un « fils » ? Non, même pas. *Chacune* des versions qui ont utilisé les dés a provoqué un étalement sur des versions qui ont assisté à tous les résultats possibles ; si un milliard de versions ont consulté les dés, un milliard de « fils » subséquents ont vu quatre fois deux as.

Je n'ai pas d'autre choix que de croire que je suis celui qui deviendra *réel*.

Je continue.

Je suis maintenant lié au technicien – et je l'empêche de réduire Nick-et-Po-kwai-et-(au-moins)-deux-gardes. *Et les*

autres personnes de son quart ? Mon esprit rechigne, mais je continue à bouger. Même s'il « n'était pas » entré dans la cage d'escalier – quoi que cela signifie tant que la réduction n'a pas eu lieu –, le simple fait qu'il *aurait pu* le faire serait-il suffisant pour corrélér nos fonctions d'onde ? Je suis lié avec Po-kwai, non ? – sans que *cette version de moi-même* l'ait vue depuis le début de l'étalement.

Je quitte la cage d'escalier au rez-de-chaussée et traverse le foyer en fixant les gardes qui regardent droit devant eux. Je « fais tout ce que je peux » pour savoir si l'on m'a vu ou non, « rendant plus facile » à mon moi étalé le choix de l'état correct.

Les portes d'entrée s'écartent en glissant et je sors sur le parvis – en retrait de la rue et en grande partie caché par un ensemble d'étals vendant de la nourriture, tous fermés à cette heure. J'entends des cris et des rires tout près, et le bruissement des bicyclettes au loin, mais il n'y a heureusement personne en vue quand je contourne le bâtiment en direction de l'allée où est garée la camionnette de livraison robotisée. Je jette un coup d'œil derrière moi, m'attendant à moitié à me retrouver poursuivi par un garde ayant émergé de sa transe une seconde trop tôt. Cela doit être en train d'arriver à quelqu'un. *Mais pas à moi.*

J'ai pas mal de marge dans mon emploi du temps ; il est seulement une heure sept et la camionnette ne part pas avant vingt. Je grimpe à l'arrière et m'assois dans l'obscurité. Ma présence ou mon absence n'auront aucun effet sur les actions du véhicule ; son itinéraire et ses instructions ont été préprogrammés, donc personne, en observant son passage, ne m'observera *moi* – ne me mesurera « à l'intérieur » ou « à l'extérieur ». Néanmoins, ils réduiront la camionnette elle-même – la maintiendront sur une trajectoire unique, plausible, « classique », d'ici à B.D.I. – et il est réconfortant d'avoir cette contrainte. Je ne suis pas sûr de ce que ça change en fin de compte... mais il est bon de savoir que le véhicule ne sera pas libre de traverser la ville par n'importe quel chemin. Inexplicablement, l'idée que des versions de moi-même puissent arriver à une destination complètement erronée me paraît être le pire des destins possibles.

Quand la camionnette démarre, les effets en sont à peine perceptibles ; le moteur est silencieux, l'accélération douce. Assis sur le métal frais, à respirer la faible odeur de plastique d'une cargaison récente, tout me semble d'une banalité déconcertante.

Je ne trouve rien à faire pour tuer le temps. Je ne veux pas m'étendre sur les dangers qui me guettent ; réfléchir à l'« improbabilité » de mon succès ne m'apportera rien. Je ne peux pas entrer en mode surveillance, mais je me distrais en me concentrant pour essayer de juger de la progression du fourgon – sans l'aide de **P5**, sans même consulter l'itinéraire inscrit sur le plan de **Déjà Vu**. Le parcours s'effectue sans heurts, mais les virages sont aisément discernables et je note chaque changement de direction sur une vague représentation cartographique issue de ma mémoire. Je remarque des ralentissements occasionnels, des décélérations faibles quand la camionnette évite d'autres véhicules – des déviations par rapport au programme prédéterminé, oui, mais toujours entièrement indépendantes de moi. J'avais tort : à l'extérieur de la camionnette, il n'y a pas une ville onirique, seulement la même New Hong Kong que d'habitude.

Et à l'intérieur ?

Je ne peux pas m'en empêcher ; je sors le générateur de dés et l'actionne de nouveau. La machine est trop intelligente pour son bien ; les hologrammes qu'elle crée sont toujours scrupuleusement compatibles avec la lumière ambiante, de sorte que dans l'obscurité les dés sont, avec réalisme, rendus invisibles. S'agit-il d'une occasion supplémentaire pour décider de ne pas jeter les dés... *et de risquer de ne pas être sélectionné* ? J'utilise une torche électrique pour observer les dés former un double as – et même si la logique en est discutable, c'est une vision bien rassurante. J'éteins la machine après six lancers – et une réduction de la probabilité de mon état propre par un facteur d'environ deux milliards.

La camionnette effectue des virages fréquents, en douceur, tandis qu'elle se déplace vers B.D.I. à travers le dédale des rues enchevêtrées. Je perds mes repères ; l'organisation pathologique du quartier est trop complexe pour se la rappeler

en détail sans aide. Quand la camionnette fait finalement halte, j'attends trente secondes pour me convaincre que ce n'est pas une simple pause due à un obstacle imprévu. Je descends et me retrouve presque à l'endroit où j'ai libéré *Culex*, en janvier dernier. Les souvenirs de cette nuit remontent à la surface, avec une précision parfaite – mais le processus tient plus du voyeurisme que de la nostalgie ; je n'ai aucun droit d'observer de façon aussi éhontée la vie de cet étranger disparu.

Il est deux heures et trois minutes. J'ai cinquante-sept minutes devant moi. Je jette un coup d'œil au ciel gris, à la Bulle qui pèse sur mes épaules, oppressante comme une couverture de nuages orageux. De nulle part surgit une pensée agacée : j'aurais dû attendre que Ho me règle. Cinq cent mille dollars. Pour décider *ensuite* si mon obligation envers le véritable Ensemble exigeait vraiment cet exercice dément.

Je pourrais revenir me glisser dans la camionnette.

Je ne le fais pas, cependant – et toutes les versions de moi-même qui l'ont fait sont comme mortes, et le savent sûrement. Comment ressentent-elles cela ? Comment le rationalisent-elles ?

Je me dirige vers la barrière.

Je la franchis comme la dernière fois ; la perspective de miracles inutiles en terrain découvert me met mal à l'aise – et mon moi étalé, comme toujours, se plie à mes exigences. Ou *vice versa*.

J'ignore totalement qui est de service ce soir, mais je me représente Huang Qing et Lee Soh Lung. De préférence en train de jouer aux cartes, sans prendre la peine de jeter un coup d'œil aux moniteurs. Je ne sais toujours pas en quel point je sabote l'observation, si c'est dans la puce du capteur de la caméra, le câble ou bien l'écran. À moins que ce ne soit dans la rétine de l'observateur ou dans son cerveau. L'important, c'est que ça me laisse passer inaperçu. Tout ce que je peux choisir, c'est le résultat, et qui sait quel mécanisme est le plus probable ?

J'entre par la même fenêtre, mais cette fois pas besoin de découpe : elle s'ouvre à mon contact. Je grimpe à l'intérieur et progresse lentement à travers le laboratoire, mains en avant, en regrettant le schéma en fil de fer qui m'a guidé la dernière fois.

Je heurte un tabouret, puis un banc, mais je ne provoque aucun fracas de verrerie. *Ceux d'entre moi-même à qui c'est arrivé peuvent aussi bien se taillader les poignets avec les fragments.* Je traverse l'entrée et emprunte l'escalier. La chambre forte, selon Li Siu-wai, est au quatrième étage, derrière le bureau de Chen Ya-ping ; en fait, même après tout ce temps, je crois me rappeler une région bleue annotée PAS DE DONNÉES, exactement à cet endroit sur la carte de *Culex*.

À mi-chemin dans l'escalier, le doute m'étreint comme un coup dans la poitrine. Po-kwai est à vingt kilomètres. Elle dort à poings fermés. Nous ne sommes pas « liés », nous ne sommes pas « étalés », elle ne m'aide pas à « choisir la réalité ». Comment ai-je jamais pu avaler tout ce vaudou mystico-quantique ? C'est n'importe quoi. Ho me tend un piège, c'est aussi simple que ça. Le Canon est une ruse pour évaluer ma fidélité. Il a saboté mes mods, placé un générateur de dés pipé dans un bazar près de chez moi, conspiré avec Po-kwai et les gardes ici et au C.R.S.A.

Et le cadenas ? Comment a-t-il pu savoir que j'essaierais quelque chose d'aussi ridicule que 9999999999 du premier coup ?

Mais s'il a tripoté mes mods, il est impossible de savoir ce qu'il a fait d'autre à l'intérieur de mon crâne. Pour ce que j'en sais, Hypernova pourrait lui donner le contrôle absolu sur tout ce que je fais, tout ce que je pense. Il a pu *vas faire* deviner la combinaison juste.

Je m'appuie contre le mur et tente de déterminer ce qui est le plus insensé : de croire en cette conspiration absurde, grotesque, complètement invraisemblable... ou de penser sérieusement que je peux ouvrir des serrures en me divisant en dix milliards de personnes ?

Je fixe l'obscurité de la cage d'escalier. Et le véritable Ensemble ? Le mystère qui est ma raison de vivre ? Rien qu'un mensonge de plus ? Je *sais* que tout s'explique par le mod de loyauté, par la manière dont mon cerveau a été câblé, mais...

Je fouille dans mes poches à la recherche de quelque chose ressemblant à une pièce de monnaie, quelque chose que Ho n'a absolument pas pu toucher. Le mieux que je puisse trouver,

c'est la pile de rechange de la torche, en forme de bouton ; un signe plus est gravé d'un côté et un moins de l'autre. Je m'accroupis sur le palier, la lampe éclairant une section du béton.

Je chuchote : « Cinq plus. C'est tout. » Les chances sont de un sur trente-deux ; je ne demande pas un très grand miracle.

Plus.

Plus.

Je m'esclaffe. *À quoi m'attendais-je donc ?* Le véritable Ensemble ne m'abandonnerait jamais.

Moins.

Une torpeur étrange m'envahit, mais je relance, vite – comme si, à condition d'agir assez rapidement, le futur pouvait en quelque sorte défaire le passé.

Plus.

Moins.

Je contemple le verdict final – et me rends compte qu'il ne prouve rien. Tout ce pour quoi j'ai vécu pourrait toujours être soit vrai soit faux.

Que ce soit l'un ou l'autre, cependant, je n'ai plus aucune raison de continuer.

Je gravis les deux derniers étages, triomphant, invulnérable. Si ces cinq signes plus, dans leur simplicité, ne m'ont pas complètement purgé des dernières traces de doute et de paranoïa, rien ne le fera jamais.

Une fois dans le bureau de Chen, j'allume la torche – plus très sûr de la raison pour laquelle je n'ai pas « risqué » de l'utiliser quand j'ai traversé le laboratoire du rez-de-chaussée, mais confiant maintenant en l'absence de danger. Je pourrais allumer toutes les lumières du bâtiment et crier à tue-tête, personne ne saurait que je suis ici.

Ce qui ressemble à une porte normale mène à une petite pièce donnant sur la chambre forte elle-même : une construction ordinaire en composite de polymère d'un gris terne – plus difficile à découper, abraser, fondre ou brûler qu'un ou deux mètres d'acier compact, mais mille fois plus léger. Le

panneau de contrôle comporte un dispositif de lecture des empreintes du pouce, un clavier numérique et trois fentes pour des clefs. J'hésite, supposant devoir attendre un peu que la serrure atteigne un étalement suffisant, mais une lumière verte s'allume presque immédiatement sur le panneau. Bien sûr – l'étalement a commencé bien avant mon arrivée ; tous les objets inanimés non observés sont ainsi. Tout ce que j'ai fait, c'est de l'observer sans la réduire – et donc de provoquer un nouvel étalement de moi-même en un nouvel ensemble de versions, une lignée nouvelle pour chaque état propre de la serrure, ce qui me donne le pouvoir de choisir son état quand je choisis le mien.

Je saisis la poignée et la tire, beaucoup plus fort que nécessaire ; avec un petit clic, la porte s'ouvre brusquement et manque de me heurter le visage. Je la franchis et pénètre dans la chambre forte.

Six mètres sur six, et presque vide. Je balaie le mur opposé du faisceau de ma lampe électrique ; il y a des rayonnages jusqu'au plafond. Huit étagères, portant chacune, bien rangées, vingt boîtes en plastique contenant des ROMs – le modèle prévu pour deux cents puces.

Je me rapproche. La plupart des boîtes sont étiquetées par numéro de série : 019200 – 019399, et ainsi de suite. Les boîtes des deux planches du bas et à l'extrême droite du troisième niveau sont vides et non étiquetées, mais le reste semble plein. Cela fait un total de vingt-trois mille six cents puces.

Je sors le générateur de dés de ma poche – pourquoi ne pas me faciliter les choses ? – mais change alors d'avis et le range. *Un de mes fils survivra-t-il – ou l'un de ses cousins, qui a employé les dés ? Tous deux peuvent réussir.* Je tends la main rapidement et saisis une boîte. Elle a une serrure simple, purement mécanique. Peut-être que même ça, je pourrais l'ouvrir par pur choix – mon tout premier exploit de tunnel quantique vraiment macroscopique – mais je n'essaie pas. Je l'ouvre avec un passe, ce qui me prend presque une minute. Je résiste à la tentation de fermer les yeux avant d'extirper une puce de sa cavité dans la boîte – et à celle de la remettre pour en

choisir une autre quand je me rends compte que j'en ai pris une tout au bord de la boîte.

Je place la ROM dans un lecteur doté d'un émetteur-récepteur I.R., invoque **Réseau Rouge** et **Maître-Chiffre** puis m'adresse au lecteur.

« Montre-moi la page d'identification, en anglais », lui dis-je.

Les ombres de la chambre forte font place à une obscurité presque complète, et une fenêtre de texte bleu vif sur fond blanc se précipite vers moi à partir du centre de mon champ visuel :

« **ENSEMBLE** »

Algorithme de modification neurale

©Copyright 2068, BIOMÉDICAL DEVELOPMENT
INTERNATIONAL

La reproduction non autorisée de ce logiciel, par toute méthode et sur tout média, est une violation de l'Accord sur la propriété intellectuelle de 2045, punissable selon les lois de la République de New Hong Kong et des autres signataires de l'Accord.

En travaillant au toucher, je branche une puce vierge dans le deuxième port du lecteur et dis : « Copie complète, avec suppression des sécurités et du cryptage. Vérification mille fois. »

Une icône en forme de sentinelle apparaît devant la fenêtre et dit : « Mot de passe ? »

Je ferme les yeux – ce qui ne change pas grand-chose –, fais le vide dans mon esprit et « entends » mon larynx virtuel « chuchoter » quelque chose en cantonais. Ce n'est pas un mot que je connais et je ne fais pas l'effort d'en demander à **Déjà Vu** la traduction. La sentinelle salue et disparaît, pour être remplacée par une caricature de moine médiéval copiant un manuscrit, rendue comique par l'accélération du mouvement.

Je reste debout au centre de la chambre forte, indécis. Je n'ai aucun moyen de savoir si j'y suis arrivé, de faire la différence avec une simple combinaison de défaillances matérielles,

d'anomalies de fonctionnement des mods et de dysfonctionnements de mon cerveau naturel qui donnerait un résultat identique. Pour des tâches isolées, les perspectives ont l'air bonnes : si je *suis* à l'intérieur d'une chambre forte dans le bâtiment de B.D.I., en train de choisir une puce parmi vingt-trois mille six cents seulement, alors le nombre d'états dans lesquels j'ai vraiment pris la bonne doit sûrement surpasser de manière écrasante le nombre d'états dans lesquels le lecteur de puces et/ou **Maître-Chiffre** a menti et prétendu que j'avais **Ensemble** alors que c'était en réalité autre chose. Quant à la probabilité que *tout le travail de la nuit* ait été une simple hallucination, et que je n'aie jamais quitté le C.R.S.A., comparée à celle d'avoir ouvert toutes ces portes fermées... je ne sais pas. Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'après la réduction ça ne prendra pas longtemps pour faire la différence ; ou bien j'aurai une copie d'**Ensemble** dans la poche, ou bien je ne l'aurai pas.

Vérifier la copie mille fois est tout à fait excessif ; une erreur dans le processus de reproduction doit rester aussi improbable qu'elle l'est dans des conditions normales, puisque mon moi étalé ne fait rien pour rechercher un tel événement. Je continue néanmoins à préférer agir ainsi ; une partie de moi-même refuse de croire que je peux provoquer des pannes complètement inconcevables dans des serrures et des caméras, et considérer ensuite comme allant de soi que d'autres équipements, tout aussi vulnérables à l'effet tunnel, fonctionnent impeccablement.

Après quelques minutes, le moine arrête son travail, salue et disparaît. J'éteins **Maître-Chiffre** puis, si attentivement que c'en est presque ridicule, je débranche la ROM, empoche le lecteur, replace la ROM dans sa boîte, ferme la boîte et la remets sur son étagère. Je balaie le mur du faisceau de ma torche, à la recherche ce que j'aurais pu déranger, mais les choses semblent toutes être dans l'état où je les ai trouvées.

Je me retourne. Il y a une femme en chemise de nuit debout dans l'embrasure ; mince, la trentaine avancée, des traits anglos, la peau aussi noire que la mienne.

Laura Andrews – mais pas telle que je l'ai vue au sous-sol, grmée en Han Hsiu-lien. Laura Andrews telle que dans les

fichiers de l'Institut Hilgemann, ou dans la transmission de mon client.

Comment est-elle sortie du sous-sol ? Question stupide. Mais comment a-t-elle fait ce soir, alors qu'elle n'y arrivait pas auparavant ? Ai-je fait quelque chose, par mégarde, pour diminuer l'efficacité des systèmes de sécurité qui l'entourent ? Et si elle a finalement réussi à s'enfuir... que fait-elle ici ?

J'attrape un vaporisateur de tranquillisant en me demandant *pourquoi mon moi étalé a dû la laisser m'interrompre*. Cela prouve-t-il que je ne serai pas choisi... que je suis maintenant un homme mort.

« Vous avez ce pour quoi vous êtes venu ? » dit-elle.

Je la dévisage avant de hocher la tête.

« Et que projetez-vous exactement de faire avec ?

— Qui êtes-vous ? Êtes-vous Laura ? Êtes-vous réelle ? »

Elle rit. « Non. Mais vos perceptions de moi le seront. Je parle pour Laura – ou pour Laura-et-Nick-et-Po-kwai-étalés, et pour d'autres. Mais surtout pour Laura.

— Je ne comprends pas. Vous « parlez » pour Laura ? Êtes-vous Laura, ou non ?

— Laura est étalée ; elle ne peut pas vous parler elle-même. Elle parle avec Nick-et-Po-kwai-étalés, mais elle m'a créée pour vous parler à vous.

— Je...

— Sa complexité est répartie sur l'ensemble des états propres ; vous ne pourriez jamais interagir directement. Mais elle a concentré assez d'information dans un mode mono-état pour communiquer les informations essentielles. Elle a pris contact avec Nick-et-Po-kwai-étalés – mais ils sont peu fiables, un peu comme des enfants. C'est pourquoi je vous parle à vous.

— Je...

— Vous avez volé **Ensemble**. Laura n'a aucun désir de l'empêcher. Mais elle veut que vous compreniez exactement ce qu'il peut faire. »

Toujours troublé, je dis, sur la défensive : « Je *sais* ce qu'il peut faire. Je suis ici, non ? J'ai ouvert cette chambre forte. » Je suppose que je ne devrais pas être choqué de découvrir que la Laura étalée n'est pas débile – après tout, elle était assez

intelligente pour sortir de l'Institut Hilgemann et elle a eu trente-quatre années de probabilités émergentes pour optimiser les chemins cérébraux de ce mode.

Mais la découvrir capable de fabriquer des apparitions pour me faire des cours sur l'utilisation d'**Ensemble** reste une révélation.

Elle secoue la tête et dit : « Vous ne comprenez pas – mais vous y arriverez. Laura amplifiera un état dans lequel c'est le cas.

— Elle me manipule...

— Elle *communique* avec vous, de la seule façon qui lui soit accessible. Ses effets, je le promets, seront indépendants de ceux de Nick-et-Po-kwai-étalés. Et, étant donné votre physiologie cérébrale, le chemin le plus probable vers la compréhension est une conversation comme celle-ci. »

Comme celle-ci ? Ce qui signifie, bien sûr, qu'il y a d'autres conversations et que peut-être que ce ne sera pas *celle-ci* qui réussira. Mais cela est vrai de tout ce que j'ai fait ce soir ; me laisser impressionner maintenant serait ridicule.

« Continuez.

— La première chose que vous devez comprendre, dit la porte-parole, c'est que l'étendue de la réduction est finie. Le cerveau humain n'a qu'un certain degré de complexité et un nombre fini de personnes avec des cerveaux finis ne peut pas détruire un nombre infini d'états. Qui plus est, il y a des états dans lesquels les chemins cérébraux impliqués dans la réduction ont cessé de fonctionner ; sans ces chemins, l'état est intouchable. La réduction est un phénomène local. Il vide de sa substance une fraction du superspace – l'espace de tous les états propres – mais seulement une fraction. Une partie infinie de cet espace reste intacte. »

Une branche unique de réalité, au milieu d'un vide immense – mais au-delà du vide, un maquis infini. N'est-ce pas exactement ce que je soupçonnais, lors de mon premier étalement et de ma première réduction ? Mais...

« Comment pouvons-nous être... entourés par tout cela et ne pas le détecter ?

— Pour détecter un état, vous devez le réduire à la réalité. Comment pouvez-vous le faire avec un état qui ne participe pas à la réduction ?

— Alors comment savez-vous que ces états existent ?

— Laura le sait.

— Comment ?

— Les parties non réduites du superespace ne sont pas inhabitées. Il y a de la vie intelligente répartie à travers les états propres. Quand une de ces civilisations a découvert le secteur anémié que vous habitez, ils en ont étudié les frontières – prudemment – et ont ensuite pris des mesures pour l'isoler.

— En créant la Bulle ?

— Oui. Mais avant que la Bulle ne soit mise en place, un individu a décidé de pousser l'exploration plus loin – d'entrer dans le secteur lui-même.

— Et Laura a... vu cet extraterrestre ? Il l'a recherchée et a pris contact – parce qu'elle ne réduit pas le paquet d'ondes ? »

La porte-parole sourit. « Non. Laura *est* cet explorateur. Ou du moins, l'explorateur l'a façonnée, pour qu'elle devienne la chose la plus proche de lui qu'il pouvait réaliser. Il a traversé le secteur anémié et a interagi avec votre réalité. Ce faisant, il a été réduit – détruit – mais il s'est arrangé pour que la réduction s'effectue de manière à coder une partie de sa complexité dans les gènes de Laura. Quand elle est réduite, Laura peut à peine fonctionner – parce que la plus grande partie de son cerveau est occupée par des chemins qui ne fonctionnent que quand elle est étalée. Mais quand elle *est* étalée, elle est, en fait, l'explorateur ressuscité.

— Laura est l'avatar d'un Créateur de la Bulle ? » Une voix me distrait en chuchotant : *Crois-y, ou tu es mort à coup sûr.* « Pourquoi est-elle restée à l'Institut Hilgemann ? Pourquoi est-elle restée ici ? Elle pouvait sûrement s'échapper...

— Elle s'est échappée. Elle a exploré la plus grande partie de la planète.

— *La plus grande partie de la planète ?* Mais ils l'ont rattrapée, par deux fois...

— Oui, ils l'ont rattrapée près de l'Institut Hilgemann – mais pas parce qu'elle essayait de s'échapper définitivement. Elle n'a

jamais eu l'intention d'être réduite où que ce soit, sauf dans sa chambre – mais de tous les voyages qu'elle a faits, ces deux-là ont mal tourné. L'Institut Hilgemann était une base sûre, commode ; on la laissait sans observation assez longtemps pour qu'elle atteigne un étalement d'un degré de complexité lui permettant de monter des expéditions. À partir de là, elle pouvait empêcher la réduction, comme vous le faites.

— Alors pourquoi retourner à l'Institut Hilgemann ? Pourquoi ne pas se dérober indéfiniment à l'observation, rester étalée pour toujours ?

— L'étalement est un processus exponentiel. Un jour ou deux, et elle n'aurait pu se soustraire à l'observation qu'en inhibant la réduction de toute la population terrestre. Et après un jour ou deux de ça...»

Elle hésite.

« Quoi ?

— Ce secteur, actuellement vidé de sa substance, serait repeuplé. L'humanité franchirait la Bulle par effet tunnel et prendrait contact avec le reste du superespace. Ce qui arriverait *alors* est difficile à prédire, mais il est possible que la fonction d'onde dans cette zone ne soit plus jamais réduite. »

Je fais des efforts pour comprendre. Le monde entier étalé, de manière permanente ? *Comment* – alors que toutes les possibilités qui coexistent doivent inclure les états qui provoquent une réduction ? *Mais la seule réduction efficace est celle qui se rend elle-même réelle. Un monde dans lequel aucune réduction ne devient réelle* est aussi cohérent, en ces termes, qu'un monde avec une réalité unique.

« Ainsi... c'est pour éviter de nous entraîner dans cette catastrophe que Laura n'est pas restée étalée ?

— Exactement. Et c'est ce que vous devez comprendre à propos d'**Ensemble** : celui qui l'emploie peut faire la même chose.

— Vous voulez dire que *je* pourrais...

— Quiconque reste étalé trop longtemps ; l'échelle de temps est une question de jours. Laura n'a aucun désir de vous priver de l'option de quitter la Bulle – mais elle ne veut pas non plus

vous l'imposer. Vos personnalités étalées peuvent ne pas montrer le même respect.

— Mon moi étalé a toujours fait exactement ce que j'ai voulu.

— Bien sûr. Vous le tenez en otage ; ce monde lui est hostile. Il a besoin de votre coopération. Mais à chaque étalement-réduction, quand il choisit des résultats qui vous satisfont, il peut aussi s'améliorer – en sélectionnant les changements dans votre cerveau qui le rendent plus sophistiqué, plus complexe. Il évolue, il se renforce. »

Un froid m'envahit. « Alors... me *laissera*-t-il même me rappeler que vous m'avez dit ça ?

— Laura le garantit. »

Je secoue la tête. « Laura dit ceci, Laura dit cela. Pourquoi devrais-je croire quoi que ce soit de ce que vous m'avez dit ? Pourquoi devrais-je même croire que vous êtes ce que vous dites être ? »

Elle hausse les épaules. « Vous croirez, d'une façon ou d'une autre ; il doit y avoir des états propres dans lesquels c'est ce qui se passe. Quant à ce que je *suis* – je suis un ensemble de perceptions qui arrivent à vous convaincre. Rien de plus, rien de moins. »

Je pulvérise du tranquillisant dans sa direction. Elle sourit quand la brume se pose sur sa peau, puis elle pince les lèvres et exhale doucement. Le nuage de gouttelettes minuscules réapparaît devant elle, puis se précipite vers moi, en se *contractant* et – avant que je puisse lever une main gantée pour me protéger – rentre dans le vaporisateur.

Je m'affaisse sur les genoux. Elle disparaît.

Après un moment, je me relève et entreprends de sortir du bâtiment.

En plein milieu de la ville, la camionnette s'immobilise. Un coup d'avertisseur, et quelqu'un crie sur un ton pressant : « Nick ! Sortez ! Il s'est passé quelque chose ! » Je reconnais la voix de Ho.

J'hésite, déconcerté et furieux. Est-il devenu fou ? Essaie-t-il de tout saboter ? Si je reste dans la camionnette, peut-être que

je pourrai toujours retourner au C.R.S.A. sain et sauf. C'est alors que je comprends : il ne serait pas ici sans une bonne raison. *La réduction a déjà dû avoir lieu.*

Je descends. Il est debout devant le fourgon et bloque le chemin, bras étendus. Un groupe de cyclistes nous dépasse en nous dévisageant ; je me sens tout nu dans la rue – de nouveau observable, de nouveau vulnérable aux mêmes risques que tout un chacun. Nous sommes aux abords du centre-ville ; je cligne des yeux à la vue des bâtiments ornés de pierres précieuses qui se dessinent devant nous. Il est difficile d'accepter que j'aie été restitué au monde ordinaire, sans la moindre secousse, sans la moindre prémonition.

« Ils savent que vous êtes absent, dit Ho.

— Comment ? Pourquoi n'ai-je pu l'empêcher ? »

Il secoue la tête avec colère. « Je ne sais pas *pourquoi*. Trop de personnes impliquées. Ce n'est pas important ; c'est comme ça.

— Que voulez-vous dire, trop de personnes ?

— Ils ont trouvé une bombe. Il y a vingt minutes environ.

— Oh, merde. *Les Enfants*. Po-kwai... ?

— Elle va bien. Ils ont désamorcé l'engin, personne n'a été blessé – mais le bâtiment a été mis en alerte maximale, ils ont balayé le moindre recoin... vous imaginez. Ils ont trouvé trois autres engins. Et ils ont découvert votre absence. Peut-être que vous ne pouviez tout simplement pas jongler avec toutes les possibilités – faire que les bombes ne soient pas détectées *et* n'explosent pas. Je ne sais pas. Mais vous devez quitter la ville.

— Et vous ? Et les autres ?

— Je vais rester. Le Canon devra adopter un profil bas – mais ils ignorent toujours notre existence. Je pense que le C.R.S.A. supposera que les Enfants vous ont eu d'une manière ou d'une autre. Un mod marionnette...

— Si les Enfants avaient placé un mod marionnette dans mon crâne, je serais resté dans le foutu bâtiment pour *m'assurer* que les bombes explosent. »

Il fronce les sourcils avec impatience. « D'accord. Je *ne sais pas* ce que le C.R.S.A. pensera. Ça n'a aucune importance. Vous devez partir. Le reste du Canon n'est pas impliqué ; nous

pouvons prendre soin de nous. » Il s'écarte de la camionnette ; celle-ci s'éloigne en accélérant dans l'obscurité. Il sort alors une carte de la poche de sa chemise et me la remet. « Cinq cent mille dollars. Une ligne de crédit anonyme sur un compte orbital. Allez au port, pas à l'aéroport ; le C.R.S.A. aura plus de mal à tirer des ficelles là-bas. Et avec ça, je pense que vous pouvez proposer des pots-de-vin plus importants qu'eux. »

Je secoue la tête. « Je ne peux pas partir.

— Ne soyez pas stupide. Si vous restez, vous êtes mort. Mais avec le mod de sélection, le Canon a une chance de garder son avance. Vous l'avez obtenu ? »

Je hoche la tête. « Oui. Mais vous ne pouvez pas l'utiliser ; le risque est trop grand.

— Que voulez-vous dire ? »

Je raconte mon expérience dans la chambre forte. Il écoute mes révélations avec un flegme remarquable ; je me demande s'il en croit un mot. Quand j'ai terminé, il dit : « Nous serons prudents ; nous ne l'utiliserons que pour des périodes courtes. Vous êtes resté plus de quatre heures en étalement sans le moindre problème. »

Je le dévisage. « Vous parlez de jouer avec... » je n'arrive pas à trouver les mots justes. *La planète ? L'humanité ?* Ni l'un ni l'autre ne seraient exactement *perdus*... simplement incorporés à quelque chose de plus grand. Mais ce n'est pas le problème.

« Vous avez *prouvé* que c'est sans danger, Nick. On ne risque rien pour une heure ou deux. Que voulez-vous faire – enterrer les données ? Effacer toute trace de leur découverte ? C'est impossible. Le faux Ensemble a toujours ses copies – voulez-vous qu'ils gardent leur avantage, après tout ce qu'ils vous ont fait ? De toute façon, les questions posées par le mod seront explorées. Je pensais que c'était important pour vous.

— Bien sûr que ça l'est », dis-je automatiquement.

Et je me rends alors compte que c'est complètement faux. Je me moque totalement du *mystère du véritable Ensemble*.

Abasourdi, j'attends la réaction, le démenti.

Il n'y a rien d'autre que le silence. *Le mod de loyauté est parti ; j'ai réussi à creuser un tunnel pour m'en libérer.* Je

ferme les yeux, attendant que mon âme sans but se dissipe, se répande dans l'atmosphère.

« Nick ? »

Je secoue la tête, ouvre les yeux. « Désolé. J'ai eu une seconde de... vertige ; un effet secondaire de la réduction. » Je retire mes gants et mets la main dans la poche où se trouve le lecteur de puces, avec la copie d'**Ensemble** toujours à l'intérieur. Sans retirer la machine de ma poche, j'invoque **Réseau Rouge**, et commence à copier les données dans les mémoires tampons de **Maître-Chiffre**.

« Nous n'avons pas de temps à perdre dans une discussion, dit Ho. Donnez-moi les données et allez-y.

— Je vous l'ai dit, ce mod est trop dangereux. » Alors pourquoi est-ce que je le copie avant de l'effacer ? Suis-je vraiment sûr de l'utiliser sagement – pour bâtir une fortune raisonnable en cassant des codes, sans mettre en péril La Vie Telle Que Nous La Connaissons ? C'est d'une arrogance stupéfiante. Mais je n'arrête pas le flux des données.

« Téléphonnez à une banque, dit calmement Ho, vérifiez la carte. Un demi-million de dollars. C'est ce qui était convenu. »

Je secoue la tête. « Je me moque de l'argent. » Je lui rends presque la carte, mais si je le fais de ma main gauche, qui est libre, il pourrait se demander ce que je fais avec la droite.

Ho regarde au loin, comme toujours triste et torturé. Je pense qu'obtenir de l'argent avec le mod est une chose *importante* pour lui – et les gens deviennent déplaisants si vous vous mêlez de leur religion. Je m'amorce et tente de saisir mon arme ; de la main gauche, trop tard. Je sens un rayon de visée sur mon front et me fige ; un moment plus tard, deux femmes armées émergent de la ruelle devant nous. Ni l'une ni l'autre ne visent ma tête de leurs armes ; un troisième larron, la source du rayon, doit toujours être dans l'ombre, pour les couvrir.

« Mettez les mains sur la tête », dit Ho.

La copie est faite à quatre-vingt-dix pour cent. Je temporise. « Je ne m'attendais pas à cette sorte de... »

Il me saisit les bras et les tire brusquement. Le boy-scout zombi fait obligeamment remarquer que j'aurais dû faire une

copie avec effacement progressif au fur et à mesure de la transmission.

Ho me prend mon arme à feu, me fouille et trouve rapidement le lecteur. Au moment où il le retire de ma poche, j'émetts une commande d'effacement, mais le positionnement est mauvais. **Maître-Chiffre** m'envoie un message d'erreur de **Réseau Rouge**, puis une icône d'aide apparaît dans ma tête pour se livrer à un cours sur la localisation des pannes de connexion infrarouge. Je l'éteins.

« La carte est valable, dit Ho. Un demi-million de dollars. Je ne vous ai pas trompé. Dirigez-vous vers les docks et vous serez sorti de ce merdier à l'aube.

— Alors vous ne me croyez pas ? dis-je. Pour Laura, les Créateurs de la Bulle, rien du tout.

— Bien sûr que je vous crois, dit-il doucement en me regardant dans les yeux. J'en ai compris la plus grande partie moi-même il y a six mois. Pourquoi pensez-vous que le faux Ensemble recherchait le type d'événements qui les ont menés à Laura ? Ils avaient deviné la raison d'être de la Bulle – et ils espéraient que les Créateurs de la Bulle nous avaient donné une clef : un exemple de ce que nous allions *devenir* si nous voulions quitter la prison qu'ils avaient construite autour de nous. »

Il s'écarte et un de ses sbires s'approche. J'attends, avec un fort sentiment de *déjà vu*, un vaporisateur de tranquillisant, ou une aiguille hypodermique dans le cou.

Au lieu de cela, la femme saisit une matraque et m'en assène un coup sur le côté de la tête.

Lorsque je reprends connaissance, **P1** m'annonce quelques ecchymoses et des contusions légères, mais rien qui exige un traitement. Je ne ressens aucun malaise ; la douleur est convertie en information pure. Je marche en titubant sur le côté de la route et me désamorce – mais je ne sens toujours rien : conformément à ses ordres permanents, **Contrôle** prend le relais pour l'anesthésie.

J'appelle le service de vérification de la Banque PanPacific et insère la carte dans mon SatPhone. Il semble que tout soit précisément comme Ho me l'a indiqué : un demi-million de dollars en fonds transnationaux liquides ; complètement disponibles, sans conditions. J'ordonne qu'une suite de transactions fasse circuler l'argent à toute vitesse autour du globe, quelques centaines de fois. Sa valeur décroît un peu à chaque orbite, mais les chances qu'il soit localisé ou rappelé décroissent encore plus rapidement ; il passe en tout cas l'examen minutieux de plus d'un millier d'établissements financiers. Cela prend dix minutes, au terme desquelles j'ai perdu cinq pour cent, mais l'argent est maintenant indiscutablement réel et à moi de manière irréversible.

Pourquoi ? Pourquoi s'acquitter envers moi du moindre centime alors qu'il s'était préparé à m'arracher les données par la force ? Il est vrai qu'**Ensemble** lui fera gagner suffisamment pour qu'il ne soit pas à cinq cent mille malheureux dollars près – et il estime sans doute qu'avec ce paiement je le laisserai plus volontiers tranquille. C'est un pot-de-vin, pour se débarrasser de moi. Il aurait facilement pu me tuer à la place ; je devrais m'estimer chanceux.

Et je devrais suivre son conseil. Me diriger vers les docks. Soudoyer quelqu'un pour sortir du pays. Rien ne me retient ici.

Rien ? Je repense à ce qui s'est passé ces dernières heures, en essayant de déterminer l'instant exact où j'ai été libéré du mod

de loyauté – mais je ne me rappelle pas avoir conquis de haute lutte le pouvoir d'affirmer ma « véritable » identité, ni avoir réalisé des prouesses d'agilité mentale qui auraient finalement démêlé le nœud. Il n'y a d'ailleurs pas eu plus de bataille pour m'imposer ma loyauté, le jour où on m'a installé le mod. Il ne s'est jamais agi que d'une question de physiologie cérébrale – pas de logique, ni de force de caractère. Je ne saurai jamais au juste ce qui a changé cet état : la minorité des versions de moi-même ayant franchi le tunnel pour s'affranchir des contraintes du mod, qui se serait arrangée pour faire pencher la balance de mon moi étalé vers le choix d'un des siens (*à savoir, moi*) lors de la réduction ; ou la crise au C.R.S.A. qui l'a forcé à jongler avec tant de facteurs qu'il en a cessé de se soucier de quelque chose d'aussi insignifiant que la religion de sa personnalité réduite. Peut-être que la Po-kwai étalée est intervenue. Quelle qu'en soit la raison, c'est arrivé...

En suis-je bien sûr ? Ho a prétendu que j'avais été réduit... et c'était probablement ce qu'il croyait – mais la seule réduction qui fonctionne est celle qui se rend elle-même réelle. Peut-être que je suis toujours étalé – comme Ho et tous les gardes du C.R.S.A. – et que l'incident dans sa globalité – la découverte des bombes, l'arrivée de Ho pour m'avertir, *tout ce qui s'est passé jusqu'à maintenant* – appartient à un état propre qui va disparaître, une partie du coût extravagant à payer pour la réussite improbable de cette nuit.

Je réprime la panique, invoque **Hypernova** et commute sur ARRÊT... pour comprendre alors que ce que je viens de faire ne prouve rien : des milliards de versions de moi-même ont dû faire exactement la même chose – en vain – tout au long de la nuit. Pendant un court instant, la question semble sans solution : *comment pourrai-je jamais savoir que je suis devenu réel de manière irréversible ?*

Le programme, voilà la solution. Il est quatre heures sept – et si tout *s'était* passé comme prévu, j'aurais maintenant repris mon service – après réduction. Soulagé, je pars d'un rire nerveux. Mon échec *est* une partie irrévocable du passé unique – ainsi que ma libération. Et quel que soit le nombre de

versions de moi-même qui *seraient* restées sous l'emprise du mod de loyauté... je suis vivant et ils sont morts.

Je n'ai donc aucune raison de rester. L'Ensemble, « véritable » ou pas, ne signifie rien pour moi.

Quant aux dangers qu'il y a à employer **Ensemble**, Ho est peut-être cupide, mais il n'est pas idiot. S'il a connaissance des risques depuis le début, il prendra certainement le plus grand soin de les maintenir sous contrôle. J'ai beau répugner à confier le destin de la planète à son expertise douteuse, je n'ai pas le choix. Je ne peux pas aller voir les autorités ; le C.R.S.A. aura sans doute tout arrangé pour me faire apparaître comme le principal suspect pour les bombes – et ils peuvent y croire eux-mêmes. Que faire ? Envoyer un message anonyme à la police de N.H.K., affirmant qu'une *technologie capable de saper la nature de la réalité* est tombée en de mauvaises mains ?

L'ennui, c'est que... même si on pouvait avoir confiance en Ho pour qu'il utilise le mod prudemment, il reste la question de la prolifération. Qu'est-ce qui arrivera quand un de ses clients casseurs de code commencera à s'intéresser à sa technique – et décidera de se passer de quelques-uns des intermédiaires, ou de s'assurer que la concurrence n'aura pas accès au même service ? Avec les idées très particulières de Ho sur la sécurité, ça leur prendrait environ une semaine pour tout découvrir. **Ensemble** entre les mains de gangsters – ou, pire, **Ensemble** entre les mains des agences de renseignement chinoises, ou américaines... Et même s'ils comprenaient eux aussi les risques et faisaient preuve d'une retenue suffisante pour empêcher un étalement planétaire incontrôlé... *la réalité façonnée par Pékin, ou Washington* ? La vie ne vaudrait plus la peine d'être, vécue.

Karen apparaît à mes côtés. J'hésite, de peur qu'elle ne disparaisse – ou n'explose – si je parle, mais je trouve le courage de dire : « Cela me fait plaisir de te voir. J'ai beaucoup pensé à toi. »

Est-ce vrai ? Je cherche en moi la trace d'un manque avant de laisser tomber quand je m'aperçois que ce n'est pas cela qui compte. Ce qui importe, c'est que *j'aurais dû le ressentir*.

« Tu t'es planté, dit-elle d'un air sombre.

— Oui.

— Alors que vas-tu faire pour y remédier ?
— Qu'est-ce que je peux faire ? À l'heure qu'il est, je suis soupçonné de terrorisme. Je n'ai nulle part où aller, je suis sans ressources...

— Tu as un demi-million de dollars. »

Je secoue la tête. « Ce n'est pas rien, mais...

— Et tu as quatre-vingt-quinze pour cent d'**Ensemble**. »

Je ris amèrement. « Quatre-vingt-quinze pour cent ou rien... On ne peut pas alimenter un essaim de nanomachines avec quatre-vingt-quinze pour cent des spécifications d'un mod et se contenter d'espérer que le reste n'est pas important.

— Non ? Et avec quatre-vingt-quinze pour cent de deux jeux de spécifications ?

— Deux ? »

C'est alors que je comprends : **Ensemble** exécute deux fonctions complètement indépendantes : il empêche la réduction et il manipule les états propres. Il n'y a aucune raison que les parties du mod responsables de ces deux processus séparés aient le moindre recouvrement, le moindre neurone en commun. Et s'il n'y a aucun recouvrement, l'une ou l'autre partie doit pouvoir fonctionner seule. Il reste que...

J'invoque **Maître-Chiffre** et commence à explorer les données en mémoire tampon. Après une douzaine de pages de préambule, je trouve :

DÉBUT DE SECTION : « CONTRÔLE DES ÉTATS PROPRES » ;

Je recherche l'occurrence suivante de « CONTRÔLE DES ÉTATS PROPRES ». Plusieurs centaines de milliers de pages plus tard :

FIN DE SECTION : « CONTRÔLE DES ÉTATS PROPRES »

(CHECKSUM : 4956841039) ;

/*****/

DÉBUT DE SECTION : « INHIBITION DE RÉDUCTION » ;

« Tu possèdes un demi-million de dollars, dit **Karen**. Tu as la partie d'**Ensemble** dont tu as besoin... **Hypernova** compense le reste. Et tu as plus d'expérience sur l'étalement que

quiconque sur la planète à l'exception de Laura. On fait mieux, comme sans-ressources. »

Je secoue la tête. « Je ne peux pas me fier à mon moi étalé. Cela fait partie de l'avertissement de Laura : il a joué le jeu avec moi jusqu'ici, mais je ne sais pas ce qu'il fera s'il devient plus fort.

— Ah oui ? Et à qui préfères-tu te fier : à lui – ou aux clients de Ho et à *leurs* personnalités étalées ? »

Je me rends compte que je suis en train de trembler. Je ris. « J'ai peur. Ne comprends-tu pas ? Je pourrais me métamorphoser en *n'importe qui*. Je viens juste de perdre ce qui était jusqu'ici la chose la plus importante de ma vie. Disparue, évanouie en un éclair. Tu sais ce que cela veut dire. Je pourrais perdre n'importe quoi. *Je pourrais te perdre*.

— Mes spécifications resteront toujours classées quelque part, dit-elle brutalement. Axon les aura certainement archivées. Si tu me perds, tu pourras toujours me récupérer.

— Je sais. » Et puis je détourne le regard ; je ne peux pas le lui dire en face. « Mais j'ai peur, si je te perds, de ne pas *vouloir* te récupérer. »

Beaucoup de petits commerçants ouvrent dès l'aube et je réussis à acheter un lot de nanomachines cosmétiques et des vêtements de rechange avant que les rues ne deviennent trop encombrées. Je me cache dans une cabine de toilettes publiques tandis que les nanomachines entrent en action, détruisant une proportion significative de la mélanine de ma peau. Le changement est presque suffisamment rapide pour être perceptible, et je contemple, fasciné, mes mains et mes avant-bras qui passent du noir profond, qui est la norme dans la zone U.V., à un teint olive qui me rappelle les photographies de mon grand-père prises dans sa jeunesse, au vingtième siècle. Une heure plus tard, mes reins ont extrait les métabolites et j'urine un jet si sombre qu'il en paraît surréel. C'est absurde, mais évacuer ma couleur de peau en pissant est au moins aussi déboussolant que tout le reste de ce qui m'est arrivé dans les douze dernières heures. En dépit des changements qui

survenaient à l'intérieur de mon crâne, je gardais au moins la même *apparence*, jusqu'à maintenant.

Je vérifie mon allure dans un miroir et tourne mes pensées vers des considérations pratiques. La différence de teinte n'empêchera pas le logiciel de reconnaissance des formes de m'identifier dans les dossiers du C.R.S.A., mais au moins je ne suis plus à la merci de n'importe quel passant qui aura pu voir mon visage à la une des systèmes de news.

En fait, quand j'accède au *N.H.K. Times*, il n'y est fait aucune mention d'une tentative déjouée d'attentat à la bombe, par les Enfants ou par qui que ce soit d'autre. Dans les systèmes de news mondiaux non plus. Il semblerait qu'au C.R.S.A. ils aient tout gardé pour eux ; peut-être qu'ils ne veulent pas que la police de N.H.K. se demande *pourquoi* les Enfants les ont justement choisis pour cible.

Cela me rassérène un peu. Je suis loin d'être hors de danger – l'Ensemble aura sans doute mis une douzaine de contrats sur ma tête – mais il est toujours agréable de savoir que je ne vais pas finir cloué au pilori comme membre des Enfants de l'Abîme.

Assis sur un banc du parc sous les reflets des rayons du soleil matinal, relié au monde via **Maître-Chiffre**, **Réseau Rouge** et mon SatPhone, je loue les services en ligne d'un système expert en nanogiciel pour qu'il rende viable ma copie partielle d'**Ensemble**. Il est plus sérieux de procéder ainsi, non seulement pour supprimer la deuxième section incomplète, mais aussi pour modifier le préambule de manière à prendre partout en compte cette élimination. Un nanogiciel ne se traite jamais à la légère ; une spécification de mod neural comportant la plus légère incohérence serait immédiatement rejetée par le synthétiseur de nanomachines.

Je supprime les mentions de droits d'auteur, copie les spécifications finales des mémoires tampons de **Maître-Chiffre** vers une puce mémoire, prête à être remise à un producteur, et en cherche un dans l'annuaire, le plus proche possible. J'en trouve un nommé Troisième Hémisphère, éloigné d'un kilomètre à peine.

Les locaux se trouvent au fond d'une impasse triste, et ils ne paient pas de mine mais, une fois à l'intérieur, j'aperçois le synthétiseur – un modèle Axon d'origine, complet, portant bien en vue la pancarte FRANCHISE AUTORISÉE. Ou une imitation suffisamment convaincante. La responsable insère ma puce de spécifications dans un système d'évaluation des coûts. « Trente mille dollars, dit-elle. Le nanogiciel de votre mod sera prêt sous quinzaine. »

Selon le système expert, la synthèse doit prendre huit heures au maximum. Tout retard supplémentaire n'est dû qu'aux files d'attente.

« Cinquante mille, dis-je. Pour une livraison à dix heures ce soir. »

Elle réfléchit. « Quatre-vingt mille. À neuf heures.

— C'est d'accord. »

J'achète une arme ; la copie pratiquement conforme du laser qu'on m'a subtilisé ce matin. On ne plaisante *pas* avec les armes, à N.H.K., et les prix du marché noir s'en ressentent ; à cinquante-sept mille, quelqu'un encaisse *de facto* environ trois cents pour cent de droits d'importation. Je trouve toujours aussi troublante la générosité de Ho, mais je comprends pourquoi il préfère faciliter ma sortie de la ville, plutôt que de risquer que je le trahisse auprès de l'Ensemble... et sans doute mentait-il sur ses honoraires de casseur de codes, peut-être d'un ou deux ordres de grandeur.

J'ai besoin d'un endroit où me poser, mais les hôtels sont bien trop informatisés pour être sûrs. Ça me prend la plus grande partie de l'après-midi, mais je réussis à louer un petit appartement dans un quartier un peu délabré du sud-ouest – et avec le bakchich approprié, la pièce d'identité n'est pas nécessaire. Quand l'agent me remet la clef et se retire, je m'effondre sur le lit. Le choc commence à se faire sentir ; j'ai du mal à rester éveillé.

« Alors, dit **Karen**, par où commençons-nous ? Quel est le risque le plus immédiat de prolifération ? »

Je soupire. « Tu sais bien que c'est désespéré. Ho a dû faire une douzaine de copies des données, à l'heure qu'il est.

— Peut-être. Mais aura-t-il fait confiance à quelqu'un en les lui confiant – ou se sera-t-il contenté de les cacher ? » Je n'arrive pas à empêcher la pièce de devenir légèrement floue, mais l'image de **Karen** reste parfaitement claire. Je ferme les yeux très fort et tente de me concentrer.

« Je ne sais pas. Il ne les aurait certainement pas données aux autres membres du Canon ; je suppose qu'il leur aura dit que j'ai échoué dans ma tentative de cambriolage – s'il a eu une occasion de leur dire quoi que ce soit.

— Donc il est peut-être toujours la seule personne ayant accès aux données ?

— Peut-être. À l'exception de l'entreprise à qui il a confié la fabrication de sa copie du nanogiciel, bien sûr. S'il projette de continuer à vendre des services de cassage de codes sans moi, il va devoir installer **Ensemble** dans son propre crâne et apprendre à l'utiliser.

— Quelle entreprise ?

— Je ne sais pas. » Je me force à me lever ; le plancher oscille pendant une seconde, avant de se stabiliser. « Mais je pense savoir comment le découvrir. »

Je suis en veine : Ho n'a pas changé de couverture pour ses transactions avec les producteurs clandestins – et après une résistance symbolique, le propriétaire du bazar où j'ai récupéré **HyperNova** se montre remarquablement coopératif. À ce train-là, je vais me retrouver à sec dans quelques jours, mais autant profiter de ma fortune tant qu'elle dure.

« J'ai envoyé les deux colis à NéoMod par porteur ce matin, dit-il. Vers sept heures. Le client a payé pour un travail en urgence – ça devait être prêt vers deux heures. Mais le produit n'est pas repassé par chez moi ; il a téléphoné vers midi pour dire qu'il le récupérerait lui-même directement à l'usine.

— Les deux colis ? Combien de mods a-t-il commandés ?

— Un seul — mais il a fourni son propre vecteur personnalisé pour les nanomachines. C'est assez peu banal, mais... » Il hausse les épaules.

Peu banal ! C'est un euphémisme. L'*Endamoeba* standard est conçue pour ne pas pouvoir survivre plus de quelques minutes à l'extérieur du milieu de culture dans lequel elle est expédiée. Elle a besoin d'enzymes qu'elle ne peut pas fabriquer elle-même — et que le milieu de culture fournit — mais qui ne se rencontrent pas du tout à l'état naturel. On s'assure ainsi, avec quelques autres défauts intentionnels, qu'elle n'ait aucune chance de survivre plus longtemps qu'il ne faut pour traverser la muqueuse nasale de l'utilisateur ; une autre personne dans le voisinage risque à peu près autant d'être infectée par les nanomachines et « d'attraper le mod » par erreur, que de tomber enceinte lorsqu'un couple fait l'amour dans la pièce voisine.

Et il n'y a qu'une seule raison pour utiliser un vecteur non standard : contrecarrer ces mesures de sécurité. *Pour faciliter l'implantation d'un mod chez quelqu'un qui n'en veut pas.*

Ce qui n'a aucun sens. Si Ho projette d'utiliser **Ensemble** pour casser des codes, pour quelle raison l'imposerait-il à un complice réticent ?

« Que savez-vous de ce vecteur personnalisé ? »

Il secoue la tête. « Rien. Ce n'est pas moi qui l'ai fourni ; je me suis contenté de l'envoyer avec la puce.

— L'ampoule portait-elle une inscription ? Un nom de marque ? Un logo ? N'importe quoi ?

— Je n'ai pas vu l'ampoule. Elle était emballée à l'intérieur d'une petite boîte noire — qui ne portait pas la moindre inscription.

— Une petite boîte noire ?

— Oui. Aucune inscription... rien qu'une minuscule lumière bleue. » Il hausse les épaules en mentionnant ce détail bizarre ; c'est curieux, mais ce ne sont pas ses affaires. « Elle a été apportée séparément, avant les données pour le mod. Hier après-midi. »

Je sors mon insigne d'employé du C.R.S.A. Le responsable du bazar regarde la photo en plissant les yeux. « Oui, dit-il. Un

gars du Sud. Je pense que c'est lui. » Il lève les yeux et contemple la version pâle du même visage, sans paraître faire le moindre rapprochement.

Je me fraye un chemin à travers la foule des heures de pointe, sans la moindre idée de l'endroit où je vais. *L'Endamoeba* se serait donc étalée en *toutes* les souches mutantes possibles – si exotiques, si improbables, si difficiles à concevoir par d'autres moyens fussent-elles. Il devait y avoir assez de bioélectronique dans la boîte pour tester les propriétés improbables de la souche que Ho désirait, et n'allumer la LED que si les cellules pouvaient franchir les bons obstacles biochimiques. Et j'ai gobé son mensonge, son supercalculateur à casser les codes, j'ai sélectionné en toute inconscience l'état propre qui faisait s'allumer la diode. Allez savoir pour quelles propriétés ? *Et dans quel but ?* Quel bénéfice peut-on en tirer ?

Mais d'ailleurs, d'où me vient l'idée que, pour Ho, le véritable Ensemble a un rapport quelconque avec *l'argent* ? Parce qu'il m'a payé un demi-million de dollars ? Parce qu'il a « avoué » d'un air gêné que la boîte noire contenait un ordinateur pour casser des codes ? Peut-être que c'était également le cas ; ses fonds doivent bien venir de quelque part. Mais si l'argent n'est qu'un moyen au service d'une fin... alors de quoi s'agit-il ? S'il n'a, finalement, pas transformé les contraintes du mod en une cupidité parfaitement humaine... quelle vision quasi religieuse a-t-il donc bâtie autour de la faille dans son cerveau ?

S'il savait depuis le début qui était Laura, pourquoi la Bulle avait été construite et quels étaient les risques exacts de l'étalement...

Je m'arrête brusquement en plein milieu de la rue et laisse la foule me contourner. Il est très facile d'imaginer ma propre réaction si j'avais appris les faits dans un ordre différent – si j'étais arrivé à définir le véritable Ensemble en sachant toute la vérité sur Laura.

Le géniteur de Laura s'est immolé – par réduction – en la créant, tel un dieu devenu femme. Et maintenant, en étant capable de s'étaler en femme-devenue-Dieu, elle nous a montré *précisément* comment nous pouvions en finir avec les

réductions, comment regagner notre état divin et rejoindre le reste du supespace.

Je ne sais rien de l'éducation de Ho ; s'il a grandi dans N.H.K., il peut être taoïste, bouddhiste, chrétien, ou bien aussi athée que moi. Mais ses convictions antérieures n'ont peut-être aucune importance ; une histoire aussi puissante que celle de Laura – combinée à la règle axiomatique édictée par le mod de loyauté, selon laquelle *la mission de l'Ensemble est la chose la plus importante du monde* – aurait probablement engendré les mêmes résonances dangereuses dans le crâne de n'importe qui.

Et la *nature de cette mission* lui aurait alors sauté aux yeux de manière évidente.

Je regarde désespérément alentour. Le crépuscule tombe sur la ville. Les gens se glissent autour de moi, tendus et las, perdus dans leurs propres soucis ; je veux les saisir par les épaules et les secouer pour les faire sortir de leur inertie.

Si je ne me trompe pas, il n'y a aucune limite à ce que Ho a pu faire au vecteur ; il a pu le rendre robuste, aéroporté, hautement infectieux, rapide à se reproduire... tout ce que l'original a été minutieusement conçu pour ne *pas* être. Il a pu en faire le véhicule idéal de ce qu'il considère comme le cadeau de Laura à l'humanité.

Qui dois-je avertir ?

Qui me croirait ? Aucune personne saine d'esprit ; l'idée d'un fléau venant d'un mod neural relève du délire paranoïaque. Les nanomachines elles-mêmes sont fragiles, sans aucune virulence – et leur fonctionnement est intimement lié, au niveau le plus profond, à des centaines de détails spécifiques de la biochimie dénaturée du vecteur. Du fait de ces limitations, le plus minutieusement amélioré des vecteurs illégaux peut survivre une heure en liberté – ce qui est utile pour infecter des victimes individuelles, mais loin de pouvoir provoquer une épidémie. Les experts se sont toujours accordés pour penser que pour aller plus loin qu'un bricolage mineur, il faudrait avoir recours non seulement à des vecteurs particuliers, mais aussi à des *nanomachines non standards* – ce qui impliquerait un effort de recherche presque aussi coûteux que celui qu'avait nécessité, depuis le début, la création de la technologie actuelle.

Aucun terroriste, aucune secte religieuse n'en aurait les moyens – et il est probable que pas même un gouvernement ne pourrait y arriver dans un secret absolu.

Quant à ce qu'un petit opérateur clandestin conçoive un vecteur à la fois compatible avec les nanomachines existantes et assez infectieux pour constituer une menace... un tel exploit est certainement aussi invraisemblable que la factorisation, par le fruit d'un heureux hasard, d'un très grand nombre représentant la clé d'un code.

La foule se raréfie autour de moi ; le ciel s'obscurcit. Le monde continue de tourner. Ce qui en émerge est toujours *normal*. Ho a le mod depuis deux heures de l'après-midi ; pour ce que j'en sais, il a déjà pu le diffuser. *Combien de temps cela mettrait-il à se répandre ?* Il aura certainement fait un changement mineur par rapport à la version de Po-kwai : inhiber la réduction ne sera pas une *option*, exigeant une invocation consciente ; les utilisateurs involontaires n'auront pas le choix. Avec dix mille, ou cent mille personnes étalées, combien de temps se passera-t-il avant que leurs personnalités multiples n'apprennent à empêcher la réduction du reste de la ville ? Et avec douze millions de personnes étalées...

Je regarde le ciel et aperçois un léger point lumineux au-dessus du rougeoiement qui s'estompe à l'ouest. Je le contemple pendant dix bonnes secondes, avant de me rendre compte que c'est seulement Vénus.

La femme de Troisième Hémisphère fronce les sourcils. « Vous arrivez trop tôt, dit-elle. Revenez dans deux heures.

— Accélérez le processus. Je vous paierai... » Elle rit. « Vous pouvez me payer ce que vous voulez, ça ne fera aucune différence. La machine a été programmée, elle est en train de construire vos nanomachines ; rien ne peut plus l'« accélérer » maintenant. »

Rien ? Et si je la payais pour qu'elle me laisse seule avec le synthétiseur, passais en mode étalé – et ne permettais aucune réduction avant qu'**Ensemble** ne soit installé dans ma tête, me permettant ainsi de *choisir* pour ces événements une suite qui

se serait déroulée en un temps « incroyablement » court ? Il n'y aurait aucun risque que l'action accélérée de la machine produise un mod défectueux... puisque si le mod se révélait défectueux, l'accélération miraculeuse n'aurait jamais eu lieu.

Est-ce bien vrai ? Et si j'introduisais un défaut subtil qui ne se manifestait pas immédiatement ? Je contemple la machine silencieuse – qui ressemble de manière déconcertante à un distributeur de boissons haut de gamme – et je recule devant la perspective de la voir s'éloigner de la sécurité des probabilités connues. Elle jongle déjà avec la matière à l'échelle moléculaire, dans un domaine soumis aux incertitudes quantiques ; je ne veux pas la rendre capable de cracher absolument *n'importe quoi*. **Ensemble** est mon seul avantage ; si je prends des raccourcis et que ça foire, je n'aurai plus aucune chance de retrouver Ho à temps.

« J'attendrai à l'extérieur, dis-je. Appelez-moi dès que... »

La femme acquiesce, amusée. « Vous ressemblez à un père qui attend la naissance de son enfant. »

Je devrais passer sous amorçage ; entrer en mode surveillance et passer le temps sans effort... mais une partie de moi résiste violemment à cette idée. M'amorcer, maintenant, serait... irresponsable, ce serait fuir la réalité, *malsain*...

Je contemple, hébété, cette rhétorique qui m'est étrangère, plus étonné qu'horrié. J'ai échappé à l'emprise du mod de loyauté en me réduisant de façon assez improbable – m'attendais-je donc à me retrouver complètement inchangé pour tout le reste ? Peut-être qu'une aversion accrue envers les mods neuraux allait forcément – ou très probablement – de pair avec le *désir* d'émancipation.

J'attends donc comme un humain : rendu malade par des craintes injustifiées et improductives. À tenter d'imaginer l'inimaginable. La planète entière étalée, définitivement... qu'éprouveraient exactement les gens ? *Rien* – parce que aucune réduction ne rendrait quoi que ce soit réel ? Ou *tout* – parce que aucune réduction ne rendrait quoi que ce soit moins réel ? *Tout, séparément* – une conscience isolée par état propre,

comme dans le modèle des univers multiples ? Ou *tout, simultanément* – une cacophonie de possibilités en surimpression ? Ce que j’ai moi-même vécu – ou du moins *le souvenir qui m’en reste après la réduction* – ne reflète peut-être rien de la nature de ce qui se passerait en l’absence de *toute réduction future*. Si plus rien ne forçait le passé à être unique, notre perception des choses pourrait en être radicalement modifiée.

De toute manière, ce dont je suis certain c’est qu’on ne peut pas laisser Ho parvenir à ses fins.

J’espère seulement que mon moi étalé est d’accord.

La femme de Troisième Hémisphère ne me pose pas de questions sur ce que je suis si pressé d’essayer. Je transfère l’argent ; elle me remet l’ampoule et je l’utilise immédiatement.

« J’espère que nous continuerons à faire des affaires ensemble », dit-elle.

J’arrête de pincer ma narine. « J’en doute beaucoup. »

Je renifle deux fois. Une goutte de liquide tombe par terre.

En sortant de la ruelle, je donne l’ordre à **Inventaire** de m’avertir quand **Ensemble** aura déclaré son existence. Le système expert a prévu deux à trois heures pour l’installation, selon l’anatomie neurale de l’utilisateur.

De retour sur la rue principale, les devantures resplendissent d’hologrammes présentant les marchandises ; le photoréalisme n’est pas à la mode cette année et tout est rendu incandescent, des chaussures aux casseroles. Je tends la main vers le haut pour la passer à travers la roue avant en rotation d’une bicyclette qui plane à deux mètres au-dessus du trottoir, m’attendant presque au choc douloureux des rayons chauffés à blanc.

Je m’arrête un petit moment, et j’observe la foule. *Je pourrais encore m’acheter une sortie ; dans deux heures, être de l’autre côté du globe.* Peut-être que Laura avait tort ; peut-être que ce qui se passerait ici pourrait être *circonscrit*, je ne

sais pas comment. Une fois qu'il serait clair qu'il y a épidémie, s'ils fermaient les frontières...

Devant des gens qui peuvent franchir n'importe quelle barrière par effet tunnel ? Que vont-ils faire, à mon avis ? Lâcher la ville dans un trou noir ? Construire leur propre Bulle ?

« Tu as volé le mod une fois, dit **Karen**. Tu peux le refaire. Qu'a donc Ho pour t'arrêter, que B.D.I. n'avait pas ?

— Et s'il a déjà libéré *l'Endamoeba* ?

— Tu ne sais pas s'il l'a fait.

— Je ne sais pas non plus s'il ne l'a pas fait. »

Je contemple le ciel et réprime une vague de vertige. À la vérité, la Bulle ne nous a jamais *enfermés* ; elle a simplement rendu notre réclusion visible. Le choc n'était pas dû à la restriction, mais au fait que nous devons affronter son alternative, la liberté infinie qui se trouvait au-delà.

« Je pense que j'ai attrapé la Fièvre de la Bulle », dis-je.

Karen secoue la tête. « La Fièvre de la Bulle, dit-elle, est complètement passée de mode. »

Je n'ai pas d'autre choix que d'attendre **Ensemble** – mais ce n'est pas une raison pour retarder la préparation des outils dont je vais avoir besoin pour trouver Ho une fois le mod rendu fonctionnel. De retour dans mon appartement, j'écris un petit programme **von Neumann** qui acceptera un nombre à six chiffres en entrée, consultera la base de données géographique de **Déjà Vu** et produira la référence cartographique de la position d'un carré de quarante-cinq mètres de terrain sec quelque part en ville. Ça me prend un peu de temps pour décider de ce qu'il faut exclure d'autre, en plus de l'eau. Il y a de nombreux terrains qu'il semble « évidemment » ridicule de fouiller, parce qu'ils sont trop exposés, ou trop inaccessibles, ou simplement parce que ce serait absurde – mais je n'arrive pas à positionner la limite, de sorte que je finis par en garder la plupart. Les pistes de décollage et d'atterrissage des aéroports sont exclues, mais les versions de moi-même dont la mission sera d'examiner les recoins d'un terrain de rugby ou d'une usine

de retraitement des eaux usées devront vivre en sachant qu'elles ne verront probablement pas la fin de la nuit.

Je regarde la carte dans ma tête et songe qu'au matin cette ville va être jonchée de mes cadavres invisibles. Et à l'héritier unique de mon passé, survivant « miraculeux » d'une réduction supplémentaire... ces morts sembleront moins réelles que jamais.

Pour moi, cependant, elles le sont effectivement. Elles sont dans mon avenir, toutes.

Le message clignote, juste avant minuit :

[Inventaire :

Émission reçue.

Identifiant de l'expéditeur : **Ensemble** (Troisième Hémisphère, 80 000 \$).

Catégorie : achèvement d'autogenèse.]

Je tente de l'invoquer, mais aucune fenêtre d'interface, aucun panneau de configuration n'apparaît dans ma vision intérieure – ce qui ne me surprend pas ; ce mod n'est pas fait pour que ce soit moi qui l'utilise. Je m'assieds donc sur le lit et invoque **Hypernova** pour ramener à la vie l'être pour lequel **Ensemble** a été conçu.

Comment le porte-parole de Laura l'a-t-il qualifié ? D'enfantin ? De peu fiable ? Et s'il est fait d'un milliard de versions de moi-même qui se divisent sans fin, que suis-je donc pour lui ? Une non-entité microscopique – comme une simple cellule sanguine, ou un neurone, pour moi ? Mais il n'y a aucun doute que je suis quand même forcé de respecter les besoins de mes cellules sanguines et de mes neurones, *dans les grandes masses*. Je l'ai influencé cent fois déjà ; un miracle supplémentaire n'est pas impensable – surtout lorsque je suis aussi sûr d'être presque unanime dans ce désir. Quelles versions de moi-même pourraient donc bien vouloir que Ho parvienne à ses fins ?

J'attends dix minutes avant de sortir de la pièce.

Je pensais me déplacer furtivement, invisible, par les petites rues et les ruelles étroites, mais ce n'était qu'un fantasme. Minuit est l'heure de pointe pour les touristes et ceux qui font du commerce avec eux ; les rues de traverse sont bondées. Je me fraye un chemin en pensant qu'ou bien j'ai été réduit depuis longtemps – ou bien je fais pratiquement le travail de Ho à sa place. Si j'empêche la réduction de tous ceux qui m'observent, et de tous ceux qui les observent... et c'est vrai pour toutes les versions de moi-même qui se répandent à travers la ville... alors combien de temps se passera-t-il avant que l'étalement ne concerne le monde entier ? Un jour ou deux, d'après Laura – mais je ne peux pas espérer que la même échelle de temps s'applique à moi. Elle pouvait avoir eu des façons de minimiser l'effet, des techniques pour concentrer sa présence. Moi, je suis parti pour arpenter la ville ; je ne suis pas *concentré* du tout.

Il y a une musicienne ambulante à l'entrée du métro. Elle porte des gants à retour d'effort démodés et joue du violon virtuel, avec beaucoup d'adresse... si c'est bien elle qui produit le son et qu'elle ne se contente pas simplement de mimer. Sur les escaliers roulants, je sors le générateur, jette six dés à dix faces et introduis les résultats dans mon programme de division de la carte.

Lancer les dés pour trouver un détraqué ? Pourquoi ne pas consulter l'horoscope de Ho ? Pourquoi ne pas consulter ce foutu *Yi King* ?

Mais j'étouffe mes derniers vestiges de bon sens, continue d'avancer dans la station bondée et achète un billet pour ma destination aléatoire.

Ma cible est un bloc terne d'appartements, dans une bande de terrain résidentiel qui mord sur la zone d'entrepôts au nord du port. Je m'approche avec tout l'espoir et la prudence dont je suis capable, déchiré entre la perception claire des chances que j'ai d'être celui qui trouvera Ho, qui sont toujours seulement d'une pour un million... et les souvenirs convaincants – mais sans pertinence – d'avoir survécu à la réduction, « envers et contre tout », si souvent auparavant.

L'entrée de devant est fermée, avec un interphone pour les visiteurs ; la porte s'ouvre à mon approche. Je jette un coup d'œil en arrière tandis que je traverse l'entrée, secoué par une vision brève, mais réaliste, de l'alternative : moi debout à l'extérieur, attendant en vain un miracle qui n'arrive jamais.

Trente étages, avec vingt appartements chacun. Je jette trois dés à dix faces sans réfléchir – et obtiens huit, neuf, cinq ; je panique presque, mais je secoue la tête en riant. Je ne vais pas renoncer aussi facilement ; c'est moi qui fixe les règles du jeu. Je soustrais six cents et me dirige vers l'escalier ; si certains appartements voient passer plus de versions de moi-même que d'autres, ce ne sera pas la fin du monde.

Je prends l'escalier tranquillement. Le bâtiment est presque silencieux ; un peu de musique en provenance du troisième étage et un enfant qui pleure au septième ; de temps à autre, un bruit d'eau qui coule ou une chasse tirée. La banalité de tout cela est rassurante, ce qui est absurde : aucune loi imaginaire de conservation de l'improbabilité n'apportera à ceux d'entre moi-même qui sont destinés à échouer la preuve bizarroïde qu'ils ont laissé passer leur chance... par exemple la même incarnation du *Paradis* d'Angela Renfield qui se jouerait, par coïncidence, dans tous les appartements.

Arrivé au dixième étage, ma décision est prise : si Ho n'est pas au 295, je fouillerai tout le bâtiment de haut en bas. *Je n'ai rien à perdre*. Et s'il n'est nulle part dans le bâtiment ? Alors je fouillerai toute la rue.

J'aperçois du mouvement devant moi quand j'arrive au quatorzième étage, mais c'est seulement un robot de nettoyage trapu qui glisse le long du couloir, en aspirant le tapis effiloché et en suçant les graffiti des murs.

J'hésite une petite seconde devant l'appartement numéro 295, avant de sortir mon arme et de tenter d'ouvrir la porte.

Elle s'ouvre.

13

Ho se tient debout à côté d'une table encombrée de verrerie de laboratoire. Il observe un flacon de culture, rempli d'un liquide remué par un aimant en rotation. Il lève la tête avec irritation, puis son expression s'adoucit soudainement et il dit, d'un ton presque accueillant : « Nick. Je ne vous avais pas reconnu.

— Reculez et mettez les mains sur la tête. »

Il obtempère.

Est-ce que j'effectue la réduction maintenant – pour sceller ma victoire, la rendre irréversible ? Pas encore. Ce n'est pas le moment de se laisser aller ; je ne sais pas quels exploits improbables vont encore devoir être accomplis.

Je respire à fond. « Avez-vous libéré *l'Endamoeba* ? »

Il secoue la tête en toute innocence.

« Si vous mentez, je... »

Je quoi ? Et comment pourrais-je le savoir ? Le voisinage ne s'est visiblement pas dissous en milliards de versions différentes – mais moi non plus, *visiblement*.

« Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? »

Il m'adresse un regard légèrement surpris, comme s'il ne pouvait tout à fait croire que j'aie besoin de poser la question. « La souche envoyée à NéoMod était atténuée. Je n'avais aucun moyen de savoir quels tests ils feraient dessus ; je ne pouvais pas risquer de leur envoyer une mixture qui s'éloignerait trop de l'ordinaire. Un endroit comme ça a beau être disposé à appliquer les règles de manière souple – pour produire un mod marionnette qu'un gangster glissera dans la boisson d'un autre –, s'ils avaient découvert qu'ils avaient affaire à quelque chose susceptible de se répandre comme la peste, ils auraient difficilement accepté d'obtempérer et d'intégrer les nanomachines. » Il incline la tête vers le flacon qui s'agite. « Je suis en train d'en faire une culture avec un rétrovirus qui insère

une séquence cruciale de promotion dans le génome. La version qu'ils ont vue n'était pas plus spectaculaire qu'un mod illégal habituel. *Ça, c'est le vrai de vrai.* »

Je n'ai aucune raison de le croire – mais si c'était faux, pourquoi serait-il en train de s'affairer devant cette installation au lieu de déambuler dans les rues à diffuser le vecteur ? Je jette un œil sur le flacon ; il a l'air d'être hermétiquement scellé, ce qui paraît... bizarre, mais il ne voulait sans doute pas risquer d'être lui-même étalé alors qu'il était engagé dans quelque chose d'aussi crucial – de la même manière que j'ai voulu rester réduit pendant la synthèse d'**Ensemble**.

« Qui d'autre a une copie du mod ?

— Personne.

— Ah oui ? Il n'y a personne d'autre dans le Canon que vous ayez persuadé de voir les choses à votre manière ?

— Non. » Il hésite, puis dit ensuite d'un ton détaché : « Vous étiez le seul qui aurait pu comprendre. »

Je ris sèchement. « Ne gaspillez pas votre salive. Je ne fais plus partie du Canon désormais ; il semble que je sois au moins sorti de cet asile-là. » *Et vous me suivrez, bien assez tôt – par des moyens plus conventionnels, néanmoins.*

Il secoue la tête. « Le mod de loyauté n'a aucun rapport avec ça. Vous avez déclenché suffisamment d'étalements et de réductions pour comprendre quel bénéfice on peut en tirer.

— *Quel bénéfice ?* » À la vérité, je n'arrive même pas à saisir l'ampleur de ce qui a été évité ; peut-être que si je l'avais attrapé avec quelque chose de plus inoffensif – comme un morceau de plutonium de taille moyenne – j'aurais pu ressentir une impression appropriée de soulagement.

« Bien sûr que je *comprends*, dis-je. C'est votre vision du véritable Ensemble – et le mod de loyauté est bien en cause, *là*. Je ne vous blâme pas pour votre incapacité à vous arrêter – je me rappelle encore ce qu'implique la double pensée – mais admettez-le : vous *savez* que cette idée est monstrueuse, et c'est un euphémisme. Vous l'avez toujours su. Vous parlez ici de précipiter douze milliards de personnes dans un cauchemar métaphysique...

— Je parle de mettre fin à la mort de douze milliards de personnes par microseconde. Je parle de mettre fin à la mort des possibilités.

— La réduction n'est pas la mort.

— Non ? Pensez à ces versions de vous-même qui ne m'ont pas trouvé...»

Je ris, amèrement. « C'est vous qui m'avez appris à ne pas faire ça. Je vous accorderai que pour eux – s'ils éprouvent quelque chose – cela doit ressembler à une mort imminente. Mais pas pour les gens ordinaires. Et pas pour moi, plus jamais. Les gens font des choix ; un seul état propre survit. Ce n'est pas une tragédie : *c'est ce que nous sommes*, c'est ainsi que les choses doivent être.

— Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

— Pas du tout.

— Ne pleurez-vous donc pas les versions de vous-même qui ont persuadé Po-kwai d'utiliser Ensemble pour vous ?

— Non. Pourquoi le devrais-je ?

— Ils ont dû avoir été proches, je pense. Peut-être même amants. »

Je suis secoué par cette pensée, mais je dis calmement : « Cela ne signifie rien pour moi. Ça n'a jamais été *réel*. Elle n'en a aucun souvenir, je n'en ai aucun souvenir...

— Mais vous pouvez imaginer quel aurait pu être leur bonheur. Quel nom donnez-vous à la fin de ce bonheur, sinon *la mort* ? »

Je hausse les épaules. « Des gens meurent chaque jour. Je n'y peux rien.

— Mais bien sûr que si. L'immortalité est possible. Le Paradis terrestre est possible. »

Je m'esclaffe. « *Le Paradis terrestre* ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes devenu millénariste ? Vous ne savez pas plus que moi à quoi *ressemblerait* un étalement permanent. Mais si le Paradis terrestre en fait partie, il coexistera avec l'Enfer. Si aucun état propre n'est détruit, toutes les souffrances imaginables...»

Il acquiesce, imperturbable. « Bien sûr. Et tous les bonheurs imaginables. Et toutes les nuances intermédiaires. *Tout*.

— Et la fin du choix, la mort du libre arbitre...

— *La mort de rien du tout.* Comment la reconstitution de la diversité de l'univers peut-elle être vue comme *la perte de quoi que ce soit.* »

Je secoue la tête. « Honnêtement, ça m'est égal. Contentez-vous de...

— Vous empêcheriez donc tous les autres de choisir ? »

Je ris, incrédule. « C'est vous le dingue qui projetait d'imposer sa volonté...

— Pas du tout. Une fois la planète entière étalée, tout le monde sera lié. La race humaine étalée peut décider pour elle-même si elle désire de nouveau se réduire.

— Et vous appelleriez le jugement de cette... conscience collective enfantine... une façon équitable de décider du destin de la planète ? Même les Créateurs de la Bulle avaient plus de respect que cela pour l'humanité.

— Bien sûr qu'ils ont du respect pour l'humanité. Ils sont eux-mêmes composés d'êtres humains.

— C'est *Laura* qui est composée...

— Non : *tous*. Que pensez-vous qu'ils sont ?

Une forme de vie exotique venant d'une autre planète ? Pensez-vous qu'ils auraient pu programmer les gènes de Laura pour empêcher sa réduction et lui donner la capacité de manipuler les états propres, s'ils n'étaient pas eux-mêmes des humains étalés ?

— Mais...

— La réduction a un horizon fini ; il y a toujours des états propres au-delà. Pensez-vous qu'aucun d'entre eux ne contient d'êtres humains ? Les Créateurs de la Bulle sont les résidus de nous-mêmes ; ils sont composés de versions de nous-mêmes si improbables qu'elles ont échappé à la réduction. Tout ce que je veux faire, c'est nous donner une chance de les rejoindre. »

J'ai un mal de tête lancinant ; je jette à nouveau un œil sur le flacon. Il est peut-être scellé, mais je ne serai entièrement satisfait qu'une fois qu'il aura été expédié dans un bain d'acide ou dans un incinérateur à haute température.

Je fais un geste avec mon arme. « Allez vous asseoir sur la chaise ; j'ai bien peur de devoir vous attacher pendant que je cherche comment me débarrasser de cette saloperie.

— Nick, s'il vous plaît, juste...

— Écoutez, dis-je posément, si vous me causez des ennuis, je ne vais pas me contenter de vous blesser ; je ne peux pas risquer que vous vous débattiez dans cette pièce. Si je tire, je devrai vous tuer. Alors allez vous asseoir sur la chaise. »

Il fait mine d'obtempérer, puis marque une hésitation. Je me rends soudainement compte qu'il est plus proche de la table que je ne pensais ; pas à portée de main du flacon, mais presque.

« Acceptez seulement d'y réfléchir, dit-il. C'est tout ce que je vous demande ! Au-delà de la Bulle, il doit y avoir des états remplis des choses les plus incroyables ! Des miracles. Des rêves. » Son visage s'illumine de pur ravissement, toutes traces de son ancien désarroi et de son dégoût de lui-même disparues. Peut-être a-t-il mis fin à la double pensée, après tout ; peut-être la partie de lui-même qui *savait* que « le véritable Ensemble » n'était rien d'autre qu'une aberration neurologique ne pouvait-elle plus supporter les contradictions. Peut-être que le mod de loyauté a finalement détruit le vieux Ho Kiu-chung pour toujours.

« J'ai eu ma dose de miracles, dis-je doucement.

— Et il y doit avoir des états où votre femme... » Je le coupe. « Est-ce à *cela* que menaient toutes ces balivernes sur le « Paradis terrestre » ? Du chantage aux sentiments ? » Je ris d'un air fatigué. « Vous êtes vraiment lamentable. Oui, ma femme est morte. Mais j'ai des nouvelles pour vous : je m'en tape. »

Il est manifestement secoué – et je ne suis pas étonné ; s'il pensait vraiment qu'il pouvait m'influencer, je viens d'anéantir son dernier espoir. Mais une sorte de résignation, presque de sérénité, semble alors s'emparer de lui.

Il me regarde dans les yeux et dit : « Non, ce n'est pas vrai. »

Il bondit en avant, en tendant le bras droit. Je lui brûle un trou dans le crâne et il bascule sur le côté en s'effondrant par terre, heurtant à peine la table.

Le flacon ne bouge pas, l'aimant poursuit sa rotation silencieuse.

Je contourne la table et m'accroupis à côté de lui. La blessure est juste au-dessus des yeux, un puits d'un centimètre de large, cerclé de charbon, puant la chair cuite. Mes boyaux se tordent ; je n'avais jamais tué personne auparavant – ni même jamais tiré, ou été près d'un cadavre, sans être amorcé. *Et je n'aurais pas dû avoir à le tuer ; j'aurais dû faire plus attention.*

Merde, rien de tout ça n'était sa faute. Celle de l'**Ensemble**, oui. Celle de Laura, oui. Laura le visiteur distant, *l'observateur passif*. Entre toutes les créatures, *elle* aurait dû savoir qu'une telle chose n'existait pas.

J'aurais dû prendre plus de précautions ; l'éloigner tout de suite de la table, dès le départ...

Et peut-être l'ai-je effectivement fait.

Cette pensée me donne la chair de poule. *Peut-être l'ai-je fait*. C'est presque certain que je l'ai fait Alors, qui mon moi étalé choisira-t-il ? Moi – ou le cousin assez malin pour faire les choses correctement ?

Qui est-ce que je veux qu'il choisisse ?

J'abaisse les yeux vers le visage ensanglanté de Ho. Je le connaissais à peine... mais à quoi devrai-je renoncer pour le ramener d'entre les morts ? Deux minutes de ma vie, pas plus. Une amnésie de rien du tout. De combien d'heures ai-je perdu le souvenir, au cours des années – disparues aussi complètement que si elles n'avaient jamais existé ? *Et combien de versions de moi-même sont mortes tandis que j'étais amorcé, pour que celui qui prenait les décisions optimales puisse être réel ?* Rien de nouveau ; toute ma vie je suis mort pour que les choses se passent comme il faut.

Ce n'est pas à moi de décider, mais au moment où j'invoque **Hypernova** je chuchote de manière audible : « Choisis quelqu'un d'autre. Laisse-le vivre. Ça m'est égal. »

Je commute sur ARRÊT...

... et rien ne change.

(Ce qui est normal.)

Je me dirige vers la seule chaise de la pièce, m'affale dessus, ferme les yeux et attends. **Karen** se tient à côté de moi, silencieuse mais rassurante.

Après quinze minutes – suffisamment longtemps, sûrement, pour que quelqu'un qui aurait manié Ho avec plus d'efficacité que moi l'ait ligoté et ait décidé de provoquer une réduction – j'invoque **Maître-Chiffre**. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire avec un flacon rempli des protozoaires les plus infectieux au monde, mais le Dr Pangloss doit bien avoir quelques suggestions.

« Acceptez seulement d'y réfléchir, dit-il. C'est tout ce que je vous demande ! Au-delà de la Bulle, il doit y avoir des états remplis des choses les plus incroyables ! Des miracles. Des rêves. *Il doit y avoir des états où votre femme est toujours vivante.* »

Un court instant, ses mots m'électrisent, mais...

« Vous n'en savez rien. Vous ignorez si les Créateurs de la Bulle sont humains ; tout cela n'est que spéculation. »

Il ne relève pas et se contente de répéter, doucement : « Réfléchissez-y ! »

C'est ce que je fais, malgré moi. Karen, vivante. Plus d'hallucinations produites par un mod, plus de parodies solipsistes. Tout ce que nous avons, reconstitué – avec tous ses problèmes, tous ses défauts... mais au moins ce serait réel.

Je recule devant ces émotions, pris de vertige, envahi par le trouble. *Quel prix exorbitant ai-je payé, pour échapper au mod de loyauté ?* Mon dégoût tout nouveau pour les mods est une chose – mais **Karen** devrait toujours rendre ces sentiments physiquement impossibles.

Je devrais le faire taire, l'ignorer. « Même si vous avez raison... dis-je, que pourrais-je en espérer ? Cela ne pourrait jamais être réel pour moi. Les états propres divergent, ils se divisent – ils ne se recombinent pas.

— Non ? Une fois que le monde ne connaîtra plus la réduction, tout sera possible. » Il sourit béatement. « La réduction est la source de l'asymétrie temporelle ; vous pourriez

revenir par effet tunnel temporel, à un moment antérieur à sa mort...»

Je secoue la tête. « Non. Des versions de moi-même le pourraient – tandis que d'autres non. C'est... le chaos, la folie. Je ne pourrais pas vivre comme ça : créer des milliards de copies de moi-même, juste pour qu'une fraction minuscule d'entre elles puisse obtenir ce que je désire. »

Est-ce bien vrai ? C'est exactement ce que j'ai fait ce soir.

Il hésite, puis dit : « Et vous pouvez m'affirmer, en toute sincérité, que vous ne voulez pas donner sa chance à quelqu'un – quelqu'un que *vous* deviendrez – pour qu'il retourne la nuit de la mort de votre femme ? Et qu'il fasse évoluer les choses différemment ? »

J'ouvre la bouche pour démentir. Au lieu de cela, je m'entends faire un son étrange et animal, un gémissement de douleur s'échappant de profondeurs abyssales.

Il bondit en avant. Surpris, je vise – trop tard. Il tient le flacon par le col, haut au-dessus de la table – si je tire, il le laissera tomber à coup sûr.

En un mouvement fluide, il le jette vers la fenêtre. Le carreau est ouvert ; l'écran anti-insectes se déchire.

Je reste paralysé pendant une seconde, l'arme pointée sur lui, à moitié prêt à lui transpercer la carcasse de colère envers ma propre stupidité, puis je me précipite à la fenêtre et regarde en bas. Je règle le laser sur l'intensité d'un projecteur et aperçois les tessons de verre, une trace d'humidité. Je vaporise la flaque et grille le béton tout autour.

« Vous gaspillez votre temps, dit Ho.

— *Fermez-la !* » Des gens sortent la tête par une fenêtre directement en dessous de moi ; je hurle et ils reculent. Je fais tourner le rayon en cercles qui vont s'élargissant, en réfléchissant qu'il n'y a même pas une brise et que la diffusion est un processus lent. Je *peux* les tuer tous, ce n'est pas impossible. Comparé à la recherche de Ho dans une ville de douze millions de personnes...

J'assimile alors enfin la vérité : que j'aie détruit ou non *l'Endamoeba* ne fait aucune différence. Peut-être suis-je une des versions improbables – parmi toutes celles qui ont été

créées depuis que le flacon s'est écrasé par terre – assez chanceuses pour stériliser complètement ce qui s'est déversé. Cela n'a aucune importance ; *aucun de nous*, qui avons échoué de cette façon, ne va survivre. Quand la réalité sera choisie, Ho n'aura pas mis un doigt sur le flacon.

Je reviens dans la pièce pour l'affronter. « Vous et moi, nous sommes finis. » Je ris. « Alors maintenant vous savez par quoi vous m'avez fait passer avec vos foutus cadenas. »

Je ferme les yeux et tente de contenir ma peur. Une version de moi-même vivra – une version qui a réussi là où j'ai échoué. Qu'espérer de plus ? *J'ai voulu être celui-là*. Mais il est trop tard maintenant.

« Si je vous tuais, serait-ce un meurtre, considérant que vous êtes déjà mort ? »

Il ne répond pas. J'ouvre les yeux et range mon arme dans son étui. Je le dévisage ; il ne dit toujours rien. Il ne ressemble pas vraiment à un homme qui a accepté la défaite – ou même le martyre. Peut-être croit-il toujours que le *véritable Ensemble* peut le sauver.

« Je vais vous raconter ce qui s'est passé, dis-je. Je suis entré dans cette pièce, je vous ai ligoté à cette chaise puis j'ai détruit entièrement *l'Endamoeba*. Et je vais vous raconter ce qui va se passer : je vais vous libérer du mod de loyauté. Vous m'en serez reconnaissant. À nous deux, nous ferons de même pour le reste du Canon. Avec leur témoignage, la loi s'occupera du C.R.S.A. et de B.D.I. – et abattra peut-être tout l'Ensemble. Alors nous suivrons chacun notre chemin et vivrons heureux pour le restant de nos jours. »

Je quitte le bâtiment et contourne le port, dans la direction du centre-ville. Je marche pour le plaisir de marcher, en essayant de faire le vide dans mon esprit. Je pourrais invoquer **P3** et son stoïcisme parfait. Je pourrais invoquer **Contrôle** et me mettre à dormir. Mais je ne fais rien de tel. Après avoir marché environ trois kilomètres, je finis par regarder l'heure : une heure treize.

La version de moi-même qui a réussi doit se trouver dans l'appartement depuis au moins quarante minutes maintenant. Je me retourne et crie des obscénités. La rue est bondée, mais personne ne fait attention à moi. Soudainement épuisé, je m'assieds sur le bord de la route.

Ça me dégoûte, mais je le fais par habitude : j'essaie d'invoquer **Karen**. Rien ne se passe. Je fais tourner **Inventaire** ; le mod est toujours là, sur le lien neural intermods. Je lance un diagnostic – et mon crâne explose de messages d'erreur. J'arrête le test et m'enfouis la tête dans les bras. *D'accord, je vais mourir tout seul*. Je souhaite simplement qu'on en finisse.

Après un moment, je me relève. Je me tourne vers une passante et demande : « Où suis-je ? Dans un outre-tombe virtuel ?

— Pas que je sache », dit-elle.

Je sors le générateur de dés, le range, le ressort. Qu'est-ce que ça peut prouver ? Si je suis toujours étalé – *et ce doit être le cas* – je me diviserai en trente-six à chaque lancer, et une branche de moi-même se convaincra petit à petit de la vérité... mais toutes les autres n'apprendront rien.

Je le fais quand même.

Sept. Trois. Neuf. Neuf. Deux. Cinq.

Qu'est-ce que tu attends ? Est-ce que tu es en train de fouiller la ville une deuxième fois, à la recherche de copies cachées du mod ? Ou de pénétrer dans B.D.I. de nouveau, pour détruire l'original ?

Mais pourquoi ferais-je ça – sans réduction intermédiaire pour sécuriser le premier miracle de la nuit et réduire le risque d'un étalement incontrôlé ?

Je jette un coup d'œil au ciel gris et vide, puis me dirige vers le centre de la ville.

À l'aube, je ne peux plus en douter : la réduction a eu lieu, et j'en suis l'unique survivant. À cette heure-ci, une version victorieuse de moi-même aurait tenté de me réduire ; le simple

fait que j'existe toujours prouve que mon échec est réel et irréversible.

Le soleil se lève rapidement sur le golfe de Carpentaria, envoyant des éclats féroces de lumière entre les gratte-ciel – et quelle que soit la direction dans laquelle je me tourne, je fais face à des réflexions éblouissantes. J'ai un mal de tête lancinant ; mes membres sont endoloris. Je ne regrette pas de ne pas être mort : je regrette seulement de ne pas être quelqu'un d'autre. Comment puis-je me réjouir de ma survie, quand le coût en est si élevé ?

Je continue à chercher une issue. Peut-être que je n'ai pas échoué – peut-être que j'ai réussi à tuer entièrement l'*Endamoeba* renversé. Mais... comment mon moi étalé aurait-il pu savoir que c'était le cas – et même s'il avait pu, pourquoi aurait-il choisi un chemin si peu probable vers la réussite, par rapport à la multitude d'autres dans lesquels le flacon n'a tout simplement jamais été brisé ?

La réponse doit être qu'il ne l'a pas fait. Il a délibérément choisi un état dans lequel le vecteur a été libéré. Il a finalement dû comprendre ce que cela signifierait pour lui : plus de résurrections intermittentes pour l'hologramme inscrit dans mon crâne, comme un génie libéré d'une bouteille dans le simple but d'exaucer mes vœux impossibles. À quoi m'attendais-je ? À ce qu'il rejette sa chance de gagner la « liberté » – ou toute autre vision étrange qu'il peut avoir du monde au-delà de la Bulle – pour complaire à une cellule de son corps, un atome de son petit doigt, une partie infinitésimale et sans aucune importance de son immense complexité ?

Je m'achète un petit déjeuner, laisse un pourboire de dix mille dollars puis retourne à pied à mon appartement pour attendre la fin du monde.

Je surveille les systèmes de news à la recherche des signes précurseurs du fléau, mais je fais à peine attention à ce que je lis. Je passe du fatalisme à l'espoir le plus grotesque, de moments d'incrédulité pure et bornée au désir grisant d'embrasser enfin l'étrangeté dévoilée du monde. Par la fenêtre,

la ville paraît tellement banale... Je me dis que même si c'est uniquement l'humanité qui *entretient* cela, microseconde par microseconde... après tant de milliers d'années, une certaine stabilité, une inertie, une réalité indépendante a sûrement dû finir par émerger.

Et pourquoi ça ? Est-ce que je pense qu'en réduisant suffisamment souvent la matière inerte, nous avons détruit sa capacité à l'étalement ? Que nous l'avons intimidée et soumise, dans un acte d'impérialisme métaphysique ? Est-ce que j'espère que le monde solide et macroscopique que nous avons créé nous ancrera maintenant à son tour à la réalité ? La vérité est qu'à l'instant où nous cesserons d'imposer l'unicité, ce monde explosera dans un milliard de directions avec une élasticité inchangée depuis la naissance de l'univers.

Sauf à nier ce qui est en train d'arriver, je ne sais pas comment anesthésier mes sentiments, comment rendre ces dernières heures supportables. Les solutions habituelles sont caduques ; la simple pensée de trouver consolation dans un mod me répugne – bien que je ne puisse pas faire abstraction de mes souvenirs : je ne peux pas oublier que le mod de loyauté a donné un sens à ma vie, ou que **Karen** m'a rendu en tout point aussi heureux que si j'avais été amoureux. Et bien que je ne désire pas un instant retrouver ce bonheur synthétique, cette parodie obscène de l'amour... je n'ai rien à mettre à la place. *Comment le pourrais-je ?* J'ai accédé à l'existence il y a quelques heures à peine. Je ne suis pas un fragment refoulé de mon précédent personnage, pas une personnalité sublimée qui a enfin « fait surface ». Je suis un étranger dans ma propre vie, un intrus dans mon propre crâne. Pire qu'un amnésique, je me rappelle le passé – mais je sais que je ne peux pas le revendiquer.

Les systèmes de news exposent sans se lasser les contes de la folie ordinaire : guerre civile à Madagascar ; famine dans le Nord-Ouest américain ; un attentat à la bombe inexplicable de plus à Tokyo ; encore un coup d'État – : sans effusion de sang – à Rome. Les nouvelles locales sont toutes sans intérêt – O.P.A.

et scandales politiques mineurs. À la tombée de la nuit, je suis prêt à abandonner toute prétention à avoir compris les événements des deux derniers jours, disposé à accepter avec bonheur la notion que tout ce qui m'est arrivé n'a été que le résultat d'un délire psychotique.

L'image du terminal vacille et meurt. Je lui donne un grand coup, elle revient à la vie – mais le texte vacille et se désagrège en lettres séparées, qui s'éloignent lentement les unes des autres comme des débris spatiaux ou des épaves sur l'océan, puis quittent la surface de l'écran pour flotter à travers la pièce. Je tends le bras et en ramasse une poignée ; elles fondent sur ma paume comme des flocons de neige.

Je regarde la ville au-dehors. Des hologrammes publicitaires s'effritent, se dissolvent, se métamorphosent. Certains ont dégénéré en taches abstraites de couleurs vives, perdant lentement leur énergie dans l'air nocturne ; d'autres restent identifiables, bien que surréalistes : des images d'avions à réaction acquièrent des écailles et des griffes ; des enfants rayonnants régressent à l'état d'embryons rose translucide ; un gigantesque flot de Coca-Cola, qui coule indéfiniment entre des lèvres désincarnées, flambe comme du napalm, éclairant les bâtiments alentour et envoyant un panache d'épaisse fumée noire se tordre dans le ciel.

Un vieil homme est en train d'attendre l'ascenseur. Je le salue ; il se contente de me fixer, les yeux écarquillés. J'appuie sur le bouton d'appel, mais le panneau indicateur n'affiche qu'un flot de symboles aléatoires, avec des bribes occasionnelles de *paihua*, trop brèves pour que je puisse les traduire. L'homme chuchote quelque chose en cantonais : « *il connaît mes pensées.* » Je me tourne vers lui et il se met à pleurer. Je cherche comment soulager sa détresse, lui expliquer ce qui arrive, mais je ne sais pas par où commencer – et quel réconfort cela lui apporterait-il ?

Je prends les escaliers.

Dehors dans la rue, les gens ont perdu leur entrain. Je ne les ai jamais vus aussi silencieux. Je me suis depuis le début attendu à de l'hystérie et à de la violence, mais les gens semblent hypnotisés, comme s'ils marchaient dans un rêve. La

métamorphose des panneaux d'affichage constitue un spectacle bizarre, mais n'explique pas cette atmosphère. La transformation des hologrammes et les effets pyrotechniques pourraient n'être rien d'autre qu'une farce particulièrement élaborée ; personne n'a probablement encore pu deviner ce qu'ils présagent.

Et pourquoi pas ? Leurs personnalités étalées ont pu faire le tour du globe et déjà s'associer, par intermittence, pour former un esprit plus complexe que tout ce que la Terre a jamais connu. Qui suis-je pour savoir quelles notions peuvent avoir été transmises au mode réduit ?

Sur Observatory Road, je vois une plante grimpante, en pleine floraison, jaillir du trottoir et danser comme un serpent. Au milieu des spectateurs à l'air absent, hébétés, deux petits enfants rient et applaudissent avec ravissement ; peut-être que ce sont eux qui choisissent cet événement. Les pétales des fleurs blanches s'organisent en papillons lumineux qui s'éloignent en battant des ailes au-dessus des têtes, mais les fleurs restent intactes, indéfiniment renouvelées.

Qu'est-ce qui est le plus probable : l'état propre contenant vraiment ce tour de force – ou celui dans lequel tous les témoins ont cette hallucination ? Je m'accroche obstinément à cette distinction – sans savoir toutefois si elle va pouvoir tenir longtemps.

Je me détourne – pour voir un jeune homme en lévitation, les yeux fermés, souriant béatement tout en tournoyant cul par-dessus tête, pelotonné dans les airs. Les gens l'observent poliment, comme s'il était un musicien ambulant en train de jongler ou de marcher sur des échasses. Une vieille femme prend racine, le tissu de son pantalon et la peau de ses jambes se fondant ensemble en écorce. Une autre femme se métamorphose en statue de verre, une faible nuance de chair refluant de ses membres vers son torse, avant de disparaître complètement. *Quelle version d'elle-même a pu choisir cet effet suicidaire ?* Mais la « statue » s'étire les bras d'un mouvement ample, et s'éloigne résolument à grands pas. J'essaie de la suivre mais elle disparaît dans la foule.

Je continue à marcher.

Par endroits, les réverbères flambent comme autant de soleils minuscules ; cent mètres plus loin, la ville est dans l'obscurité. Je tourne dans une ruelle et dois me frayer un chemin dans une mare de pièces d'or où je suis enfoncé jusqu'à la taille. J'en soulève une poignée ; elles sont aussi lourdes, fraîches et solides que des vraies. Je ne devrais pas pouvoir avancer d'un pas, mais je marche aussi facilement que si rien ne bloquait mon parcours.

J'émerge dans une rue vivement éclairée où il pleut du sang – à flots, des gouttes sombres et puantes. Les gens restent debout et se protègent le visage en hurlant, ou ils se blottissent par terre en tremblant et en gémissant. *Qu'est-ce qui se passe – une vision de la fin du monde en provenance d'un dingue étalé ? Est-ce que toutes les eschatologies démentes jamais rêvées vont être lâchées sur nous dans les prochaines heures ?* Ou n'est-ce rien qu'un accident, un petit problème involontaire ? Beaucoup de gens étalés sont peut-être toujours inexpérimentés et isolés – ils sont sans doute pris au dépourvu quand nous les réduisons, et construisent une réalité en mosaïque à partir d'une série d'instantanés aléatoires de leurs explorations initiales et infantiles de l'espace des états propres. Je m'arrête pour observer, impuissant, jusqu'à ce que le sang affluant dans mes yeux commence à m'aveugler.

Un pâté de maisons plus loin, il pleut de l'eau claire et sucrée, et les gens tournent leurs visages ravis vers le ciel pour boire.

Les rues sont bouillonnantes de transformations. Les traits de certaines personnes se modifient, continûment ou en sautant par à-coups entre plusieurs alternatives ; ils marchent comme dans un brouillard, apparemment inconscients du phénomène, et je touche mon propre visage en me demandant si c'est la même chose pour moi. La végétation bourgeonne partout – des parcelles de blé, de canne à sucre, de bambou ; des fragments de sous-bois tropicaux à l'aspect sauvage. Certains étals s'effondrent tout simplement en fine poussière ; d'autres se métamorphosent en un pastiche d'architecture exotique – et les murs de l'un d'eux se sont transformés en chair, dans laquelle le sang palpite de manière visible à travers des veines aussi

épaisses que mon bras. Je contemple les gratte-ciel ; la plupart d'entre eux sont surréalistement intacts – mais au moment même où je m'en étonne, le placage fractal d'une des tours commence à dériver vers le bas tel un ensemble de confetti.

Aune rue du C.R.S.A., j'aperçois Po-kwai, assise sur le trottoir devant un étal alimentaire, qui contemple la foule d'un regard fixe. Quand je lui touche l'épaule, elle me regarde, puis se dégage brusquement.

« Hé. C'est moi. Nick.

— Nick ? » Elle lève le bras et touche avec précaution ma main pâle ; cette vue semble l'horrifier.

« C'est moi qui vous ai fait cela, dit-elle. Je suis désolée. »

Je ris. « Que voulez-vous dire ? C'est moi qui me le suis fait. C'est le déguisement le plus rapide auquel j'aie pensé, c'est tout. » Je m'assieds à côté d'elle.

Elle fait un geste pour montrer la foule, et dit d'un air hébété : « Je suis en train de détruire la ville, je transforme tout le monde en monstres. Et je ne peux pas l'arrêter. J'ai essayé, mais *je ne peux pas l'arrêter.* »

Je la prends par les épaules et la tourne pour qu'elle me fasse face. Elle recule, mais croise mon regard.

« Écoutez : rien de tout ça n'est votre faute. »

Elle produit un son étranglé, un gémissement, puis se met presque à rire. « Ah non ? Et vous connaissez quelqu'un d'autre qui pourrait faire ça ? »

Je pense dans un premier temps qu'il est inutile que je me donne la peine d'expliquer quoi que ce soit. Dans une heure ou deux, ça ne fera aucune différence. Il est vrai qu'elle est en train de souffrir, maintenant – mais la vérité lui sera-t-elle d'une grande consolation ?

Je m'arme néanmoins de courage et me mets à répondre à sa question.

Elle semble presque inconsciente de mes paroles, au début – mais, lentement, la logique de ce que je suis en train d'exposer lui apparaît malgré son état de choc et l'hébétude résultant de son sentiment de culpabilité injustifié. Quand j'atteins le moment de ma rencontre avec Laura dans la chambre forte, l'ancienne Po-kwai est de retour.

« Elle a renvoyé le tranquillisant *dans le vaporisateur* en soufflant ? » Elle hoche la tête en souriant faiblement. « Eh bien, pourquoi pas ? Pas de réduction, pas d'asymétrie temporelle.

— C'est exactement ce que Ho a dit.

— Ho ? Quand ?

— J'y arrive. »

Pour ce qu'elle en sait, aucune bombe n'a été découverte au C.R.S.A. la nuit de l'effraction ; quand elle a parlé à Lee Hing-cheung, dans la matinée, il lui a dit que j'étais porté absent, mais a affirmé que personne n'en connaissait la raison. Peut-être a-t-elle été tenue à l'écart – mais il est aussi probable que Ho ait arrangé lui-même ma réduction, et m'ait menti une fois de plus.

Quand je décris la libération de l'*Endamoeba* et ma survie inattendue, elle dit : « Vous avez peut-être tort de blâmer votre moi étalé. Comment pouvait-il résister à une créature douze milliards de fois plus forte que lui ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le monde entier, la race humaine étalée...

— Mais ils n'étaient pas étalés... ils ne le sont toujours pas. Pas toute la planète, même maintenant...

— Non... mais s'ils le deviennent, ou peuvent le devenir, ne pensez-vous pas qu'ils pourraient choisir leur passé ? Vous savez ce qu'un *seul* être humain est capable de faire en étalement... ne pensez-vous pas qu'un amalgame de *douze milliards* d'entre eux serait capable de se creuser un accès à l'existence, par tous les moyens ? Les versions de vous-même qui ont empêché la solution de se répandre se seraient retrouvées réduites, sans lien avec qui que ce soit d'autre – mais celles qui ont échoué auraient été associées à *tout ça*... » Elle désigne le chaos qui règne autour de nous. « ... sous l'emprise d'au moins quelques milliers de personnes étalées... et de ce qui doit encore se passer. C'est arrivé parce que *ça a trouvé une façon d'arriver*, et vous en faisiez partie, c'est tout.

— Je vois. »

Donc ma « libération » du mod de loyauté, et de **Karen**, ressemble plus que jamais à une plaisanterie. *Je suis qui je suis*

seulement parce que j'ai servi de conduit à cette apocalypse, une ligne de faille par laquelle l'humanité étalée du futur a pu forcer son accession à l'existence.

Quelque chose de nouveau est en train de se passer dans la foule ; des groupes de gens se rassemblent. Certains se contentent de se donner la main ou de se tenir côte à côte – mais d'autres *fusionnent* littéralement, leurs corps se fondent les uns dans les autres. Je me détourne en luttant contre la panique. Je ne peux pas affronter cela. *Pas encore.*

Je m'accroche à un semblant de normalité. Je tente de présenter mes excuses à Po-kwai, pour l'avoir trompée si longtemps, mais elle balaie tout ça du revers de la main. « Quelle importance, à l'heure qu'il est ? Je comprends ; vous vouliez me dire la vérité, mais le mod de loyauté...

— Mais je ne vous ai *pas* dit la vérité. Ce que *j'aurais pu* faire n'a aucune importance. Je n'ai qu'un passé. Je dois en être... responsable. Me le réapproprier. Le faire mien. »

Elle rit, incrédule. « Nick, c'est fini. Ça n'a plus aucune importance.

— Et j'ai utilisé **Ensemble** — je me suis introduit dans votre crâne...»

Elle secoue la tête d'un air las. « Vous ne vous êtes pas *introduit dans mon crâne*. J'ai fait ce que vous m'avez demandé, c'est tout.

— Quoi ? »

Elle hausse les épaules. « Je ne me souviens pas de grand-chose. Juste des fragments. Je pensais que je rêvais. Je *savais* que je rêvais. Nous étions assis à observer les dés ensemble, je les faisais tomber comme vous me le demandiez – et je savais que c'était impossible... mais vous n'en gardez aucun souvenir, n'est-ce pas ?

— Non.

— Bien. » Elle détourne le regard.

Je jette un coup d'œil vers le ciel ; une étoile est apparue, solitaire. Le temps que je la montre à Po-kwai, il y en a une autre à côté. Après un moment, elle dit : « Elles sont si pâles. J'ai toujours pensé qu'elles seraient plus brillantes. »

Le silence s'abat sur la foule, unie dans la contemplation. Le nombre des étoiles double et redouble, comme dans la vision que j'ai eue dans l'antichambre de l'appartement. *L'humanité étalée a-t-elle pu remonter aussi loin ? Choisissait-elle déjà à ce moment mes états propres ?*

Po-kwai se met à frissonner. Je lui chuchote une ineptie réconfortante et prends sa main. « Je n'ai pas peur, dit-elle. C'est simplement que je ne suis pas prête. Pourriez-vous arrêter tout ça, s'il vous plaît ? *Je ne suis pas prête.* »

La foule commence à s'estomper ; les cellules se brisent et se reforment, en s'agrandissant.

Dans les interstices, j'aperçois quelqu'un qui marche tout seul. Karen se tourne pour me regarder, fronçant légèrement les sourcils, comme si je lui rappelais un vague souvenir. Puis elle se retourne et s'éloigne.

Un arc d'étoiles flambe à travers le ciel. Je me lève, toujours agrippé à Po-kwai, la forçant à se lever, la traînant en avant avec moi.

Au bord de la foule, j'hésite. Des formes fluides d'allure humaine se heurtent et fusionnent. Po-kwai se libère. Je recule. J'entrevois une dernière fois Karen, qui s'éloigne, mais je n'arrive pas à bouger.

Je lève les yeux vers le cosmos, et le ciel devient blanc.

Épilogue

J'ai passé une semaine à voyager de camp en camp, à sa recherche. Le registre de tous les réfugiés des camps est tenu sur un ordinateur central, mais j'ai pensé qu'elle pouvait s'être méfiée et ne pas avoir employé son vrai nom.

Le premier matin, en contemplant les débris et le carnage, j'ai cru que l'aide n'arriverait jamais. Plus d'électricité, plus d'eau, plus de transport ; de la nourriture pour une journée tout au plus – et au minimum un million de cadavres en décomposition dans la rue. J'ai considéré comme allant de soi que la planète entière était dans le même état et que nous serions donc tous laissés à la famine et au choléra. Quand les hélicoptères ont commencé à se poser dans le parc de Kowloon, je me suis presque tranché les poignets : j'ai pensé que c'était une sorte de *miracle*, j'ai pensé que tout recommençait.

Il semble que le fléau ne se soit pas étendu au-delà de la ville – ou du moins que les versions des événements dans lesquelles ce *fut* le cas n'ont pas été rendues réelles. Peut-être que la population du monde entier s'est retrouvée étalée... mais l'état propre finalement sélectionné a limité les dégâts à New Hong Kong. S'il y a eu des miracles à Londres, Moscou, Calcutta ou Pékin, à Sydney ou même à Darwin, ils n'ont laissé aucun souvenir, aucune trace. Peut-être que l'impact a été réduit au minimum compatible avec le dernier moment du passé défini – l'instant de la toute dernière réduction.

Po-kwai a tout d'abord voyagé avec moi, mais elle a rencontré sa famille le troisième jour. Je pense que nous étions tous les deux heureux de nous séparer. Je sais que, tout seul, il est beaucoup plus facile de feindre d'être un survivant innocent en état de choc qui ne comprend rien à ce qui lui arrive.

Ne rien comprendre est relatif. Je doute de jamais savoir pourquoi la race humaine étalée a *reculé*, après s'être donné tant de mal pour venir à l'existence, et alors qu'elle était

parvenue au seuil de l'espace infini occulté par la Bulle. (Peut-être que ce n'est pas ce qui s'est passé ; peut-être qu'elle a en fait été repoussée, que les Créateurs de la Bulle sont intervenus... bien que, si l'on se fie au messenger de Laura, cela soit difficile à imaginer.)

Mais si l'humanité étalée n'a pas pu affronter ce qui se trouve au-delà de la Bulle, quelle qu'en soit la raison, alors elle n'a pas eu d'autre choix que le suicide — une réduction à un état dont elle ne réchapperait pas. L'étalement a une croissance exponentielle, sans limite. Une seule réalité, unique, était la seule alternative stable. Il ne pouvait y avoir de moyen terme.

Les canaux de communication sont strictement contrôlés — le satellite géostationnaire qui couvre N.H.K. a été commuté dans un mode spécial auquel seules les troupes de l'ONU ont accès — de sorte que je ne sais pas ce que le reste du monde pense de ce qu'il s'est passé ici. Un tremblement de terre ? Un déversement de produits chimiques ? Les équipes des journaux de la H.V. nous survolent, mais n'ont pas encore été autorisées à atterrir ; avec leurs téléobjectifs, elles ont néanmoins dû discerner quelques-uns des cadavres les plus exotiques avant qu'ils n'aient été enterrés. De nouvelles sectes, expliquant parfaitement tout ce qui s'est passé, sont sans doute déjà en train de surgir.

Et sans doute des histoires ont-elles commencé à filtrer de la part d'autres survivants qui croient avoir vu marcher les morts.

Je commence à soupçonner, cependant, que même si ces témoins sont fiables, leurs affirmations ne seront étayées par rien lors d'une enquête approfondie. Je ne crois pas qu'ils mentent, ni qu'ils se soient trompés sur ce qu'ils ont vu. Tout s'est passé comme ils l'ont décrit — *mais n'a simplement jamais été rendu réel.*

Je me suis fixé, maintenant, dans un camp sur le bord occidental de la vieille ville. J'ai une carte d'immatriculation ; je fais la queue pour obtenir de la nourriture deux fois par jour ; je fais exactement ce qu'on me dit. Ici, la plupart des membres des organisations humanitaires sont des volontaires fraîchement recrutés ; ils prétendent que nous allons tous être réinstallés dans l'année. Les plus expérimentés admettent cependant —

quand on les y pousse – qu’une dizaine d’années sera plus probablement nécessaire. New Hong Kong ne sera pas reconstruite sur le site original avant que les investigateurs ne sachent *pourquoi* la ville s’est écroulée, et cette réponse – je l’espère – ne viendra pas tout de suite.

Je n’ai pas grand-chose pour m’occuper, ici ; j’essaie de faire un peu d’exercice, mais je finis la plupart du temps allongé sur mon lit de camp, à ressasser une fois de plus les événements.

Et la nuit dernière, je suis arrivé à cette conclusion :

Peut-être que l’humanité étalée a atteint le bord de la Bulle – et qu’elle n’a pas reculé, après tout. Peut-être que la planète est toujours étalée. Une conscience par état propre, qui se démultiplie indéfiniment ; une concrétisation du modèle des univers multiples. Il pleut toujours du sang entre les gratte-ciel de New Hong Kong. Les enfants font toujours apparaître des fleurs dansantes. Tous les rêves, toutes les visions ont été matérialisés : le Paradis et l’Enfer sur la terre.

Tous les rêves, toutes les visions. Y compris celle-ci, si banale qu’elle puisse sembler, à mi-chemin entre un bonheur et une souffrance infinis.

Ainsi donc me voici, levant les yeux vers l’obscurité, incapable de décider si je contemple l’infini ou l’intérieur de mes paupières.

Mais je n’ai pas besoin de connaître la réponse. Je me contente de me réciter, sans m’arrêter, jusqu’à ce que j’arrive à choisir le sommeil :

Tout ce qui en émerge est toujours normal.